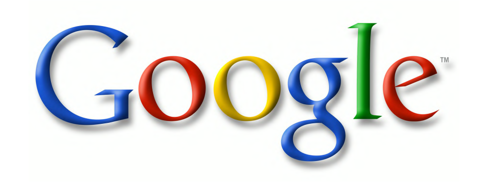
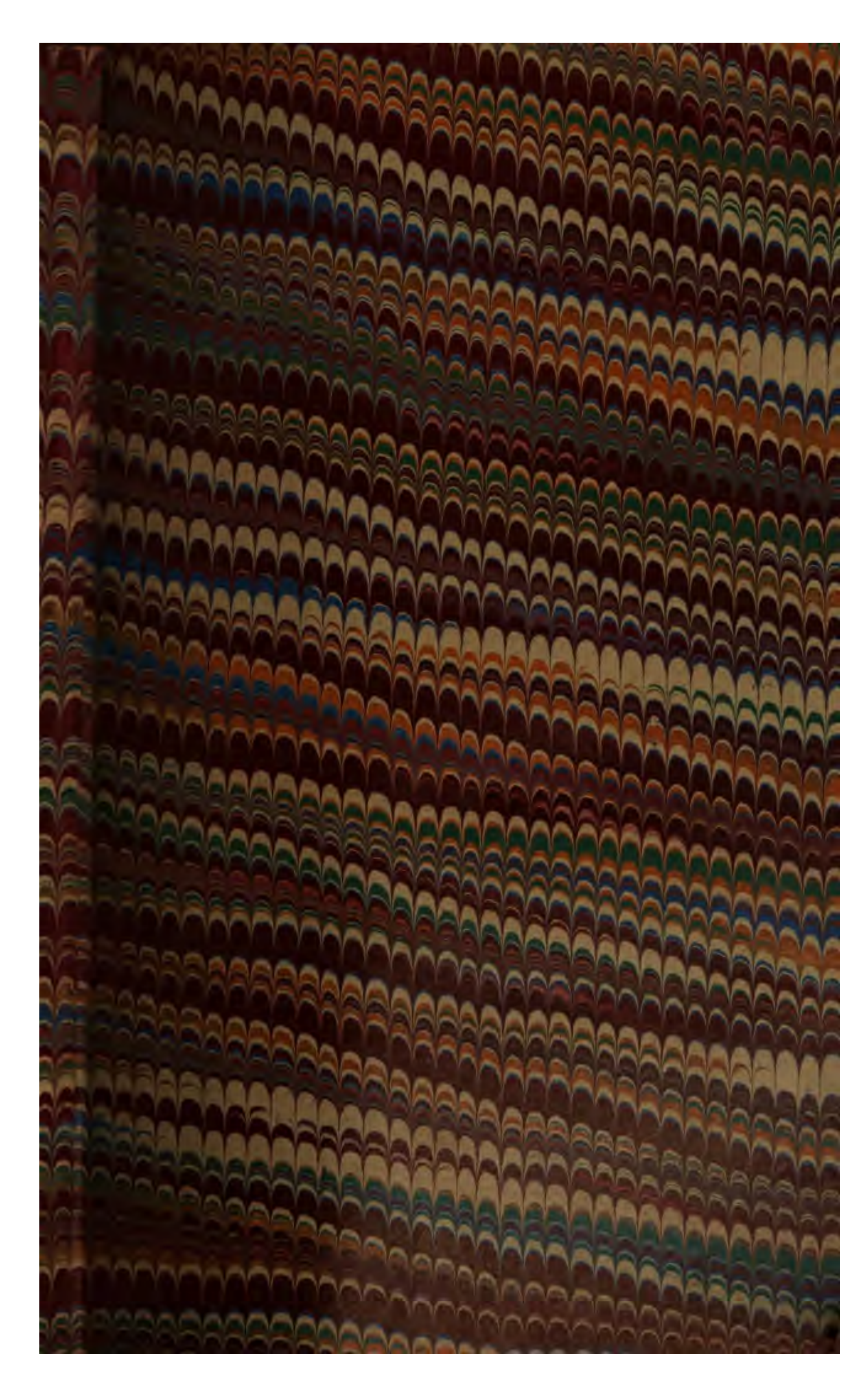




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1875



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl. 389, 4-5.)

FEU LIONEL

OU

QUI VIVRA VERRA

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. CH. POTRON.

THÉATRE-FRANÇAIS. — 23 Janvier 1858.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BRÉMONTIER, notaire	MM. MONROSE.
MONTGIRON, son maître clerc	RÉGNIER.
LIONEL D'AUBRAY	DELAUNAY.
ROBERTIN	GOT.
EDGARD	DELILLE.
BENOIT, domestique	MASQUILLIER.
ALICE, fille de Brémontier	Mmes FIX.
LA BARONNE D'ERLAC	FIGEAC.

Dans une campagne, aux environs de Rouen, au premier acte. — A Rouen, au deuxième acte. — Au château de Gondreville, près Rouen, au troisième acte.



FEU LIONEL

OU

QUI VIVRA VERRA

ACTE PREMIER

Un jardin. — Sur le second plan, pavillons à droite et à gauche. — De chaque côté, un guéridon, des chaises et des fauteuils rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRÉMONTIER, assis près d'une table à droite, tient un papier à la main ; ALICE, debout près de lui.

ALICE.

Oui, mon père, vous avez raison... mais...

BRÉMONTIER.

Mais j'ai tort.

ALICE.

Je ne dis pas cela.

BRÉMONTIER.

C'est-à-dire que moi, notaire impérial... (Montrant le papier

qu'il tient à la main.) je ne peux pas porter plainte contre le chemin de fer, qui par sa négligence...

ALICE.

Je vous jure, mon père, qu'au moment où vous avez voulu traverser la voie, j'étais là... un employé vous a crié : On ne passe pas.

BRÉMONTIER.

Si grossièrement que j'ai voulu lui apprendre... à vivre.

ALICE.

En vous faisant tuer ; un train de marchandises arrivait en ce moment sur l'autre rail !... j'ai poussé un cri d'effroi.

BRÉMONTIER.

Qui m'a troublé !...

ALICE.

Vous ne saviez plus... si vous deviez avancer... ou reculer... la locomotive arrivait toujours... et, quoique n'ayant plus qu'un pas à faire, vous restiez immobile... lorsqu'un jeune homme, un voyageur, s'élança...

BRÉMONTIER.

C'est-à-dire me lança dans le dos un coup de poing terrible...

ALICE.

Qui, vous précipitant de l'autre côté de la voie...

BRÉMONTIER.

Me jeta la face contre terre...

ALICE.

Et vous sauva la vie...

BRÉMONTIER.

En me cassant une dent !

ALICE.

Dans ce moment-là, mon père, qu'importe ?

BRÉMONTIER, avec colère.

Ce qu'il importe... c'est que la compagnie me doit une indemnité.

ALICE, avec émotion.

C'est possible... mais, si j'étais à votre place, je ferais ce que j'ai fait moi-même en vous voyant sauvé; j'ai tout oublié, au point qu'apercevant votre libérateur, celui par qui vous veniez d'échapper à une mort certaine... je lui ai sauté au cou, sans pouvoir proférer un mot, et je l'ai embrassé, comme je vous embrasse à présent.

BRÉMONTIER, se levant et passant à gauche.

Voilà ce que j'ignorais ! Comment, mademoiselle, pendant que votre père est évanoui... vous embrassez les beaux jeunes gens... car il est jeune et pas trop mal...

ALICE, baissant les yeux.

Je ne m'en suis aperçue qu'après.

BRÉMONTIER.

Et moi, si je l'avais su, je ne me serais pas empressé, comme je l'ai fait, de le recevoir ici... à ma campagne.

ALICE.

Le moyen d'agir autrement ?... par reconnaissance d'abord... il fallait bien lui offrir l'hospitalité... Et puis, en aidant à vous transporter du chemin de fer jusqu'ici... le pied lui a tourné... et il s'est donné une entorse... des plus sérieuses... Notre médecin dit que c'est souvent plus dangereux qu'une jambe cassée... On ne pouvait pas l'abandonner dans cet état-là.

BRÉMONTIER.

Sans doute, mais voilà huit jours que son pied est tout à fait remis... et il n'en profite pas pour s'en aller.

ALICE.

Il n'ose peut-être pas... de peur de vous désobliger... s'il croit à la reconnaissance...

BRÉMONTIER, avec humeur.

De la reconnaissance... j'en ai certainement... et beaucoup... quoique je me ressente encore... (Se frottant le dos avec la main.) du service qu'il m'a rendu... mais on ne s'établit pas ainsi à poste fixe, même quand on leur a sauvé la vie, chez les gens qui ont des filles de dix-huit ans... Un inconnu!... un étranger!... Enfin toi, avec qui il a l'air de causer volontiers, que sais-tu de lui?

ALICE.

Rien.

BRÉMONTIER.

Il m'a dit qu'on l'appelait Rigaud.

ALICE.

Parce que c'est son nom, probablement.

BRÉMONTIER.

M. Rigaud... un vilain nom!

ALICE.

Tout le monde ne peut pas s'appeler Brémontier, comme vous, mon père.

BRÉMONTIER.

J'ai connu, il y a vingt ans, un Rigaud qui était très-mauvais sujet.

ALICE.

Voilà qui est grave!...

BRÉMONTIER.

Celui-ci est peut-être un de ses parents.

ALICE.

Il n'y paraît pas, car il a de fort bonnes manières, cause très-bien, aime les arts et les cultive : je l'ai entendu hier au salon jouer du piano d'une manière remarquable.

BRÉMONTIER.

C'est possible... mais pourquoi était-il là, tout seul, sur ce chemin de fer?

ALICE.

Pour vous sauver, mon père !

BRÉMONTIER, avec impatience.

Mon Dieu, je le sais bien ! mais un voyageur qui n'a pas un sac de nuit, pas une malle, pas un colis... tout cela n'est pas clair... D'où vient-il? Où va-t-il?

ALICE.

Je l'ignore... (Souriant.) mais il ne paraît pas pressé d'arriver.

(Un domestique entre par le pavillon de gauche, avec un plateau sur lequel est un déjeuner qu'il pose sur le guéridon.)

BRÉMONTIER.

Voilà le mal.

ALICE, qui est passée du côté du guéridon.

Ah ! le déjeuner ! Mon père, il faudrait faire avertir M. Rigaud.

BRÉMONTIER.

Je l'ai fait servir dans sa chambre, il le préfère...

ALICE, assise près du guéridon.

Vous croyez ?

BRÉMONTIER, s'asseyant aussi.

Écoute-moi, Alice ! Tu sais que nous avons toujours été, de père en fils, notaires royaux... ou impériaux, à Rouen. La naissance d'une fille unique a malheureusement...

ALICE, se récriant.

Comment, mon père?...

BRÉMONTIER, se reprenant.

Je veux dire... heureusement interrompu le notariat dans la famille Brémontier... et c'est pour rétablir autant que possible les choses dans leur état naturel et normal, que j'ai toujours désiré, tu le sais, te marier à un notaire de Rouen.

ALICE, avec douceur.

Ai-je jamais témoigné la moindre résistance à vos volontés ?

BRÉMONTIER.

Non ; mais tu n'as pas cette vocation, cette ferveur que tu aurais si tu ne m'avais jamais quitté. J'étais veuf, je ne pouvais te garder et t'élever dans mon étude, au milieu de mes clercs... il a donc fallu te mettre en pension, près de moi, à Rouen.

ALICE.

Chez une femme de mérite.

BRÉMONTIER.

Je ne dis pas le contraire ; mais enfin elle t'a élevée à la moderne, et moi, je suis toujours resté le notaire des anciens jours... et des bons vieux usages, le notaire classique ; et autour de moi, une génération nouvelle marche avec une rapidité... un entrain qui m'effraient.

ALICE.

Oui... à la vapeur ! Et, pendant que le siècle court en chemin de fer, vous regrettez pour lui le coche et la diligence.

BRÉMONTIER.

C'était plus long... (Se frottant le dos.) mais plus sûr.

ALICE, souriant.

De même que pour les bals, à commencer par celui de la préfecture où vous devez me conduire ce soir, vous préférez la grave contredanse à la valse à deux temps.

BRÉMONTIER.

C'était plus sûr !

ALICE.

Rassurez-vous, mon père : marcher vite n'empêche pas de marcher droit ; et dans le monde où j'entre à peine, j'ai un sûr moyen de ne m'égarer jamais, c'est de vous prendre

toujours pour guide. A votre tour, mon père, ayez quelque confiance en votre fille, et croyez bien qu'un bonheur qui ne ferait pas le vôtre n'en serait pas un pour elle.

(Elle se lève.)

BRÉMONTIER.

Oui, oui, je crois en toi, en ton bon sens. (Il se lève aussi ; le domestique entre et emporte le plateau du déjeuner.) Tu diriges tout dans la maison, et je m'en trouve bien; car, malgré ton étourderie apparente, tu es sérieuse au fond, comme toute jeune fille qui, privée trop tôt de sa mère, sent le besoin de se sauvegarder elle-même. Je suis donc tranquille, tout à fait tranquille sur mon mystérieux libérateur.

ALICE.

A la bonne heure!

BRÉMONTIER.

Mais c'est égal... j'aimerais mieux qu'il s'en allât.

ALICE.

Alors, dites-le-lui.

BRÉMONTIER.

Dans ma position... c'est difficile... tandis que si cela venait de toi... tu comprends...

ALICE.

Ce serait lui donner à entendre que je le crains.

BRÉMONTIER.

C'est juste!... Mais alors comment faire?

ALICE.

Taisez-vous, car le voici.

(Rigaud entre par le fond à gauche, un papier à la main.)

SCÈNE II.

RIGAUD, BRÉMONTIER, ALICE.

BRÉMONTIER, bas à sa fille.

Vois comme il a l'air préoccupé... et rêveur! C'est mauvais signe chez un jeune homme!... cela prouve...

ALICE.

Qu'il réfléchit.

BRÉMONTIER.

Tu crois?

RIGAUD.

Ah! c'est vous, mon cher hôte!

(Il salue respectueusement Alice.)

BRÉMONTIER.

Puis-je vous demander comment vous vous trouvez ce matin?...

RIGAUD.

A merveille!... dans cette riante et jolie campagne...

ALICE, bas à son père.

Cela vous flatte...

RIGAUD.

Il est impossible de ne pas se bien porter... l'air y est si pur!

BRÉMONTIER.

Un peu humide... le voisinage de l'eau...

RIGAUD.

C'est ce qui en fait le charme... il y règne une fraîcheur et une verdure qui en font la solitude la plus délicieuse.

BRÉMONTIER.

Solitude est le mot... et nous craignons souvent que la journée ne vous semble bien longue.

RIGAUD.

Au contraire : la vie retirée que l'on mène ici, la tranquillité qu'on y trouve, le bon accueil qu'on y reçoit, me font grand bien, je vous le jure, sans laisser de place à l'ennui.

BRÉMONTIER.

Vous êtes bien bon... trop bon... (Bas à Alice.) Aide-moi donc ! (Haut.) Mais plus nous avons de plaisir à vous posséder... plus nous comprenons l'inquiétude et l'impatience de votre famille... de votre chère famille...

RIGAUD.

Je n'en ai plus.

BRÉMONTIER.

Pardon... je voulais dire de vos amis.

RIGAUD, souriant.

Ce qui est parfois bien différent. (Changeant de ton.) Je les ai tous perdus, monsieur.

ALICE, à part.

Pauvre jeune homme !

BRÉMONTIER.

Il y a des positions dans le monde où l'on peut s'en passer... quand on exerce un bel état...

RIGAUD.

Je n'en ai jamais exercé aucun.

BRÉMONTIER.

Alors sans doute votre fortune est-telle que l'administration de vos biens suffit pour vous occuper... et c'est un soin...

RIGAUD.

Dont je ne me mêle pas.

BRÉMONTIER.

Vous avez un intendant ?...

RIGAUD.

J'ai mieux que cela : je n'ai rien.

BRÉMONTIER.

Comment! monsieur...

RIGAUD.

C'est le plus sûr moyen, je crois, de ne pas être volé.

BRÉMONTIER, tristement.

Rien?... (Bas à Alice.) Il n'a rien.

ALICE, bas à Brémontier.

Que de la franchise, du moins.

BRÉMONTIER, de même.

Quels sont alors, je te le demande, ses moyens d'existence? (A Rigaud, qui s'est rapproché en offrant à Alice le papier qu'il tient à la main.) Quel est ce papier?

RIGAUD.

Ce papier est un air que j'avais promis à mademoiselle Alice de lui écrire.

ALICE, allant vers lui.

Le quadrille des Lanciers... c'est vrai.

BRÉMONTIER, étonné.

Les Lanciers?...

ALICE.

Oui, mon père, un air depuis longtemps en vogue à Paris, et inconnu encore dans la capitale de la Normandie. Il est probable qu'on le dansera ce soir au bal de la préfecture, et M. Rigaud, qui en connaît toutes les figures, doit nous les enseigner, ce matin, à moi et à ma cousine Blanche qui va venir prendre leçon.

BRÉMONTIER, avec humeur, s'asseyant à droite.

Ah! comme de nos jours les jeunes filles aiment la danse!

ALICE.

Oui, le soir; mais cela les empêche-t-il, le matin, de

s'occuper des devoirs du ménage et des soins de la maison? Cela les empêche-t-il d'aimer leur père? de veiller à son bonheur, à sa santé? (Prenant des mains de son père l'assignation et la déchirant lentement.) de lui éviter, quand elles le peuvent, jusqu'à l'ombre d'un chagrin? enfin cela les empêche-t-il, quand il le faut, de tout lui sacrifier... même le bal? (Se penchant sur l'épaule de son père qui est resté assis.) Nous resterons... ici... ce soir, n'est-ce pas?

BRÉMONTIER.

Oui... oui... (Se reprenant.) Non, non... je tiens avant tout à te voir belle, à te voir briller.

ALICE.

Alors, ce sera pour vous.

BRÉMONTIER, avec tendresse.

Oui.

ALICE.

C'est vous qui l'exigez?

BRÉMONTIER, de même.

Oui.

ALICE.

C'est vous qui...

UN DOMESTIQUE, entrant de la droite et annonçant.

Mademoiselle Blanche... (A Brémontier.) Et deux lettres pour monsieur.

ALICE, s'adressant à Rigaud.

Ah! ma cousine!

RIGAUD.

Je suis à vos ordres, mademoiselle.

ALICE.

Je cours la recevoir.

BRÉMONTIER, rappelant Alice qui est près de sortir.

Alice... Alice... tu sais bien que je n'ai pas mes lunettes... reste, et lis-moi cela.

ALICE, regardant le cachet.

Un large cachet avec des armoiries... c'est de quelque grand dignitaire, de quelque sénateur pour le moins... connaîtriez-vous cela, monsieur Rigaud?

RIGAUD, assis à gauche.

Moi, mademoiselle?... je ne connais personne au monde.

ALICE, parcourant la lettre.

Une cliente, venant de Paris, qui n'a pas trouvé mon père à Rouen... dans son étude... et qui lui demande un rendez-vous pour une importante affaire... la baronne d'Erlac.

RIGAUD, à part.

O ciel! (Se levant vivement.) Une jeune veuve, riche, jolie, élégante, et entendant les affaires mieux qu'un avoué ou un agent de change.

BRÉMONTIER.

Je ne l'ai jamais vue.

ALICE, à Rigaud.

Vous la connaissez?

RIGAUD.

Moi? non... j'en ai entendu parler.

(Il s'éloigne à gauche.)

BRÉMONTIER, à Alice.

Je lui répondrai... Et la seconde lettre?...

ALICE.

J'ai reconnu l'écriture: elle est de votre maître clerc à qui vous aviez accordé huit jours de vacances.

BRÉMONTIER.

Ce cher Montgiron!

RIGAUD, poussant un cri.

Montgiron!

ALICE.

Qu'avez-vous donc?

RIGAUD, se rapprochant.

Un jeune homme de La Rochelle?...

BRÉMONTIER.

Précisément.

RIGAUD.

Actif, travailleur, bon enfant, philosophe et bavard... et, quoi qu'il arrive, content de tout?

ALICE, vivement.

Vous le connaissez?...

RIGAUD, se reprenant.

Moi? Non... par ouï-dire...

ALICE.

Ah çà! vous ne connaissez personne, et vous donnez le signalement de tout le monde.

BRÉMONTIER, à Alice qui parcourt la lettre.

J'espère qu'il ne prolongera pas ses vacances... car ils ont maintenant une façon de conduire les affaires à grande vitesse, qui fait que je ne m'y reconnais plus, et, quand mon maître clerc n'est pas là, je perds la tête.

ALICE.

Rassurez-vous, il vous annonce son arrivée pour aujourd'hui.

RIGAUD, vivement.

Quoi! mademoiselle... vous dites qu'aujourd'hui même... il revient...

ALICE.

Qu'est-ce que cela vous fait? puisque vous ne le connaissez pas.

RIGAUD.

C'est égal... je suis bien aise d'apprendre...

(Le domestique reparaît à droite.)

ALICE, riant.

D'apprendre *les Lanciers* à ma cousine Blanche que vous oubliez, et qui nous attend.

RIGAUD.

C'est juste, mademoiselle, daignez me pardonner...

(Ils sortent vivement par la droite.)

SCÈNE III.

BRÉMONTIER.

Dansez, j'en suis fort aise... mais sans état... sans fortune et sans place !... Il n'aura pas ma fille. Ah ! si Montgiron, mon maître clerc... avait une fortune suffisante pour acheter ma charge !... pour en payer seulement la moitié comptant ! Il convient mieux que moi aux clients du nouveau régime... (Écoutant.) J'entends dans la cour une voiture rouler sur le sable... serait-ce Montgiron ?... mais il ne va guère en voiture.

SCÈNE IV.

BRÉMONTIER, LA BARONNE.

LA BARONNE, au fond, à la cantonade.

Ne vous dérangez pas, ne m'annoncez pas, je m'annoncerai moi-même.

BRÉMONTIER.

Ah ! quelle jeune et jolie dame !

LA BARONNE.

Monsieur Brémontier ?

BRÉMONTIER.

Moi-même.

LA BARONNE.

Le notaire impérial que je demande à tous les échos de Rouen, et des environs.

BRÉMONTIER.

Belle dame...

LA BARONNE.

Je suis la baronne d'Erlac, qui n'a pas eu le temps d'attendre votre réponse... Arrivée, ce matin, de Londres à Paris, et de Paris à Rouen dans la journée... j'ai appris que vous étiez à votre campagne... et me voilà.

BRÉMONTIER.

Prendre une pareille peine !... vous devez être horriblement fatiguée ?

LA BARONNE.

Nullement.

BRÉMONTIER.

Mais vous avez passé la nuit...

LA BARONNE.

Avec deux banquiers... que j'ai rencontrés dans le même wagon... Nous avons causé d'affaires, cela délasse... d'une entre autres que je crois fort belle... cinquante pour cent de bénéfices... mais ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit. Je viens à vous, monsieur...

BRÉMONTIER.

Et moi je me félicite de la bonne fortune qui me procure une si adorable cliente.

LA BARONNE.

Ah ! je vous en prie, pas de compliments !

BRÉMONTIER.

Cela blesse votre modestie ?

LA BARONNE.

Non, mais cela prend du temps... et le temps est une valeur...

BRÉMONTIER, étonné.

Ah bah !...

LA BARONNE.

Un capital qui doit rapporter... et je n'aime pas à laisser mes capitaux improductifs. Je me suis présentée à votre étude, vous n'y étiez pas, votre principal clerc non plus, et, pendant que le second, qui va nous rejoindre, rassemblait les renseignements dont j'ai besoin, je suis passée à la Bourse.

BRÉMONTIER.

Je croyais que les femmes n'y entraient pas.

LA BARONNE.

Je me suis fait amener dans ma voiture... un agent de change... et un courtier de commerce. Il paraît que la Compagnie maritime est à quatre cent trente... la Compagnie franco-américaine à quatre cent vingt-cinq...

BRÉMONTIER, étonné.

Vous croyez?

LA BARONNE.

Les chemins continuent à fléchir, les Romains ne vont pas, les Autrichiens rétrogradent, et les Victor-Emmanuel se relèvent... rien à faire ; à moins que dans ce pays vous ne connaissiez quelque chose de nouveau?

BRÉMONTIER.

Moi ! madame, et en quoi?

LA BARONNE.

Les blés de Normandie se sont tenus hier de vingt-huit cinquante à vingt-neuf, vous le savez?

BRÉMONTIER.

Je ne m'en doutais même pas, moi qui suis de la localité ; et si quelque chose me confond, c'est l'immensité et la variété de vos connaissances, à vous... jeune et charmante... Pardon, vous n'aimez pas les compliments, cela prend du temps !

LA BARONNE.

Et nous n'en avons pas à perdre : asseyons-nous, je vous en prie. (Elle s'assied à droite, Brémontier en fait autant.) Voici, monsieur, ce qui m'amène : vous avez dans vos environs le domaine de Gondreville ?...

BRÉMONTIER.

Oui, madame la baronne. (A part.) Enfin, et non sans peine, me voilà sur mon terrain, et en pays de connaissance... (Haut.) Oui, madame la baronne, une grande et magnifique propriété...

LA BARONNE.

Six cents hectares, prés, plaines et bois d'un seul tenant... culture médiocre, mais qu'on pourrait améliorer par le drainage et des engrais, soit indigènes, soit exotiques, dont la proximité du Havre rendrait le transport peu coûteux. Les taillis, châtaigniers et chênes sont établis en coupes réglées, à quinze ans d'âge, et produisent en moyenne, sans compter les réserves, baliveaux anciens et modernes, une somme annuelle de vingt-six mille francs.

BRÉMONTIER.

Vous le pensez ?...

LA BARONNE.

J'en suis sûre. Les terres arables et les prairies, dont le sous-sol est un peu glaiseux, sont affermées à un nommé François Julliard, qu'il faudrait expulser, un Normand qui plaidera, mais qui cédera, moyennant une large indemnité.

BRÉMONTIER.

Vous croyez ?

LA BARONNE.

J'en suis sûre. Lesdites terres, louées à soixante-dix francs l'hectare, sans l'impôt, rapportent annuellement vingt-quatre mille francs de produit net. Total donc pour l'ensemble : cinquante mille francs, qui, capitalisés à trois et demi pour cent, donneraient à ce domaine, sauf expertise

et examen, une valeur approximatixe de quatorze cent mille francs... et c'est sur cette propriété, mon cher monsieur, que je viens vous demander des renseignements.

BRÉMONTIER.

Mais, madame la baronne, si j'en avais moi-même à demander, c'est à vous que je m'adresserais... vous semblez la connaître.

LA BARONNE.

Très-superficiellement... j'en ai causé, il y a trois ou quatre jours, chez un ministre de mes amis... avec plusieurs capitalistes qui daignent avoir quelque confiance en moi, et qui m'ont chargée de traiter cette affaire.

BRÉMONTIER.

Quoi !... C'est vous?...

LA BARONNE.

Je suis un des gérants... un des administrateurs.

BRÉMONTIER.

Bonté du ciel ! Une femme... homme d'affaires !...

LA BARONNE.

Pourquoi pas ?... Vous ne connaissez point l'influence et le pouvoir des femmes... en affaires. Vous-même, tout à l'heure, vous aviez, sans me connaître, commencé par m'adresser des compliments... pour un rien vous m'auriez fait la cour, vous, notaire impérial !...

BRÉMONTIER.

Eh ! eh ! Je ne dis pas non.

LA BARONNE.

Vous auriez eu tort. Je suis bonne personne, je suis franche, et, comme je n'ai aucun intérêt à vous séduire, je peux vous livrer les secrets de l'État. Voyez-vous, monsieur, on ne se méfie pas assez de nous... D'ordinaire, pendant que nous causons, on ne nous écoute pas, on nous regarde... Que vous dirais-je ?...

BRÉMONTIER, qui la regardait attentivement.

C'est vrai !...

LA BARONNE.

Il semble, pendant que nous parlons d'affaires, que les hommes en aient toujours en tête une autre, qui nous est personnelle, et dont la réussite leur tient bien plus au cœur ; de sorte que, quand la discussion commence, notre cause est déjà gagnée, à charge de revanche, bien entendu; ce qu'on n'avoue pas, et ce que nous ne comprenons jamais. En attendant, l'affaire s'entame, se déroule ; les objections disparaissent devant un sourire, les chiffres même, dans une jolie bouche, ont je ne sais quoi d'aimable et de séduisant qui ressemble à un aveu. La question, d'abord gracieuse et galante, prend peu à peu des proportions sérieuses ; on voudrait rétrograder... il est trop tard... on a cru discuter, en riant, avec une femme charmante et futile, qui ne pense à rien... on s'est engagé, et l'on a signé avec un homme qui a tout prévu.

(Elle se lève.)

BRÉMONTIER, effrayé.

Ah ! mon Dieu !... Est-il possible !...

LA BARONNE, souriant et passant à gauche.

En ce moment, calmez-vous, rien de tout cela. Il s'agi tout uniment du domaine de Gondreville, dont le propriétaire est, dit-on, de vos clients.

BRÉMONTIER, se levant aussi.

Oui, madame la baronne... M. Dennebière, un vieillard de quatre-vingt-deux ans, qui est né dans cette terre.

LA BARONNE.

Combien veut-il la vendre ?

BRÉMONTIER.

Elle n'est pas à vendre.

LA BARONNE.

C'est une autre question ; combien cela vaut-il, selon votre estimation ?

BRÉMONTIER.

Comme vous l'avez dit : treize à quatorze cent mille francs...

LA BARONNE, confidentiellement.

Nous en donnerons quinze cent mille.

BRÉMONTIER.

Permettez, permettez... dès que vous me faites l'honneur d'être ma cliente, je dois défendre vos intérêts et vous dire que cela ne les vaut pas.

LA BARONNE, souriant.

Je vous remercie, mais cela m'est égal, et, dès que j'aurai vu M. Dennebière...

BRÉMONTIER.

Il ne voit personne... il est goutteux, il est malade... il est même, dit-on, très-dangereusement malade...

LA BARONNE.

C'est un détail ; et il s'agit ici d'une affaire.

BRÉMONTIER.

Il ne veut pas entendre parler d'affaires, et c'est à moi, son ancien ami et son notaire, qu'il a donné, depuis un an, sa procuration générale pour l'administration de tous ses biens...

LA BARONNE.

Alors, monsieur... si c'est vous qui êtes son fondé de pouvoirs, dites-le.

BRÉMONTIER.

Je vous le dis.

LA BARONNE.

Et parlons d'affaires.

(Elle s'assied près du guéridon de gauche.)

BRÉMONTIER, avec satisfaction.

Parlons-en !...

(Il s'assied aussi.)

LA BARONNE.

Nous disions quinze cent mille francs ?

BRÉMONTIER.

Et je disais, moi, que nous refusions.

LA BARONNE.

Nous disons dix-huit cent mille...

BRÉMONTIER.

Je vous répète, madame, que c'est inutile : il n'a pour héritier que des collatéraux éloignés et ne veut pas vendre.

LA BARONNE, froidement.

Deux millions.

BRÉMONTIER.

Deux millions !...

LA BARONNE.

Deux millions...

BRÉMONTIER, hors de lui.

Mais vous n'y pensez pas !

LA BARONNE.

C'est à prendre ou à laisser.

BRÉMONTIER, se levant.

Vous m'en direz tant... Je n'ai jamais vu traiter ainsi les affaires... mais puisque vous le voulez absolument... je vais examiner...

LA BARONNE, se levant aussi.

Sans examen... et sur-le-champ.

BRÉMONTIER.

Il faut au moins que j'écrive... que je consulte.

LA BARONNE.

Je vous le répète, c'est à prendre ou à laisser... convenu ce soir, signé demain, ou pas du tout...

BRÉMONTIER.

Mais, madame...

LA BARONNE.

Mais, monsieur... nous avons la loi d'expropriation...

BRÉMONTIER.

Mais, madame...

LA BARONNE.

Mais, monsieur, vous pouvez être forcé de vendre l'immeuble à sa simple valeur, et d'après l'estimation du jury.

BRÉMONTIER.

Il est donc question de quelque chose?...

LA BARONNE.

Il est question que votre client vous a donné sa procuration générale ; et, si vous ne vendez pas dans une occasion pareille, vous êtes un mauvais administrateur...

BRÉMONTIER.

Moi !...

LA BARONNE.

Vous êtes un mandataire infidèle...

BRÉMONTIER.

Moi !...

LA BARONNE.

Vous...

BRÉMONTIER.

C'est à perdre la tête !... Et Montgiron qui n'est pas là !

SCÈNE V.

LA BARONNE, MONTGIRON, BRÉMONTIER.

MONTGIRON, entrant par le fond à droite.

Qu'est-ce que j'apprends? Mon patron a été malade... il a failli être tué sur les rails...

BRÉMONTIER.

Ah ! mon maître clerc! Si tu savais avec quelle impatience je t'attendais !

MONTGIRON.

Pardon, patron; si je l'avais su... je serais venu par le télégraphe : les chemins de fer vont si lentement !

BRÉMONTIER, lui montrant la baronne.

Madame la baronne d'Erlac... (Pendant que Montgiron salue, Brémontier continue à voix basse.) Et tu ne sais pas... tu ne le croiras jamais. Tu connais la terre de Gondreville, qui vaut un peu plus d'un million?... Madame la baronne vient exprès ici d'Angleterre...

LA BARONNE.

En offrir deux... à condition de terminer sur-le-champ.

MONTGIRON, d'un air calme.

Ah ! Eh bien?...

BRÉMONTIER.

Comment ! cela ne t'étonne pas?... Cela ne te bouleverse pas?...

MONTGIRON, tranquillement.

Je viens de Paris... et j'en ai vu bien d'autres! Des quartiers tout entiers qu'on achetait en un quart d'heure, qu'on démolissait en une nuit, et qu'on rebâtissait en un mois par brevet d'invention...

BRÉMONTIER.

Est-il possible !

MONTGIRON.

Pour être loués, décorés et habités quinze jours après.

BRÉMONTIER.

Et les rhumatismes?

MONTGIRON.

Sans garantie du gouvernement.

BRÉMONTIER.

Tu trouves donc la proposition de madame ?...

MONTGIRON.

Toute simple... toute naturelle.

LA BARONNE.

A la bonne heure !... En voilà un qui entend les affaires !

MONTGIRON, avec modestie.

Je commence... je viens de passer huit jours à Paris.

BRÉMONTIER.

Tu crois donc que je peux me servir de la procuration générale que m'a donnée M. Dennebière ?...

LA BARONNE.

Pour conclure sur-le-champ et signer en son nom...

BRÉMONTIER.

Et qu'ainsi je ferai pour mon client une bonne opération !

MONTGIRON.

Une mauvaise.

BRÉMONTIER.

Et comment cela ?

MONTGIRON.

Dès que madame vient de si loin pour en offrir deux millions, c'est qu'à coup sûr cela en vaut trois.

LA BARONNE, vivement.

Vous penseriez !...

MONTGIRON.

C'est évident... sans cela ce ne serait pas une spéculation, une affaire... Or, c'en est une et une superbe !... J'en suis sûr, sans la connaître. Il faut alors que notre client soit admis au partage. Nous disons donc, madame, deux millions cinq cents. (Mouvement de la baronne.) C'est à prendre ou à laisser.

LA BARONNE.

Une somme aussi forte !...

MONTGIRON.

Raison de plus... vous ne resterez pas seule, vous prendrez des associés... des intéressés... des actionnaires...

LA BARONNE.

Quand ce serait...

MONTGIRON.

Eh bien alors... qu'est-ce que vous risquez ?

BRÉMONTIER.

Mais, Montgiron...

MONTGIRON.

Dans toutes les affaires il faut compter les profits et pertes, c'est-à-dire les gérants et les actionnaires... c'est toujours comme ça... (A la baronne.) C'est donc une affaire convenue?

BRÉMONTIER.

Convenue ! impossible!

LA BARONNE, souriant.

Convenue.

BRÉMONTIER.

Ah ! j'en ferai une maladie !

MONTGIRON.

Deux millions cinq cent mille francs, sans compter les frais d'acte, d'enregistrement, honoraires du notaire, cela va sans dire, et, de plus, comme gracieuseté de notre charmante cliente, mille écus pour l'étude.

BRÉMONTIER.

Montgiron !

MONTGIRON.

Je viens de Paris; je veux que mes camarades s'en aperçoivent... Madame la baronne qui entend les affaires me comprend, j'en suis sûr.

LA BARONNE.

C'est dit... Aussi bien, j'entends que dès demain le contrat soit prêt.

MONTGIRON.

On passera la nuit, s'il le faut. Je vais faire dire au second clerc de se rendre ici.

LA BARONNE.

Je l'attends.

MONTGIRON.

Qui l'a prévenu?

LA BARONNE.

Moi. Il va venir.

BRÉMONTIER.

Comment?

LA BARONNE.

Par le train direct.

BRÉMONTIER.

C'est à confondre...

MONTGIRON.

Oui! vous n'y êtes plus. Votre vieille étude est ébranlée jusque dans ses fondements... un contrat rédigé, signé et paraphé... par le train direct et à la vapeur! Qu'en dites-vous?

BRÉMONTIER, secouant la tête.

Je dis, je dis... quelque bonne que soit l'affaire... que mon client...

MONTGIRON.

Vous le consulterez après.

BRÉMONTIER.

J'aimerais mieux le consulter avant.

MONTGIRON.

C'est là ce qui vous inquiète... où demeure-t-il?

BRÉMONTIER.

Dans le département du Nord.

MONTGIRON.

Rien de plus simple... pendant qu'on rédigera le contrat, on aura sa réponse.

BRÉMONTIER.

D'ici à demain?

MONTGIRON.

Dans une heure.

BRÉMONTIER.

Y penses-tu?

MONTGIRON.

Et le télégraphe électrique!... Je me charge de la dépêche : dix centimes par myriamètre.

BRÉMONTIER.

Il s'entend à tout... il prévoit tout... il a de l'esprit... comme la chambre des notaires.

MONTGIRON.

Et je ne suis que maître clerc... Jugez, mon patron!...

SCÈNE VI.

LA BARONNE, MONTGIRON, ALICE, BRÉMONTIER.

ALICE, accourant de la droite.

Ah! mon père, quel quadrille charmant! Quelles figures délicieuses!

MONTGIRON.

Mademoiselle parle-t-elle de la mienne?

ALICE, gaiement.

Monsieur Montgiron qui est de retour!... (Apercevant madame d'Erlac qu'elle salue.) Pardon, madame...

BRÉMONTIER.

J'ai l'honneur de présenter à madame la baronne d'Erlac, mademoiselle Alice Brémontier, ma fille.

LA BARONNE.

Qui a les plus jolies couleurs du monde, fraîche comme une rose.

ALICE.

Je viens de danser, madame, et de répéter le quadrille des Lanciers.

(Elle s'approche du guéridon de droite et arrange un bouquet.)

LA BARONNE.

C'est là ce qui excitait votre enthousiasme?...

ALICE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

On les danse donc encore ici?

ALICE.

Encore?... mais on commence.

LA BARONNE, regardant Alice.

Rouen est en retard! (Bas à Brémontier.) Elle est jolie, votre fille.

BRÉMONTIER.

Une petite figure normande qui n'est pas trop mal, et, pour peu qu'il se présente quelque connaisseur...

LA BARONNE.

Soyez tranquille... je vous la marierai.

BRÉMONTIER.

Permettez..., elle n'a pour dot que mon étude, qu'il faut vendre d'abord.

LA BARONNE.

Je m'en charge... c'est une affaire... Combien en voulez vous?

BRÉMONTIER.

Deux cent mille francs.

LA BARONNE.

Ce n'est pas assez; ça vaut mieux que cela. Je vous

trouverai à Paris un gendre de cent mille écus, pour le moins.

MONTGIRON, qui est passé à droite de la baronne.

Permettez...

LA BARONNE, bas.

Est-ce que vous auriez par hasard des prétentions?

MONTGIRON, de même.

C'est possible... et votre arrivée me coûterait cent mille francs.

LA BARONNE, de même.

La vôtre m'en a bien coûté cinq cents... c'est quatre cents que vous me redevez.

MONTGIRON, à part.

Elle est plus forte que moi.

ALICE, s'approchant de la baronne et lui offrant le bouquet.

Nous espérons, mon père et moi, que madame nous restera à dîner.

LA BARONNE.

Impossible, mon enfant!... cela prend du temps... j'ai aujourd'hui, à Rouen, deux rendez-vous d'affaires et un bal.

ALICE.

A la préfecture, peut-être?

LA BARONNE.

Précisément.

ALICE.

Et nous aussi; comme cela se rencontre!

BRÉMONTIER, à la baronne.

Vous avez le temps d'aller au bal?

LA BARONNE.

C'est là qu'on parle d'affaires.

ALICE.

Nous aurons le plaisir de vous y voir, et vous nous direz si nous dansons le quadrille des Lanciers comme à Paris.

LA BARONNE.

Je vous le promets; je vous propose même de vous faire vis-à-vis.

ALICE.

Quel honneur pour nous... et pour notre professeur!

LA BARONNE.

Ah! vous avez un professeur... comme à Paris?

ALICE.

Oui, madame, un jeune homme très-aimable, que vous devez connaître.

BRÉMONTIER.

C'est vrai... car il nous a parlé de vous.

ALICE.

M. Rigaud.

LA BARONNE.

M. Rigaud!... nous avons beaucoup de Rigaud, dans les affaires... Un grand?... un blond?...

BRÉMONTIER.

Pas très-grand.

LA BARONNE.

Un peu grêlé?...

ALICE.

Mais pas du tout...

LA BARONNE.

Je connais tant de monde... Enfin, s'il vient au bal, on le verra, on me le présentera. (A Brémontier.) D'ici-là, parlons de notre contrat et des principaux articles.

BRÉMONTIER.

Nous pourrions en causer en nous promenant, cela ne prendrait pas de temps à madame la baronne, et me permettrait de lui montrer mon jardin.

ALICE.

Ce sont les amours de mon père... et ce qu'il aime le plus au monde... après moi s'entend.

LA BARONNE.

En effet... cela me paraît fort joli.

BRÉMONTIER, à la baronne.

Deux hectares, vingt ares, soixante-cinq centiares.

LA BARONNE, prenant le bras de Brémontier.

Qu'est-ce que cela vous rapporte?

BRÉMONTIER.

Le plaisir de vous le montrer.

LA BARONNE.

Mauvaise affaire! (S'éloignant avec lui par le fond.) Après cela, vous ne pouvez pas tous les jours en faire de bonnes.

(Tous les deux disparaissent par le fond.)

SCÈNE VII.

MONTGIRON, ALICE.

MONTGIRON.

Oserais-je vous demander, mademoiselle, quel est ce M. Rigaud?

ALICE.

Une personne à qui mon père doit la vie.

MONTGIRON.

Ah! oui, dans l'aventure du chemin de fer.

ALICE.

Et qui, de plus, paraît être de vos amis.

MONTGIRON.

En fait d'amis, je n'en ai jamais possédé qu'un... un ingrat... mon ami Lionel... (s'arrêtant.) Pardon, mademoiselle,

je me suis promis de ne jamais en parler, parce que moi, qui ris de tout, c'est la seule chose qui m'attriste, et je n'aime pas à m'attrister... Quant à votre inconnu... je crains bien, s'il faut vous l'avouer, que ce ne soit quelque intrigant.

ALICE.

Ah ! j'en serais fâchée.

MONTGIRON.

Pourquoi ?

ALICE.

D'abord à cause du service qu'il nous a rendu... puis il m'a paru instruit, discret, modeste... et enfin, ce qui m'a prévenu en sa faveur... j'ai cru deviner qu'il était malheureux.

MONTGIRON.

Laissez donc !... Un héros de roman qui veut vous intéresser, vous toucher, vous séduire, vous ou votre cousine Blanche... quelque coureur de dot ou d'héritage qui, trop connu à Paris, est obligé d'exercer en province... Je me charge de l'interroger, de le démasquer, de le congédier.

ALICE, regardant vers la gauche.

Ah ! mon Dieu, prenez garde, je l'aperçois.

MONTGIRON.

Soyez tranquille, ça ne sera pas long. (Il s'élance vers la gauche, regarde, pousse un cri et s'arrête.) Ah ! qu'ai-je vu ?... Ce n'est pas possible !

(Il regarde de nouveau avec émotion.)

ALICE.

Comme il tremble !

MONTGIRON, à part, regardant toujours.

Mais oui... c'est lui... ou c'est son ombre... Ah ! je n'y tiens plus !... et, à tout prix, je connaîtrai la vérité !

(Il s'élance et disparaît dans la coulisse à gauche.)

SCÈNE VIII.

ALICE, seule, l'appelant.

Monsieur Montgiron! monsieur Montgiron!... il ne m'entend pas... il est hors de lui... il court toujours... il s'élance... il lui saute au collet pour l'arrêter... (Détournant les yeux.) Ah! il disait vrai; c'est quelque fripon, quelque scélérat... Mon Dieu! qui s'en serait douté? (Regardant de nouveau.) Ah! ils sont dans les bras l'un de l'autre... ils s'embrassent... ils s'embrassent encore... Qu'est-ce que cela signifie?...

SCÈNE IX.

MONTGIRON, RIGAUD, se tenant embrassés; ALICE.

MONTGIRON, à Rigaud.

Quoi! c'est toi?...

RIGAUD.

C'est bien moi!

MONTGIRON.

Tu en es sûr?...

RIGAUD, apercevant Alice.

Silence... on nous écoute.

MONTGIRON, se retournant et allant près d'Alice.

Pardon, mademoiselle...

ALICE.

Je vais rejoindre mon père. (Bas à Montgiron.) Un mot seulement... (A Rigaud.) Pardon, monsieur... (Bas à Montgiron.) Vous êtes sûr que c'est un honnête homme?

MONTGIRON, bas.

Lui?... c'est le plus brave garçon du monde.

ALICE, à part.

Je respire !...

MONTGIRON.

J'en réponds comme de moi-même... c'est-à-dire plus encore... et pour le mérite, l'honneur, la loyauté...

ALICE, souriant.

C'est bon... c'est bon... on ne vous demande pas de certificat. (Haut.) Je vous laisse, messieurs ! (A part, en s'en allant.) C'est égal, j'ai eu peur !

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE X.

LIONEL, MONTGIRON.

MONTGIRON.

Comment, c'est toi, mon bon Lionel ?

LIONEL.

Plus bas donc !

MONTGIRON.

Elle est partie ! Nous sommes seuls, et personne ici, excepté moi, ne connaît mon ami Lionel d'Aubray, que j'ai cru défunt, et que je pleurais.

LIONEL.

Heureusement, cela ne t'a pas maigri.

MONTGIRON.

C'est la faute de mon estomac qui est plus fort que ma douleur. La nature humaine est ainsi. On est désolé... et l'on dîne... on nourrit son désespoir... Mais quelle imagination allemande ! quelle lettre à la Werther m'avais-tu donc adressée ?... Que m'avais-tu donc écrit ?...

LIONEL.

La vérité.

MONTGIRON.

Qui heureusement n'était pas vraie, puisque, grâce au ciel, tu ne t'es pas tué.

LIONEL.

Eh! si vraiment... et voilà le mal... je me suis tué.

MONTGIRON.

Tu en es sûr?...

LIONEL.

Parfaitement sûr... je te l'atteste.

MONTGIRON.

Je te crois... mon ami... je te crois... Seulement j'aime mieux que le fait me soit attesté par toi-même... Tu es donc mort?...

LIONEL.

Eh non!... voilà le plus terrible... je ne le suis plus.

MONTGIRON.

Alors explique-toi... car, moi, vivant!... je n'y comprends rien!...

LIONEL.

Tu sauras tout.

MONTGIRON.

J'y compte bien; car, nés dans la même ville et élevés ensemble, nous avons toujours été amis.

(Ils s'asseyent à droite.)

LIONEL.

Malgré la différence de nos caractères.

MONTGIRON.

A cause de cela. Toi, ardent, exalté ; moi, calme et positif; toi, te perdant au sein des nuages ; moi, restant attaché à la terre ; enfin, pour ne pas dire la folie et le bon sens, toi la poésie et moi la prose. Eh bien?

LIONEL.

Oui, je vais tout te dire. Tu sais que, tous deux orphelins, je possédais déjà, quand nous nous sommes séparés...

MONTGIRON.

Un joli capital, cent mille francs de patrimoine. Aussi, ne rêvant que joies et plaisirs, tu te rendais à Paris, tandis que moi, sans un sou vaillant, j'entrais, à Rouen, dans une étude de notaire.

LIONEL.

Tu avais pris le bon parti.

MONTGIRON.

Allons donc !

LIONEL.

A mon arrivée à Paris, j'avais été reçu dans quelques riches maisons auxquelles j'avais été recommandé ; une entre autres où je vis une jeune dame, une veuve, dont le premier coup d'œil me charma : c'était une grâce, une élégance, un éclat, dont nous autres provinciaux n'avons pas la moindre idée.

MONTGIRON.

Abrégeons... Tu en devins amoureux ?

LIONEL.

Comme un fou !

MONTGIRON.

Tu ne peux rien faire autrement.

LIONEL.

Et je me rappelle encore le premier soir où, admis chez elle, c'était un jour de bal, je la trouvai éblouissante de beauté, de jeunesse et de diamants, dans un boudoir élégant, entourée de cinq ou six de ses amis, qui causaient au bruit de l'orchestre...

MONTGIRON.

De futilités, de danses, de polkas...

LIONEL.

Non; de crédit foncier, mobilier, de mouvements de capitaux... C'étaient de riches banquiers, de grands capitalistes qui ne parlaient devant elle et avec elle que d'entreprises hardies, énormes, colossales, remuaient le monde financier, se jetaient leurs lingots à la tête... Et moi debout, immobile, dans un coin du boudoir, je ne savais quelle contenance tenir au milieu de cette avalanche de millions, lorsque la maîtresse de la maison, tournant vers moi un regard plein de bienveillance, me dit : « — Et vous, monsieur Lionel, que comptez-vous faire à Paris? N'avez-vous pas aussi quelque projet? — Mais oui, madame. — Vous êtes jeune et maître de votre fortune, qui est, dit-on, assez belle... — Mais, répondis-je en balbutiant... à peu près une centaine de mille francs... — De rentes? » dit-elle. Et moi, te l'avouerai-je, honteux et humilié du peu que j'étais, je n'osai la détromper; je n'eus pas le courage de la démentir... O vanité absurde! devant ces Crésus, devant ces masses d'or, rougissant comme d'un crime de mon honnête et modeste patrimoine... je me contentai de m'incliner sans prononcer un mot; c'était répondre : oui. « — Cent mille francs de rentes, reprit-elle avec une nuance d'estime plus prononcée. — C'est quelque chose, ajouta d'un air épais et insolent un gros capitaliste qui, assis dans un coin du boudoir, semblait y cuver son or; et avec de la hardiesse, du bonheur et nos conseils, il peut arriver, ce jeune homme. » Que te dirai-je?... Ce que je voulais, c'était d'être admis chez elle... et dès ce moment il me fut permis d'être un assidu, et bientôt un intime de la maison.

MONTGIRON.

C'est tout ce qu'il fallait.

LIONEL.

A la condition toutefois d'exercer en réalité l'état dont je m'étais donné le titre... l'état de millionnaire.

MONTGIRON.

Que veux-tu dire ?

LIONEL.

Qu'il me fallait mener le train d'un jeune homme qui aurait eu cent mille livres de rentes, l'accompagner, elle, ou la suivre au bois dans ma calèche, à l'Opéra, aux Italiens, en premières loges de face ; et pour être digne de lui donner la main et de paraître avec elle en public, payer des mémoires de tailleur fabuleux... et le Jockey-Club... et les chevaux... et les courses de Chantilly... Chaque semaine, chaque mois voyaient fondre rapidement mon patrimoine.

MONTGIRON.

Je me serais arrêté... j'aurais tout réglé, tout liquidé, à commencer par ma passion.

LIONEL.

Le moyen... quand chaque jour il me semblait qu'on m'aimait... quand on me le disait... et quand enfin...

(Il se lève et passe à gauche.)

MONTGIRON.

Ah ! voilà le malheur !... tu étais heureux !

LIONEL, avec impatience.

Eh non ! mon bonheur même hâtait la chute de mes illusions ; et, par une fatalité inconcevable, à mesure que mon amour diminuait...

MONTGIRON.

Le sien augmentait.

LIONEL, confidentiellement.

Elle me proposait même de l'épouser...

MONTGIRON.

Pourquoi pas ?

LIONEL.

Y penses-tu ? dans la position de fortune où je me trouvais... car, inspection faite de ma caisse, après six mois de

prodigalités et de désordres, il me restait quarante mille francs. Je n'avais plus qu'un parti à prendre.

MONTGIRON.

Te fier à l'amour?... Avouer la vérité?

LIONEL.

Et passer pour un intrigant, pour un chevalier d'industrie!... Non! j'avais vu, autour de moi, s'improviser tant de fortunes, que je jurai de m'enrichir en quelques jours, de devenir millionnaire... comme tout le monde... ou de me tuer, si je perdais... Deux coups de Bourse, et je perdis tout!

MONTGIRON.

Ah! pauvre ami!

LIONEL.

Oui, pauvre!... ce qui, dans le monde où je vivais, est presque une honte, bien plus, un ridicule... Et puis aussi, le l'avouerai-je? cette vie de luxe et de plaisir, les séductions de l'opulence et les parfums qui s'en exhalent, ont quelque chose d'irrésistible et d'enivrant qui vous énerve et vous égare!... c'est du vertige!... Mais la mort même que j'acceptais comme un enjeu de la partie, me parut moins cruelle alors que la pensée d'y renoncer.

MONTGIRON.

Tu as raison, c'est du vertige!...

LIONEL.

Le soir même, en rentrant chez moi, j'écrivis à tous mes amis pour leur faire mes derniers adieux... et, le lendemain de grand matin, après avoir moi-même mis toutes mes lettres à la poste, je sortis tout seul de Paris.

MONTGIRON.

Et puis?...

LIONEL.

Je longeai les bords de la Seine, le cœur sec et désespéré, marchant devant moi, sans savoir seulement où j'étais, sans

rien voir et sans rien entendre... Si !... je me rappelle. (Tu vas me trouver bien absurde !...) En approchant d'un petit bois, j'entendis chanter un oiseau... et, te le dirai-je?... Ce chant si pur et si joyeux, et qui semblait bénir la vie, au moment où j'allais la perdre, ce chant m'émut au point que je pleurai... j'hésitai... j'hésitai, je l'avoue, et, je le crois, j'allais faiblir... Mais je pensai que mes amis, que tout le monde était prévenu... et, en même temps, je crus entendre des rires moqueurs autour de moi... je courus alors comme un fou, et me précipitai dans la rivière.

MONTGIRON.

Ah ! c'est affreux !

LIONEL.

Oui, bien affreux... et si jamais tu en viens là...

MONTGIRON.

Oh ! sois tranquille.

LIONEL.

Ne choisis pas ce genre de mort.

MONTGIRON.

Rassure-toi... ni celui-là, ni un autre.

LIONEL.

Le courant m'emporta avec une effrayante vitesse, ma poitrine s'oppressait, et mes yeux s'éteignaient déjà... il me sembla que je mourais... et puis... je ne sais plus ce qui se passa.

MONTGIRON.

Enfin ?

LIONEL.

O charme inexprimable du réveil ! Je ne peux te rendre le sentiment de bien-être que tout à coup j'éprouvai, lorsque je me sentis revivre... et que l'air pénétra dans ma poitrine... J'appris bientôt de la femme d'un pêcheur qui me soignait, que son mari, en tirant ses filets qui m'avaient arrêté, m'avait amené sur le rivage et transporté dans sa cabane.

MONTGIRON.

Où, grâce au ciel, le repos t'attendait.

LIONEL.

Non vraiment, en retrouvant la vie je retrouvais la discorde et les procès. Le maître pêcheur ne voulait-il pas m'en faire un... pour ses filets que j'avais avariés... sans le vouloir... et dont, à mon insu, j'avais brisé les mailles ! Par bonheur et par un grand hasard, ma bourse m'était restée. Je donnai à mon hôte l'indemnité qu'il me demandait, trop heureux d'échapper au ridicule qui semblait, moi défunt, me poursuivre encore... et le lendemain je profitai d'un chemin de fer qui passait à quelques pas de là, sans m'informer de la route que je suivais... c'était celle de Rouen... et, à l'avant-dernière station où j'étais descendu, j'ai eu le bonheur, pour mon retour à la vie, de sauver celle de M. Brémontier, ton patron.

MONTGIRON.

Ah ! c'est vrai ! c'était toi ?...

LIONEL.

Oui, d'un coup de poing...

MONTGIRON.

Tu vois donc bien que la vie est bonne à quelque chose... car voilà un honnête homme que tu as conservé à sa famille et à ses amis... Voilà la plus charmante fille du monde qui, sans toi, serait orpheline.

LIONEL.

C'est vrai... c'est vrai ! et, quand j'y pense, cela me raccommode un peu avec moi-même.

MONTGIRON.

Cela ne suffit pas... il faut que la réconciliation soit complète... Que comptes-tu faire maintenant ?

LIONEL.

Je n'en sais rien... mais, en tout cas, j'entends rester tou-

jours et pour tout le monde... M. Rigaud... Car s'il fallait qu'on me reconnût, s'il fallait, m'exposant aux railleries de mes anciens amis, redevenir Lionel d'Aubray... plutôt mourir de nouveau! et cette fois je m'arrangerais pour n'en pas revenir.

MONTGIRON.

Tais-toi!... et ne réveille jamais de pareilles idées. Mourir par vanité, par paresse... ou par orgueil... c'est pis que lâche... c'est bête!... Quoi donc! Tout serait perdu, tout est fini, il faut cesser de vivre parce que, dès le premier jour, nous n'avons pas touché le but!... Crois-moi, la vie est belle à qui sait l'employer!... Me voilà, moi... je n'ai rien, je ne suis rien... je suis heureux... Je travaille... voilà pour le présent... j'espère, voilà pour l'avenir. Ce n'est pas grand'-chose, un maître clerc... il a toujours devant lui un obstacle à peu près infranchissable... sa charge à payer!... Crois-tu donc que j'irai me tuer pour deux cent méchants mille francs qui me manquent?... Non! non! quelque chose me dit là que je les gagnerai... je les attends... patiemment, et je m'amuse à être jeune, à croire, à vivre enfin!... Oh! la vie!... Hier était si beau, demain sera si grand! Quoi de plus charmant qu'aujourd'hui, où nous avons des enchantements pour toutes les fortunes et du confortable à tous les prix? où d'un bout de la France à l'autre les monuments, les places publiques, les jardins, es villes, s'élèvent comme par magie? où le simple bourgeois enfin jouit gratis du luxe et des merveilles réservés jadis aux souverains, et où le Versailles de Louis XIV pâlit devant le paradis du peuple: le bois de Boulogne, qui appartient à tout le monde?

LIONEL.

Oui, mon ami; mais permets...

MONTGIRON.

Tu veux mourir?... et moi je vivrais, ne fût-ce que par curiosité, car aujourd'hui le miracle est partout. (Mouvement de Lionel.) Je ne te parle pas de ces esprits frappeurs qui vous

obéissent mieux que vos domestiques... quand vous en avez... Mais, ô merveille! tu veux dire bonjour à ton ami à travers un tas de royaumes, de fleuves et de montagnes... il te répond bonsoir, avant la fin du jour. Voici là-bas deux océans, deux cousins germains qui se lamentent d'être séparés depuis le commencement du monde... en trois coups de pioche, ils sont réunis et se jettent dans les bras l'un de l'autre. Ainsi tout marche, tout va, tout arrive... avant de partir. Il n'y a plus de fange qui n'ait son or, plus de terre glaise qui ne soit une terre à blé... Le gaz supprime la nuit, la vapeur la distance, le chloroforme la douleur... On sème les poissons, on plante les truffes... et tu veux mourir!... quand l'étincelle électrique, ce feu de Prométhée, va nous donner enfin l'empire des airs, ranimer le sang dans nos veines, prolonger la jeunesse, éterniser la santé, supprimer les médecins... qui sait? tout est possible! Et nous ne vivrions pas pour être témoins de toutes ces merveilles... pour voir la Chine ouverte, et les hôpitaux fermés?... Vivons, morbleu! vivons! la vie est une plante, une fleur, un vignoble... et celui-là est bien conseillé de là-haut qui la cultive honnêtement... et longtemps!

LIONEL, passant à droite.

Vivre!... vivre!... et comment vivre, maintenant que je suis sans fortune?

MONTGIRON.

Et la mienne! et mes appointements de maître clerc! cent louis par an! fortune qui nous suffira, qui, bien mieux encore, te donnera le temps et le plaisir d'en refaire une autre... Celle qui vient d'héritage, on la dissipe... celle qu'on a gagnée soi-même et par son travail, on la garde précieusement... on en devient avare... C'est amusant d'être avare... je n'ai pas encore pu l'être, mais cela viendra. Il s'agit pour toi de choisir un état.

LIONEL.

Il est trop tard.

MONTGIRON.

D'obtenir une place...

LIONEL.

Depuis six mois j'en sollicitais une qu'on m'a enfin accordée et que j'ai vue annoncée au *Moniteur*, le lendemain de ma mort.

MONTGIRON.

Tu vois bien qu'il fallait attendre.

LIONEL.

Et comme elle était belle, on l'a donnée, le soir même, à un autre.

MONTGIRON.

Tu vois bien qu'il fallait vivre...

LIONEL, avec impatience.

Eh! je m'en aperçois maintenant... maintenant surtout que d'autres idées... d'autres rêves... des rêves...

MONTGIRON, vivement.

D'amour?

LIONEL.

Je le crains.

MONTGIRON.

Amoureux!... comme moi! tu es sauvé! il n'y a que cela qui nous retienne à la vie. Si tu savais combien je serais désolé de mourir, moins pour moi que pour Joséphа, Atala, (Avec un soupir.) et une autre encore!

LIONEL.

Trois à la fois?

MONTGIRON.

Pour tripler les liens qui me rattachent à l'existence! Pauvres chères éplorées! Quand je pense que si je partais, elles seraient...

LIONEL.

Inconsolables?

MONTGIRON, gaiement.

Au contraire; elles se consoleraient, ce que je ne veux pas... et c'est pour cela que je reste... (s'interrompant.) Mademoiselle Alice!

SCÈNE XI.

MONTGIRON, ALICE, LIONEL.

ALICE, entrant par la droite.

Pardon, messieurs, de mon indiscrétion... voici le dîner.

MONTGIRON, se frottant les mains.

Le dîner!

ALICE.

Il faut bien une nouvelle aussi importante pour que je me permette de vous déranger.

MONTGIRON.

Nous déranger... nullement... un ami... que je n'avais pas vu depuis longtemps.

LIONEL.

Qui revient d'un long voyage.

MONTGIRON.

Oui, de l'autre monde.

ALICE.

C'est donc cela... que vous vous embrassiez avec tant d'effusion.

MONTGIRON, à demi voix.

Un jeune homme qui a du mérite et du talent.

ALICE.

Nous le savons; il enseigne à merveille le quadrille des Lanciers.

MONTGIRON.

En vérité?

ALICE.

Et j'ai même, à ce sujet, et avant dîner, un grand service à demander à M. Rigaud.

LIONEL.

Est-il possible, mademoiselle!... je serais assez heureux...

ALICE.

Mon père a reçu, comme notaire de la ville, des billets de bal... plus qu'il ne lui en fallait pour son usage particulier... il allait les renvoyer, et moi, pensant à monsieur Montgiron... je lui ai demandé deux invitations.

MONTGIRON.

Vous êtes bien bonne... une seule aurait suffi.

ALICE.

Et votre ami? égoïste!

LIONEL, avec joie.

Est-il possible!

ALICE, souriant.

Ne me remerciez pas encore; service intéressé... je me suis dit que je serais bien plus brave... que je serais presque certaine du succès, si, ce soir, en dansant *les Lanciers*, j'avais pour guide, pour cavalier, mon professeur.

LIONEL.

Ah! je ne puis croire encore à une faveur aussi grande.

ALICE.

C'est bien... c'est bien... maintenant, venez dîner, (Regardant à droite.) car j'aperçois mon père, il reconduit à sa voiture sa nouvelle cliente.

MONTGIRON.

Ah! oui! la baronne...

LIONEL.

Qui donc?...

MONTGIRON.

La baronne d'Erlac.

LIONEL.

O ciel !

ALICE, regardant vers la droite.

La voilà qui s'éloigne.

MONTGIRON, regardant Lionel.

Qu'as-tu donc?... D'où vient ton trouble?...

LIONEL, à demi-voix.

Mais c'est elle, mon ami, c'est elle !

MONTGIRON, de même.

Ta jeune veuve?

LIONEL, de même.

Oui... et si elle est ici...

BRÉMONTIER, au fond à droite, et en dehors.

Adieu, madame la baronne...

MONTGIRON, à demi-voix.

Elle n'y est plus... remets-toi.

ALICE, gaiement et revenant vers eux.

Vous devinez, maintenant, pourquoi je tenais à soutenir, ce soir, à ce bal, l'honneur des demoiselles de Rouen, c'est que cette grande dame de Paris doit y venir.

LIONEL.

La baronne?...

ALICE.

Oui, oui, elle doit nous faire vis-à-vis... elle me l'a promis.

SCÈNE XII.

LIONEL, MONTGIRON, ALICE, BRÉMONTIER.

BRÉMONTIER, entrant par le fond.

Ma fille, je meurs de faim.

ALICE, allant à lui.

Voilà, mon père.

LIONEL, bas à Montgiron.

Que ferais-tu, à ma place ? car c'est à se tuer encore.

MONTGIRON.

Allons donc !

LIONEL.

Mais quel parti prendre ?

ALICE.

Venez-vous, messieurs ?

MONTGIRON.

Dînons... vivons d'abord, et nous verrons après...

(Ils sortent tous par la droite.)





ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de M. Brémontier. — A gauche, deux portes latérales ; la seconde porte donne sur un perron. — A droite, une autre porte, communiquant avec l'étude. — Sur le devant de la scène, tables et fauteuils de chaque côté. — Au fond, une cheminée et deux bibliothèques.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERTIN, ALICE.

ALICE entrant par la première porte à gauche, un livre à la main, et se dirigeant vers la porte de droite.

Ah ! que ce bal d'hier au soir était long et ennuyeux !

ROBERTIN, en dehors.

Stop ! Stop ! Stop ! Stop !

ALICE, posant son livre sur la table.

Quel est ce monsieur qui vient de si grand matin ?

ROBERTIN, entrant à reculons par la porte à gauche.

La ! la ! la ! la ! bellement ! bellement ! petit crapaud... belle bête ! bonne bête ! (Apercevant Alice.) Pardon, mademoiselle... je n'avais pas eu l'honneur de vous apercevoir... M. Brémontier, le notaire ?

ALICE.

Il n'est que huit heures, et mon père qui a passé la nuit à la préfecture...

ROBERTIN.

Se rattrape sur son étude, c'est trop juste... et M. le maître clerc, Montgiron?

ALICE.

Il n'est pas encore arrivé : l'étude n'ouvre qu'à neuf heures.

ROBERTIN.

Tous les jours, cela va sans dire... mais le jour où, moi, j'ai affaire... des affaires importantes... c'est désagréable... Parce que attendre... en général... c'est fâcheux... c'est gauche... ça n'est pas comme il faut... pour moi surtout... Robertin de Roberville... un des premiers clients de l'étude... Robertin de Rouen.

ALICE.

Je crois me rappeler... le fils de ce riche marchand de chevaux.

ROBERTIN.

Marchand! Du temps de mon père, c'est possible... mais du nôtre, mademoiselle, et entre gens comme il faut... on est éleveur... je suis éleveur. Robertin de Roberville, membre correspondant du Jockey-Club et autres sociétés...

ALICE.

Savantes?

ROBERTIN.

Non... courantes... je fais courir, j'entraîne, je cours moi-même... j'ai manqué plusieurs fois me briser, me détériorer, mais j'améliore la race chevaline.

ALICE.

C'est vous dévouer, et nous vous devons, monsieur, des remerciements...

ROBERTIN.

J'ai des herbages... j'y fais des chevaux... et j'acclimate en Normandie...

ALICE.

Les chevaux normands?

ROBERTIN.

Non, mademoiselle... et si vous me permettiez... Tenez, du haut de ce perron... (S'approchant de la deuxième porte à gauche.) Eh! Robinson!... (A Alice.) C'est mon jockey... mon stable-boy... de vous présenter de mes produits... Touche!... touche!... approche!... (A Alice.) Daignez regarder... hein! qu'en dites-vous?... c'est mon ouvrage!

ALICE.

Une jolie bête!

ROBERTIN, descendant en scène.

Jolie!... je vous crois... c'est Crépuscule.

ALICE.

Ah! Crépuscule?...

ROBERTIN.

Vous le connaissez?

ALICE.

Non.

ROBERTIN.

Vous en avez entendu parler?... beau modèle, n'est-ce pas? tout d'ensemble... ni tares, ni défenses... et quel avant-main! ho! ho! ho! ho! Aux trois dernières courses... il a manqué arriver premier... sans ses deux concurrentes, Atalante et Taglioni, qu'il a laissées passer.

ALICE.

Par galanterie?

ROBERTIN.

Non... par accident... et qui encore ne l'ont emporté que d'une demi-tête!... Mademoiselle est écuyère?

ALICE.

Non, monsieur, non, je n'ai pas cet honneur-là.

ROBERTIN.

Je le regrette, et m'en étonne... A l'élégance de vos manières, j'aurais pensé que vous étiez un peu des nôtres.

ALICE.

Vous me flattez.

ROBERTIN.

Le cheval!... belle science! grand art! noble exercice! qui non-seulement donne de la grâce et de la distinction à nos allures...

ALICE.

On s'en aperçoit.

ROBERTIN.

Mais qui, en raison du tact et du liant des aides, imprime, par correspondance, à l'esprit de la finesse et du jugement...

ALICE.

En vérité?

ROBERTIN.

Et aujourd'hui, plus que jamais, j'en ai besoin pour mes affaires... affaires énormes... Ce sont elles qui m'amènent ici... Et monsieur votre père... ne se lève point; le maître clerc n'arrive pas... et je suis tellement pressé... que je ne sais si je dois ou si je ne dois pas attendre.

ALICE.

Je ne puis vous conseiller, monsieur... Si je n'écoutais que mon agrément...

ROBERTIN.

Vous êtes bien bonne! (Il va s'asseoir à gauche et tire un cigare de sa poche.) Je présume, mademoiselle, que l'odeur du cigare ne vous incommode pas...

ALICE.

Je n'en sais rien, monsieur.

ROBERTIN.

Comment, vous n'en savez rien?...

ALICE.

Car jusqu'ici aucun homme n'a fumé devant moi.

ROBERTIN, déconcerté.

Ah!... (Remettant le cigare dans sa poche et se levant.) Décidément, je n'attendrai pas. Une seule chose m'inquiète... je comptais rencontrer ici madame d'Erlac... une jeune et riche baronne... que j'ai connue à Paris... pour des chevaux...

ALICE.

Que vous lui avez vendus?...

ROBERTIN.

Que je lui ai cédés... parce que, entre gens comme il faut... on ne vend pas... on fait des affaires... J'en ai une à traiter avec elle ; mais la baronne était déjà sortie de son hôtel et devait, m'a-t-on dit, signer, ce matin, un contrat chez Brémontier... son notaire.

ALICE.

Ce sont des affaires de l'étude.

ROBERTIN.

C'est juste; mais puisqu'elle n'est pas encore arrivée... je reviendrai.

ALICE.

Comme vous le voudrez, monsieur.

ROBERTIN, prêt à sortir.

Adieu... mademoiselle... adieu... (S'arrêtant.) Je reviendrai.

ALICE.

Je vous remercie... (Souriant.) de vouloir bien me rassurer.

ROBERTIN.

Enchanté, mademoiselle, de l'aimable rencontre... Nous autres jeunes gens comme il faut, on doit nous excuser; nous sommes parfois un peu vifs... un peu... fougueux... l'habitude...

ALICE, souriant.

Du cheval !...

ROBERTIN.

Parfait ! parfait !

ALICE.

Vous vous cabrez d'abord... mais en vous rendant la main...

ROBERTIN.

On nous met en confiance... et on nous ramène... Mademoiselle... (Sortant.) Ohé !... Robinson ! heup ! heup !

(Il sort par la deuxième porte de gauche.)

SCÈNE II.

ALICE, seule.

Ne pas venir à ce bal où je l'avais invité... où je l'avais prié moi-même de me servir de cavalier !... Ah ! c'était, je l'avoue, une étourderie, une inconséquence de jeune fille !... un tort dont je me repens maintenant... (Se levant.) Mais ce n'était pas à lui de m'en faire apercevoir... (Avec dépit.) Et si c'est une leçon qu'il a voulu me donner...

SCÈNE III.

ALICE, BRÉMONTIER.

ALICE, allant au-devant de son père qui entre par la droite.

Bonjour, mon père.

BRÉMONTIER.

Bonjour, ma chère enfant.

ALICE.

Que dites-vous du bal d'hier ?...

BRÉMONTIER.

J'en suis ravi ! la soirée la plus animée !... j'y ai rencontré

toute la chambre des notaires ! Le préfet m'a reçu à merveille, et j'ai passé dix fois de suite à l'écarté; sans compter un autre plaisir encore... mais celui-là est inappréciable...

ALICE.

Lequel?

BRÉMONTIER.

Celui de te regarder... La baronne et toi, vous n'avez pas manqué une valse ou un quadrille... C'est une femme universelle... qui danse fort bien... mais ma fille danse encore mieux; tu avais un petit air mutin, un air de vivacité et de gaieté que je ne t'avais jamais vu.

ALICE.

C'est que j'étais en colère.

BRÉMONTIER.

En colère... et de quoi?

ALICE.

De quoi?... De ma robe qui allait mal.

BRÉMONTIER.

Ta robe ! elle était charmante... il y avait dans ta toilette quelque chose d'élégant et de coquet qui, malgré la présence de la belle Parisienne, te rendait la reine du bal... c'était l'avis de tous les bourgeois de Rouen.

ALICE.

Amour-propre national !

BRÉMONTIER.

Et mon avis à moi...

ALICE.

Amour-propre paternel !

BRÉMONTIER.

Non pas... et la preuve... je te confie tout, mon enfant.

ALICE.

Et vous faites bien.

BRÉMONTIER.

La preuve... c'est que j'ai reçu pour toi, dans la soirée, trois demandes en mariage; trois prétendants... qu'en dis-tu?

ALICE.

Ce que vous en direz vous-même, mon père.

BRÉMONTIER.

Ah! il y en a un... je commence par te déclarer qu'il n'est pas possible, car il n'a rien; mais il me plairait bien.

ALICE.

C'est celui-là qu'il faut choisir, mon père.

BRÉMONTIER.

Ce pauvre Montgiron, hier soir, au bal, m'a pris dans un coin, parce que, ici, à l'étude, on ne peut jamais parler de ses affaires, on ne s'occupe que de celles des clients; il a pour toi une admiration... il a pour toi une estime...

ALICE.

Que je lui rends, mon père.

BRÉMONTIER.

C'est un si brave garçon!... il est né notaire, comme on naît poëte; il connaît mon étude mieux que moi-même; il la continuerait avec honneur: et si, avec le temps, tu parvenais à l'aimer...

ALICE.

Je l'aimerai, mon père, si cela vous convient... je l'aime déjà.

BRÉMONTIER.

Bien vrai! tu l'aimes?...

ALICE.

Je vous en réponds... pour moi, et surtout pour vous.

BRÉMONTIER.

Merci, mon enfant, merci... tu es une bonne fille... Eh bien! pour lui donner du cœur au travail, je vais lui laisser entrevoir que si, par lui ou par ses amis, il parvient à faire

la totalité ou la moitié seulement de la somme que j'exige, nous pourrons...

ALICE.

Oui, mon père.

BRÉMONTIER.

Je l'aperçois dans l'étude ; je m'en vais tout lui raconter.

ALICE.

Pas maintenant, et pas devant moi.

BRÉMONTIER.

C'est juste ! Tu as toujours raison.

SCÈNE IV.

ALICE, BRÉMONTIER, MONTGIRON.

MONTGIRON.

Pardon, mon patron, d'arriver aussi tard !

BRÉMONTIER.

Neuf heures cinq... il n'y a pas grand mal, surtout quand on s'est couché au milieu de la nuit. Et le contrat d'Erlac ?

MONTGIRON, montrant un cahier qu'il apporte.

Prêt avant l'heure fixée par madame la baronne, qui peut, quand elle le voudra, venir l'étudier. Mais quand il sortira de ses jolies mains, revoyez-le encore, c'est prudent.

BRÉMONTIER.

Tu crois ?

MONTGIRON.

Oui, mon patron. Hommes d'affaires et associés doivent y regarder à deux fois avec ces femmes charmantes ! Quand la spéculation est bonne, elles sont aptes et âpres à toucher.

BRÉMONTIER.

Mais quand elle est mauvaise... il faut bien alors...

MONTGIRON.

Alors ces dames sont presque toujours mariées sous le régime dotal et ne risquent rien.

BRÉMONTIER, lui rendant le contrat.

En ce cas, on est pris comme dans un bois.

MONTGIRON.

Un bois de myrtes et de roses, je vous en avertis.

ALICE.

Et votre déjeuner, mon père? et votre toilette?

BRÉMONTIER.

C'est juste, pour la signature du contrat d'Erlac.

(Il passe à gauche pour sortir.)

ALICE.

Monsieur Montgiron, j'oubliais de vous dire qu'un client est venu vous demander ce matin.

BRÉMONTIER, en sortant.

Ma fille!

ALICE, à Montgiron.

M. Robertin, de Rouen... il comptait rencontrer ici madame d'Erlac; il reviendra.

BRÉMONTIER, en dehors.

Eh bien, ma fille?...

ALICE.

Me voilà, mon père... (A Montgiron.) Vous comprenez, n'est-ce pas?

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE V.

MONTGIRON, seul, la regardant sortir.

Ah! la charmante femme de notaire que cela ferait! Et comme je me hâterais de rompre avec Josépha, Atala, etc.!

Je ne sais pas si M. Brémontier a abordé avec elle la question... du reste, il a le temps... moi aussi... (Soupirant.) et jusqu'à ce que j'aie fait fortune... (Apercevant Lionel qui entre avec précaution par la deuxième porte à gauche.) Ah! te voilà!

SCÈNE VI.

LIONEL, MONTGIRON.

LIONEL.

Comment cela s'est-il passé hier au soir?

MONTGIRON.

Le mieux du monde... tu avais pris le meilleur parti : celui de ne pas paraître ; cela dispense de toutes les explications.

(Il va s'asseoir près de la table, à droite.)

LIONEL.

Oui, cela m'a sauvé de la baronne... mais, d'un autre côté, c'était bien mal reconnaître la gracieuse invitation de mademoiselle Alice ; car, tu sais, elle m'avait presque invité.

MONTGIRON.

Tu as raison ; ce n'était pas galant.

LIONEL.

Dis plutôt que c'était une impolitesse dont je rougis et qui n'a pas de nom... Aussi, elle a dû être bien étonnée, bien fâchée, n'est-ce pas ?

MONTGIRON.

Non vraiment.

LIONEL.

Comment! Elle n'a pas été furieuse?...

MONTGIRON.

Je crois qu'elle ne s'en est pas même aperçue ; car elle ne m'en a rien dit.

LIONEL.

Ah !... tant mieux ! Mais, cependant, et ne fût-ce que par amour-propre...

MONTGIRON.

Elle !... de l'amour-propre !... tu ne la connais pas... est-ce qu'elle fait attention à des misères pareilles ? C'est une simplicité, une modestie, et surtout une égalité d'humeur dont tu ne peux pas te faire une idée.

LIONEL, à part.

Allons ! je m'abusais... je partirai. (Haut.) Adieu, mon ami !

MONTGIRON, se levant.

Comment ! tu nous quittes ?...

LIONEL.

Le moyen de faire autrement !... Ma position, ici... à Rouen, n'est plus tenable... exposé à chaque instant à me rencontrer avec la baronne !... juge du coup que cela lui porterait ! car, après tout, elle m'était dévouée... elle m'aimait, celle-là ! elle m'aimait réellement... et de surprise, d'émotion, de saisissement... elle est capable d'en mourir !

MONTGIRON, regardant à droite.

Vraiment ? va-t'en donc alors, car la voici qui traverse l'étude... elle s'arrête et cause avec le petit clerc.

LIONEL.

Pauvre femme !... Ah ! si j'osais !

MONTGIRON.

Pourquoi pas ? Risque la reconnaissance.

LIONEL.

Non... non... c'est trop dangereux... cela demande tant de ménagements !

MONTGIRON.

La voici !

(Lionel s'assied vivement à la table de gauche, en tournant le dos à la baronne qui entre par la porte de droite.)

SCÈNE VII.

LIONEL, assis, MONTGIRON, LA BARONNE.

LA BARONNE, à Montgiron.

Ah ! vous me voyez, monsieur, exacte au rendez-vous et levée de bonne heure.

MONTGIRON.

Malgré le bal !

LA BARONNE.

A cause du bal... rien de plus commode pour les gens d'affaires... on ne se couche pas !... Le contrat est-il prêt ?

MONTGIRON.

Juste pour l'heure indiquée par vous-même, madame ! (Le lui remettant et désignant Lionel.) Notre second clerc en écrivait, à l'instant même, les derniers mots.

LA BARONNE, à droite, lisant le contrat.

« Par devant maître Brémontier et son collègue... no- « taires impériaux, à Rouen... »

LIONEL, à part, regardant la baronne à la dérobée.

Elle est toujours jolie.

LA BARONNE.

« Sont comparus... Christine-Aurélie, baronne d'Erlac... » (A Montgiron.) Je vais écrire, en marge, au crayon, mes notes et observations... mais ça me paraît bien... très-bien rédigé...

(Elle s'assied au bureau, à droite, et parcourt tout bas le contrat.)

MONTGIRON.

Madame est trop bonne... le désir de lui être agréable, et puis un autre sentiment... (Soupirant.) Souvenir cher et douloureux !...

LA BARONNE.

Que voulez-vous dire ?

MONTGIRON.

J'étais l'ami d'enfance... l'ami intime... d'un pauvre jeune homme...

LIONEL, à part.

Il me fait trembler !

MONTGIRON.

Un infortuné... qui vous adorait, madame...

LA BARONNE, lisant toujours.

Lequel ?

MONTGIRON, échangeant un coup d'œil avec Lionel.

Comment ! lequel ?

LA BARONNE, lui montrant le contrat.

Tenez, monsieur, deux mots rayés nuls qui ne sont pas indiqués en marge.

MONTGIRON.

Oui, madame. Je voulais vous parler du malheureux Lionel d'Aubray... feu Lionel...

LA BARONNE.

Ah ! ne prononcez pas ce nom-là !... il me fait un mal affreux...

LIONEL, à part.

J'en étais sûr !

LA BARONNE, toujours occupée du contrat.

Affreux !... affreux !... affr... La désignation des tenants et aboutissants est-elle bien exacte ?

MONTGIRON.

Oui, madame.

LA BARONNE, lisant le contrat.

« Touchant, au nord, au bois d'Apremont, et, au couchant, aux herbages de la Jonquière. »... (A Montgiron.) Est-ce vérifié ?

MONTGIRON.

Je recommande cela au second clerc qui est intelligent... et qui comprend... (A part.) Ça devient curieux... (A la baronne.) Mais Lionel...

LA BARONNE, avec sentiment.

Libres tous deux, jeunes et riches, nous devions nous marier... c'était mon désir et le sien, vingt lettres de lui... l'attestent...

LIONEL, à part.

C'est vrai !

LA BARONNE.

Je l'avais déjà présenté à mes amis, à toute ma société intime, comme mon mari.

MONTGIRON.

Votre mari !...

LA BARONNE.

C'est tout simple : dans le courant d'affaires où je suis lancée, impossible de rester veuve, il faut un chef à la communauté...

MONTGIRON.

Ah ! c'est là le motif ?...

LA BARONNE.

Ne fût-ce que pour la validité des actes que l'on peut avoir à souscrire... épouse de monsieur un tel...

MONTGIRON.

De lui dûment autorisée...

LA BARONNE.

Cela rassure...

MONTGIRON.

Cela rassure... (A part.) Ça nous rassure...

LA BARONNE.

Aussi, notre mariage était convenu ; lorsque tout à coup,

et au moment où personne ne s'y attendait... (S'occupant du contrat.) Point et virgule...

MONTGIRON, avec impatience.

Eh bien! madame?

LA BARONNE.

Eh bien! monsieur, je n'aurais jamais cru cela de lui... un éclat... un scandale... que je ne lui pardonnerai jamais... Se tuer... par jalousie!

MONTGIRON.

Lui!...

LIONEL, à part.

Par jalousie!

LA BARONNE.

Des soupçons injurieux... odieux... un prétexte pour se tuer... un procédé indigne... On s'explique... on ne se tue pas... c'est absurde!...

MONTGIRON, se rapprochant de Lionel.

Absurde est le mot... c'est toujours une absurdité de se tuer... même pour une femme...

LA BARONNE.

Certainement, cela la compromet...

MONTGIRON.

Ah! vous n'y voyez que cela... (A Lionel.) Tu comprends!...

LA BARONNE, se retournant.

Hein?

MONTGIRON.

Une note, pour le second clerc... Vous n'y voyez pas autre chose?...

LA BARONNE.

Mon Dieu si!... (Se levant.) je sais ce que vous allez me dire : c'est flatteur...

MONTGIRON et LIONEL.

Flatteur!

LA BARONNE.

Bien d'autres, à ma place, seraient fières d'un amoureux tué pour elles... moi, je n'ai pas de vanité... je ne suis pas coquette... je n'ai pas le temps... et toute à ma douleur... (S'interrompant et montrant à Montgiron un endroit du contrat.) Comment! les intérêts à cinq?... nous sommes convenus à quatre!

MONTGIRON.

Je ne le pense pas.

LA BARONNE.

J'en suis sûre, à quatre...

MONTGIRON.

A cinq...

LA BARONNE.

A quatre...

MONTGIRON.

A cinq, mon patron vous l'attestera.

LA BARONNE.

J'ai de la mémoire...

MONTGIRON.

Moi aussi...

LA BARONNE.

Et je crois m'entendre en affaires...

MONTGIRON.

Moi aussi!

LA BARONNE.

Et il est peu galant, quand je vous affirme, moi, femme!...

MONTGIRON.

J'en suis fâché, mais, par devant notaire, il n'y a que des actes... A cinq...

LA BARONNE.

A quatre...

MONTGIRON.

A cinq...

LA BARONNE.

A quatre...

MONTGIRON.

A cinq...

LA BARONNE.

Monsieur le maître clerc !...

MONTGIRON, à part.

C'est pis qu'un procureur !...

SCÈNE VIII.

LIONEL, toujours assis, MONTGIRON, LA BARONNE, ALICE.

ALICE, entrant par la première porte de gauche.

Eh ! mon Dieu, monsieur Montgiron, courez donc ! mon père vous fait appeler, il reçoit à l'instant de Lille une dépêche...

LA BARONNE.

Par le télégraphe ?

ALICE.

Par la poste... annonçant la mort d'un client à lui... monsieur... M. Dennebière...

MONTGIRON, vivement.

M. Dennebière !

LA BARONNE.

O ciel !... Mort ?

ALICE.

Depuis huit jours.

LA BARONNE.

Mais alors... ce contrat... cette vente...

MONTGIRON.

Complétement nuls... et nous qui disputions sur les intérêts... car ils étaient à cinq.

LA BARONNE.

Ah !... au fait c'est bien possible ! et, en attendant, l'affaire est manquée !... une si belle affaire ! mais on peut la renouer.

MONTGIRON.

Je cours chez mon patron.

LA BARONNE.

Et moi, écrire à Paris !... Il y a des héritiers.

MONTGIRON.

Il faut les connaître...

LA BARONNE.

Il doit y en avoir.

MONTGIRON.

Il y en aura... Trois millions de biens ! Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter !

(Il entre dans l'appartement à gauche. La baronne sort vivement par la droite.)

SCÈNE IX.

LIONEL, ALICE.

LIONEL, toujours assis à gauche, à part.

Et j'ai cru être aimé ! et j'ai cru laisser des regrets ! ah ! je ne crois plus à rien !... je suis maudit ! (Il se lève. Alice a regardé sortir la baronne, puis a tourné ses regards vers Lionel ; en le

voyant se lever, elle se dirige vers la gauche ; arrivée au milieu du théâtre, Lionel la salue ; elle lui fait la révérence, et poursuit son chemin vers la première porte de gauche. Lionel, qui est passé à droite, la rappelle.) Pardon, mademoiselle, si, avant de m'éloigner, je tiens à me justifier d'un tort... dont on prétend que vous ne vous êtes pas même aperçue ; mais, quelque grande que soit pour moi votre indulgence ou votre indifférence, je ne suis pas moins coupable...

ALICE, qui s'est arrêtée.

Et de quoi donc, monsieur ?

LIONEL.

On avait raison... vous l'avez déjà oublié... mais moi, je ne me pardonnerai jamais de n'avoir pu répondre à l'honneur que vous m'aviez fait, en me choisissant, hier au soir, pour cavalier...

ALICE, revenant.

Quoi ! c'est là ce qui vous met en peine ?

LIONEL.

Oui, j'aurais été fier et heureux de jouir du succès de mon élève, succès dont le récit a doublé mes regrets.

ALICE, souriant.

Je comprends, monsieur : vous voulez, pour gagner votre cause, gagner d'abord votre juge... c'est inutile ; un crime si léger ne demande pas une expiation aussi grande... vous n'avez pu venir... cela suffit. Vous en êtes fâché... et moi aussi peut-être ; on regrette toujours un bon danseur... mais je suppose que votre absence... a été motivée... par des causes...

LIONEL, embarrassé.

Oh ! oui... mademoiselle... (A part.) Que lui dire ?... (Haut.) Par des causes... imprévues... et qui sont telles...

ALICE, froidement.

Je n'insiste pas, monsieur... car il paraît que c'est grave...

LIONEL.

Oh ! très-grave !... et cependant si ridicule, si absurde... que si je pouvais... si j'osais... tout vous dire !... peut-être, loin de m'en vouloir... auriez-vous quelque pitié de la situation où je me suis trouvé.

ALICE, gaiement.

Ah ! mon Dieu !... ce que l'on racontait hier dans le bal... d'un jeune homme... d'une tenue irréprochable.., qui, en venant à la préfecture, s'était vu éclaboussé de la tête aux pieds...

LIONEL, à part, avec joie.

O ciel !

ALICE.

C'était vous ?

LIONEL, vivement.

Oui, mademoiselle... oui, moi-même...

ALICE, riant.

Pauvre jeune homme !... Et l'on ajoutait que, ne pouvant improviser une seconde toilette... il avait été forcé...

LIONEL.

Précisément.

ALICE, riant.

De rentrer chez lui.

LIONEL.

Vous l'avez dit... et d'y passer la soirée... entendant retentir à mon oreille le bruit de l'orchestre... voyant, dans mon rêve, passer et repasser ces fraîches toilettes, ces jeunes filles charmantes et rieuses... une surtout !... un ange, dont l'image ne suffisait pas pour me consoler du paradis perdu... et il y a un moment où, confus, dépité, furieux, je me pris à pleurer de rage.

ALICE.

Pour un bal ?

LIONEL.

Pour celui-là !

ALICE.

Eh bien ! monsieur... c'est très-mal... de se désoler pour si peu de chose... et de n'avoir pas plus de philosophie ! Vous mériteriez qu'il vous arrivât un malheur réel.

LIONEL.

C'en était un de vous croire irritée contre moi.

ALICE.

Êtes-vous rassuré ?

LIONEL.

Oui... depuis que vous avez ri, et maintenant...

ALICE.

Pardon, monsieur, mon père m'attend... il est dans son cabinet avec Montgiron... (Jetant un cri.) Montgiron !... Ah! mon Dieu !

LIONEL.

Qu'y a-t-il ?

ALICE.

Rien ! (A part.) Pourvu que mon père n'ait pas encore parlé !

(Elle s'élance dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE X.

LIONEL, seul.

Non... il n'y a pas au monde de jeune fille meilleure, plus simple, moins coquette, plus raisonnable... elle ne m'a rien dit... rien promis, et pourtant nous étions fâchés et nous voilà réconciliés !... Il y a en elle quelque chose de bon et d'affectueux qui fait que, plus on la voit, plus *on* désire la voir... et penser que je pouvais lui offrir une for-

tune que je n'ai plus ! Ah ! Montgiron... je vais lui dire... non, il est avec un étranger...

SCÈNE XI.

LIONEL, ROBERTIN, MONTGIRON.

MONTGIRON, à Robertin.

Oui, monsieur, je sortais...

ROBERTIN.

Et vous rentrez avec moi ?

MONTGIRON.

C'est bien le moins... car ce matin déjà, m'a-t-on dit, vous avez pris la peine de venir à l'étude pour moi...

ROBERTIN.

Et pour madame la baronne d'Erlac.

MONTGIRON.

C'est jouer de malheur... il y a une demi-heure qu'elle était ici.

ROBERTIN.

Je le sais ; je l'ai aperçue rue Grand-Pont, dans sa voiture, et je lui ai fait part de l'importante affaire qui m'occupe ; elle a daigné me recevoir.

MONTGIRON.

Où donc ?

ROBERTIN.

Sur le marchepied... où elle m'a donné audience !... Audience souvent interrompue par l'impatience et le piaffement de ses chevaux... deux bêtes de sang, très-bien attelées, et qui sortent...

MONTGIRON.

De vos écuries ?

ROBERTIN.

De mes haras. (*Vivement.*) Beaucoup de race, de distinction... (je parle de la baronne), et puis, quelle robe!... et puis c'est sage... jamais de faux pas... (je parle de ses chevaux); et elle m'a dit... (la baronne), elle m'a dit : Avant de voir Brémontier le notaire, voyez d'abord son maître clerc, c'est lui qui mène l'étude.

MONTGIRON.

Madame la baronne est bien bonne... (*Robertin s'assied à droite, Montgiron prend une chaise et s'assied près de lui.*) De quoi s'agit-il? je vous écoute. (*A Robertin qui regarde Lionel assis à gauche.*) Ne faites pas attention... monsieur est un ami à moi qui n'est pas de l'étude, mais qui était digne d'en être.

ROBERTIN.

Monsieur, vous avez entendu parler à Paris d'un jeune homme nommé Lionel d'Aubray?

LIONEL, *à part.*

Ah! mon Dieu!

MONTGIRON.

Beaucoup... un de mes amis!

ROBERTIN.

C'est ce que m'a dit la baronne, en m'engageant à m'adresser à vous.

MONTGIRON.

Un jeune homme charmant!...

ROBERTIN.

C'est possible... je ne le connaissais pas... mais vous...

MONTGIRON, *montrant Lionel.*

Voilà monsieur qui le connaissait encore mieux que moi... Ils ne se quittaient jamais... ils ne faisaient qu'un.

ROBERTIN.

J'en suis charmé... vous savez qu'il est mort?

LIONEL.

Oh ! bien mort !

ROBERTIN, vivement à Lionel.

Vous en êtes sûr ?

MONTGIRON.

Oh ! vous pouvez vous en rapporter à monsieur... qui vous donnera là-dessus tous les renseignements... tous les détails...

ROBERTIN, avec joie.

En vérité ?

MONTGIRON.

Il était avec lui à ses derniers moments.

ROBERTIN, se levant vivement et courant auprès de Lionel.

Quel bonheur ! Ah ! monsieur, vous ne pouvez pas savoir quel plaisir vous me faites !... Comment reconnaître un tel service !... disposez de moi, de mes chevaux... je vous devrai plus que la vie...

MONTGIRON.

Eh ! Pourquoi ?

ROBERTIN.

Pourquoi ?... Figurez-vous que j'avais pour arrière... arrière-cousin une espèce d'ours célibataire, un vieux crésus, nommé Dennebière.

MONTGIRON.

M. Dennebière ?

ROBERTIN.

Il avait eu, à ce qu'il paraît, des démêlés avec mon père, qui n'était pas commode non plus ; très-ombrageux, ils se cabraient tous les deux, et, comme cela arrive souvent dans les familles et en province, on se détestait cordialement... Je ne pensais pas à lui du tout, lorsque j'apprends que le pauvre bonhomme, qui avait plus de quatre-vingts ans et faisait languir ses héritiers... ça frisait l'indélicatesse... s'est

décidé il y a huit jours, et qu'il est mort, laissant toute sa fortune...

MONTGIRON.

A vous?

ROBERTIN.

Non, à ce Lionel d'Aubray, dont je vous parlais tout à l'heure.

LIONEL et MONTGIRON.

Ah!

ROBERTIN.

Un arrière-cousin au même degré que nous, qu'il ne connaissait même pas... le tout pour nous faire pièce, pour nous déshériter... trois ou quatre millions, messieurs!...

LIONEL et MONTGIRON.

Quatre millions!!!

ROBERTIN.

Et, par bonheur... voyez le bonheur! J'apprends aussi que ce Lionel d'Aubray, quel imbécile!... s'est jeté à l'eau il y a quinze jours... juste au moment où il allait réaliser le cher cousin! En voilà une idée bachique! (A Lionel.) C'est votre ami, je ne voudrais pas en dire de mal... mais il paraît que c'était une espèce d'idiot.

MONTGIRON et LIONEL.

Ah!

ROBERTIN.

Fort laid, fort bête...

LIONEL.

En vérité?

ROBERTIN.

Un garçon qui ne pouvait pas vivre.

LIONEL.

Vous croyez?...

ROBERTIN.

Condamné par les médecins... une maladie organique... tout le monde vous le dira.

(Il passe à droite.)

MONTGIRON, bas à Lionel.

Hein ! quelle oraison funèbre !

ROBERTIN.

La mort est évidente... réelle... feu Lionel a écrit lui-même pour l'annoncer à tout le monde... J'ai des lettres adressées par lui à nos amis communs du Jockey-Club... Que diable ! cela devrait suffire... pour que moi, Achille-Hippolyte Robertin de Roberville, seul héritier, je sois sur-le-champ envoyé en possession... Eh bien ! non... cela ne suffit pas, on veut que la mort soit prouvée... constatée...

MONTGIRON.

C'est absurde !

ROBERTIN.

D'un autre côté, j'apprends que madame la baronne d'Erlac, au nom d'une compagnie par actions, mais très-sérieuse, offre des sommes considérables du domaine de Gondreville, dépendant de la... de ma succession.

MONTGIRON.

Deux millions cinq cent mille francs...

ROBERTIN.

C'est quelque chose ! Et je puis demander plus encore ; car c'est une spéculation comme elle en fait tant !... une affaire sur laquelle on peut s'entendre... c'est-à-dire gagner beaucoup... or, la baronne, qui est pressée, veut conclure à tout prix, ou renoncer à la combinaison, et je ne peux pas agir, je ne peux pas faire acte d'héritier... tant qu'il n'y aura pas acte de décès.

MONTGIRON.

C'est désolant !

ROBERTIN.

C'est désespérant !... j'en pleurerais presque !

MONTGIRON, bas à Lionel.

Tuez-vous donc pour enrichir un cheval comme celui-là !...

ROBERTIN.

Eh bien ! c'est là-dessus que je viens vous demander conseil. Madame la baronne prétend qu'on peut suppléer à l'acte de décès qui nous manque par un acte de notoriété...

MONTGIRON.

Elle s'y connaît.

ROBERTIN.

Signé de deux témoins...

MONTGIRON.

Au moins.

ROBERTIN, allant à Lionel.

En voilà déjà un... voilà d'abord monsieur, qui attestera, qui signera...

LIONEL.

Moi ?...

MONTGIRON.

Lui ?...

ROBERTIN, à Lionel.

En galant homme... vous ne pouvez pas faire autrement !... dès que vous étiez là, dès que vous l'avez vu !... La vérité... rien que la vérité... on ne vous demande pas autre chose. (A Montgiron.) Je vais faire dresser l'acte en bonne forme par votre patron... chez qui la baronne a promis de me rejoindre dans une demi-heure. (A Lionel.) Et je vous prie, monsieur, de me faire l'honneur de dîner demain à mon château de Gondreville, où j'avais invité tous nos amis de Paris qui ont connu Lionel d'Aubray...

LIONEL, à part.

Il ne manquait plus que cela !

ROBERTIN.

Pour avoir par eux des renseignements sur lui ; mais vous voilà, votre témoignage suffira... et croyez bien, monsieur, que je reconnaîtrai, comme je le dois, un service aussi important. Que diable !... entre gens comme il faut... nous marchons d'une piste.

(Il sort vivement par la porte de gauche ; Montgiron le suit, comme pour le retenir ; Lionel passe à droite.)

SCÈNE XII.

MONTGIRON, LIONEL.

MONTGIRON.

Eh bien ?

LIONEL.

Eh bien ?...

MONTGIRON.

Tu le laisses partir !... Quand pour dissiper toutes ses fumées d'héritage... et pour te faire reconnaître... tu n'as qu'un mot à dire !..

LIONEL.

Mais ce mot-là, comment oser maintenant le prononcer ?...

MONTGIRON.

Allons donc !... au diable la honte et le respect humain, quand il s'agit de trois ou quatre millions !... car c'étaient trois millions pour le moins qui t'arrivaient, ingrat !... au moment même où tu quittais la vie !... cela t'apprendra à vivre !... et on a beau se dire philosophe... on a beau mépriser les richesses, je t'avoue qu'en apprenant la nouvelle, je me suis senti dans un état de stupeur, d'éblouissement dont je ne suis pas encore revenu...

LIONEL.

Et moi donc !... Ah ! si j'avais su combien ma mort devait me causer d'embarras...

MONTGIRON.

Tu te serais bien gardé de mourir?...

LIONEL.

Certainement. Je ne te parle pas de la baronne d'Erlac que tu viens d'entendre tout à l'heure... que j'aurais dû épouser de mon vivant, et qui a, de moi, des promesses, des engagements écrits...

MONTGIRON.

Que tu n'es pas embarrassé de rompre... tu ne manques pas maintenant de prétextes.

LIONEL.

Non, sans doute. Il n'en est pas moins vrai, et c'est déjà assez gênant, qu'elle m'a présenté partout comme son mari, quand je n'avais rien... pas même la fortune qu'alors je m'attribuais... et quand j'en ai une réelle... immense... je renais pour renoncer à elle... pour l'abandonner !... Elle dira partout, et on la croira, que j'étais autrefois un chevalier d'industrie... et maintenant un indigne... un infâme...

MONTGIRON.

Elle ne dira rien, car elle ne t'aime pas... elle ne t'aime plus !

LIONEL.

Son amour fera comme moi... il renaîtra... avec l'héritage.

MONTGIRON.

Eh bien ! au bout du compte... et si ta conscience te l'ordonne... le pis aller est de l'épouser... tu l'épouseras...

LIONEL.

Jamais !...

MONTGIRON.

Pourquoi ?

LIONEL.

Et si depuis ma mort... si, depuis que j'ai vu les choses d'un autre œil, et sous un autre aspect, j'étais devenu amoureux d'une autre personne... d'une femme digne de toute mon estime, de toute ma tendresse?...

MONTGIRON.

C'est vrai, tu me l'as déjà dit... Amoureux et riche!... le bonheur sur terre! je voudrais bien être à ta place... Épouse sur-le-champ et moque-toi du qu'en dira-t-on?

LIONEL.

Certainement... et s'il ne tenait qu'à moi... j'aurais peut-être le courage...

MONTGIRON.

D'être heureux?... Quelle bravoure!... Eh bien, qu'est-ce qui t'arrête? qu'est-ce qui te retient?

LIONEL.

La crainte... quand celle que j'aime saura la vérité, car il faudra toujours la lui dire... la crainte de paraître ridicule à ses yeux! Je ne suis pas encore sûr d'être aimé... et le ridicule tue l'amour...

MONTGIRON.

Allons donc!... Les femmes ont naturellement le cœur bon et sensible, l'imagination tendre et romanesque, et un beau jeune homme qui a voulu se tuer... cela les effraiera... c'est déjà quelque chose, et puis cela les touchera... les intéressera... j'en suis sûr. Tiens, voici mademoiselle Alice qui vient de ce côté... c'est la perle des jeunes filles.

LIONEL.

Tu dis vrai.

MONTGIRON.

Veux-tu que nous en fassions l'essai... sur elle?...

LIONEL, *passant vivement à gauche.*

Sur elle?... volontiers.

MONTGIRON.

Je vais lui raconter ton histoire.

LIONEL.

Sans me nommer...

MONTGIRON.

Cela va sans dire.

SCÈNE XIII.

LIONEL, ALICE, MONTGIRON.

ALICE, venant de la gauche, un ouvrage à l'aiguille à la main.

Eh! mon Dieu! messieurs, qu'avez-vous donc?

MONTGIRON.

Rien, mademoiselle... rien.

ALICE.

Vous me semblez l'un et l'autre troublés.

MONTGIRON.

C'est que nous recevons à l'instant même de Paris des nouvelles...

LIONEL.

D'un de nos anciens camarades de collége.

MONTGIRON.

D'un ami... intime... qui est dans une position...

LIONEL.

Bien terrible!

ALICE, avec bonté.

Il est souffrant?... il est malade?...

MONTGIRON.

Non!... (Regardant Lionel.) Il se porte bien... très-bien!

LIONEL.

Mais il est si malheureux!

ALICE, à Lionel.

O ciel ! il est menacé de perdre son père ?... (A Montgiron.) sa mère !... quelqu'un qui lui est cher ?...

LIONEL, avec embarras.

Non...

ALICE.

Eh bien alors... s'il n'y a de danger ni pour lui... ni pour les siens... pour qui donc tremble-t-il ? pour sa fortune ?...

MONTGIRON.

Du tout... elle est belle.

LIONEL.

Beaucoup trop belle !

ALICE.

Si c'est là sa maladie... elle est facile à guérir... il trouvera toujours, pour s'en défaire, des malheureux... des vrais.

MONTGIRON.

Ce n'est pas cela... c'est qu'il se trouve placé dans des circonstances... si singulières, si exceptionnelles... que si vous connaissiez son aventure, vous le plaindriez, j'en suis sûr.

ALICE.

Moi ! je ne demande pas mieux ! surtout s'il s'agit d'une histoire à écouter.

(Montgiron lui approche un fauteuil près de la table, à droite ; Alice s'assied, et Montgiron passe à sa gauche.)

MONTGIRON.

Imaginez-vous que ce pauvre jeune homme, dont je vous garantis l'esprit, les moyens, la moralité...

LIONEL.

Il ne s'agit pas de cela.

MONTGIRON.

C'est juste... ce pauvre jeune homme, orphelin et maître de ses actions, était venu à Paris jouissant d'un patrimoine

très-raisonnable... comme qui dirait une centaine de mille francs de capital.

ALICE.

C'était superbe ! et votre pauvre ami me semble jusqu'à présent le plus heureux des hommes.

LIONEL, *avec embarras.*

Certainement... mais il était jeune... et, comme la plupart des jeunes gens... il tenait à briller... à paraître...

MONTGIRON.

Et lancé dans le grand monde financier, au milieu d'une société opulente... il a laissé croire...

LIONEL.

Par vanité, par orgueil...

MONTGIRON.

Qu'il était riche...

LIONEL.

Beaucoup plus riche qu'il ne l'était réellement.

MONTGIRON.

De là un train de vie à l'avenant... des dépenses exagérées... vous comprenez ?...

ALICE, *souriant.*

Je comprends... votre ami était un niais.

LIONEL, *vivement.*

Comment ?...

ALICE.

Pour ne pas dire plus.

LIONEL, *de même.*

Permettez... mademoiselle...

MONTGIRON.

Oui... il y avait des motifs que j'ai oublié de vous dire... il était amoureux...

LIONEL, vivement.

Ah ! très-peu ! très-peu !

MONTGIRON.

Tais-toi donc... et ne diminue pas les circonstances atténuantes... il était amoureux ! amoureux fou d'une grande dame !

LIONEL.

D'abord !... mais ensuite...

MONTGIRON.

Cela ne fait rien à la question. Le fait est que, ruiné et n'écoutant que son désespoir, décidé à mettre fin à ses jours, il se précipita dans la Seine...

ALICE.

O ciel !... il est mort ?

MONTGIRON.

Non... il est vivant.

ALICE.

Il ne s'est donc pas tué ?

LIONEL.

Si fait... si fait... mais...

MONTGIRON.

Mais repêché... c'est-à-dire... retenu dans les filets d'un pêcheur, qui voulait même, à ce sujet, lui intenter un procès en dommages et intérêts...

ALICE.

En vérité !

MONTGIRON.

Il ne sait plus maintenant... c'est là ce qui le désespère... vu qu'il a envoyé des billets de faire part... il ne sait plus comment ressusciter... comment oser avouer qu'il est vivant... d'autant que, par un fait exprès déplorable, tout lui sourit en ce moment; il n'a jamais été plus heureux que...

ALICE.

Que?...

MONTGIRON.

Que depuis qu'il est mort !...

ALICE, qui s'est contenue jusque-là, éclate de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LIONEL.

O ciel !... elle rit !

MONTGIRON.

Elle ose rire !

ALICE, riant.

Ah ! la drôle d'histoire !... je n'y peux plus tenir... ah ! ah ! ah ! ah !...

MONTGIRON.

Mais, mademoiselle...

ALICE, riant toujours.

Comment !... il a envoyé ses billets de faire part... ah ! ah ! ah ! ah !... et il est vivant et bien portant !... ah ! ah ! ah !... et il a été repêché... dans un filet !... ah ! ah !...

LIONEL.

Oh ! mademoiselle...

ALICE.

Laissez-moi rire, je vous en prie... ça me fait mal... et par un pêcheur qui voulait lui faire un procès !... ah ! ah ! ah !... de ce qu'il n'était pas poisson ! ah ! ah !...

LIONEL, avec colère.

Mais c'est indigne !

MONTGIRON, de même.

C'est affreux !

LIONEL, de même.

Et un accès de gaieté pareille !...

ALICE.

Pardon... messieurs... c'est plus fort que moi !... pardon pour votre ami... mais puisqu'il n'est pas mort... ah ! ah ! ah !

LIONEL.

Oh ! c'est à se tuer de rage !

ALICE.

Allons donc !...

LIONEL, avec colère.

Oui !... je conçois qu'on veuille quitter la vie quand on ne voit autour de soi que des cœurs durs et insensibles... je conçois qu'on n'ait rien à attendre de la pitié des hommes, quand, de nos jours, les événements les plus funestes, les malheurs les plus dignes d'égards, n'excitent, même chez une jeune fille, que la dérision et la raillerie.

ALICE, cessant de rire et se levant froidement.

Arrêtez, monsieur, vous me jugez mal en m'accusant d'insensibilité. (Mettant la main sur son cœur.) Il y a là, croyez-le bien, sympathie et compassion pour toutes les infortunes véritables et réelles; mais m'attendrir sur le sort d'un homme qui, avec de la jeunesse, des amis, de la santé, et cent mille francs de patrimoine, ne sait pas être heureux... (Avec ironie.) et aspire à la tombe, parce qu'il n'est pas millionnaire... mais le plaindre... mais gémir sur son sort, parce qu'il lui semble plus commode de s'endormir que de travailler... je n'ai pas, je l'avoue, assez de sensibilité à perdre... pour la prodiguer ainsi... et je la réserve pour ceux qui vivent, qui souffrent et qui combattent.

LIONEL, vivement.

Mais, mademoiselle...

ALICE, de même et souriant.

Mais, monsieur, s'il n'y avait pas d'existence possible, sans luxe et sans opulence, s'il fallait, sous peine de mort, que tout le monde eût des millions... nous serions donc obligées,

nous autres demoiselles sans dot, de renoncer à vivre, de nous asphyxier... non vraiment, je me sens l'esprit, je me sens le courage de vivre et d'être heureuse à meilleur marché.

MONTGIRON, vivement.

De ce côté-là vous avez raison... c'est mon système...

LIONEL, avec dépit.

Chacun le sien... mademoiselle... mais il est tel moment, telles circonstances, où la mort est préférable à l'humiliation et au déshonneur !... C'est un devoir qu'une femme peut ne pas comprendre... mais il est permis à un homme... de penser ainsi !

ALICE, avec émotion.

Il ne lui est jamais permis, monsieur, de disposer follement d'une vie qui appartient aux siens et à son pays, et je ne comprendrai jamais que, dans un moment où il y avait des dangers et de l'honneur pour tout le monde, votre ami ait été chercher dans les filets d'un pêcheur une mort qu'il pouvait trouver glorieuse dans les rangs de nos soldats.

(Elle salue, et sort par la gauche.)

SCÈNE XIV.

MONTGIRON, LIONEL.

LIONEL, exaspéré, et passant à droite.

Ah ! je n'y survivrai pas... je te l'avais bien dit... je l'avais prévu... voilà le sort qui m'attend quand on connaîtra la vérité... raillé, bafoué, tourné en ridicule...

MONTGIRON.

Allons donc !...

LIONEL.

Chacun dans le monde me montrera au doigt... feu Lionel. Le nom m'en restera... un rire inextinguible accueillera

mon entrée dans chaque salon... où j'oserai me présenter,

MONTGIRON.

Calme-toi... et ne prends pas ainsi les choses à l'extrême...

LIONEL.

Perdu d'honneur à tous les yeux !... aucune femme... aucune jeune fille... ne voudra plus de moi...

MONTGIRON.

C'est trop fort... et tu t'exagères tout...

LIONEL.

Enfin... tu en as été le témoin ! Tu as vu la gaieté folle qui accueillait ma catastrophe ! Tu as entendu cette voix jeune et fraîche, dont les éclats de rire insultants retentissent encore à mon oreille.

MONTGIRON.

Cela ne prouve rien... Mademoiselle Alice ne ressemble pas à la plupart des jeunes filles... c'est une jeune personne posée... sérieuse !...

LIONEL.

Pas tout à l'heure, du moins !

MONTGIRON.

Je veux dire qu'elle n'est pas exaltée, romanesque, et que l'étourderie ou la gaieté de son âge ne l'empêchent pas d'avoir un côté sévère, que n'aura probablement pas celle que tu aimes...

LIONEL, avec dépit.

Ce sera la même chose.

MONTGIRON.

Elle aura des idées toutes différentes.

LIONEL.

Elle pensera exactement de même.

MONTGIRON.

Alors c'est à toi de la faire revenir de ses préjugés ; à toi,

par tes soins et par ta tendresse, de te faire pardonner ta mort, ou plutôt de faire chérir ta résurrection... en un mot, c'est une conquête à tenter... et tu en viendras à bout.

LIONEL, *vivement.*

Tu crois?

MONTGIRON.

J'en suis sûr! elle se laissera désarmer, à moins qu'elle n'en aime un autre, auquel cas il n'y a rien à faire... qu'à plier bagage... Silence! mon patron et M. Robertin.

LIONEL, *avec humeur.*

Que nous veut encore celui-là?...

SCÈNE XV.

MONTGIRON, ROBERTIN, BRÉMONTIER, LIONEL.

ROBERTIN, *parlant à la cantonade, à gauche.*

Oui, madame, nous vous attendrons...

MONTGIRON.

Qu'est-ce?...

ROBERTIN.

Madame la baronne d'Erlac achève de rédiger, dans le cabinet de M. Brémontier... une promesse de vente entre nous deux...

BRÉMONTIER.

Et promesse de vente, vaut vente.

ROBERTIN.

Mais elle voudrait qu'à cette promesse fût joint l'acte que M. Brémontier vient de dresser lui-même.

BRÉMONTIER.

Et que voici.

ROBERTIN, à Lionel.

L'acte constatant le décès de feu Lionel, acte de notoriété, que vous m'avez promis de signer.

BRÉMONTIER.

Comme témoin du fait votre signature est nécessaire.

LIONEL.

Ma signature?...

BRÉMONTIER.

Oui.

LIONEL, cherchant à se modérer.

C'est possible... mais je ne signerai pas.

ROBERTIN.

Et pourquoi... monsieur?...

LIONEL, de même.

Pourquoi!... pourquoi!... je n'ai pas de raison à donner... je ne signerai pas, parce que je ne le veux pas.

BRÉMONTIER.

On vous y forcera.

LIONEL.

Moi!...

BRÉMONTIER.

Vous-même!

MONTGIRON, à part.

C'est trop fort!

BRÉMONTIER, avec force.

La loi est là!

ROBERTIN, bas à Brémontier.

Doucement donc!... il est chatouilleux, et vous lui faites sentir l'éperon... ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend... la baronne avait prévu le cas... (Bas à Montgiron qui est passé près de lui.) et je sais les moyens d'action qu'il faut employer avec lui... la main légère... et il signera.

MONTGIRON.

Il ne signera pas.

ROBERTIN.

Il signera... vous allez le voir... (S'adressant à haute voix à Lionel qui s'est assis à droite.) Monsieur Rigaud... (Bas.) Comme au manége, un peu de sucre... (Haut.) C'est à vous que je m'adresse... vous êtes, m'a-t-on dit, intimement lié avec monsieur Montgiron.

LIONEL.

Maintenant plus que jamais... c'est entre nous à la vie à la mort.

ROBERTIN.

A merveille... nous ne tarderons pas à nous entendre. Monsieur Brémontier, en parlant tout à l'heure, avec madame la baronne, de l'établissement de sa fille, lui disait qu'elle était aimée et demandée en mariage par cet excellent Montgiron.

LIONEL, se levant.

Est-ce vrai?...

MONTGIRON.

Eh oui!... je ne pouvais pas mieux choisir, mais par malheur ma volonté ne suffit pas.

ROBERTIN.

Monsieur Brémontier ajoutait... que Montgiron était aimé de sa fille...

MONTGIRON, avec joie.

Que dites-vous ?

LIONEL.

Il serait possible !

BRÉMONTIER.

Elle me l'a avoué... elle-même, ce matin encore.

MONTGIRON.

Quel bonheur!

BRÉMONTIER.

Ne te réjouis pas tant... car je lui ai déclaré que je ne consentirais à votre mariage que lorsque tu pourrais payer la totalité... ou moitié, au moins, de ma charge.

ROBERTIN.

Stop !... N'allons pas plus loin. Je fais ici un appel à l'amitié. (S'approchant de Lionel.) Pour des raisons, inutiles à vous expliquer, il faut que j'entre en possession de mon héritage... sur-le-champ, ou du moins le plus tôt possible... car le temps, c'est de l'argent... et si vous consentez à attester la vérité, c'est-à-dire à signer cet acte de notoriété dont j'ai besoin, nous prêtons, madame la baronne et moi, cent mille francs à votre ami Montgiron... pour épouser mademoiselle Alice.

LIONEL.

Monsieur...

ROBERTIN, à voix basse.

Et à vous, monsieur, pour présent de noces, on offre dans l'affaire dix mille francs en actions.

LIONEL.

A moi, monsieur !...

ROBERTIN, de même.

Vingt... et signons.

(Lionel remonte au fond sans répondre.)

BRÉMONTIER, bas à Robertin.

Y pensez-vous ?... voilà une manière de traiter les affaires...

ROBERTIN.

Qui est la seule bonne, vous allez voir. (A Lionel.) Qu'en dites-vous, monsieur ?

LIONEL.

Je dis... que je n'ai pas besoin de vos offres... ni Montgiron non plus... et que je donne à mon ami deux cent mille francs comptant pour acheter sa charge... et épouser celle dont il est aimé...

MONTGIRON, avec joie, allant à Lionel.

Que dis-tu ?

BRÉMONTIER.

J'ai mal entendu.

ROBERTIN.

Ce n'est pas possible !

LIONEL.

Montgiron sait que c'est possible. (A demi-voix à Montgiron qui veut parler.) Silence !... ne dis à personne qui je suis, ou brouillés à jamais...

MONTGIRON.

Oui... oui... mon ami... mais je ne veux pas... mais je n'accepte pas.

LIONEL.

Tais-toi !

(Alice entre en ce moment par la première porte de gauche et s'arrête surprise de l'émotion qu'elle voit sur tous les visages. Lionel s'approche d'elle, la salue d'un air froid et respectueux, et sort par la deuxième porte de gauche.)

SCÈNE XVI.

BRÉMONTIER, ALICE, MONTGIRON, ROBERTIN.

ALICE, après avoir suivi des yeux Lionel.

Qu'est-ce donc, mon père ? qu'y a-t-il ?

BRÉMONTIER.

Il y a... que mon étude... calme... froide... et raisonnable jusqu'à présent... devient la plus romanesque et la plus invraisemblable des études ! on se l'arrache.

ROBERTIN.

C'est une course au clocher.

BRÉMONTIER.

D'un côté, M. Robertin, qui est riche, offre de prêter cent mille francs à Montgiron...

ALICE.

En vérité !

BRÉMONTIER.

D'un autre côté, M. Rigaud, qui est plus riche encore, à ce qu'il paraît, donne deux cent mille francs comptant à mon maître clerc, pour payer ma charge et pour t'épouser.

ALICE, avec émotion.

Moi !...

BRÉMONTIER.

Toi-même...

ALICE.

Quoi ! c'est M. Rigaud... cet étranger...

BRÉMONTIER.

Oui... conçois-tu une générosité pareille ?... deux cent mille francs... que j'accepte...

ALICE.

Et que moi je refuse.

BRÉMONTIER.

Il ne manquerait plus que cela !

ROBERTIN.

Nouvel obstacle !... une barrière !

BRÉMONTIER.

Est-il Dieu possible !... tu refuses !...

ALICE.

Oui, mon père... et M. Montgiron, que j'aime, que j'estime, fera comme moi.

BRÉMONTIER.

Et pourquoi ?

ALICE.

Pourquoi ?... parce qu'il ne convient ni à moi ni à lui d'accepter les dons d'un étranger, d'un homme dont la position est inconnue.

MONTGIRON, vivement.

Mais je la connais, moi.

BRÉMONTIER, ALICE et ROBERTIN.

Vous la connaissez ?

BRÉMONTIER.

Eh bien ! alors, quelle est-elle ?

ROBERTIN et ALICE.

Parlez ! parlez !

MONTGIRON.

Je ne le puis, cela m'est défendu.

ALICE.

Parlez !... Ou je refuse.

BRÉMONTIER.

Et moi aussi... car enfin il faut savoir jusqu'à quel point il y a garantie suffisante... je l'estime, moi, ce jeune homme.

ROBERTIN.

Mais si sa fortune n'existe pas ?...

BRÉMONTIER.

S'il n'a rien ?...

ROBERTIN, allant vers Brémontier.

C'est un vice rédhibitoire.

BRÉMONTIER.

Vous l'avez dit.

SCÈNE XVII.

BRÉMONTIER, LA BARONNE, ROBERTIN, ALICE, MONTGIRON.

LA BARONNE, venant de la gauche.

Eh ! mon Dieu ! quel bruit !... c'est à donner la migraine... Qu'avez-vous tous à crier ainsi ?...

BRÉMONTIER.

Madame la baronne, ma tête n'est plus assez forte pour y résister... je ne peux plus rester notaire.

LA BARONNE.

C'est connu... c'est décidé... vous vendez votre charge... (Montrant Montgiron.) à monsieur qui, l'achète... (Montrant Robertin.) et monsieur vous la paye.

ROBERTIN.

Je ne paye plus rien.

BRÉMONTIER.

Tout est changé.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

ROBERTIN.

Parce que ce M. Rigaud ne veut pas absolument signer cet acte de notoriété qui nous est nécessaire, indispensable.

LA BARONNE.

Parce que vous vous y êtes mal pris.

ROBERTIN.

Du sucre !

LA BARONNE.

Pas assez. Où est-il ?

BRÉMONTIER.

Il vient de partir.

LA BARONNE.

Suivez-moi ; vous avez du tact, de la tête...

BRÉMONTIER.

De la tête !... Viens-tu, Montgiron ?

LA BARONNE.

Venez, je me charge, moi, de le voir, de lui parler... et de tout arranger.

MONTGIRON, à part.

Elle !... J'en doute !

(La baronne est près de la porte, avec Brémontier et Robertin ; Montgiron se dispose à les suivre. Alice est assise près de la table à droite.)





ACTE TROISIÈME

Un salon élégamment décoré. Trois portes au fond, dont deux vitrées, donnant sur le parc. Portes latérales, l'une à gauche, ouvrant également sur le parc, l'autre à droite donnant dans la bibliothèque. Sur le devant de la scène, tables et fauteuils de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTGIRON, seul, entrant par la porte de droite, des papiers et une plume à la main.

Cabinet de M. Dennebière, bureau de travail, bibliothèque ; de ce côté, c'est bien exact... (Désignant la pièce où il se trouve.) Petit salon, pendule, flambeaux, vases du Japon : un, deux, trois... j'en oublie deux, et les plus beaux précisément.

(Au moment où il s'assied à gauche pour écrire, Lionel paraît à la porte du fond.)

SCÈNE II.

MONTGIRON, LIONEL.

LIONEL, l'appelant avec précaution.

Montgiron !

MONTGIRON.

Toi ici ?

LIONEL.

Es-tu seul ?

MONTGIRON.

Oui, dans ton château de Gondreville, où tu viens pour dîner ; tu es invité.

LIONEL.

Eh ! non ; je viens pour te voir.

MONTGIRON.

Entre donc ! tu es chez toi ; il n'y a personne, et reçois mes compliments !... un joli domaine ! brillant et nombreux mobilier... j'en sais quelque chose, car, depuis trois heures de relevée...

LIONEL.

Que diable fais-tu là ?

MONTGIRON.

Mon état... vu que tu n'as pas encore jugé à propos de te déclarer et de revivre. Je suis ici d'après les ordres de M. Brémontier, mon patron, pour procéder à l'inventaire des biens du sieur d'Aubray, décédé à la fleur de l'âge.

LIONEL.

Il ne s'agit pas de cela.

MONTGIRON.

Il me semble, au contraire, que c'est la seule question à l'ordre du jour.

LIONEL.

Eh ! non... il y a un nouveau danger qui me menace, et sur lequel toi seul peux m'éclairer. Ton second clerc m'a dit, à l'étude, que Robertin et la baronne sont à ma poursuite ; ils veulent absolument me voir, moi, M. Rigaud.

MONTGIRON.

C'est la vérité.

LIONEL.

Sais-tu ce que cela veut dire ?

MONTGIRON.

Toujours pour le domaine de Gondreville, qu'ils préten-

dent avoir à tout prix, pour je ne sais quelle spéculation... c'est une idée fixe.

LIONEL.

Eh bien! toi qui entends les affaires, réponds-moi : ne puis-je pas abandonner à la baronne ce domaine qu'elle désire tant sans me montrer à ses yeux, sans paraître, sans revivre enfin ?

MONTGIRON.

Non... tu ne peux hériter, tu ne peux disposer de rien sans te nommer, sans dire : *Je suis Oreste ou bien Agamemnon !*

LIONEL.

Mais, à ce compte-là, les deux cent mille francs que je t'ai promis, et qui assurent ton bonheur, je ne peux donc pas te les donner?

MONTGIRON.

Que cela ne t'inquiète pas ! garde-moi ton amitié et reprends tes écus ; j'ai vécu sans eux jusqu'ici et continuerai de même. Bien plus, et pour te consoler, je t'apprendrai qu'ils me devenaient inutiles et ne pouvaient me servir.

LIONEL.

Comment cela ?

MONTGIRON.

La fortune et moi ne sommes pas encore habitués l'un à l'autre ; nous finirons probablement par nous entendre, mais nous avons de la peine. Voici ce qui arrive au sujet de tes deux cent mille francs : la fille ne veut pas de moi, si je les accepte ; et le père ne veut pas de moi, si je les refuse ; cela devient difficile à arranger.

LIONEL.

Explique-moi cela.

MONTGIRON.

M. Brémontier, qui a du bon sens, veut de la fortune ;

Alice, qui a de la fierté, ne veut rien devoir à un étranger... à un inconnu...

LIONEL.

Mais cependant elle t'aime?...

MONTGIRON.

Oui, mon ami.

LIONEL.

Elle l'a avoué à son père?

MONTGIRON.

Oui, mon ami, et nous avons même eu à ce sujet une explication en tête-à-tête, où elle m'a montré tant de gracieusetés et de gentillesses, bien plus, tant d'amitié et d'estime, qu'il a été pour moi évident et clair comme le jour...

LIONEL.

Qu'elle t'aimait...

MONTGIRON.

Qu'elle ne m'aimait pas.

LIONEL.

Ah bah!

MONTGIRON.

D'amour, s'entend.

LIONEL.

Ah! mon pauvre ami, c'est désolant.

MONTGIRON.

C'est selon; tu connais mes principes, je ne me tuerai pas pour cela. L'amour en ménage, c'est du luxe; on peut vivre sans luxe... et s'il n'y avait pas autre chose...

LIONEL.

Il y a autre chose?

MONTGIRON, *après avoir déposé ses papiers.*

Oui, et je te confie cela sous le sceau du secret; dans l'entretien que nous avons eu ensemble, j'ai cru m'apercevoir

que cette jeune fille, qui est la raison même, avait, comme toutes les jeunes filles, même les plus raisonnables, un petit roman au fond du cœur.

LIONEL.

Tu en es sûr?

MONTGIRON.

Parfaitement sûr... un sentiment... tendre... très-tendre... pour quelqu'un... que personne de nous ne connaît.

LIONEL.

Tu m'avoueras que c'est indigne... que c'est affreux!

MONTGIRON.

En quoi donc?

LIONEL.

A qui se fier désormais... si celle dont nous admirions la pureté, la simplicité, l'indifférence même, nous abusait ainsi par cette apparence de sagesse et de froideur!

MONTGIRON.

Ah çà! A qui en as-tu donc?... te voilà plus irrité... plus furieux que moi qui suis calme et philosophe.

LIONEL.

Non, mon ami... mais c'est que...

MONTGIRON.

Ne vas-tu pas te désespérer à présent et te tuer pour mon compte?... Ou plutôt cet amour qui avait succédé si promptement à celui de la baronne... cette jeune fille aux principes sévères... que tu aimais... que tu voulais épouser...

LIONEL.

Que veux-tu dire?

MONTGIRON.

Tu te troubles!... Ah! Lionel, c'est mal!... un secret pour moi, ton vieil ami... Tu aimes Alice.

LIONEL.

Moi!... par exemple!...

MONTGIRON.

Si je pouvais en douter il y a une heure, j'en suis sûr à présent...

LIONEL.

Eh bien ! oui... je l'aime, et comme un insensé.

MONTGIRON.

Et tu y renonçais pour moi !... et tu consentais à me la donner pour femme avec deux cent mille francs de dot!... Sais-tu que c'est bien... très-bien ?... Voilà un millionnaire que j'estime... que j'honore... (Lui tendant la main.) Touche là, Lionel d'Aubray, tu commences à comprendre la fortune... et tu peux reprendre la tienne : tu sauras désormais la manière de t'en servir.

LIONEL.

Et à quoi bon !... pour être également malheureux ! puisqu'il nous faut l'un et l'autre renoncer désormais à la jeune fille que nous avions rêvée.

MONTGIRON.

Ce serait déjà quelque chose pour deux amis, que de souffrir et de se consoler ensemble ; mais il y a d'autres femmes dans le monde. Attendons et ne commençons pas, comme tu le fais toujours, par nous désespérer... Qui vivra, verra... car moi, je crois voir...

LIONEL.

Quoi donc ?

MONTGIRON.

Autant qu'un ignorant tel que moi peut lire ou plutôt épeler dans le cœur d'une jeune fille... je crois voir maintenant, que l'étranger... l'inconnu, pour lequel elle éprouve, à son insu peut-être, ce sentiment de préférence, pourrait bien être un certain M. Rigaud...

LIONEL, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami... mon cher ami !... je serais le plus heu-

reux des hommes! (S'arrachant de ses bras.) Mais non... non... mon bonheur est impossible... celui qu'elle croit aimer, tu l'as dit... c'est un inconnu... c'est M. Rigaud... ce n'est pas moi... Lionel d'Aubray. Quand elle saura la vérité, quand elle verra en moi celui qui a été pour elle un objet de ridicule, crois-tu que ce léger sentiment de préférence dont tu me parles ne sera pas vite dissipé pour faire place à d'autres sentiments que rien n'efface?... Non, rien ne résiste au mépris... et je n'ai qu'un parti à prendre.

MONTGIRON.

Allons donc!... ne vas-tu pas déjà recommencer... tu as ton idée fixe comme la baronne.

LIONEL.

Et la baronne que j'oubliais! Autre coup de théâtre... autre catastrophe!... La baronne, dont l'aspect et les prétentions vont effrayer, scandaliser l'honnête notaire et sa fille... Ah! ce n'est pas vivre que vivre en des transes pareilles! et si tu ne trouves pas moyen d'éclaircir ma situation en me débarrassant de la baronne... je ne sais pas ce dont je ne suis pas capable...

(La baronne paraît au fond, venant de la droite; Lionel l'aperçoit et se précipite dans la pièce à droite.)

SCÈNE III.

MONTGIRON, seul, assis à la table à droite.

Tu ne peux pourtant pas la tuer!... Passe pour toi, les volontés sont libres!... mais elle... tu ne le peux pas sans son consentement... (Il se retourne à gauche et ne voit plus Lionel.) Eh bien! où est-il donc?... (Il se lève et aperçoit dans le fond la baronne.) Ah! je devine!... (Allant fermer la porte de droite.) En retraite devant l'ennemi!

SCÈNE IV.

LA BARONNE, MONTGIRON.

LA BARONNE.

Ah! monsieur Montgiron... enchantée de vous rencontrer.

MONTGIRON, *à part.*

Nous n'en dirons pas autant.

LA BARONNE.

Je voulais, puisque l'affaire est remise, profiter de ce retard pour examiner par moi-même ce domaine de Gondreville, et d'après ce que j'en ai vu... la propriété me paraît fort médiocre... Un grand terrain plat et immense... le château n'est bon qu'à abattre, et le mobilier n'est bon à rien.

MONTGIRON.

Madame la baronne en a donc bien envie?

LA BARONNE.

Moi?...

MONTGIRON.

Vous en dites tant de mal, qu'il ne m'est plus permis d'en douter.

LA BARONNE.

Vous avez de l'esprit, monsieur Montgiron.

MONTGIRON.

Madame la baronne est bien bonne, ou elle a besoin de moi.

LA BARONNE.

Et si cette acquisition vous intéressait vous-même; si je m'étais mis en tête de faire votre fortune... pour vous d'abord, et en souvenir de mon pauvre Lionel.

MONTGIRON, *à part.*

Le baromètre change... il tourne au sentiment.

LA BARONNE, soupirant.

Ah!... quelle affaire il a manquée là!

MONTGIRON.

Que dites-vous?

LA BARONNE.

Je dis... je dis que s'il existait... l'affaire serait superbe... immanquable.

MONTGIRON, à part.

Il avait raison... le vrai danger est là.

LA BARONNE, essuyant ses yeux.

Mais on se désolerait, cela ne servirait à rien... C'est fini... il n'y faut plus penser... et chercher quelqu'autre moyen.

MONTGIRON.

Lequel?

LA BARONNE.

M. Robertin, qui est maintenant propriétaire ou qui ne peut tarder à l'être, augmente à chaque instant ses prétentions.

MONTGIRON.

Ce n'est pas possible!

LA BARONNE.

Si vraiment!... il se doute que, dans l'acquisition de ce domaine, je suis guidée par quelque motif qu'il ne devinera jamais.

MONTGIRON.

A moins qu'on ne le lui dise.

LA BARONNE.

Or, je ne le lui dirai pas... mais à vous, monsieur Montgiron, vous qui êtes un homme d'honneur et d'intelligence, je vais vous le confier.

MONTGIRON, à part.

Décidément elle a besoin de moi.

LA BARONNE, lentement et avec mystère.

Il est question en ce moment d'une entreprise immense, colossale, dont je n'ai eu connaissance que par de hautes indiscrétions. On veut faire de Paris, comme de Londres, un port de mer.

MONTGIRON.

En vérité?

LA BARONNE.

Et, sur le tracé du Havre à Rouen, et de Rouen à Paris, se trouve l'immense domaine de Gondreville... que l'on a déjà mis d'avance...

MONTGIRON.

En culture?

LA BARONNE.

En actions!... il y en a vingt-cinq pour monsieur Montgiron.

MONTGIRON.

Pour moi!

LA BARONNE.

Actions gratuites, dites rémunératoires, si monsieur Montgiron veut devenir notre associé... notre allié... nous aider, en un mot... dans l'entreprise.

MONTGIRON.

Moi, vous aider, madame? et comment?

LA BARONNE.

Obtenir de M. Rigaud, qui est votre ami intime, et qui n'a rien à vous refuser, l'attestation que nous demandons.

MONTGIRON.

Je ne vous comprends plus... pour remettre cette attestation à Robertin?

LA BARONNE.

Non... à moi!... à moi seule!

MONTGIRON.

J'entends... ce serait bien joué... mais par malheur... mon ami Rigaud n'attestera jamais que Lionel d'Aubray est mort.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MONTGIRON.

Pour des raisons particulières qui ont bien quelque valeur.

LA BARONNE.

C'est ce que nous verrons... Impossible de le rencontrer à Rouen; mais j'espère être plus heureuse ici, à dîner.

MONTGIRON.

Je doute qu'il vienne.

LA BARONNE.

Il est venu!... Le régisseur m'a dit qu'il m'avait précédée...

MONTGIRON, à part.

Ah! mon Dieu!

LA BARONNE.

Et qu'il devait être dans le pavillon de la bibliothèque. (Se dirigeant vers la porte de droite.) Celui ci sans doute.

MONTGIRON, à part.

Il est perdu si je ne la retiens pas... (Haut.) Un mot, de grâce!...

LA BARONNE, s'arrêtant.

Un mot?

MONTGIRON, à part.

Que lui dire?

LA BARONNE.

Eh bien?

MONTGIRON.

Il y aurait, je crois, une meilleure marche à suivre... (A part.) Ma foi! qu'est-ce que je risque? Essayons.

LA BARONNE.

Une meilleure marche?

MONTGIRON.

Je n'ai pas l'esprit de madame la baronne.

LA BARONNE.

Allons donc! Vous me faites rougir.

MONTGIRON.

Mais...

LA BARONNE.

Eh bien?

MONTGIRON.

Eh bien, il m'est prouvé que Robertin ne veut vendre à aucun prix.

LA BARONNE.

Vous croyez?

MONTGIRON.

Ni pour or ni pour argent.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MONTGIRON.

Ce gaillard-là a de l'amour-propre... de l'ambition...

LA BARONNE.

Laquelle?

MONTGIRON.

Après tout, il n'est pas mal.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas difficile.

MONTGIRON.

Et, parmi les jeunes lions d'aujourd'hui, il n'a pas plus mauvais ton, plus d'aplomb, plus de cigare qu'un autre.

LA BARONNE.

Après?

MONTGIRON.

Ce garçon-là a des vues que je crois avoir devinées...

LA BARONNE.

Des vues?

MONTGIRON.

Et dont madame la baronne a dû s'apercevoir, quoi qu'elle en dise.

LA BARONNE.

Moi?

MONTGIRON.

Il aspire à votre main...

LA BARONNE, riant et allant s'asseoir à gauche.

Lui!... Vous n'y pensez pas... Ah! ah! ah! madame Robertin!...

MONTGIRON.

Je puis me tromper!... mais je crois que c'est là son but, son idée, la seule peut-être qu'il ait eue, et dont il soit capable.

LA BARONNE.

Et vous croyez que... moi?

MONTGIRON.

Vous abaisseriez vos regards jusqu'à lui!... Allons donc!... Mais les personnes d'une intelligence supérieure n'envisagent les choses que de haut, et ne les considèrent que par leurs résultats... De quoi s'agit-il, après tout?... d'une entreprise... vaste, glorieuse, nationale, qu'il faut mener à bonne fin. Or, qui veut la fin, veut les moyens; où s'élevait un obstacle, on rencontrerait un point d'appui : ce domaine de Gondreville, qui devait coûter des millions... ne coûterait plus rien... au contraire... Qui diable verrait là un mariage?... Ce n'en est plus un...

LA BARONNE, se levant vivement.

C'est une affaire...

MONTGIRON, vivement.

C'est une affaire...

LA BARONNE.

Désagréable.... mais c'en est une.

SCÈNE V.

MONTGIRON, LA BARONNE, ROBERTIN.

ROBERTIN, entrant vivement par le fond.

Madame la baronne! Quel bonheur... je courais après vous.

MONTGIRON, bas à la baronne.

Quand je vous le disais...

ROBERTIN.

J'ai pensé crever mes chevaux... une paire de chevaux de dix mille francs!

MONTGIRON, de même.

Preuve d'amour...

(Il passe à droite.)

ROBERTIN.

Ce n'est pas sans peine que j'ai pu vous suivre de loin... un trot franc et allongé... que j'admirais et que je maudissais, tant j'avais peur de ne plus vous retrouver... Ah! vous trottez bien! mais vous voilà...

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc, monsieur?

ROBERTIN.

Une nouvelle importante et heureuse... à vous dire, à vous et à nos amis que j'attends ; venez vite, je vous en prie.

LA BARONNE.

Vous me laisserez au moins le temps de me reconnaître, il faut que je voie M. Rigaud, qui est là...

ROBERTIN.

Nous n'avons plus besoin de lui... j'ai des preuves.

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu!

MONTGIRON.

Des preuves du décès?...

ROBERTIN.

Preuves certaines!... Tout m'appartient!

LA BARONNE.

Vous en êtes sûr?...

ROBERTIN.

Positivement! Nous pouvons donc convenir des conditions dont nous parlerons en parcourant le domaine.

MONTGIRON, bas à Robertin.

Dont elle n'a plus envie.

ROBERTIN.

Comment?

MONTGIRON, de même.

Vos prétentions lui semblent exagérées; et si vous n'êtes pas aimable et galant... l'affaire est manquée... je vous en préviens.

ROBERTIN, bas à Montgiron.

O ciel!... vous dites de l'amabilité... de la galanterie... (Haut et mettant ses gants.) Je suis à vous, madame...

MONTGIRON.

Oui... et même... un peu de passion... d'entraînement...

ROBERTIN, à part.

Oh! l'entraînement... c'est mon affaire!... (Haut.) Daignez donc accepter mon bras.

LA BARONNE.

Monsieur !...

ROBERTIN.

Acceptez-le, je vous en prie... je suis chez moi et serais heureux, tout en causant, de vous montrer moi-même mon parc, mon château et ses dépendances ; les écuries sont magnifiques.

LA BARONNE.

J'en suis charmée pour ceux qui les habitent.

ROBERTIN.

Oh ! ce n'est pas là, assurément, que je veux d'abord vous conduire.

LA BARONNE.

Je vous remercie.

ROBERTIN, lui prenant le bras.

Mais au milieu de mes parterres... des fleurs... des roses... votre royaume.

LA BARONNE, riant.

Vous êtes galant, monsieur Robertin.

MONTGIRON.

Il est chevaleresque.

ROBERTIN.

Et vous trouvez cela trop cher ?

LA BARONNE.

Beaucoup plus encore à présent.

ROBERTIN.

Ah ! ne me parlez pas ainsi... cela me désarçonne... je n'y suis plus...

(Ils sortent tous deux par le fond.)

SCÈNE VI.

MONTGIRON, les regardant sortir.

Ma foi... qui sait? Tout est possible, grâce à l'amour... des affaires! il m'est venu là une idée... qu'ils sont capables de prendre au sérieux... et qui sauverait mon ami Lionel d'un premier danger... Rendons-lui maintenant la liberté. (Ouvrant la porte à droite.) Lionel! Lionel! l'ennemi s'éloigne... Eh bien! je n'aperçois personne... et la fenêtre est ouverte... (Redescendant le théâtre.) Est-ce que par hasard, et de peur de la rencontrer, il aurait risqué de se casser le cou? (Regardant à gauche.) M. Brémontier et sa fille... (Regardant dans la pièce à droite.) Partir sans leur parler, sans me rien dire... mais... non... sur cette table... un papier... une lettre... Ah! peut-être!...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BRÉMONTIER et ALICE, entrant par la porte à gauche au moment où Montgiron vient de disparaître par la porte à droite.

BRÉMONTIER.

Tu diras ce que tu voudras, il n'y avait pas moyen de refuser.

ALICE.

Vous... mais moi?

BRÉMONTIER.

En invitant le père, M. Robertin devait inviter la fille, et nous devions accepter. Songe donc que c'est maintenant peut-être le meilleur client de l'étude. Ce château est à nous... c'est-à-dire il est à vendre... et, dans ce moment

même nous en faisons l'inventaire. Justement ! Montgiron que je cherchais.

SCÈNE VIII.

BRÉMONTIER, ALICE, MONTGIRON, entrant vivement par la porte à droite ; il est pâle, troublé et s'appuie sur la table.

BRÉMONTIER, s'adressant à Montgiron.

Eh bien ! Tout est-il fini ?

ALICE, allant à lui.

Qu'y a-t-il ? De quoi s'agit-il ?

BRÉMONTIER.

De l'inventaire.

ALICE, à Montgiron.

Et c'est là ce qui vous émeut à ce point ?

BRÉMONTIER.

Dame !... Quand on y met de l'action... et depuis ce matin qu'il y est !

MONTGIRON.

Oui, le travail... la chaleur...

BRÉMONTIER.

Et puis il y a de l'intérêt... dans un inventaire, on s'anime malgré soi... moi, d'abord, quand j'en faisais, j'y mettais un feu... Où en es-tu ?

MONTGIRON.

J'ai fini... (Cherchant sur la table à droite, et prenant un cahier qu'il donne à Brémontier.) Le voici...

BRÉMONTIER.

Eh ! donne-le donc !... Je vais, en attendant le dîner, le lire sous les ombrages du parc. (Il se dirige vers le fond.) Viens tu, ma fille ?

ALICE.

Oui, mon père, je vous suis.

MONTGIRON, bas, à Alice.

Restez, de grâce ! j'ai à vous parler.

(Il va s'asseoir à gauche et met sa tête dans ses mains.)

BRÉMONTIER, sortant en lisant.

Salon de réception... meubles de Boule... quatre grands canapés recouverts en tapisserie de Beauvais...

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MONTGIRON, ALICE.

ALICE, après s'être assurée du départ de son père.

Eh bien ! Monsieur Montgiron, qu'avez-vous à me dire ?

MONTGIRON, se levant et avec agitation.

Que mon ami Rigaud est Lionel d'Aubray.

ALICE.

Lionel ?

MONTGIRON.

Que Lionel d'Aubray est le jeune homme qui a voulu se tuer, et dont l'histoire tragique a excité votre gaieté.

ALICE.

Ah ! j'en suis désolée !

MONTGIRON, de même.

Et lui désespéré ; car il vous aime à en perdre la tête ; et la persuasion où je l'ai vu qu'il ne sera désormais, pour vous, qu'un objet de ridicule et de mépris me fait craindre...

ALICE, avec effroi.

Quoi donc ?

MONTGIRON.

C'est absurde ! Ça n'a pas le sens commun ! C'est impossi-

ble ! Surtout après ce qui est déjà arrivé... aussi je ne le crois pas. (Montrant une lettre.) Et cependant cette lettre, qu'il me recommande de ne remettre que demain... pas avant...

ALICE.

Ah ! c'est évident ! Mais courez, monsieur, courez donc !... (Lionel paraît au fond.) C'est lui !

MONTGIRON.

Lui ! (A Lionel.) Tu as donc juré ma mort ?

SCÈNE X.

MONTGIRON, LIONEL, ALICE.

LIONEL, à Montgiron.

Je ne pouvais te parler tout à l'heure... la baronne était là... mais je viens de la voir s'éloigner dans le parc avec Robertin. (Apercevant Alice.) Dieu ! Mademoiselle Alice ! (A part.) Comme elle est pâle...

ALICE, s'efforçant d'être calme.

Je sais tout, monsieur !

LIONEL, bas à Montgiron.

Tu as remis ma lettre ?...

MONTGIRON, la lui montrant.

Pas encore.

LIONEL, à part.

Et alors... comment ?...

ALICE, s'adressant à Lionel, et avec émotion.

Votre première faute, monsieur, commise en un moment de fièvre... ou plutôt de délire, pouvait à la rigueur... et quand on y réfléchissait bien, appeler sur elle la pitié, l'intérêt... peut-être le pardon...

LIONEL.

Qu'entends-je ?

ALICE.

Mais, lorsqu'au lieu de puiser dans une action pareille de salutaires leçons et un sincère repentir, lorsqu'au lieu de remercier Dieu qui vous a sauvé pour vous rendre meilleur, on ose de nouveau l'offenser et le braver... on est un méchant, un ingrat, on n'a plus d'excuse à offrir, ni de pardon à attendre.

LIONEL.

Que dites-vous?

ALICE.

Je dis que je ne sais pas feindre, et j'avouerai tout avec franchise. Soit regrets ou remords de ma légèreté, soit compassion pour votre infortune, je me sentais disposée à tout oublier, à vous plaindre... peut-être plus!... cela ne me semblait plus impossible...

LIONEL, avec joie.

Mademoiselle!

ALICE.

Mais à présent, monsieur, tout est fini : j'ignore les sentiments que M. Montgiron peut conserver pour vous, mais celui que rien ne retient en ce monde, pas même la douleur que causera sa perte, celui qui, de gaieté de cœur, abandonne ses amis, n'est pas digne d'en avoir; et maintenant, monsieur, restez ou partez, agissez comme vous l'entendrez, vous en êtes le maître.

LIONEL, à Montgiron.

Ah! s'il en est ainsi... ma lettre... ma lettre... Lisez.

MONTGIRON.

Comment?...

ALICE.

Elle était pour moi?

MONTGIRON.

Oui... lisez...

ALICE.

Moi, monsieur?

MONTGIRON.

Ah! vous ne l'osez pas... eh bien! ce sera moi... (Il ouvre la lettre et lit.) « Mademoiselle, je vous aime... je n'ai qu'un « moyen de me réhabiliter à vos yeux, celui indiqué par « vous... je pars demain... je me fais soldat... » (Allant à Lionel.) Ah! mon ami...

LIONEL.

Achève.

MONTGIRON, continuant.

« Accordez-moi le temps de laisser oublier cette ridicule « affaire, de me rendre digne de vous; et si je ne reviens « pas, je laisse toute ma fortune à vous et à Montgiron. » Ah! c'est moi qui n'ai pas le sens commun... tandis que toi!... (A Alice.) Vous êtes désarmée?... vous croyez cette fois à sa guérison?

ALICE.

Non, messieurs.

LIONEL et MONTGIRON.

Comment, mademoiselle?

ALICE.

Permettez, je ne me laisse pas persuader aussi facilement.

LIONEL.

Ah! quel témoignage, quelle preuve exigez-vous?

ALICE.

Ce que je veux... je vous le dirai... Silence! On vient.

SCÈNE XI.

LIONEL, ROBERTIN, MONTGIRON, BRÉMONTIER, ALICE.

BRÉMONTIER, à Robertin qu'il précède.

Venez... venez... monsieur...

MONTGIRON.

Où allez-vous donc, mon patron?...

BRÉMONTIER.

Dans la bibliothèque... où je vais mettre ces pièces en ordre... (Montrant les papiers qu'il tient à la main.) et écrire sous la dictée de monsieur... un projet d'acte qui concilie tous les intérêts...

ROBERTIN.

Ça n'a pas été long. J'ai conduit cela à grandes guides... c'était une si belle affaire!... à présent surtout que nous sommes tranquilles sur Lionel d'Aubray.

LIONEL.

Vous croyez?...

ROBERTIN.

On n'a plus besoin, monsieur, de votre témoignage, ni de votre signature... on peut s'en passer, ainsi que de l'acte de notoriété... on a retrouvé le corps!

MONTGIRON, LIONEL et ALICE, avec stupéfaction.

Ah! bah!...

BRÉMONTIER, montrant les papiers qu'il tient à la main.

C'est certain. Nous avons là le procès-verbal dressé et certifié par le maire du village et son adjoint.

ROBERTIN.

J'avais promis des récompenses énormes à qui le retrouverait, et c'est lui... c'est bien lui! mon pauvre cousin! Vous

comprenez que nous ferons bien les choses... un beau monument... dont j'ai soumis le projet à madame la baronne... qui le trouve charmant... (A Brémontier.) Mais hâtons-nous... voici l'heure du chemin de fer, et mes amis de Paris...

LIONEL, avec émotion.

Vont arriver...

ROBERTIN.

En costumes... pour la chasse où je les ai invités. Venez-vous nous aider, Montgiron ?

MONTGIRON.

A l'instant.

(Brémontier et Robertin entrent dans la bibliothèque à droite. Montgiron fait quelques pas pour les suivre et s'arrête.)

SCÈNE XII.

LIONEL, ALICE, MONTGIRON.

ALICE, s'adressant à Lionel qui a fait un pas vers la porte.

Restez ! vous craignez la vue de ces messieurs... vous craignez leurs railleries !

LIONEL.

Je ne crains plus rien maintenant.

ALICE.

Et cependant vous évitez leur présence.

LIONEL.

J'allais au-devant d'eux !

MONTGIRON.

Et pourquoi ?

LIONEL.

Pourquoi ?... Cela me regarde... j'ai mon projet.

ALICE.

Et moi, monsieur, j'ai le mien. Il y a pour un homme un courage, le plus rare de tous, celui de savoir, quand il le faut, braver le ridicule. Madame la baronne et ces messieurs vont venir... vous supporterez tranquillement, bravement leurs plaisanteries, qu'après tout vous avez méritées.

LIONEL.

Et, si je vous obéissais, mademoiselle, vous seriez plus tard la première à m'en punir par votre mépris!... Celui qui aspire à l'honneur d'être votre mari ne doit souffrir de personne ni regards, ni rires insultants.

(Il fait un pas pour sortir.)

ALICE.

Monsieur... c'est la seule preuve d'amour que j'exige de vous; mais je l'exige, ou tout est fini entre nous...

(Lionel s'arrête et paraît indécis.)

MONTGIRON.

Eh bien! que décides-tu?

LIONEL, avec résolution.

Qu'ils viennent! qu'ils osent rire, et nous verrons!

(Il s'assied à droite près de la table.)

MONTGIRON, de même.

Tout est perdu! Comment les empêcher... eux de rire... et lui de se fâcher?... Les voici!

SCÈNE XIII.

MONTGIRON, PLUSIEURS AMIS DE ROBERTIN, EDGARD, LA BARONNE, LIONEL assis, ALICE, puis ROBERTIN.

LA BARONNE, entrant du fond, aux jeunes gens.

Entrez, messieurs... puisque c'est moi qui fais les honneurs...

EDGARD.

Eh! où est donc ce cher Robertin?

LA BARONNE.

Il vous attend dans la bibliothèque, et sera ravi de votre arrivée.

ROBERTIN, paraissant à la porte de droite.

Eh! les voilà, ces chers amis! fidèles à leur promesse.

EDGARD.

Nous venions pour une partie de chasse...

ROBERTIN.

Et vous serez venus pour une noce... la mienne... oui, messieurs, la mienne... (Prenant la baronne par la main et descendant le théâtre.) J'ai l'honneur de vous faire part de mon mariage avec madame la baronne d'Erlac, et, en même temps, du décès trop bien reconnu et prouvé maintenant de mon excellent cousin, Lionel d'Aubray... que vous connaissiez tous...

EDGARD.

Ce pauvre Lionel! je crois le voir encore!

(Lionel est toujours assis à droite et tourne le dos à tout le monde. — Brémontier entre par la droite et s'arrête devant la table où est Lionel.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; BRÉMONTIER.

BRÉMONTIER, un papier à la main.

Voici le projet de contrat.

LA BARONNE.

Voyons... (Lionel se lève, prend le contrat des mains de Brémontier et le présente à la baronne, qui jette un cri en reconnaissant Lionel.) Ah!

ROBERTIN.

Qu'avez-vous donc, baronne?

EDGARD, reconnaissant Lionel.

O ciel!

ROBERTIN.

Et vous aussi?...

BRÉMONTIER.

Ah! mon Dieu! je n'ai jamais vu de contrat produire un effet semblable.

LA BARONNE, avec terreur.

Lionel d'Aubray!

TOUS LES JEUNES GENS.

D'Aubray!

ROBERTIN, à la baronne.

Qu'est-ce que cela signifie?

EDGARD.

Que c'est lui!

LA BARONNE, à voix basse à Robertin.

C'est bien lui!

TOUS LES JEUNES GENS.

Eh oui! C'est lui!

ROBERTIN, riant.

Ce n'est pas possible!... nous avons là le procès-verbal de décès...

BRÉMONTIER.

Signé par le maire et par son adjoint!

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

LIONEL, faisant un pas en avant et les regardant en face.

Oui, messieurs, c'est moi, qui existe encore...

EDGARD, riant.

Et nos billets de faire part...

TOUS LES JEUNES GENS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

MONTGIRON, à part.

O amitié, inspire-moi!

LA BARONNE.

Comment cela se fait-il?

EDGARD.

Oui, comment cela se fait-il?

MONTGIRON.

Je vais vous le dire : mais, auparavant, vous êtes témoins... tous témoins que j'ai gagné... et vous l'attesterez au besoin. (Allant vers Lionel et le désignant.) contre lui!

LIONEL.

Contre moi!

MONTGIRON.

Oui, messieurs, voyant mon ami Lionel épris d'amour pour madame la baronne, prêt à l'épouser, alors qu'il croyait à sa tendresse constante, inaltérable, éternelle... j'ai parié avec lui... que trois mois après sa mort il serait complétement oublié, et qu'il aurait même un successeur. (Voyant la baronne qui veut prendre la parole.) Attendez : un mois à peine s'est écoulé depuis le bruit de son trépas, habilement répandu par moi... et déjà madame la baronne... avait fait un autre choix, vous l'avez vu... (Nouveau geste de la baronne.) Elle allait signer un contrat de mariage; le voici... j'ai gagné! Vous en êtes témoins.

TOUS LES JEUNES GENS.

C'est vrai!

LIONEL, stupéfait.

Comment!... mon ami...

MONTGIRON, avec force.

J'ai gagné... paye-moi!

LIONEL, à voix basse.

Ah! Jamais je ne pourrai m'acquitter envers toi...

MONTGIRON, à demi-voix, à Lionel et à Alice.

Je m'en vante... plus de railleries possibles... Le torrent, arrêté par moi dans son cours, s'est détourné sur lui et sur elle...

(Il désigne Robertin et la baronne qui discutent depuis un moment.)

EDGARD et LES JEUNES GENS, riant.

Ah! ah! ah!

MONTGIRON.

Regarde plutôt!

ROBERTIN.

Comment, baronne, vous n'êtes pas fidèle?

LA BARONNE.

Comment, monsieur Robertin, vous n'êtes pas héritier?... (Riant.) Mais vous perdez par là cent pour cent de votre mérite.

TOUS LES JEUNES GENS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

ROBERTIN, à Edgard.

Couronné!... Je suis couronné... c'est-à-dire, j'ai failli l'être... Mauvaise affaire!

LA BARONNE.

Pas pour moi... j'ai toujours eu du bonheur!... Merci, monsieur Montgiron.

BRÉMONTIER, passant entre Montgiron et Alice.

Et décidément, qui achète ma charge?

MONTGIRON.

Moi.

BRÉMONTIER.

Et qui la paye?

LIONEL.

Moi.

BRÉMONTIER, à Alice.

De sorte que mon successeur...

ALICE, montrant Montgiron.

C'est lui...

BRÉMONTIER, à sa fille.

Et mon gendre...

ALICE, montrant Lionel.

C'est lui.

BRÉMONTIER, stupéfait.

Ah ! bah !

LIONEL, ALICE et MONTGIRON.

Chut !

BRÉMONTIER.

Je n'ai jamais rien vu de pareil.

MONTGIRON.

Je le crois bien... C'est que, pour voir, il faut vivre...

LIONEL, prenant la main d'Alice.

Oh ! oui.

MONTGIRON.

Et qui vivra, verra !



LES DOIGTS DE FÉE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LEGOUVÉ.

THÉATRE - FRANÇAIS. — 29 Mars 1858.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE COMTE DE LESNEVEN . .	MM.	MIRECOUR.
TRISTAN, son fils.		DELAUNAY.
RICHARD DE KERBRIAND, gentilhomme breton.		GOT.
LE DUC DE PENN-MAR		LEROUX.
UN JEUNE HOMME, secrétaire d'une société		DELILLE.
PIERRE, domestique du comte de Lesneven.		TRONCHET.
UN VALET.		MASQUILLIER.
COMTESSE DOUAIRIÈRE DE LESNEVEN	Mmes.	JOUASSIN.
BERTHE, sa petite-fille		ÉMILIE DUBOIS.
HÉLÈNE, sa nièce		MADELEINE BROHAN.
LA MARQUISE DE MENNEVILLE		FIGEAC.
Mme DE BERNY		ÉDILE RIQUER.
JOSÉPHINE, femme de chambre de la marquise.		EMMA FLEURY.
CORINNE		VALÉRIE.
ESTHER, demoiselle de magasin. .		CASTELLY

Au château de Lesneven, près Vannes, en Bretagne, aux deux premiers actes.
A Paris, aux trois derniers actes.



LES DOIGTS DE FÉE

ACTE PREMIER

Un salon dans le château de Lesneven; porte au fond, deux portes latérales. — A droite, sur le premier plan, une croisée. — A gauche, un bureau.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, **à gauche, assis devant un bureau et écrivant;** PIERRE, **puis un** JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME, entrant.

M. le comte de Lesneven est-il chez lui?

PIERRE.

Le voici, monsieur.

LE JEUNE HOMME, au comte.

Le secrétaire de la grande Société de défrichement du Morbihan.

(Pierre sort.)

LE COMTE.

Ah! Monsieur, je vous attendais!

LE JEUNE HOMME.

Aurais-je eu le malheur de faire attendre monsieur le comte?...

LE COMTE.

Non! il n'est que l'heure! Vous m'apportez sans doute les papiers.

LE JEUNE HOMME.

Oui, monsieur le comte... (Tirant des papiers.) Voici d'abord le reçu du premier versement.

LE COMTE.

C'est bon! Avez-vous vu mon notaire, à Vannes, pour le reste?

LE JEUNE HOMME.

Le notaire a trouvé sur les fermes de monsieur le comte un prêt de quatre cent mille francs qui nous seront remis, sur les ordres de monsieur le comte, dans le courant de l'année.

LE COMTE.

C'est bien! Et l'acte de société? et le prospectus? et le...

LE JEUNE HOMME, tirant des papiers.

Les voici.

LE COMTE, prenant le prospectus et lisant.

« Société pour le défrichement... »

LE JEUNE HOMME, lui montrant le haut de l'affiche.

Comme monsieur le comte l'a désiré, j'ai fait inscrire le nom de monsieur le comte en tête, tout seul, à trois centimètres de distance du second nom.

LE COMTE.

Oh! mon Dieu, ce n'est pas pour moi... je n'y attache personnellement aucune importance!... Mais c'est pour la Société... (Il se lève en regardant le prospectus.) Il me semble que les lettres de mon nom sont un peu petites.

LE JEUNE HOMME.

Elles sont d'un tiers plus grosses que celles du vice-président.

LE COMTE.

Un tiers?... Vraiment?... Eh bien! je crois que moitié ferait mieux!

LE JEUNE HOMME.

Ces messieurs seront trop heureux...

LE COMTE.

Oh! mon Dieu, ce n'est pas pour moi; c'est pour la Société...

LE JEUNE HOMME.

Les faits donnent raison à monsieur le comte.

LE COMTE.

Les faits?...

LE JEUNE HOMME.

Le seul nom de monsieur le comte mis sur le prospectus a déjà fait monter les actions de cinquante francs.

LE COMTE.

En vérité!... Je ne vous dirai pas que j'en suis surpris, mais j'en suis bien aise.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE JEUNE HOMME, LE COMTE.

LE COMTE, apercevant la comtesse qui entre.

Ah! ma mère!.. (A la comtesse.) M. le secrétaire de la Société de défrichement du Morbihan. (Au jeune homme.) J'aurai le plaisir de vous revoir demain, monsieur.

LE JEUNE HOMME, saluant.

Madame la comtesse... monsieur le comte...

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

C'en est donc fait ! vous voilà donc embourbé dans l'industrie !

LE COMTE.

Écoutez-moi, ma mère, et raisonnons.

LA COMTESSE.

Soit, mon fils !

LE COMTE.

Notre famille est une des premières du Morbihan...

LA COMTESSE.

La première, monsieur le comte.

LE COMTE.

Je le sais bien, ma mère ; mais écoutez-moi : notre dépense est grande en ce moment. Je ne vous parle pas des frais occasionnés par la présence de votre petite-fille Berthe...

LA COMTESSE.

Ma chère petite-fille, à qui son tuteur, son oncle paternel, permet à peine de venir passer l'automne avec nous.

LE COMTE.

De plus, nous avons ici, toute l'année, auprès de nous Hélène, votre nièce, recueillie par nous, il y a trois ans ; ce qui sans doute était fort généreux, mais ce qui n'était guère raisonnable.

LA COMTESSE.

Hélène descend de la branche aînée, aujourd'hui éteinte. Hélène, fille du duc mon frère, était orpheline, sans fortune, je ne pouvais agir autrement.

LE COMTE.

Nous reparlerons de cela plus tard. Enfin, j'ai à Paris, où il me mange beaucoup d'argent, votre autre préféré, mon cher fils Tristan ; et en réunissant tout cela ensemble, nièce et petite-fille, générosités et devoirs, nous arrivons à dépenser, chaque année, dix mille francs de plus que notre revenu. Il ne serait donc pas sage de laisser échapper l'occasion de le décupler.

LA COMTESSE.

Décupler! décupler!

LE COMTE, appuyant.

Dé... cu... pler! l'affaire est magnifique et immanquable! notre compagnie...

LA COMTESSE.

Mon fils dans une compagnie!

LE COMTE.

Notre compagnie, grâce à un vaste système de drainage...

LA COMTESSE.

Drainage! qu'est-ce que c'est encore que celui-là? il faut qu'il se fourre des parvenus partout, même dans le dictionnaire! Enfin!...

LE COMTE.

Grâce aussi à une grande exploitation de pierres meulières...

LA COMTESSE.

Bon!... vous voilà casseur de pierres, maintenant...

LE COMTE.

Mais, ma mère...

LA COMTESSE.

Mais, mon fils, c'est déroger à votre titre, à votre nom!

LE COMTE.

Déroger!... au contraire! c'est constater notre supériorité! Ce siècle, qui prétend que la noblesse n'existe pas, ne peut

rien faire sans elle ! Il faut que tous les grands banquiers viennent à nous, pour que le public vienne à eux ! Aussi, si vous voyiez comme leurs millions sont chapeau bas devant notre rang ! Ils m'ont nommé, à l'unanimité, président du conseil de surveillance, président du conseil de perfectionnement ; j'ai cent actions hors part, et tout cela, bien entendu, à la condition, formellement exprimée par eux, que je ne me mêlerais de rien, que je ne ferais rien...

LA COMTESSE.

Ah ! si vous ne faites rien, c'est différent !

LE COMTE.

Que toucher les dividendes... et recevoir mes chers collègues à dîner, pour les flatter... N'oubliez pas qu'ils viennent lundi.

LA COMTESSE.

Lundi ?

LE COMTE.

Voilà la liste.

LA COMTESSE, lisant.

Neuf convives ! C'est un de trop !... Mon grand service de vaisselle plate n'est que de douze personnes.

LE COMTE.

Eh bien ! Neuf et nous trois ?

LA COMTESSE.

Nous trois ! Et Hélène ?...

LE COMTE.

Ah ! c'est vrai, j'oubliais Hélène ! Quelle contrariété !... Mais, j'y pense, nous prierons Hélène de dîner dans sa chambre... elle est si bonne ! si charmante de caractère ! cela ira tout seul ! Nous retiendrons à coucher le vice-président, vous lui donnerez le pavillon d'honneur.

LA COMTESSE.

Le pavillon d'honneur ! L'appartement de Tristan, votre fils, que nous attendons d'un jour à l'autre...

LE COMTE.

C'est juste... Eh bien ! alors, la chambre verte.

LA COMTESSE.

La chambre verte !... c'est impossible... c'est la chambre d'Hélène.

LE COMTE.

Hélène !... ah !... c'est vraiment insupportable ! car j'ai de fortes raisons pour désirer... Mais au fait, rien de plus simple ! on fera établir un lit pour Hélène dans votre cabinet de toilette, dans l'antichambre, n'importe où !... Elle est si bonne ! cela ne souffrira pas de difficultés !... Ainsi, voilà qui est convenu, je vais aller jusqu'à Vannes voir si le courrier est arrivé.

LA COMTESSE.

N'oubliez pas, auparavant, de me donner les trois cents francs que je vous ai demandés.

LE COMTE.

Trois cents francs !... c'est que je dois faire un versement ! En avez-vous absolument besoin ?

LA COMTESSE.

C'est pour la pension d'Hélène.

LE COMTE.

Hélène ! encore Hélène !... Mais à quoi bon, ma mère, faire une pension à Hélène ?...

LA COMTESSE.

Nous sommes convenus de lui allouer chaque année une petite somme pour sa toilette.

LE COMTE.

Eh bien ! Nous avons eu tort ! ou plutôt le vrai tort, c'est... comme je vous l'ai dit il y a trois ans, et comme je m'en

convaincs chaque jour davantage... le vrai tort c'est de l'avoir prise avec nous... de nous en être chargés! (Mouvement de la comtesse qui se lève.) Mon Dieu! ma mère!... Secourir les gens de temps en temps, à intervalles un peu éloignés, c'est bien! c'est très-bien! mais les bienfaits chroniques sont odieux! Ainsi cette petite somme est sans doute fort peu de chose, mais par cela seul qu'elle revient toujours, et toujours à époque fixe, comme une dette... elle vous agace, elle vous irrite, et celle à qui il faut la donner finit par vous faire l'effet d'une lettre de change vivante.

LA COMTESSE, se levant.

Mais, mon fils!... Pourtant!...

LE COMTE.

Oh! ce n'est pas romanesque, j'en conviens, mais c'est vrai! ou plutôt c'est juste, et naturel! Le toit de famille est fait pour abriter la famille, c'est-à-dire le père, la mère et les enfants : hors de là, rien... on ne partage pas son chez soi! et cette personne, à demi étrangère, qui est toujours là, qu'il faut faire entrer dans toutes ses dispositions, pour qui il faut déranger tous ses arrangements, à qui il faut réserver sa place partout, à table, en voiture, au spectacle, en voyage... cette personne, fût-elle charmante comme Hélène, devient à la longue une gêne, un fardeau... Convenez-en, ma mère, il en est ainsi même pour vous! j'ai vingt fois observé que la vue d'Hélène vous causait une impatience, une irritation!...

LA COMTESSE.

Qui partaient chez moi d'un sentiment tout différent du vôtre... mon fils... Hélène n'est que ma nièce, après tout, tandis que Berthe est ma petite-fille! Eh bien! même ici, Berthe est éclipsée par elle! J'ai beau parer Berthe des plus élégantes toilettes, dès qu'Hélène paraît avec sa petite robe de mousseline et un bout de ruban dans les cheveux... Berthe ne compte plus, on ne la regarde plus...

LE COMTE.

Silence !... c'est elle !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; BERTHE, entrant en courant et tenant des papiers à la main.

BERTHE.

Voici le courrier.

LE COMTE, se levant.

Donne ! donne !

BERTHE.

N'est-ce pas admirable de penser qu'ici, à un quart de lieue de Vannes, à plus de cent lieues de Paris, on reçoit ses lettres en quelques heures !

LA COMTESSE.

Grâce à vos incomparables chemins de fer.

BERTHE.

Comment, grand'mère ! vous ne pardonnez rien à notre siècle ! pas même ses chemins de fer !

LE COMTE, à Berthe.

Tiens, Berthe, ton journal...

LA COMTESSE.

Un journal pour des petites filles !

BERTHE.

C'est *le Magasin des demoiselles*...

LA COMTESSE.

Eh bien ! Laisse-le aux demoiselles de magasin.

BERTHE.

Ah ! ingrate grand'mère ! Vous ne savez donc pas qu'il donne des points de tricot charmants ?

LA COMTESSE.

Ah ! s'il parle de tricot... cela plaide pour lui... mais n'importe... je ne puis m'accoutumer à l'idée... (Apercevant un journal.) Qu'est-ce que cela ?

BERTHE.

Un abonnement de musique que j'ai pris pour ma chère cousine Hélène.

LA COMTESSE.

Pour Hélène !... Écoute, mon enfant, que toi, Berthe de Ploërmel, unique héritière d'une fortune considérable, tu t'abonnes à des journaux de musique et de tricot, je ne m'y oppose pas, mais Hélène est pauvre...

BERTHE.

D'abord, Hélène n'est pas pauvre, puisque je suis riche !... et que je lui donnerai une dot.

LA COMTESSE.

Si M. de Ploërmel, ton tuteur, y consent.

BERTHE.

Eh bien ! quand je serai majeure ! quand je serai mariée !

LA COMTESSE.

Si ton mari le permet, et voilà des *si* et des *quand* qui peuvent changer bien des choses; or, je te le répète, Hélène est pauvre, ses occupations doivent donc être sérieuses comme son sort, et je te gronderai...

BERTHE.

Ah ! c'est ainsi !... eh bien, je vais vous gronder aussi, moi... (Elle s'assied sur un tabouret aux pieds de la comtesse.) Vous ne direz pas que c'est une idée nouvelle, celle-là, car de tous temps les petites-filles ont grondé leur grand'mère...

LA COMTESSE.

Oh ! Par exemple !...

BERTHE, se relevant.

Écoutez-moi, madame !... Et, d'abord, pourquoi vous donnez-vous des airs de méchante quand vous êtes si bonne ?

(Mouvement de la comtesse.) Oh ! je vous connais ! je ne parle pas pour moi... vous me gâtez d'une manière scandaleuse, c'est connu... mais cette Hélène pour qui vous faites la sévère... qui est-ce qui la recueillit quand elle fut orpheline ?... qui est-ce qui l'aima pendant trois ans ?... quand je dis trois ans, je me trompe... car depuis quelque temps je ne vous reconnais plus.

LA COMTESSE, troublée.

Comment?...

BERTHE.

Oui, madame !... et ce sera le second point de mon sermon : depuis mon voyage de cette année, vous n'êtes plus la même pour Hélène... vous lui parlez d'une voix sévère, presque dure... et Dieu sait si elle le mérite !... Ce joli bonnet qui vous rend si gentille... qui vous l'a fait ? n'est-ce pas Hélène ?... et cette couronne de fleurs qui m'allait si bien au dernier bal, et dont vous étiez si fière, qui l'avait inventée ? n'est-ce pas Hélène ?... et la toque de velours de mon oncle, et jusqu'au gilet qu'elle lui brode en ce moment, car on brode encore des gilets en Bretagne, tous ces riens charmants sont autant de petits chefs-d'œuvre, des merveilles qu'Hélène, sans y attacher d'importance, crée chaque jour, comme par un art magique... Aussi... aussi M. Richard de Kerbriand, notre voisin de campagne, me disait hier qu'elle avait des doigts de fée... et il avait raison M. Richard.

LE COMTE, qui vient d'ouvrir une lettre.

Réjouissez-vous ! Tristan nous arrive.

LA COMTESSE.

Mon petit-fils !...

LE COMTE.

Aujourd'hui même.

LA COMTESSE.

Quelle joie !... Ma petite Berthe... ma petite Berthe, va dire à Victoire de préparer le grand pavillon.

BERTHE, gaiement.

Oh ! je sais bien !... Le pavillon d'honneur, car il n'y a rien de trop beau pour M. le vicomte Tristan de Lesneven ! le représentant du nom ! oh ! devant lui... les pauvres filles ne comptent guère...

LA COMTESSE, l'embrassant.

Mais au contraire, enfant, je n'ai jamais tant pensé à toi qu'en ce moment... (Mouvement de Berthe.) Je m'entends : cours avertir Victoire... et ensuite, ajoute un ruban à ton corsage, une fleur à tes cheveux.

BERTHE.

Autrement dit... sois coquette comme ta grand'mère !... Non, madame !... de votre temps cela se passait peut-être ainsi... mais aujourd'hui, nous ne nous compromettons plus pour les jeunes gens ! non !... non !... pas de fleur ! pas de ruban... Ah bien ! voilà de jolies leçons !... non, madame ! non, madame !

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, allant s'asseoir à droite.

Elle est délicieuse !... et Tristan et elle feront bien le plus joli couple !...

LE COMTE.

Oui... si leur mariage se fait !

LA COMTESSE.

Comment ! S'il se fait ?... Je veux qu'il se fasse ! C'est mon seul rêve.

LE COMTE.

Et le mien aussi...

LA COMTESSE.

Ce mariage rend à notre maison tout son éclat, en réunissant les deux branches.

LE COMTE.

Je le sais bien... mais ce mariage ne se fera pas... du moins... si Hélène reste ici !

LA COMTESSE, se levant.

Comment ! croyez-vous Hélène capable ?...

LE COMTE.

Hélène n'est capable de rien de mal ; mais... son charme, ses talents, son caractère... c'est différent : ils sont capables de tout, et surtout de rendre Tristan très-amoureux !

LA COMTESSE.

Mais cependant, Berthe est jolie comme un ange !

LE COMTE.

Et Hélène aussi !

LA COMTESSE.

Berthe a seize ans !

LE COMTE.

Et Hélène vingt-deux !

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE COMTE.

Eh bien ! eh bien !... les très-jeunes gens n'aiment pas les très-jeunes filles. Tristan était déjà à moitié amoureux d'Hélène il y a six mois... il le deviendra tout à fait à ce voyage-ci...

(Il se lève.)

LA COMTESSE.

Et adieu tous nos rêves !

LE COMTE.

Oui, si je n'avais trouvé un remède à ce mal !

LA COMTESSE.

Quel est-il?

LE COMTE.

Il faut s'entr'aider dans les familles. Hélène a d'autres parents plus riches que nous, et mon sentiment serait de leur proposer, non pas de l'adopter pendant trois ans, comme nous l'avons fait si généreusement, mais de s'en charger à tour de rôle. Elle irait trois mois chez l'un, six mois chez l'autre. Sa vie sera très-agréable, bien plus agréable qu'elle ne l'est ici : aller sans cesse de château en château; changer presque chaque mois de lieux, de plaisirs, d'amitiés; ce sera charmant pour elle et pour ses hôtes!... car, je le dis comme je le pense, c'est un vrai cadeau que nous faisons là à nos parents. Hélène a un caractère délicieux... elle jette beaucoup de gaieté dans un intérieur...

LA COMTESSE, gravement.

Eh bien! moi, j'ai depuis quelque temps une autre idée.

LE COMTE.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Berthe nous parlait tout à l'heure de notre jeune voisin... M. Richard de Kerbriand...

LE COMTE.

Qui est de bonne noblesse.

LA COMTESSE.

Pauvre et fier, il me rappelle toujours sir Edgard de Rawenswood, de Walter Scott.

LE COMTE.

Excepté que sir Edgard parlait couramment, et celui-ci... un gentilhomme bègue!...

LA COMTESSE.

D'abord, il n'est pas bègue... c'est un homme timide, qui bégaye parfois, quand quelque pensée, quelque sentiment

le trouble ou l'émeut... ce n'est pas sa langue qui bégaye, c'est sa tête ou son cœur.

LE COMTE.

Eh bien, après ?

LA COMTESSE.

Eh bien! Richard, dont le père était notre ami, a été élevé ici, en Bretagne, avec Hélène, avec Berthe, avec notre fils Tristan... il professe pour Hélène un dévouement, une admiration qui deviendraient aisément...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Richard de Kerbriand!

LE COMTE, allant au-devant de lui.

Le voilà, ce cher voisin...

SCÈNE VI.

LE COMTE, RICHARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Nous parlions de vous, mon cher monsieur Richard!

RICHARD, bégayant.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Et d'où venez-vous donc, pour nous arriver de si bonne heure?

RICHARD.

De chez notre nouveau sous-préfet qui m'avait invité à déjeuner.

LE COMTE.

Il n'est donc pas si avare qu'on le dit?... il reçoit donc?...

RICHARD.

A merveille... on trouve chez lui... de tout... excepté à déjeuner... aussi, je suis sorti de table...

LE COMTE.

Avec satisfaction ?

RICHARD.

Avec appétit ! Et comme il me disait : Vous le voyez, c'est sans façon ; nous recommencerons quand vous le voudrez... je lui ai répondu : Tout... tout... out de suite.

LA COMTESSE, *assise près de la table.*

Asseyez-vous donc... il y a bien longtemps, monsieur Richard, qu'on ne vous a vu ?

RICHARD.

Mais... avant-hier...

LA COMTESSE.

Le temps nous paraît long.

RICHARD.

A moi... de même... Aussi, vous le voyez, je me suis arrêté chez vous en allant au château de Trémazan.

LE COMTE.

Chez madame de Trémazan, notre cousine... qui a, dit-on, grand monde en ce moment... du monde de Paris ?

RICHARD.

Des amis... à moi... avec qui je serai heureux de passer la soirée.

LA COMTESSE.

Nous réclamons la journée de demain !

LE COMTE.

Pour nous... et pour mon fils Tristan... que nous attendons.

RICHARD.

C'est trop de bontés ! J'accepte, mes chers voisins... j'accepte avec d'autant plus de plaisir que je pars...

LA COMTESSE.

Vous quittez la Bretagne ?

RICHARD.

Oui !

LE COMTE.

Votre domaine de Kerbriand ?

RICHARD.

Oui !

LA COMTESSE.

Et où allez-vous ?... dans quel pays ?...

RICHARD.

Je n'en sais rien encore.

LE COMTE.

Chercher fortune, sans doute ?

RICHARD.

A quoi bon ?... Quand on en a assez pour soi...

LA COMTESSE.

Pour vous, d'accord... mais vous pouvez vous marier...

RICHARD.

Moi ! un bègue !... C'est tout au plus si, devant M. le maire... il peut dire... oui !

LA COMTESSE.

Allons donc !...

LE COMTE.

Vous plaisantez !

RICHARD.

Non vraiment... et avant-hier encore, en racontant à mademoiselle Hélène... pourquoi j'étais décidé à ne jamais me marier...

LA COMTESSE, stupéfaite.

Quoi !... Vous disiez à Hélène...

RICHARD.

Eh ! mon Dieu ! Je lui disais...

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; BERTHE, puis TRISTAN.

BERTHE, en dehors.

Le voilà ! le voilà !

RICHARD, à part.

Mademoiselle Berthe !

BERTHE, entrant.

Le voilà ! Le beau Tristan de Léonnais !

(La comtesse se lève et va au-devant de Tristan.)

TRISTAN, entrant vivement et les embrassant tous.

Mon père !... Grand'mère ! Ma petite cousine !... Mon cher Richard ! Que j'ai de plaisir à vous revoir ! Ah ! que c'est bon de se retrouver ici ! (Le comte et la comtesse l'embrassent.) Où est donc Hélène ?

LA COMTESSE, avec humeur.

Elle va venir !

LE COMTE, bas à sa mère et lui montrant Richard.

Vous pouvez renoncer, je crois, à vos idées...

LA COMTESSE, de même.

C'est déjà fait !

TRISTAN, pendant ce temps, causant avec Berthe.

Hélène a-t-elle fait comme toi, petite cousine ? Depuis six mois, est-elle devenue encore plus jolie ?

BERTHE.

Plus jolie que moi !... Ah ! je le crois bien, et sa voix, et ses talents...

LA COMTESSE, bas au comte.

Bon ! Voilà qu'elle va la vanter.

BERTHE.

Elle a appris en un mois à peindre les fleurs... elle a appris à les faire.

LE COMTE, bas à la comtesse.

Arrêtez-la donc, ma mère!

BERTHE.

C'est-à-dire qu'il n'y a pas à Paris d'artiste en renom qui l'égale... et les roses qu'elle fait...

RICHARD.

C'est à les cuei... cueillir.

LA COMTESSE, à part avec humeur.

Et lui aussi! (Haut.) Assez, Berthe, assez : nous avons à nous occuper de choses plus sérieuses.

LE COMTE.

Ma mère a raison. Asseyez-vous là, monsieur le voyageur, et racontez-nous ce que vous avez fait à Paris.

(Ils s'asseoient tous : le comte près du bureau à gauche, Tristan sur une chaise, la comtesse sur un fauteuil, Berthe sur le tabouret auprès de sa grand'mère, Richard à droite, debout, derrière les deux dames.)

TRISTAN.

Ce que j'ai fait? Mon droit d'abord, puis mon stage, et plus d'une fois j'ai plaidé dans nos conférences particulières, car j'ai là... (Se frappant le front.) un projet!... Celui de me faire avocat.

LA COMTESSE, avec indignation.

Toi!... Toi!...

TRISTAN.

Pourquoi pas?

LA COMTESSE.

On t'appellerait maître Lesneven!

LE COMTE.

Mais il n'y a pas un seul homme titré parmi les avocats.

TRISTAN.

C'est bien là-dessus que je compte pour commencer ma clientèle... les plaideurs seront enchantés d'être défendus par un vicomte.

RICHARD.

Surtout si le vicomte a du talent.

LA COMTESSE.

Assez! l'idée seule de te voir revêtu de cette robe...

TRISTAN.

Je vous jure qu'elle ne me va pas mal... Tu verras, Berthe... et puis... si je ne suis pas avocat, que voulez-vous que je fasse?

LA COMTESSE.

Ce qu'ont fait tous les Lesneven depuis deux cents ans!

TRISTAN.

Rien!... Merci, grand'mère, ce n'est plus de notre temps. Tout ce qui a du cœur, parmi nous, sent que le travail est la loi du monde. Les uns se font agriculteurs, les autres éleveurs, les autres soldats... c'est-à-dire les uns nous font vivre et les autres se font tuer... et moi... je veux me faire...

LA COMTESSE.

Marchand de paroles!

TRISTAN.

Quelle belle marchandise!... Elle ne coûte rien au fabricant... et se vend très-cher à l'acheteur.

LA COMTESSE.

Jamais les Lesneven n'ont gagné d'argent!

TRISTAN.

Je m'en aperçois bien, et c'est pour cela que je veux changer de système. (Mouvement du comte.) Écoutez... mon père... il faut parler franc!... Vous m'avez donné, et je vous en rends grâce, une santé de fer, une bonne tête, un bon cœur, et une imagination qui aime tout ce qui brille... Eh bien!

tout cela, tête, cœur et corps, a besoin de vivre, et, pour vivre, il faut de l'argent.

LA COMTESSE.

Mais n'as-tu pas?...

TRISTAN.

La petite ferme de cent mille francs que m'a laissée ma pauvre mère... ce n'est pas assez...

LE COMTE.

Ne sommes-nous pas là?

TRISTAN.

C'est bien là ce dont j'enrage!... J'ai honte de consumer toutes vos économies.

LA COMTESSE, avec finesse.

Mais avec ton nom tu peux faire un beau mariage...

TRISTAN.

Devoir ma position à ma femme! oh! ma foi non!... cela me répugne!... vrai!... je vaux mieux que cela!... car, vous le dirai-je? j'ai eu quelques succès dans nos conférences. Tous mes futurs confrères sont venus me serrer la main et me donner des éloges qui s'adressaient non pas au vicomte de Lesneven, mais au jeune avocat; et le plaisir d'être quelque chose par moi-même, le sentiment de ce que je pouvais valoir, l'espoir de l'avenir, tout cela m'a rempli d'une joie inconnue, j'ai senti qu'il y avait quelque chose là, et ce quelque chose, je veux l'employer!

RICHARD.

Bravo!

LA COMTESSE, avec mystère.

Et nous l'emploierons!... Mais, Dieu merci, sans t'abaisser à débiter des phrases ou autres drogues semblables; ainsi, ne nous reparle plus de ce beau projet, et reste ce que tu es.

TRISTAN, se levant et allant reporter sa chaise au fond du théâtre. (Tout le monde se lève.)

C'est bien décidé ?... Que votre volonté soit faite, grand'-mère !... Mais alors... je jouerai ! Je ferai des dettes, je mangerai votre argent !

LE COMTE.

Tristan ! Tristan !

TRISTAN.

Ah ! il n'y a pas de milieu !... j'ai voulu être un homme sérieux, cela ne vous convient pas ? n'en parlons plus !... Seulement attendez-vous à toutes les folies de la terre ! les chevaux ! les plaisirs !... (A Berthe.) Et pour commencer, petite cousine, nous allons nous amuser pour deux ans, pendant les vacances... concerts, bals, tous les plaisirs !

LA COMTESSE.

Tristan ! ..

TRISTAN.

Je vous ai prévenue, grand'mère, voilà ce que c'est que des plaidoiries rentrées.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; HÉLÈNE.

HÉLÈNE, entrant par la porte du fond et allant droit au comte.

Mon oncle... puisque c'est vous que cela regarde, donnez-moi donc un conseil sur la broderie...

TRISTAN, courant à elle.

Hélène !... Chère Hélène !...

HÉLÈNE.

Tristan !...

(Tristan va pour embrasser Hélène qui tend ses joues.)

LA COMTESSE, vivement.

Hélène, je vous défends...

TRISTAN.

Mais, grand'mère!... vous m'avez bien permis d'embrasser Berthe?

LA COMTESSE.

Eh bien! j'ai eu tort!

TRISTAN.

Je ne suis pas de cet avis-là... et la preuve... (Il embrasse Hélène; puis lui montrant une broderie qu'elle tient à la main.) Et qu'apportes-tu donc là, cousine? car il paraît que tu fais des merveilles.

HÉLÈNE, gaiement.

Du tout! je fais des gilets... pour mon oncle... vois plutôt!

BERTHE, regardant la broderie.

Ah! c'est délicieux... regardez donc!

(Hélène, Tristan, Berthe et Richard sont debout autour du guéridon placé à droite, le comte et la comtesse sont debout à gauche.)

TRISTAN, regardant aussi.

Je ne m'y connais pas... mais cela me paraît divin. (Au comte.) Et dès demain, mon père, s'offre pour vous une occasion de faire admirer votre nouvelle parure.

LE COMTE.

Comment cela?

TRISTAN.

Je ne vous ai pas encore dit... on ne peut pas tout dire à la fois, et puis le plaisir de vous revoir me l'avait fait oublier. (Quittant le guéridon et passant au milieu du théâtre près de la comtesse.) Je me suis arrêté, en venant, au château de Trémazan.

RICHARD.

Où je vais me rendre.

TRISTAN.

Et où tu seras le bienvenu... il y a fête et gala.

LE COMTE.

Ils sont si riches!

TRISTAN.

De grands seigneurs! de belles dames de Paris... une entre autres... que j'ai retrouvée là et que je connais beaucoup.

HÉLÈNE, avec émotion.

En vérité!

TRISTAN.

J'ai valsé avec elle cet hiver! la marquise de Menneville!... et je vous annonce, mon père, sa visite pour aujourd'hui ou demain.

LE COMTE.

A moi! que peut-elle me vouloir?

TRISTAN.

Je l'ignore! mais il paraît que c'est très-important!

LE COMTE.

Et quelle est cette marquise de Menneville?

HÉLÈNE, s'approchant de Tristan.

Oui, quelle est-elle?

TRISTAN.

Ce qu'elle est? C'est l'élégance, c'est la parure, c'est la mode personnifiées! Si vous lui parlez de sa santé, elle vous répondra toilette! de ses projets?... elle vous répondra toilette! Si vous lui parlez d'elle ou des siens, de son frère qui a des chances pour être ministre, elle vous parlera des robes de cour auxquelles l'événement pourra donner lieu; si vous lui parlez de son mari, défunt depuis quinze mois, elle vous parlera de toutes les robes de deuil auxquelles sa douleur a été obligée de se livrer. Elle n'en oubliera aucune, elle me les a racontées à moi... en dansant le cotillon! Cela cause,

cela existe, cela valse... et pourtant ce n'est pas une femme!... c'est de la gaze, de la soie et des rubans!

LE COMTE.

Et c'est à moi qu'elle demande une entrevue?

TRISTAN.

A vous, monsieur le comte de Lesneven. (Se frappant le front.) Ah! j'oubliais encore!

RICHARD, souriant.

Une dame?

TRISTAN, à Richard.

Non! un beau monsieur qui, par parenthèse, m'a parlé de toi!

BERTHE.

De M. de Kerbriand?

TRISTAN.

Et qui t'attend! un fashionable qui avait l'air ennuyé... il est vrai qu'il causait avec madame de Menneville! un jeune diplomate, notre chargé d'affaires dans je ne sais quel pays, M. le duc de Penn-Mar! qui est né en Bretagne.

RICHARD.

Un de mes bons camarades... au co... collége de Rennes.

TRISTAN.

Et vous croyez peut-être que ce sont là toutes mes rencontres? Détrompez-vous! j'ai gardé les meilleures pour la fin. Toute notre famille se trouve en ce moment au château de Trémazan : tantes, neveux, cousins et cousines!

LE COMTE, vivement.

Tous nos parents réunis!

TRISTAN, à Hélène.

Ces jeunes filles et moi nous avons décidé madame de Trémazan à nous donner à danser, et elle voulait vous envoyer une invitation, à vous, mon père, à ma grand'mère, à Berthe et à Hélène; je m'en suis chargé, répondant d'avance

du consentement général. Je vous annonce donc que vous êtes attendus à un bal magnifique, qui aura lieu demain au château de...

HÉLÈNE, *avec joie.*

Est-il possible!

BERTHE.

Ah! quel plaisir!

TRISTAN.

N'est-ce pas? J'invite Hélène pour la première valse, et Berthe pour la première polka!

RICHARD, *bégayant.*

Et moi, pour... pour...

BERTHE, *achevant sa phrase.*

La seconde... car nous reviendrons tard! n'est-ce pas, ma grand'mère?

TRISTAN.

Nous ne reviendrons pas du tout! c'est-à-dire le lendemain!

LA COMTESSE.

Impossible, mes enfants!

BERTHE.

Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Nous n'avons rien de prêt... (A Berthe.) pas de toilette de bal!... et dans une réunion si brillante, mademoiselle Berthe de Ploërmel de Lesneven doit paraître d'une manière conforme à son rang et à sa fortune, n'est-ce pas, mon fils?

BERTHE.

Mon Dieu! mon Dieu! quel dommage!

HÉLÈNE.

N'est-ce que cela? Console-toi, nous irons au bal!

BERTHE, *avec joie.*

O ma bonne Hélène!

TRISTAN, gaiement.

Vive Hélène !

HÉLÈNE, à Berthe.

Je te promets d'ici à demain une toilette délicieuse... je veux dire simple et charmante comme toi ! de la gaze, des fleurs; et tu seras, je te le jure, jolie comme un printemps ! et vous, ma tante, je vous ferai une toilette d'automne, gaie, riante, aimable... un été de la Saint-Martin.

TRISTAN.

Une toilette qui donnera envie de vieillir !

LA COMTESSE.

D'ici à demain, cela ne se peut pas !

HÉLÈNE.

Je réponds de tout !

TRISTAN, montrant Hélène.

Hélène répond de tout !

BERTHE.

Elle en répond !... elle a des doigts de fée, vous le savez ? (A Hélène.) Mais toi ?... ta robe ?...

HÉLÈNE.

Nous y penserons après, que cela ne t'inquiète pas !

BERTHE.

Et si tu n'es pas bien ?...

HÉLÈNE.

Je me regarderai... dans toi !

TRISTAN.

Ah ! comment ne pas l'aimer ?

RICHARD.

C'est... c'est ce que je dis... et je bé... bénis mon bégaiement qui me permet de le répéter.

LE COMTE, bas à la comtesse, à gauche, pendant que les quatre jeunes gens causent ensemble, à droite du théâtre.

Oui, ma mère, l'occasion est excellente! tous nos parents réunis au château de Trémazan comme si je les avais convoqués!... Je vais, en répondant à l'invitation de notre cousine, envoyer mes lettres à la famille rassemblée.

BERTHE, regardant par la croisée à droite.

Une voiture entre dans la cour du château.

TRISTAN, de même.

Voiture à la Daumont... quatre chevaux... deux postillons : c'est madame de Menneville...

LA COMTESSE.

Qu'il faut recevoir!

BERTHE, vivement.

Nous ne recevons pas, nous autres femmes.

HÉLÈNE, gaiement.

Nous ne voyons personne... nous avons nos robes à faire.

TRISTAN, passant près des jeunes filles.

Nous avons nos robes à faire!

LE COMTE.

Mais, mon fils!...

TRISTAN.

C'est une visite pour vous, mon père... cela vous regarde...

LE COMTE.

A condition que tu ne me quitteras pas, que tu me soutiendras!

TRISTAN, traversant le théâtre et revenant près de son père.

Allons, puisqu'il le faut!...

LE COMTE.

M'as-tu apporté de Paris ta procuration pour toucher tes fermages?

TRISTAN, *tirant un papier de sa poche.*

La voici : « Pouvoir donné à M. le comte de Lesneven, pour louer, affermer, hypothéquer, etc., etc. »

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est? hypothéquer?

LE COMTE, *prenant le papier.*

Vous le saurez, ma mère.

HÉLÈNE, *aux deux femmes qu'elle cherche à emmener.*

Berthe!... ma tante!... mais, Berthe!... mais, ma tante!... venez! il faut bien que je vous prenne mesure!

BERTHE.

C'est vrai, grand'mère, elle n'aura pas le temps.

HÉLÈNE, *sortant par la porte à droite avec la comtesse et Berthe.*

Adieu, Tristan!

TRISTAN.

Adieu!

RICHARD, *regardant Hélène qui s'éloigne.*

Une duchesse... cou... couturière!... où... où le talent va-t-il se nicher?

(*Le comte et Tristan, qui sont près du bureau à gauche, sortent par la gauche, les trois femmes par la droite, et Richard sort par le fond.*)





ACTE DEUXIÈME

Même décor. — Le lendemain.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, **sortant de l'appartement à droite et tenant une robe de bal,** RICHARD, **entrant par le fond.**

HÉLÈNE, parlant à la cantonade.

Oui, ma chère petite... le corsage va à merveille... que la jupe ne t'inquiète pas... tu viendras l'essayer dans une heure... Ah ! c'est vous, monsieur Richard... deux jours de suite !... que c'est bien à vous ! quelle bonne habitude !

RICHARD, bégayant.

Madame votre tante... m'a invité, hier, à passer cette journée au château.

HÉLÈNE.

Ma grand'tante songe toujours à nos plaisirs !

RICHARD, regardant la robe qu'elle tient.

Et vous... vous occupez... de toute la famille.

HÉLÈNE, gaiement.

Oui, la toilette de ma tante est terminée, j'ai commencé par elle. L'important maintenant, c'est la robe de Berthe... j'espère bien être prête... (**S'établissant sur une chaise à droite.**) à la condition que vous me permettrez de travailler pendant que vous serez là.

(**Elle s'assied à droite**)

RICHARD, lui approchant le guéridon à droite.

Je vous aiderai même !... (Regardant la robe qu'elle tient.) Que d'ouvrage fait depuis hier !

HÉLÈNE.

J'ai passé la nuit...

RICHARD.

Mais votre toilette à vous ?

HÉLÈNE.

Ah ! je serai toujours assez bien ! une fille majeure !... une vieille fille !... pourvu que Berthe soit belle !... elle et ma tante ! Je lui ai combiné une toilette feuille morte... tendre... c'est un chef-d'œuvre !

RICHARD.

Vous penserez donc toujours aux autres !

HÉLÈNE, tout en travaillant.

C'est bien juste !... Les autres ont tant pensé à moi ! Songez donc que j'étais seule au monde... sans appui... sans asile, quand ma grand'tante et mon oncle m'ont recueillie... adoptée... aussi je les aime !... ah !... (Mouvement de Richard.) j'aime jusqu'à ces vieilles murailles qui m'ont abritée ; je pense avec délices que je ne les quitterai jamais !... je me trouve si heureuse ici !...

RICHARD, repassant à gauche.

Vrai... ai... ment !... Eh bien... je craignais... en voyant votre tante et votre oncle... si... si sévères quelquefois avec vous...

HÉLÈNE.

Après ce qu'ils ont fait pour moi, ils ont bien le droit de me brusquer un peu ! Je ne dis pas que quelquefois cela ne me rende le cœur un peu gros... mais je me console en pensant que je prendrai ma revanche, un jour !

RICHARD.

Votre revanche !... Comment ?...

HÉLÈNE.

Comment ? ce château est encore bien animé... aujourd'hui... il y a de la vie, il y a de la jeunesse autour de mes chers parents... mais... Berthe un jour se mariera... (*Mouvement de Richard.*) Tristan n'apparaîtra plus, peut-être, que de loin en loin, les ennuis viendront pour ma grand'tante et pour mon oncle... et la solitude se fera autour d'eux ! c'est alors que je leur paierai tout ce que je leur dois ! Je fais déjà des provisions de talents pour ce moment-là... j'apprends le piquet, pour faire la partie de mon oncle... je rassemble une foule de vieux airs, que ma tante chantait autrefois et qui la charmeront !... alors... je leur referai une jeunesse avec la mienne !

RICHARD.

Ah ! ma chère demoiselle...

HÉLÈNE.

Mais vous, monsieur Richard, le compagnon, l'ami de notre enfance... (*Lui montrant une chaise.*) mettez-vous là... et causons. (*Richard va prendre au fond, à droite, une chaise qu'il apporte près du fauteuil d'Hélène.*) Voyons, causons de vous... Depuis notre dernière conversation, avez-vous réfléchi ?

RICHARD, *bégayant.*

J'ai... j'ai fait plus ! vos conseils... et votre amitié m'ont décidé...

HÉLÈNE.

A la bonne heure ! vous ne pouviez, avec vos talents et votre instruction, vous réduire au rôle de gentilhomme campagnard. (*Lui faisant signe de s'asseoir près d'elle.*) Racontez-moi vos démarches.

RICHARD, *s'asseyant.*

Le difficile était d'abord de trouver un état... il ne pouvait pas me venir, comme à Tristan, l'idée de me faire a... a... vocat ou dé... député !... le président, malgré son pouvoir dis... dis... crétionnaire, n'aurait jamais pu me donner

la... la parole. J'avais bien pensé à me faire mi... mi... militaire... difficile encore !...

HÉLÈNE.

Pourquoi ?

RICHARD.

Comment... commander l'exercice ? comment dire à un soldat : Va te faire tuer ! c'est plus facile à faire... qu'à dire... pour moi... du moins !... Alors, j'ai songé à la diplomatie !...

HÉLÈNE.

Vous ?

RICHARD.

Si, comme on l'a prétendu, la parole a été donnée à l'homme pour... déguiser sa pensée, il me semble que personne plus qu'un bègue... je suis donc né pour la diplomatie !

HÉLÈNE.

C'est évident.

RICHARD.

J'ai écrit alors... à un ancien camarade de co... collége... un jeune duc fort bien posé aux affaires étrangères... Il m'a répondu : Dispose de moi... je serai lundi de la semaine prochaine...

HÉLÈNE, souriant.

C'était hier !...

RICHARD.

Au château de Trémazan... J'y suis allé.

HÉLÈNE.

Ce jeune duc... me paraît un très-aimable gentilhomme.

RICHARD.

Il m'emmène avec lui.

HÉLÈNE.

Comme ami ?

RICHARD.

Et comme secrétaire!

HÉLÈNE.

Bonne nouvelle!

RICHARD.

Et dans deux jours nous partons pour le Holstein.

HÉLÈNE, poussant un cri.

Ah! voilà une bonne nouvelle qui fera grand'peine à deux personnes.

RICHARD.

Qui donc?

HÉLÈNE.

A moi... monsieur!... et à ma petite cousine Berthe.

RICHARD, se levant.

Ma... mademoiselle... Berthe!...

HÉLÈNE.

Eh! oui, sans doute.

RICHARD, balbutiant.

Vous croyez... qu'elle s'apercevra... de mon absence?

HÉLÈNE.

Allons, ne vous troublez pas ainsi... si vous ne voulez pas que je devine...

RICHARD.

Que vous deviniez quoi?...

HÉLÈNE.

Que vous l'aimez... comme elle le mérite.

RICHARD, vivement.

Moi!... moi!... eh bien! oui, de toute mon âme... avec passion, avec désespoir. Elle est si riche!

HÉLÈNE.

Oui, elle a deux cent mille livres de rente!

RICHARD, bégayant.

Ah ! quel malheur !...

HÉLÈNE.

Malheur que vous ne pouvez empêcher, mais que vous pouvez atténuer à force de mérite ; voilà pourquoi je vous ai conseillé de partir, de vous faire un nom... une position...

RICHARD, se rasseyant.

Quand je me ferais une position, je me connais... je ne suis pas beau... Et ce malheureux défaut... ce bégaiement... qui me rend ridicule à tous les yeux... et aux siens surtout !

HÉLÈNE.

Quel bégaiement ?... c'est la timidité... pas autre chose, eh ! tenez, vous parlez depuis un quart d'heure à faire envie à une femme !

RICHARD.

Parce que je suis avec vous, en confiance... à l'aise !... comme avec quelqu'un qu'on aime... qu'on aime beaucoup... et pas... trop.

HÉLÈNE.

Eh bien ?

RICHARD.

Mais qu'il se présente une circonstance difficile... qu'il faille exprimer un sentiment profond et vrai... alors j'hésite... je me trouble... je fais rire !...

HÉLÈNE.

Allons donc !

RICHARD.

Représentez-vous un homme disant à une femme... Je vous ai... ai... ai... me !

HÉLÈNE, riant.

Le fait est...

RICHARD, avec désespoir.

Vous le voyez ! vous riez vous-même ! Aussi, près de votre cousine... je n'ai jamais osé parler...

HÉLÈNE.

Pauvre jeune homme !

RICHARD.

Ce n'est pas que si je voulais... je n'aie un moyen sûr d'être éloquent cinq minutes, de suite, sans m'arrêter.

HÉLÈNE.

Eh bien ! employez ce moyen.

RICHARD.

C'est qu'il est si incroyable... si ridicule... comme tout ce qui nous arrive à nous autres bègues...

HÉLÈNE.

Quel est-il donc... ce moyen ?...

RICHARD.

C'est... je n'ose... vous le dire... vous allez rire encore.

HÉLÈNE.

Dites toujours...

RICHARD.

C'est de m'animer... de m'exciter... moi-même... en manière d'exorde... par les mots de la langue française les plus expressifs... les interjections les plus énergiques... comme qui dirait quelque bon juron gaulois... sacr...

HÉLÈNE.

En dedans !

RICHARD.

Pas toujours !... Pourquoi cela me délie-t-il la langue ? je n'en sais rien ! mais la vérité est qu'avec ce général-là en tête, mes paroles s'élancent en avant, comme des zouaves qui montent à l'assaut ! Seulement vous concevez que c'est bien peu élégiaque, et que si je débutais ainsi auprès de mademoiselle Berthe...

HÉLÈNE.

Ce serait un peu original... mais d'abord elle est rieuse... et puis... (*Lui présentant un écheveau.*) Voulez-vous me tenir mon écheveau? (*Elle lui passe aux deux mains écartées un écheveau qu'elle dévide.*) Et puis, qui sait?... il m'a semblé que venant de vous... tout... lui plaisait.

RICHARD, *bégayant.*

Si... c'é... c'é... c'ét...

HÉLÈNE, *achevant sa phrase.*

C'était vrai!

RICHARD.

Merci!...

HÉLÈNE.

Eh bien!... Je l'espère; d'abord, quand elle vous voit dans l'embarras, comme maintenant... elle achève toujours vos phrases.

RICHARD, *bégayant.*

Est-il... po... po... pos...

HÉLÈNE, *achevant sa phrase.*

Possible!... oui, et puis certains regards... certaines paroles!...

RICHARD, *tenant toujours l'écheveau et avec une agitation qu'Hélène cherche à calmer.*

Lesquelles... lesquelles?... Mais non, vous m'abusez... j'ai un rival trop redoutable...

HÉLÈNE.

Un rival... lequel?

RICHARD.

M. Tristan!

HÉLÈNE, *faisant un mouvement en arrière.*

Tristan!...

RICHARD, *montrant l'écheveau.*

Le fil est cassé!...

HÉLÈNE.

N'importe !... (Elle reprend l'écheveau. Avec émotion.) Vous croyez qu'il aime Berthe ?

RICHARD.

Je ne dis pas cela... (Se levant.) Mais, mon Dieu, mademoiselle, comme vous avez pâli !

HÉLÈNE, troublée.

Moi ! Non... je ne sais...

RICHARD, se levant et balbutiant.

Vous voilà aussi troublée que moi tout à l'heure.

HÉLÈNE.

Moi... je... je... ne... sais... vraiment...

RICHARD.

Vous... vous bégayez... presque comme moi !... (Avec joie, à part.) Et elle aussi ! (Haut.) Allons, mademoiselle, ne rougissez pas ! vous m'avez dérobé mon secret... laissez-moi pénétrer le vôtre.

HÉLÈNE, se levant.

Monsieur Richard, pas un mot de plus, je vous en prie, car vous touchez à une douleur plus profonde que vous ne le croyez.

RICHARD.

Et pourquoi ? quel obstacle pourrait empêcher cette union ?

HÉLÈNE.

Un obstacle invincible, (Montrant son cœur.) car il est là !

RICHARD.

Comment ?

HÉLÈNE.

Ceux à qui je dois tout, ma tante, mon oncle rêvent pour Tristan un grand mariage : ils veulent, pour soutenir, pour relever l'éclat de notre maison, qu'il épouse une femme riche ; et leur enlever cette espérance serait une ingratitude

dont je ne me rendrai jamais ni coupable, ni complice. (Mouvement de Richard.) Aussi, je vous en prie, monsieur Richard... ne parlons jamais de lui ! Et jurez-moi sur l'honneur que personne ne saura jamais ce que je vous ai confié.

RICHARD.

Je vous le jure, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Merci !

RICHARD, apercevant le comte qui entre.

Le comte !

(Il se tient un moment au fond à droite, puis va à la cheminée à gauche.)

HÉLÈNE.

Mon oncle !

(Elle se remet à l'ouvrage.)

SCÈNE II.

LE COMTE, entrant par le fond ; HÉLÈNE, à droite, assise et travaillant ; RICHARD, debout, à droite, au fond ; il passe à gauche pendant l'aparté du comte.

LE COMTE, à part et tenant à la main un cahier qu'il lit.

« Conseil d'administration, article premier. » (S'interrompant.) Je l'avais bien dit à ma mère ! je viens de m'expliquer avec Tristan, aussi clairement que possible, au sujet de Berthe... et il n'a pas eu l'air de comprendre... je suis sûr maintenant, à n'en pouvoir douter... que cette Hélène...

HÉLÈNE, souriant et toujours occupée à travailler.

Mon cher oncle a l'air bien soucieux, et quelque grave pensée le préoccupe... car il ne nous voit pas...

LE COMTE.

Ah ! que faites-vous là ?

HÉLÈNE.

Vous le voyez, je travaille.

LE COMTE, avec humeur.

Oui, toujours des objets de toilette... des colifichets.

HÉLÈNE, gaiement.

Mon Dieu, oui !... comme si j'étais une femme...

LE COMTE.

Une femme... dans votre position, une femme sensée... se dirait qu'il y a des personnes pour qui la futilité est plus qu'un défaut.

HÉLÈNE.

Ah ! le méchant oncle... comme il me traite mal... quand je m'occupe de sa famille... aïe !... au moment même (Portant son doigt à sa bouche.) où je verse mon sang pour lui et les siens. (Riant.) Mais vous aurez beau faire, monsieur, vous ne m'empêcherez pas...

LE COMTE.

Mon Dieu, ma chère, laissez là ces petites grâces, ces petites mines... qui sont fort gentilles quand on a seize ans, comme Berthe... mais qui, à vingt-deux ans...

RICHARD, s'avançant avec colère.

Monsieur !...

LE COMTE.

Ah ! mon cher monsieur Richard... vous voilà !... bien aimable de vous rendre à notre invitation. (Avec embarras.) Vous m'avez entendu ! je viens de gronder ma nièce...

HÉLÈNE, à part.

Et devant lui !

LE COMTE.

Mais vous le savez... qui aime bien...

RICHARD, cherchant à se modérer.

Vous... l'ai... l'ai... l'aimez beaucoup !

LE COMTE, à Richard.

Vous avez eu la bonté... en allant hier au soir au château de Trémazan, de vous charger de mes lettres ?

RICHARD.

Pour madame de Trémazan, madame de Nervac et M. de Pontcalec.

HÉLÈNE.

Eh ! mon Dieu... toute notre famille.

RICHARD.

Qui s'y trouvait réunie...

HÉLÈNE, travaillant toujours.

Prendre la peine de leur écrire... quand vous devez les voir tous... ce soir, au bal ! c'était donc bien important ?

LE COMTE.

Probablement.

RICHARD.

Ça en avait l'air du moins... car l'un a rougi... l'autre a pâli...

LE COMTE, lui faisant signe de se taire.

Silence ! (A part, passant à gauche.) J'espérais leurs réponses, ce matin de bonne heure... et rien encore... c'est singulier...

RICHARD, s'approchant d'Hélène toujours assise et travaillant ; il lui parle à demi-voix.

Est-ce que votre oncle est toujours d'aussi bonne humeur?

HÉLÈNE, de même.

Rarement!... Aujourd'hui par hasard... il est préoccupé... contrarié...

RICHARD, à part.

Et elle l'excuse encore !

LE COMTE, à Richard.

J'aurais quelques renseignements à vous demander sur votre visite au château de Trémazan... Vous plait-il, mon cher voisin, de faire un tour de parc?

RICHARD.

A vos ordres, monsieur.

(Il sort par le fond avec le comte en jetant sur Hélène un regard de compassion.)

SCÈNE III.

HÉLÈNE, TRISTAN, entrant par la droite sur la pointe du pied et regardant par le fond.

TRISTAN.

Enfin tu es seule !

HÉLÈNE, se retournant.

Toi, Tristan !

TRISTAN.

J'attendais avec impatience que mon père s'éloignât.

HÉLÈNE, se levant.

Pourquoi donc ?

TRISTAN.

Il y a, depuis hier, de grandes nouvelles.

HÉLÈNE.

En vérité !

TRISTAN.

Tu étais dans ton atelier de couture, impossible de t'aborder, de te raconter la visite de madame la marquise de Menneville, dans une toilette étourdissante ! dix pieds d'envergure au moins ! je suis désolé que tu ne l'aies pas vue.

HÉLÈNE.

Après ! pourquoi venait-elle ?

TRISTAN.

Pour importante affaire ! Un mariage qu'elle avait en tête pour ma cousine Berthe.

HÉLÈNE, à part.

Ah ! Richard a bien fait de s'en aller.

TRISTAN.

Mais ce qui m'a étonné, c'est l'expression de contrariété et presque de colère avec laquelle mon père a accueilli cette proposition d'alliance. Il s'est remis cependant, et touché, autant que possible, de l'honneur qu'on daignait nous faire, il a répondu que Berthe, bien qu'elle fût sa nièce, ne dépendait pas de lui, mais de M. de Ploërmel, tuteur nommé par la famille. Sur ce, madame la marquise, avec un sourire charmant, nous a fait une révérence adorable, comme dans un quadrille des Lanciers, et a disparu dans un flot de mousseline.

HÉLÈNE.

Eh bien ! alors, où est le mal ? et à quoi bon s'effrayer ?...

TRISTAN.

Attends donc ! J'avais laissé grand'mère causant, ce matin, dans un coin du salon avec Berthe, et je rencontrai dans une allée du parc mon père qui s'avançait en rêvant. Lui reprochant alors la manière froide et sèche dont il avait hier reçu la belle marquise, je lui en demandai la cause... Il m'a répondu gravement que lui et ma grand'mère avaient d'autres intentions sur Berthe.

HÉLÈNE, avec émotion.

Il serait possible !... et ces intentions ?...

TRISTAN.

Et bien !... ces intentions... (Regardant vers la gauche et apercevant Berthe qui s'avance en rêvant.) C'est Berthe !

HÉLÈNE.

Elle vient pour essayer sa robe. Va-t'en.

TRISTAN.

Non, non !... il faut avant tout que j'aie avec elle une explication...

HÉLÈNE.

Y penses-tu?

TRISTAN.

Pourquoi pas?

SCÈNE IV.

BERTHE, venant de la gauche, HÉLÈNE, assise et travaillant, TRISTAN.

BERTHE, entrant en rêvant et apercevant Tristan.

Ah! Tristan!... (A part.) Ce que vient de dire ma grand'-mère est bien singulier. (Levant la tête.) Bah!... essayons!...

TRISTAN, allant à Berthe et prenant le milieu du théâtre.

Quelle rencontre!... Moi qui avais une confidence à te faire!

BERTHE.

Et moi qui te cherchais pour te parler en secret.

HÉLÈNE, emportant sa robe.

Je m'en vais, alors.

BERTHE.

Reste!... toi, c'est nous!

TRISTAN.

A moins que cela ne te gêne?

BERTHE.

Et ne t'empêche de travailler?

HÉLÈNE.

Moi? Nullement, je n'écoute pas! (A part et se rasseyant.) Qu'est-ce que cela peut être?

TRISTAN, hésitant.

Sais-tu, petite cousine... que, depuis un an, tu es bien embellie!

BERTHE, de même.

Sais-tu, petit cousin, que, depuis un an, tu as beaucoup gagné, comme esprit et comme manières !

TRISTAN.

Tu crois ?

BERTHE.

Certainement.

TRISTAN, haussant les épaules.

Allons donc !

BERTHE.

Je le demande à Hélène.

TRISTAN.

Moi aussi.

HÉLÈNE, toujours travaillant.

Je n'ai pas regardé...

TRISTAN.

C'est aimable !...

BERTHE.

Aussi, tu ne seras jamais embarrassé pour te marier !

TRISTAN.

Et toi... avec ta fortune et ta jolie figure, les beaux partis ne te manqueront certes pas !

BERTHE.

Ah ! ni à toi non plus !

HÉLÈNE, cessant de coudre et les regardant tous deux.

Ah çà ! vous aviez des confidences à vous faire et vous ne vous faites que des compliments.

BERTHE.

Tu trouves !...

(Elle va s'asseoir près du bureau à gauche.)

HÉLÈNE.

Ça en a l'air !

TRISTAN.

C'est vrai. (Après un instant de silence, s'approchant de Berthe.) Berthe!...

BERTHE.

Tristan?...

TRISTAN.

Est-ce que tu n'as pas causé tout à l'heure dans le salon, en tête à tête avec grand'mère?

BERTHE.

Oui! Et toi? est-ce que mon oncle ne t'a pas pris sous le bras pour te faire part d'un projet?

TRISTAN.

Oui!... Eh bien! petite cousine, que penses-tu de ce projet?

BERTHE.

Petit cousin!... qu'en penses-tu toi-même?

TRISTAN, hésitant.

Je pense...

BERTHE, se levant avec crainte.

Eh bien?...

TRISTAN.

Je pense que tu es la plus charmante créature du monde, que l'homme que tu choisiras... sera le plus heureux homme de la terre... et j'ai répondu à mon père que je rendrais grâces au ciel, toute ma vie, d'avoir une sœur comme toi!

BERTHE, avec joie.

Une sœur!... Une sœur!... Mais tu ne m'aimes donc pas?... tu ne veux donc pas de moi?

TRISTAN.

Oh! je ne dis pas!

BERTHE.

Oh! ne t'embarrasse pas pour me le dire, va! je suis si contente, si heureuse!

TRISTAN, avec joie.

Tu ne m'aimes donc pas non plus?

BERTHE, de même.

Mais non! quel bonheur!

HÉLÈNE, à part.

Ils sont charmants!

TRISTAN.

Et mon père... qui m'assurait que tu ne pensais qu'à moi!

BERTHE.

Et grand'mère qui me disait que je te faisais perdre la tête! Je déclare à grand'mère que, pour rien au monde, je ne serai ta femme!

TRISTAN.

Je déclare à mon père que j'aimerais mieux mourir que d'être ton mari!

BERTHE.

Tiens! je t'aime de tout mon cœur!

TRISTAN.

Et moi, je t'adore! Ils nous disent de nous entendre. (Lui tendant la main.) Eh bien! nous nous entendons... Hélène en est témoin.

HÉLÈNE.

Je l'attesterai.

TRISTAN, d'un sérieux comique à Berthe.

Un mot, s'il vous plaît? Pourquoi, vous qui vantiez si haut mon esprit et mes manières, refusez-vous un cavalier aussi accompli?

BERTHE.

J'aimerais mieux ne pas le dire.

TRISTAN.

Et moi, je tiens à le savoir.

BERTHE.

Je le refuse, ce cavalier si charmant...

TRISTAN.

Parce que un autre vous paraît plus charmant encore ?...

BERTHE.

Allons donc! est-ce que c'est possible?...

TRISTAN.

Pourquoi alors?

BERTHE, à demi-voix.

Tais-toi!

TRISTAN, insistant.

Pourquoi?

BERTHE, à demi-voix, jetant les yeux du côté d'Hélène qui leur tourne le dos.

Parce que je voulais qu'il choisît une femme qui vaut bien mieux que moi... une femme que j'aime plus que tout au monde.

HÉLÈNE, à part.

O ciel!

TRISTAN, avec chaleur.

Parle... achève...

HÉLÈNE, se levant vivement.

La robe est finie!

BERTHE.

Ce n'est pas vrai...

TRISTAN.

Non!... non!... elle n'est pas finie!

HÉLÈNE, à Berthe.

Vois plutôt!...

BERTHE, passant près d'elle.

Je vois... je vois que ceci est encore à coudre...

HÉLÈNE.

Parce qu'il faut l'essayer d'abord.

BERTHE.

Nous avons le temps.

HÉLÈNE, la faisant passer devant elle.

Et s'il faut y retoucher?... s'il faut y refaire?...

BERTHE.

O mon Dieu! que tu es exigeante... Eh bien! soit... donne... et dépêchons-nous... nous revenons à l'instant...

(Elle s'élonce, en tenant la robe, dans la chambre à droite. — Hélène veut la suivre, Tristan la retient.)

SCÈNE V.

TRISTAN, HÉLÈNE.

TRISTAN.

Hélène!... un instant!

HÉLÈNE.

Et Berthe, qui va m'attendre.

TRISTAN.

Elle attendra sans se fâcher! Elle est si bonne... Un mot, de grâce!...

HÉLÈNE.

Que me veux-tu?

TRISTAN, après un instant de silence, et lui prenant la main.

Ai-je besoin de t'apprendre ce qui se passe là dans mon cœur?... Si le tien ne l'a pas compris... je suis bien malheureux!

HÉLÈNE, voulant retirer sa main.

Tristan!

TRISTAN, la retenant dans les siennes.

Oui, Hélène! oui, ma cousine chérie!... (Apercevant la comtesse qui entre par la porte du fond.) Dieu! grand'mère!

SCÈNE VI.

TRISTAN, LA COMTESSE, HÉLÈNE.

LA COMTESSE, voyant Tristan quitter la main d'Hélène, et s'éloigner d'elle.

Il paraît que je vous dérange?

TRISTAN.

Nullement, grand'mère!

LA COMTESSE.

Comment, nullement? Et pourquoi donc vous séparer si vivement quand je suis entrée? pourquoi tenais-tu la main d'Hélène?

TRISTAN.

Par affection... par amitié... S'il n'est pas permis d'aimer sa cousine, il faut renoncer à tous les liens du sang!... et je vous jure, grand'mère, que si sa main s'est trouvée par hasard dans la mienne... c'est dans les intentions les plus pures!

LA COMTESSE, s'asseyant à droite.

J'aime à le croire... mais en tous cas, Hélène ne devait pas le permettre... elle doit me comprendre!

HÉLÈNE.

Moi, madame!...

LA COMTESSE.

Je sais ce que je dis : vous avez trop de tact et d'esprit pour n'avoir pas deviné et compris nos espérances, à votre oncle et à moi, pour Berthe et pour Tristan, et pourtant, je m'en suis aperçue depuis longtemps, vous semblez prendre à tâche, en toute occasion, de renverser tous nos projets.

HÉLÈNE.

Moi!

LA COMTESSE.

D'attirer Tristan à vous par une coquetterie...

TRISTAN.

Grand'mère!

HÉLÈNE.

Moi! moi!...

LA COMTESSE.

Oh! mon Dieu! tout cela est fort innocent en apparence, votre mise est toujours plus simple que toutes les autres... mais cette simplicité elle-même, qui est une recherche... cet air de vous mettre en arrière pour qu'on vous mette en avant... cette affectation de fuir Tristan pour qu'il vous suive... et vous trouve seule... comme dans ce moment...

TRISTAN, avec force et l'interrompant.

Ma mère!... (Se calmant.) Je ne peux pas laisser outrager Hélène devant moi!... Fut-ce par ma mère elle-même!

HÉLÈNE.

Tais-toi! Tais-toi! Une pareille scène met le comble à toutes mes souffrances!

LA COMTESSE, se levant.

Toutes vos souffrances? Voilà un mot qui a droit de m'étonner dans votre bouche, Hélène! Je croyais... jusqu'à présent, avoir mis fin à toutes vos souffrances, et non pas les avoir causées...

HÉLÈNE.

Mais... ma tante... je n'ai pas dit...

LA COMTESSE.

Mais, puisque vous l'oubliez... je vous dirai à mon tour que si quelqu'un a droit de se plaindre, ce n'est pas vous, c'est moi! moi qui, pour prix de mes bienfaits, me vois enlever, par vous, ce que j'ai de plus cher, le respect de mon petit-fils, sa tendresse!...

TRISTAN.

Mais, grand'mère...

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison, Hélène... celle qui jette un tel trouble dans la maison qui l'a accueillie... celle qui blesse si cruellement le cœur de ceux qui ont tout fait pour elle... oh! celle-là est bien à plaindre... et je conçois que vous parliez de vos souffrances! Adieu! (A Tristan.) Votre bras, Tristan! Venez... venez!...

(Elle sort avec Tristan.)

SCÈNE VII.

BERTHE, HÉLÈNE, tombant sur un siége à gauche, et se cachant la tête dans ses deux mains.

BERTHE, sortant de la chambre à droite.

Ah! qu'as-tu donc? Pourquoi pleurer ainsi?

HÉLÈNE.

Ma tante! elle ne m'aime plus! elle ne m'estime plus!... elle se repent de ce qu'elle a fait pour moi!

BERTHE.

Hélène! Hélène!...

HÉLÈNE.

Oui!... je le vois enfin! je leur pèse! je les gêne! ils voudraient être délivrés de moi!

BERTHE.

C'est impossible! La douleur t'égare!...

HÉLÈNE.

Non! On ne se trompe pas là-dessus!... Mille souvenirs que je ne voulais pas croire... mille soupçons que je repoussais comme indignes d'eux et de moi... renaissent un à un... et m'éclairent...

BERTHE.

Quels souvenirs?... quels soupçons?... quelles paroles?..

HÉLÈNE.

Si tu avais entendu de quel accent ma tante m'a parlé! eh bien!... elle! ce n'est rien!... je déplais encore plus à mon oncle! Quand je viens m'asseoir à table... oh! je le comprends bien maintenant!... il se dit tout bas : Encore elle! ses regards, sa voix, semblent me reprocher la place que j'occupe! le vêtement que je porte... le pain qu'il me donne!... (Avec désespoir.) Et il faut bien que j'accepte tout cela pourtant, puisque je n'ai rien... puisque je ne suis rien!

BERTHE.

Hélène! chère Hélène!...

HÉLÈNE, se levant.

O mon père! mon père!... A quelle humiliation ta fille est-elle réduite... et pourquoi, en me laissant la pauvreté, m'as-tu légué la noblesse? Si j'étais une fille de paysan, je travaillerais à la terre; si j'étais ouvrière, je gagnerais ma vie dans les manufactures; fille d'un bourgeois, je donnerais des leçons de musique, de dessin; mais une Ploërmel!... il faut qu'elle vive des bienfaits des autres!... à la charge des autres!... et encore je suis jeune maintenant... et tant qu'on est jeune on paye sa bienvenue avec sa jeunesse même, on s'acquitte en bonne grâce, en gaieté, en bons offices, en beauté même... puisqu'on fait honneur à ses hôtes... Mais vieille, on n'est plus qu'un fardeau, et, repoussée avec dédain ou accueillie avec regret, forcée souvent de payer l'hospitalité qu'on reçoit... par une sorte de domesticité... Oh! je voudrais être morte!

BERTHE.

Morte!... Et ceux qui t'aiment!...

HÉLÈNE.

Oui!... toi!... Tu as raison... je suis ingrate!

LE COMTE, en dehors.

Oui... ma mère!...

BERTHE.

Je les entends ! ce sont eux !

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, entrant par le fond; BERTHE, HÉLÈNE, à droite.

LE COMTE, parlant à la comtesse.

Oui, ma mère... rien depuis ce matin ! et c'est dans ce moment... à l'instant même que je reçois... (Se retournant et apercevant Berthe et Hélène.) Mesdemoiselles, laissez-nous !

BERTHE.

Oui, mon oncle. (Bas, à Hélène qu'elle emmène.) Viens!... viens!... je ne veux pas qu'ils te voient pleurer.

(Elles sortent par le fond.)

LA COMTESSE.

Ah ! c'est du château de Trémazan !

LE COMTE, se dirigeant vers la table à droite.

Oui, les lettres que nous attendions.

LA COMTESSE, pendant que le comte parcourt vivement la première lettre qu'il vient de décacheter.

Nos chers parents ont mis le temps à nous répondre... mais j'aime mieux que leurs résolutions aient été mûrement réfléchies...

(Elle s'assied près de la table à droite.)

LE COMTE.

O ciel !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc ?...

LE COMTE, qui s'est assis de l'autre côté de la table.

M. de Pontcalec, qui refuse net... un oncle ! un oncle au même degré que moi ! quel égoïsme ! et sous quel prétexte ?

« Mon château n'est que suffisant pour moi... et je ne pourrais, sans me gêner beaucoup... » Est-ce que nous ne nous sommes pas gênés, nous, pendant trois ans...

LA COMTESSE.

Cela ne m'étonne pas de lui... Mais, donnez! (Prenant une lettre des mains du comte.) Donnez, je suis sûre que madame de Nervac, une femme charmante dont je connais le cœur... (Lisant.) « Mon cher cousin, une femme prudente n'introduit jamais chez elle une personne plus jolie qu'elle, et, à aucun prix, je ne consentirais à recevoir Hélène. »

LE COMTE, avec colère.

C'est admirable! et, en attendant, il faut que nous restions chargés de ce fardeau, que nous compromettions notre fortune!

LA COMTESSE.

Et nos projets les plus chers!

LE COMTE.

Notre avenir!

LA COMTESSE.

L'avenir de nos enfants.

LE COMTE.

Égoïste!... égoïste!... il n'y a que des égoïstes dans le monde!... et je parie que madame de Trémazan elle-même, qui est millionnaire... (Il a décacheté la lettre avec dépit.) « Merci, mon cher oncle... » (S'interrompant.) Que vois-je!... « Merci mille fois de l'occasion que vous m'offrez d'être utile à notre charmante Hélène... » Ah! enfin, en voilà donc une qui comprend la famille!

LA COMTESSE.

Les devoirs de la parenté!... Achevons, mon fils... achevons!...

LE COMTE, lisant.

« Je ne puis recevoir notre cousine... »

LA COMTESSE.

O ciel !...

LE COMTE, continuant.

« Mon château est plein jusqu'aux combles; puis de grandes réparations m'empêcheront d'habiter Trémazan cette année, le temps de sécher les plâtres, et vous comprenez que cette pauvre Hélène... » (S'interrompant avec colère, se levant et mettant la lettre sur la table.) C'est par humanité qu'elle met sa parente à la porte.

(Il passe à gauche.)

LA COMTESSE, prenant la lettre sur la table et continuant.

« Mais rassurez-vous, il se présente pour elle une occasion délicieuse, admirable ! Et comme les bonnes nouvelles ne peuvent arriver trop tôt, j'écris par le même courrier à notre chère petite cousine, pour lui exprimer votre désir et lui annoncer ce que j'ai le bonheur de faire pour elle. » Eh ! mais, quand j'y pense... « Lui exprimer votre désir... » Il doit alors être en même temps arrivé pour Hélène une lettre...

LE COMTE.

Qu'il faut l'empêcher d'ouvrir... et je cours... C'est elle !...

LA COMTESSE.

Comme elle est pâle !

SCÈNE IX.

LE COMTE, debout à gauche, HÉLÈNE, paraissant à la porte du fond, LA COMTESSE, assise à droite près du guéridon.

HÉLÈNE, tenant une lettre à la main.

Madame de Trémazan, notre cousine, m'apprend, mon oncle, que vous ne voulez plus me garder auprès de vous.

LE COMTE.

Je n'ai pas dit cela.

HÉLÈNE.

Voici sa lettre.

LE COMTE, *à part.*

Quelle indiscrétion !...

HÉLÈNE.

Vous lui demandiez pour moi un asile... qu'elle ne peut m'accorder... mais une de ses amies, la riche lady Evendale, qui habite Édimbourg, cherche une demoiselle de compagnie qui soit Française... elle me propose cette place.

LA COMTESSE, *avec indignation.*

Une Lesneven !

LE COMTE.

Quelle indignité !

LA COMTESSE, *se levant.*

Soyez sûre, Hélène, que malgré cette lettre, que je regrette... vous avez toujours ici... un asile et une mère.

HÉLÈNE.

Une mère !... Oh ! merci de cette parole, ma tante, elle me fait du bien... (*Avec effort.*) Mais quant à cet asile... c'en est fait... il n'est plus le mien.

LE COMTE.

Que dites-vous ?

HÉLÈNE.

Que je ne gênerai plus personne !... que je ne serai plus un fardeau pour personne, car je quitte cette maison pour n'y plus revenir.

LE COMTE.

Partir pour l'Écosse !..

LA COMTESSE.

Près de lady Evendale, vous !

HÉLÈNE, avec dignité.

Non, madame, rassurez-vous.

LE COMTE.

Près de qui alors vivrez-vous ?

HÉLÈNE.

Je vivrai seule.

LA COMTESSE.

A votre âge !

HÉLÈNE.

J'ai vingt-deux ans, ma tante !

LE COMTE.

Sans fortune !...

HÉLÈNE.

J'ai les diamants de ma mère.

LA COMTESSE.

Avec votre nom !

HÉLÈNE.

Je n'y manquerai jamais !

LA COMTESSE.

Non, c'est impossible... et je vous défends...

HÉLÈNE.

Vous me défendez...

LA COMTESSE.

Oui ! je vous défends de partir... au nom de ce que j'ai fait pour vous !

HÉLÈNE, avec vivacité.

Eh ! ne voyez-vous pas que c'est par respect pour ces bienfaits même que je pars ? Que c'est par reconnaissance... par tendresse... (Mouvement de la comtesse.) Ah ! vous m'aimez encore aujourd'hui !... il ne s'est rien dit, entre nous, d'irréparable ! Mais si je restais... chaque jour ma présence vous deviendrait plus pesante... chaque jour vos paroles devien-

draient plus amères... vous gâteriez vos bienfaits... et moi, je les oublierais peut-être !... Non! non! séparons-nous... quand le souvenir de tout ce que je vous dois est encore pur et vivant dans notre âme... quittons-nous, quand nous pleurons encore de nous quitter!... Adieu!

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE X.

LES MÊMES; BERTHE, TRISTAN et RICHARD, entrant par le fond.

BERTHE.

Venez, venez, arrêtons-la!

LE COMTE et LA COMTESSE.

M. Richard!

HÉLÈNE.

Tristan!

BERTHE.

Oui, M. Richard, Tristan, que j'ai amenés ici, à qui j'ai raconté cette odieuse lettre... Ils empêcheront Hélène de s'éloigner... (A Tristan.) N'est-ce pas?...

TRISTAN.

Non!... (Descendant en scène.) Hélène a raison!

BERTHE.

Raison!...

TRISTAN.

Oui! elle a raison de partir!

LE COMTE.

Mon fils!...

TRISTAN.

C'est comme votre fils que je parle, mon père... c'est comme héritier de votre nom... et je dis qu'elle... qui porte ce même nom... ne peut pas... ne doit pas accepter des

bienfaits qui gênent... une hospitalité qui pèse... et qu'elle ne peut pas rester ici... à moins d'y rester... non plus comme une inférieure ou une obligée, mais comme notre égale à tous... comme maîtresse ainsi que nous tous... comme votre fille... enfin comme ma femme...

(Il passe auprès d'Hélène.)

TOUS.

Sa femme !...

RICHARD.

Bravo !

LE COMTE.

Mon fils ! oubliez-vous...

TRISTAN.

Oh ! je sais bien... que je ne peux pas l'épouser sans votre consentement... et je ne le voudrais pas... elle ne le voudrait pas elle-même... mais pourquoi me le refuseriez-vous ?

LE COMTE.

Pourquoi ?...

TRISTAN.

Oui ! ne vouliez-vous pas me marier à Berthe ?

BERTHE.

C'est vrai !

TRISTAN.

Eh bien !... n'est-elle pas ma cousine comme Berthe ?

RICHARD, bas.

Bra... a... vo !...

TRISTAN.

N'est-elle pas noble comme Berthe ?...

RICHARD, bas.

Bra... a... avo !...

TRISTAN.

N'est-elle pas belle comme Berthe ?...

BERTHE.

Mille fois plus.

RICHARD.

Pas... ās... mille fois !

TRISTAN.

Que lui manque-t-il?... elle n'est pas riche? Ah! Dieu merci... ce mot-là n'a jamais compté pour vous... et c'est l'honneur de la noblesse de ne pas demander à quelqu'un ce qu'il a... mais ce qu'il est...

LA COMTESSE.

Tristan... n'oublie pas...

TRISTAN, allant à la comtesse.

Pas encore! pas encore!... grand'mère... laissez-moi dire ce que j'ai dans le cœur! car je le sens, c'est toute ma vie qui se décide en ce moment. Vous m'aimez comme une Lesneven doit aimer... avec grandeur! pour que je sois digne de mon nom!... Eh bien!... c'est à votre réponse à décider!... Je vous l'ai dit!... je suis également propre, peut-être, au bien et au mal... Si vous me refusez Hélène, je suis perdu... tout ce que j'ai de généreux... de supérieur... peut-être... s'en va, se flétrit... (Avec passion.) Mais si vous me l'accordez...

HÉLÈNE.

Tristan! De grâce!...

TRISTAN, avec tendresse.

Oh! tais-toi aussi!... tais-toi!... ou plutôt ne réponds que quand tu m'auras entendu... compris... (Lui prenant la main avec tendresse.) O chère compagne de mon enfance, tu ne sais donc pas... que jeune homme, au milieu des plaisirs de Paris et des folies de mon âge... ta seule image suffisait pour m'arrêter dans mes égarements.

HÉLÈNE.

Tristan!... Tristan!...

TRISTAN.

Tu ne sais donc pas que quand je suis ici, près de toi... te tenant la main... le seul son de ta voix, la seule lumière de ton regard... me transforment, me métamorphosent... Oui!... ce que je viens de dire est vrai!... ma vie dépend de toi... Veux-tu que je sois quelque chose?... je le serai... veux-tu que je relève notre nom?... je le relèverai! veux-tu mon âme... veux-tu ma vie, chère Hélène, veux-tu être à moi?...

LE COMTE.

Est-ce tout, enfin?...

LA COMTESSE, avec colère.

Laissez parler Hélène... car il paraît que nous ne sommes plus rien dans cette maison.

LE COMTE, avec dépit.

Voyons, Hélène... répondez!... puisque vous êtes l'arbitre de la famille.

BERTHE, bas à Hélène.

Dis oui! dis oui!

HÉLÈNE.

Je vais répondre, mon oncle! (A Tristan.) Cher Tristan... l'émotion que m'ont causée tes paroles... je ne peux te le dire... tu ne le sauras jamais...

TRISTAN.

Mais...

HÉLÈNE.

Mais je ne puis accepter!...

TRISTAN.

Eh! pourquoi? Grand Dieu!

HÉLÈNE.

Pourquoi? Tu m'arraches un secret pénible... mais je dois ce retour à ta confiance!

TRISTAN.

Ce secret, quel est-il?...

HÉLÈNE, avec émotion.

C'est... c'est que... j'aime quelqu'un...

TRISTAN, tombant dans un fauteuil à droite.

Ciel!

RICHARD, bas à Hélène.

Comment? Qu'osez-vous dire?

HÉLÈNE, bas.

Silence, de grâce!

RICHARD, à part.

Brave cœur!

HÉLÈNE, après un effort.

Adieu!

BERTHE.

Hélène! Hélène... où vas-tu?

HÉLÈNE.

Personne ne le saura jamais!

(Berthe va pour s'élancer après elle.)

RICHARD, à part.

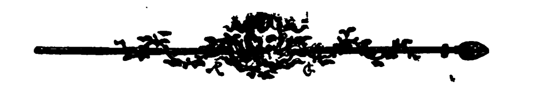
Excepté moi, je l'espère!

LA COMTESSE.

Ah! l'ingrate!

(Le comte et Richard sont à gauche, Hélène au milieu du théâtre embrasse Berthe et sort. — Tristan est tombé dans un fauteuil à droite La comtesse près de lui cherche à le consoler.)





ACTE TROISIÈME

A Paris, dans l'hôtel de la marquise de Menneville. — Un petit salon très-élégant : porte au fond; au second plan, deux portes, et au premier plan, deux croisées latérales; à gauche, un canapé; à droite, une table sur laquelle sont placés des livres, des dessins, des gravures de mode.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRISTAN, seul sur le canapé à gauche, puis JOSÉPHINE.

TRISTAN.

Il est de trop bonne heure, je le conçois, pour que madame la marquise de Menneville soit visible... mais elle aura mon petit mot... (A Joséphine qui entre par la porte à droite.) Eh bien, mademoiselle?

JOSÉPHINE.

Madame la marquise me charge de dire à monsieur le vicomte qu'elle aura l'honneur de recevoir à trois heures, ou ce soir, monsieur de Lesneven, son père, et sa famille...

TRISTAN.

A merveille!

JOSÉPHINE.

Que madame se rappelle parfaitement avoir vus, il y a à peu près deux ans, dans leur château de Lesneven, en Bretagne. Madame aurait bien voulu répondre par écrit... mais elle est toute à son bal de samedi prochain!... Les préparatifs

nous absorbent, les demandes d'invitation nous accablent !... C'est tout simple !... quand on est sœur d'un directeur général !... directeur général d'un chemin de fer, qui nous appartient...

TRISTAN.

Oui... vous recevez, dit-on, l'ambassadeur de Perse...

JOSÉPHINE.

Avec son bonnet noir, ses diamants, et tous les officiers de sa suite... Aussi vous comprenez...

TRISTAN.

Si je comprends... Je vous laisse. (Tirant sa montre et à part.) Midi ! J'aurai le temps de donner un coup d'épée à mon adversaire, et d'être revenu pour présenter mes parents. (A Joséphine.) A trois heures !...

(Il va pour sortir. Joséphine est remontée vers la droite.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; RICHARD, LE DUC.

TRISTAN.

Monsieur le duc de Penn-Mar !... Richard, que je n'ai pas vu depuis deux ans !

RICHARD.

Tu étais en Angleterre, quand je suis parti pour Beyrouth, d'où je reviens.

LE DUC.

Avec le titre de consul.

RICHARD, montrant le duc.

... je lui dois !...

TRISTAN.

Et que viens-tu faire ici ?

RICHARD.

Remercier madame de Menneville de son invitation de bal.

TRISTAN.

Tu connais donc la marquise ?

RICHARD.

Je l'ai rencontrée l'autre jour aux Affaires étrangères.

LE DUC.

Où il est attaché...

RICHARD.

Grâce à lui...

JOSÉPHINE, s'avançant, au duc et à Richard.

Ces messieurs voudraient-ils bien me donner leurs noms pour madame la marquise... (Le duc lui remet sa carte. — A Richard.) Et monsieur?...

RICHARD, qui a cherché sa carte, et ne l'a pas trouvée.

Dites que c'est M. Richard de Ker... Ker... (Bégayant.) dites-lui ça...

(Joséphine sort en riant.)

TRISTAN, riant.

Ah ! c'est bien lui !...

LE DUC.

Et vous-même, monsieur le vicomte, qu'est-ce qui peut vous amener de si bonne heure chez la marquise?...

TRISTAN.

Moi, je venais lui demander, ce qu'elle a bien voulu m'accorder, une audience pour mon père et ma grand'mère.

RICHARD.

Ils ont quitté leur château de Bretagne?

TRISTAN.

Je les attends aujourd'hui même ; ils viennent à Paris pour affaires ; et comme ils auront grand besoin, à ce qu'il paraît, de madame de Menneville et de son crédit... je les

amène tous, à trois heures... même ma petite cousine, Berthe de Lesneven.

LE DUC, vivement.

Mademoiselle de Lesneven !

RICHARD.

Mademoiselle Berthe !

TRISTAN.

Eh ! oui ! Ce nom a l'air de produire sur vous deux un effet...

LE DUC.

Une jeune personne que l'on dit charmante...

RICHARD.

Et... et... et... qui l'est plus que jamais, à ce qu'il m'a semblé; car je l'ai vue depuis mon retour !...

LE DUC.

N'aviez-vous pas encore, en Bretagne, une autre cousine... dont chacun répétait les louanges ?...

TRISTAN, avec émotion.

Ma cousine Hélène !...

LE DUC.

J'ai entendu dire, je crois, qu'elle avait fait un riche mariage en Angleterre... en Écosse ?...

TRISTAN, avec émotion.

Je ne le pense pas... Mais pardon, monsieur le duc, de vous quitter si vite... une affaire importante...

LE DUC.

Oh oui ! j'en ai entendu parler au Jockey-Club !

TRISTAN.

Précisément, et je n'ai que le temps de laisser un mot à l'hôtel pour prévenir mon père... (Saluant.) Monsieur le duc... (A Richard, qui s'est assis près de la table à droite.) Adieu, mon ami.

LE DUC, à Tristan au moment où il sort.

Bonne chance !

SCÈNE III.

LE DUC, RICHARD.

RICHARD, étonné.

Bonne chance !... Pourquoi ?

LE DUC, souriant.

Parce que je crois qu'il va se battre.

RICHARD, se levant.

Mais c'est affreux... c'est indigne !

LE DUC.

L'indignation te va bien... à toi qui l'autre jour encore... et pour moi...

RICHARD.

Ce n'était pas ma faute... impossible de... trouver une... pa... parole... ce qui faisait rire... mon adversaire... et plus j'étais furieux... plus je bégayais, et plus il riait ! Ma foi, j'ai appelé à mon aide la langue des signes... je lui ai donné...

LE DUC, d'un air de reproche.

Un soufflet !

RICHARD.

Que veux-tu ! On parle co... comme on peut !

LE DUC.

Et tout cela à propos d'une plaisanterie... sur moi et sur Diana !

RICHARD, avec colère.

Une dan... danseuse !

LE DUC.

Calme-toi... c'est rompu !... Je paye ses dettes ! Je l'ai promis !... et tout est fini entre nous !

RICHARD.

Très-moral! mais cela ne suffit pas. Il faut te marier.

LE DUC.

Moi!...

RICHARD.

C'est de rigueur. Un ambassadeur garçon ne représente qu'une moitié de son pays... et pas la plus belle encore.

LE DUC, riant.

Admirable! Il semble que tout le monde se soit donné le mot pour me marier, et c'est ce qui m'a causé tout à l'heure ce mouvement de surprise, dont Tristan de Lesneven s'est aperçu. On me propose un mariage... que tu vas me conseiller aussi... j'en suis sûr.

RICHARD.

Lequel?

LE DUC.

Un mariage avec sa cousine Berthe de Lesneven.

RICHARD, à part.

O ciel!

LE DUC.

Te voilà comme tout le monde! tu vas t'écrier que c'est une dot superbe... une jeune personne charmante!

RICHARD.

C'est vrai.

LE DUC.

Tu crois?

RICHARD, embarrassé.

Non... non!...

LE DUC.

Comment?

RICHARD, de même.

C'est-à-dire, oui.

LE DUC.

Alors il faut accepter... il faut conclure à l'instant même...

RICHARD, bégayant.

Pas... pas... pas du tout... je n'ai pas dit cela.

LE DUC.

Et tu as raison... car j'ai une idée... une autre idée... un rêve, presque une passion !...

RICHARD, vivement.

Qui vaut mieux !

LE DUC.

Qu'en sais-tu ?

RICHARD.

Je veux dire que tu la connais mieux que moi.

LE DUC.

Eh non ! je ne la connais pas !

RICHARD.

A... a... allons donc ! Tu sais du moins son nom ?

LE DUC.

Pas le moins du monde.

RICHARD, riant.

C'est tout à fait... comme dans les co... co... comédies !

LE DUC.

Et pourtant rien de dramatique dans notre rencontre... Je n'ai pas arrêté ses chevaux qui s'emportaient, je ne l'ai pas arrachée de son appartement en flammes... C'est un poëme qui a commencé en prose. Pendant que tu étais à Beyrouth, je revenais, le mois dernier, de Turin, où j'avais été envoyé en mission ; je revenais par le chemin de fer, lorsque à Lyon monta dans le wagon où j'étais une jeune dame d'une mise élégante et simple. Jamais rien de plus gracieux, de plus ravissant ne s'était offert à mes yeux. Il y avait en elle une candeur, une modestie et en même temps un air de grande dame qui commandait le respect. Quelques

services de voyage, que je fus assez heureux pour lui rendre, me permirent d'entrer en conversation, et pendant toute une journée, passée souvent en tête à tête avec elle... c'était... c'était d'abord un son de voix enchanteur... et puis, sur tous les sujets, une causerie simple, aimable, spirituelle, et un bon sens, une raison... la raison dans une bouche aussi charmante ! c'est à vous rendre fou !... Aussi, je n'eus plus qu'une idée, qu'un désir : la connaître ; mais malgré tous les efforts de ma diplomatie, impossible de découvrir qui elle était, ce qui l'avait conduite à Lyon ; et lorsque, en arrivant à Paris, je lui demandai, le plus respectueusement du monde, la permission de me présenter chez elle, elle me répondit par un sourire et par une petite phrase pleine de goût et de convenance, qui, me faisant comprendre l'indiscrétion de ma demande, me laissa déconcerté, interdit... dépité... et pendant ce temps, elle avait disparu.

RICHARD.

Et tu ne l'as pas cherchée ?...

LE DUC.

Partout : dans nos salons... dans nos bals... dans nos spectacles... et toujours sans la rencontrer. (La porte de droite s'ouvre.) Silence ! c'est la maîtresse de la maison ; celle-là, je te le jure, ne ressemble en rien à mon inconnue ! c'est la futilité parisienne... dans sa plus admirable expression !

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, entrant avec JOSÉPHINE, LE DUC, RICHARD.

LA MARQUISE, s'adressant à Joséphine.

Comment, mademoiselle, ma robe n'est pas encore arrivée !... et vous ne m'en dites rien, et vous êtes là d'une tranquillité !... Mais que l'on coure, que l'on envoie à l'instant même.

JOSÉPHINE, sortant par le fond.

Oui, madame.

LA MARQUISE, apercevant le duc et Richard.

Ah ! monsieur le duc !... (A Richard.) Monsieur... Pardon... messieurs... de mon émotion ! Imaginez-vous, monsieur le duc, une chose inouïe, inconcevable, qui n'arrive qu'à moi ! Il y a ce matin à la Marche un steeple-chase, des courses, pour lesquelles doit venir me prendre la belle duchesse de San-Leone, la beauté à la mode. Eh bien !... le croiriez-vous ?... il est une heure... et je n'ai pas encore ma robe du matin... ma couturière ne me l'a pas envoyée... (Avec terreur.) et si elle ne l'envoie pas... comprenez-vous ?

LE DUC.

C'est à faire frémir...

LA MARQUISE.

Aussi... vous le voyez, je n'ai pas deux idées de suite, je n'y suis plus, je n'existe plus.

RICHARD.

Ca... almez-vous, de grâce...

LA MARQUISE.

C'est plus fort que moi ! quand j'attends une robe... cela me met dans une inquiétude... dans une espèce de fièvre nerveuse...

LE DUC.

Madame !...

LA MARQUISE, s'asseyant sur le canapé à gauche.

Mais, vous voilà... je prendrai sur moi... je vous le promets !

LE DUC.

Ah ! quand vous le voulez... vous avez un courage !...

LA MARQUISE.

N'est-ce pas ? (Prêtant l'oreille.) Écoutez !... (Les deux hommes écoutent ainsi qu'elle.) J'ai cru que l'on venait... que c'était ma

robe... Ah ! si Hermance était exacte... ce serait la perfection... mais elle ne l'est pas... mais elle ne peut pas l'être... on se la dispute... on se l'arrache. (Au duc.) Vous connaissez Hermance, monsieur le duc ?

LE DUC.

Oui... de nom.

LA MARQUISE.

Hermance, voyez-vous, n'est ni une couturière, ni une marchande de modes; elle est tout cela à la fois, c'est le génie, c'est le goût, c'est l'inspiration ! La femme de député qui arrive de son département, la bourgeoise qui trône à son comptoir, sortiraient de ses mains transformées et grandes dames de pied en cap !

RICHARD.

Comme Mi... Minerve du cerveau de Jupiter !

LA MARQUISE, écoutant encore.

Chut !... Non... ce n'est pas elle... elle ne viendra pas... C'est un chagrin ajouté à tous ceux qui m'accablent... car ma vie en est faite.

LE DUC.

Allons donc ! tout vous vient à souhait.

LA MARQUISE.

Oui... au premier coup d'œil, chacun me croit heureuse !... je suis veuve ! je suis riche ! mon frère est directeur général... j'ai personnellement quelques succès dans le monde... on ne parle que de moi, en ce moment... de moi et de mon bal... tout semble me sourire. Eh bien ! non... il y a là une peine secrète qui me tuera !...

(Elle se lève et passe à droite.)

LE DUC.

Comment ?

LA MARQUISE.

Vous vous rappelez, l'autre jour... à l'ambassade de Russie...

LE DUC.

Vous étiez la reine de la soirée.

LA MARQUISE, avec dépit.

Non... je ne l'étais pas, et voilà ce qui me rend si malheureuse ! Est-ce que vous n'avez pas vu cette petite bourgeoise, que je déteste, et que tout le monde entourait d'une manière si scandaleuse ?

LE DUC.

Ah ! madame de Berny !

LA MARQUISE, avec impatience.

De Berny! Où avez-vous pris d'abord que cette petite femme de banquier eût un *de* que vous lui donnez toujours?... et apprenez-moi, de grâce, ce qu'elle a de si extraordinaire pour affoler ainsi tout le monde, à commencer par vous, monsieur le duc.

LE DUC.

Moi !...

LA MARQUISE.

Vous-même ! qui faites toujours son éloge ! on la trouve jolie ! jolie ? avec son nez en l'air, sa bouche en cœur, et sa taille de poupée ! C'est de la beauté qui ressemble à la fortune de monsieur son mari. Ça ne s'explique pas... Et sa toilette !... des diamants, toujours des diamants... elle ne sort pas de là... (S'asseyant dans un fauteuil à droite.) Pourquoi ne s'habille-t-elle pas tout de suite avec des billets de banque? ce serait bien plus riche.

RICHARD.

Et... plus dangereux pour elle : la robe risquerait trop d'être déchirée.

LE DUC, à la marquise.

Permettez... voilà qui rend ma négociation beaucoup plus difficile; car je venais ce matin, madame, en ambassade pour une grave affaire qui dépend de vous.

LA MARQUISE.

De moi ? Parlez vite.

LE DUC.

M. de Berny... (Se reprenant.) Non... j'ôte le *de*, ne nous fâchons pas. M. Berny, mon banquier, désirait vivement, cela doit vous flatter, être invité à votre grand bal de l'ambassade persane.

LA MARQUISE, réprimant sa colère.

Lui !... C'est-à-dire, sa femme !

LE DUC.

J'atteste que sa femme ne m'en a pas dit un mot. Et, présumant trop peut-être de mon faible crédit auprès de vous... j'ai osé lui promettre une invitation.

LA MARQUISE, se levant.

Monsieur le duc !...

LE DUC.

Modérez-vous, de grâce !

LA MARQUISE.

Se modérer !... Vous allez juger vous-mêmes, messieurs, si cela est possible. — Je me modère. — Fière du succès qu'elle croit avoir obtenu l'autre soir à l'ambassade moscovite, madame Berny a dit dans son salon, devant des amies intimes qui me l'ont répété : « *La guerre de Perse* ne sera « pas plus favorable à madame de Menneville que *la guerre* « *de Russie :* je la battrai chez elle comme ailleurs. » Elle l'a dit !

LE DUC, gravement et secouant la tête.

Je ne savais pas que les choses en fussent là.

RICHARD.

Et que les hostilités...

LE DUC.

Fussent déjà commencées. (Souriant.) Malgré cela, en notre

qualité de diplomates, mon ami Richard et moi nous demandons s'il n'y aurait pas moyen d'intervenir...

RICHARD.

Comme mé... mé... diateurs entre les parties bel... bell... belligérantes !

LA MARQUISE, d'un ton solennel.

C'est une question de dignité ! Madame Berny...

LE DUC.

Ne prononcez pas encore, réfléchissez, de grâce ; nous attendrons votre réponse.

RICHARD.

Je reviendrai la chercher moi-même aujourd'hui. (A part.) Mademoiselle Berthe sera ici à trois heures.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; JOSÉPHINE, accourant par la droite.

JOSÉPHINE.

La robe de madame !

LA MARQUISE, poussant un cri de joie.

Ma robe ! Ma robe ! ah ! quel bonheur ! Pardon, messieurs, vous permettez ?

LE DUC.

C'est trop juste ; nous vous laissons.

RICHARD.

Les affaires avant tout.

(Ils sortent par le fond.)

LA MARQUISE.

Ma robe !... ma robe ! ah ! je n'espérais plus. (A Joséphine.) Je n'y suis pour personne, personne, entendez-vous ?

(Elle s'élance dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, seule.

Cela va sans dire. Déranger madame en un pareil moment... ah bien! oui... personne ne s'y exposerait... pas même un adorateur... si elle en avait! Mais il faut lui rendre justice... la toilette lui prend tout son temps. (Remontant le théâtre et écoutant.) Eh! mon Dieu!... qu'est-ce que j'entends? Est-ce qu'il nous viendrait du monde? et moi qui n'ai pas prévenu Jean de ne laisser monter personne!

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, BERTHE, JOSÉPHINE.

LE COMTE, à Joséphine.

Voulez-vous, mademoiselle, annoncer à madame la marquise le comte de Lesneven, sa mère et sa nièce qui sont attendus par elle?

JOSÉPHINE.

Je le sais, monsieur; mais je crains que dans ce moment ce ne soit impossible.

LE COMTE.

Mais je vous répète que madame la marquise nous attend ce matin.

LA COMTESSE.

Elle nous l'a fait dire par mon petit-fils.

JOSÉPHINE.

Oui, mais madame est en affaires.

LA COMTESSE, avec dignité.

Allez, mademoiselle, allez.

(Joséphine sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, BERTHE, LE COMTE.

LA COMTESSE, s'asseyant sur le canapé à gauche.

Ne pas recevoir la famille Lesneven !

BERTHE, debout, s'appuyant sur le dos du canapé.

Mais, ma grand'mère, êtes-vous sûre que Tristan ne se soit pas trompé ? il est si étourdi ! l'avez-vous vu ?

LA COMTESSE.

Nous avons trouvé, à notre arrivée, un mot de sa main : « Mes chers parents, la marquise de Menneville vous attendra chez elle, ce matin ou ce soir, à votre choix. » Et comme votre oncle était pressé...

LE COMTE, se promenant avec agitation.

Oh ! oui ! Très-pressé.

LA COMTESSE.

Il ajoutait : « Priez Berthe de vous accompagner, la marquise désire la connaître et je la lui ai promise. »

BERTHE, riant.

Me voici ! (Regardant le comte.) Mais comme vous avez l'air agité, mon oncle !

LE COMTE.

Ce n'est rien, mon enfant.

BERTHE.

Et ma grand'mère aussi !

LA COMTESSE.

Faire attendre la famille Lesneven !

LE COMTE, s'asseyant près d'elle sur le canapé à gauche, pendant que Berthe s'asseoit près de la table à droite et parcourt des gravures de modes.

Eh ! oui, sans doute, c'est très-inconvenant ! Mais calmez-

vous, ma mère, et tâchez d'avoir avec la marquise un air aimable.

LA COMTESSE.

Quand je suis furieuse !

LE COMTE, à demi-voix.

C'est égal... c'est demain que notre sort se décide, et si je n'obtiens pas, ce soir, une audience particulière de son frère...

LA COMTESSE, avec fierté.

Qu'importe !...

LE COMTE, avec impatience et toujours à demi-voix.

Mon Dieu, ma mère, il y a temps pour tout ! une autre fois nous serons nobles, mais aujourd'hui nous sommes industriels, nous sommes dans les affaires.

LA COMTESSE.

Et pourquoi vous y êtes-vous mis ?... contre tous mes avis...

LE COMTE, de même.

Nous y sommes, ma mère ! et depuis deux ans tout va mal, par ma négligence, par mon laisser-aller de grand seigneur, parce que vous prétendiez qu'un Lesneven ne devait se mêler de rien.

LA COMTESSE.

Et je le dis encore !

LE COMTE.

Bien ! bien !... En attendant, cette malheureuse entreprise de défrichements a successivement attiré tous nos capitaux... et pour en trouver, pour emprunter, il m'a fallu hypothéquer non-seulement nos propriétés foncières... mais encore, ce que vous ne savez pas, ma mère... la ferme de Tristan...

LA COMTESSE, effrayée.

O ciel !

LE COMTE.

Qui m'avait laissé sa procuration.

LA COMTESSE.

Tristan !

LE COMTE.

Que je n'ai pu prévenir encore, et à qui il est inutile d'en parler ; car, si nous pouvons obtenir, comme je l'espère, le passage du nouveau chemin de fer sur nos terrains, tout est réparé... bien plus, notre désastre devient une magnifique spéculation !

LA COMTESSE.

Et alors...

LE COMTE.

Et alors nous aurons le loisir d'être nobles... nobles tant que nous voudrons, ma mère.

(Berthe, qui pendant la fin de la scène précédente a feuilleté sur la table à gauche des journaux de modes et des albums, regarde vers le fond et se lève vivement.)

LA COMTESSE.

Ah ! Tristan !

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, TRISTAN, BERTHE.

TRISTAN.

Pardon, mes chers parents, de ne pas m'être trouvé à votre hôtel, à votre arrivée ; des affaires indispensables m'ont retenu : mais j'étais sûr de vous rencontrer ici.

LA COMTESSE, regardant la main droite de Tristan.

Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là ?

BERTHE.

A ta main...

TRISTAN.

Rien!... Un petit morceau de taffetas noir, qui dans toutes les pièces de théâtre, et le théâtre est l'expression de la société, signifie un coup d'épée.

TOUS.

Tu t'es donc battu?

TRISTAN, froidement.

Il paraît!

LA COMTESSE.

Et pourquoi, malheureux enfant, pourquoi?

TRISTAN.

C'est tout simple, ma grand'mère! parce que vous n'avez pas voulu me permettre d'être avocat.

LA COMTESSE.

Ah! voilà qui est trop fort!

TRISTAN.

Je vous en avais prévenue, je vous avais dit : Grand'-mère, je ferai des dettes... J'en ai fait, grand'mère! Je jouerai... j'ai joué, grand'mère!

LA COMTESSE.

Tu ne pensais donc pas à ta famille?

TRISTAN.

Au contraire, j'y pensais trop, et c'est pour me distraire!... avant-hier encore, une partie à Chantilly, avec les plus mauvais sujets de Paris...

LE COMTE, avec reproche.

Mon fils!

TRISTAN.

Et les plus jolies femmes de l'Opéra. N'écoute pas, Berthe!

LA COMTESSE.

Tristan!...

TRISTAN.

Les jolies femmes étaient aussi dans mon programme, grand'mère!... je n'ai que ma parole... et je l'ai si bien tenue que j'ai parié... que j'ai perdu... perdu soixante mille francs!

LE COMTE.

Soixante mille francs!

BERTHE.

Oh!

TRISTAN.

Oui, soixante mille francs!... et encore, s'il n'y avait que cela...

LE COMTE.

Comment!... s'il n'y avait que cela?

TRISTAN.

Eh! sans doute! ce n'est rien de perdre soixante mille francs, tout le monde peut en faire autant! le difficile... c'est de les payer... et voilà le point vraiment moral... de cette affaire... car c'est une magnifique affaire... à plaider!... et si j'étais chargé...

LA COMTESSE.

Veux-tu te taire avec tes mots d'avocat et de procureur...

TRISTAN.

Eh! grand'mère... quand trouverai-je jamais un client qui m'intéresse davantage? (Plaidant.) Donc, le jeune Lesneven...

TOUS.

Tristan!...

TRISTAN.

Ah! dame!... si la défense n'est pas libre...

LA COMTESSE.

Mais le fait, malheureux enfant... le fait!... ce duel!...

TRISTAN.

J'y arrive... monsieur le premier président... mais du calme, au nom du ciel! (La comtesse et le comte s'asseyent sur le canapé à gauche, Berthe est debout derrière eux; Tristan, debout devant eux, saisit une chaise sur laquelle il s'appuie en plaidant.) Donc, le jeune Lesneven avait perdu soixante mille francs dans la nuit. Le lendemain, qui était hier, son adversaire vient les réclamer. Comme mon client ne possède qu'une petite ferme, et qu'il ne la porte pas habituellement sur lui... il demande le temps de la vendre pour s'acquitter. Son créancier refuse... Étonnement, indignation de mon client!... réponse blessante de son créancier! mon client s'emporte. Son créancier s'oublie. « Monsieur, vous me rendrez raison! — Oui, monsieur... mais quand vous m'aurez payé! » Alors mon client court chez un marchand d'argent, M. d'Hérival, un usurier en grand : « Monsieur, il me faut soixante mille francs, à l'instant. — Monsieur, il me faut des garanties! » Mon client lui remet alors les titres d'une ferme qui vaut cent mille francs, touche ses soixante billets de banque, et, au milieu du club, les jette noblement à la figure de son adversaire, prend rendez-vous avec lui, lui donne ce matin un coup d'épée dans la poitrine, en reçoit un dans la main... et voilà comment, messieurs, le jeune et intéressant Lesneven a perforé un homme, attrapé une blessure, forcé un banquier à devenir propriétaire foncier, et perdu, lui, la seule propriété qu'il possédât. Le tout, parce qu'on n'a pas voulu lui permettre d'être avocat!

LE COMTE, allant à lui.

Et tu as remis tes titres de propriété à ce M. d'Hérival?

TRISTAN.

Il le fallait bien... il ne prête plus que sur de bons biens, francs de toute hypothèque : il a si souvent rencontré, dans le grand monde, des millionnaires insolvables!

LE COMTE, à part.

O ciel!

TRISTAN, gaîment.

Et pour les remboursements!... il est féroce! il ne ferait pas grâce d'une heure, d'une demi-heure! et, comme le Schylok de Shakspeare, il se paierait, faute de mieux, sur une once de chair humaine!

LE COMTE.

Comment?

TRISTAN.

Quant à moi, j'ai payé, je suis en règle, et je ne crains rien.

LE COMTE, à part.

O mon Dieu! s'il savait...

BERTHE, à Tristan.

Et moi, je trouve...

TRISTAN.

Ah! tu as écouté?...

BERTHE.

La fin!... pour te dire que tu as eu tort de donner ta ferme : il fallait tout uniment t'adresser à M. de Ploërmel, mon tuteur, à qui j'aurais dit que je voulais...

TRISTAN.

Tu es adorable! mais tu ignores absolument le chapitre de la tutelle, ma chère... tu ne peux rien donner... excepté... une poignée de main... à un cousin qui se noie...

LA COMTESSE.

Et moi, Tristan, je te reprocherai un chapitre que tu as tout à fait passé sous silence... pourquoi ton voyage en Angleterre? pourquoi y es-tu demeuré pendant une année entière?

TRISTAN.

Ah! ne me parlez pas de cela, grand'mère! Toute gaieté se dissiperait sur-le-champ!

LA COMTESSE.

C'était pour Hélène!

TRISTAN.

Eh bien ! oui ! non pas que j'y pense encore, mais, pour notre famille, je voulais savoir ce qu'elle était devenue !

BERTHE et LE COMTE.

Eh bien ?

TRISTAN.

Chez lady Evendale, où nous pensions que, malgré son premier refus, elle avait cherché un asile, on ne l'avait pas vue ; et en Écosse, en Angleterre, toutes mes recherches pendant une année ont été vaines. Tout est fini, nous ne la reverrons plus, nous n'aurons plus de ses nouvelles.

BERTHE, à demi-voix.

J'en ai eu !

TRISTAN, vivement.

Toi !... Et tu ne nous le dis pas ! Sa lettre, où est-elle ? voyons-la ?...

BERTHE.

Elle ne m'a pas écrit ! Mais voilà deux ans qu'à ma fête je reçois un mouchoir brodé par elle... j'en suis sûre ! j'ai reconnu ses doigts de fée, mon chiffre entouré de *myosotis*, *ne m'oubliez pas !* et d'un travail si rare, si précieux, que la marquise de la Véga estimait ce mouchoir mille à douze cents francs.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; JOSÉPHINE, sortant de l'appartement à droite.

JOSÉPHINE, de la coulisse.

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !

LE COMTE, à Joséphine.

Eh bien ! mademoiselle ?

JOSÉPHINE, avec un air de désespoir.

Eh bien! monsieur, les entournures ne vont pas... et la taille est trop longue! C'est la première robe qu'Hermance aura manquée, et cela tombe sur nous!

LE COMTE, avec impatience.

Mais enfin, mademoiselle, notre audience?

JOSÉPHINE.

Mais, monsieur, comme je vous le disais, madame ne peut recevoir! à présent moins que jamais!

(Elle remonte au fond.)

LA COMTESSE, allant au comte.

Ah! c'est trop fort!

TRISTAN, à Joséphine.

Permettez... ce matin, vous m'avez dit...

JOSÉPHINE.

Ah! j'en suis bien fâchée, monsieur... (A la comtesse.) Madame aura l'honneur de vous recevoir ce soir.

LE COMTE, à sa mère et tenant à la main un papier.

Mais c'est ce matin qu'il faut que ma pétition soit remise, ou tout est perdu! (Il jette le papier avec colère sur la table à droite.)

JOSÉPHINE, appelant au fond.

Jean! (A Tristan qui veut la retenir.) Je vais chercher des rubans, de la gaze... et je reviens, car elles ne sont plus que deux femmes de chambre auprès de madame, qui est dans un état à faire pitié. (Au fond, à Jean.) Madame n'y est pour personne, entendez-vous? pour personne... (A demi-voix.) excepté pour la duchesse de San-Leone.

(Elle sort par une porte à gauche.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, LA COMTESSE, BERTHE, TRISTAN.

LA COMTESSE, au comte.

Venez, mon fils, sortons! Nous ne pouvons rester ici, après un tel outrage!

TRISTAN.

Il n'y en a pas! Et je vous assure, ma grand'mère, que vous avez tort de prendre la marquise au sérieux. Calmez-vous, de grâce!

LE COMTE, s'asseyant devant la table à droite.

Eh! oui, ma mère, il faut au moins que j'écrive!

LA COMTESSE.

Est-ce qu'elle lira votre lettre! Elle n'en aura pas le temps, et ce sera une humiliation de plus!

BERTHE, qui pendant ce temps s'est approchée de la croisée à gauche.

Une voiture vient d'entrer dans la cour... une dame élégante en est descendue.

TRISTAN.

Tant mieux! Je ris d'avance de sa déconvenue, cela nous consolera.

BERTHE.

En attendant... et malgré la consigne de tout à l'heure, la jeune dame vient de franchir lestement les marches du perron; on l'a laissée monter.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas possible!

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; HÉLÈNE, en toilette du matin élégante, et parlant en dehors.

HÉLÈNE, en dehors.

Ne prenez pas cette peine... c'est inutile!...

TOUS.

Ô ciel!

HÉLÈNE, en dehors.

Ne m'annoncez pas!

LA COMTESSE.

Cette voix!...

TOUS, voyant entrer Hélène.

Hélène!

HÉLÈNE, à part, apercevant Tristan.

Tristan! Ma tante!

BERTHE, courant à elle.

Toi! toi! Ah! je te retrouve donc enfin! après deux ans d'absence!... Mais regarde-moi donc!... que je te voie!... Il me semble que tu es encore plus jolie!

TRISTAN, à part.

C'est vrai!

BERTHE.

Mais qu'es-tu devenue?...

LA COMTESSE.

Parlez.

LE COMTE.

Oui, parlez.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous fait?

HÉLÈNE.

Rien dont je doive rougir !

BERTHE.

Oh ! nous en sommes bien sûrs, va !... Mais ce frais chapeau, cette toilette élégante... cet air de contentement !... Tu n'es donc plus pauvre ? le bonheur t'est donc venu ? Ah ! je devine !... tu as fait un beau mariage !

TRISTAN, avec un cri.

Un mariage !

LA COMTESSE et LE COMTE.

Un mariage !...

HÉLÈNE, avec douleur.

Comme il a pâli !

BERTHE.

Mais voyons ! réponds-moi donc ! conte-moi donc tout !... tes souffrances !... tes bonheurs surtout ! et d'abord celui d'aujourd'hui... celui qui t'amène ici.

LE COMTE.

Chez la marquise de Menneville.

BERTHE.

Où tu ne seras pas reçue, je t'en préviens... car elle ne reçoit personne... mais c'est égal...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; JOSÉPHINE, sortant de l'appartement à gauche, tenant à la main de la gaze et des rubans.

JOSÉPHINE fait quelques pas, aperçoit Hélène, pousse un cri de joie.

Ah ! quelle arrivée inattendue ! Vous, madame !... vous ! Oh ! que ma maîtresse va être heureuse !... (Au comte et à Tristan qui veulent l'empêcher de sortir.) Ne me retenez pas, ne me retenez pas !... Je cours la prévenir.

(Elle s'élance dans l'appartement à droite et disparaît.)

BERTHE, à Hélène, après un moment de silence général.

Tu es donc l'amie de la marquise?

HÉLÈNE.

A peu près!

LA COMTESSE.

Et tu es reçue chez elle?

HÉLÈNE.

Toujours!

LE COMTE.

Tu as donc du crédit?

HÉLÈNE.

Un peu!

BERTHE.

Du pouvoir sur elle?

HÉLÈNE.

Je le crois!

BERTHE.

Ah! mon Dieu!.. cette grande dame qu'on attendait... (A la comtesse.) c'est elle!... (Prenant vivement la pétition que le comte a laissée sur la table.) Tiens, tiens, porte à la marquise cette pétition de mon oncle!...

LA COMTESSE, voulant la retenir.

Ma nièce!...

LE COMTE.

Je vous défends!...

HÉLÈNE.

De vous servir?... Oh! non, vous ne me priverez pas de ce bonheur! (Prenant le papier des mains de Berthe.) Donne!

LE COMTE.

C'est impossible!... il faudrait que cette pétition fût remise ce matin!

HÉLÈNE.

Elle le sera!

BERTHE.

Pour que nous ayons une audience aujourd'hui même!

HÉLÈNE.

Vous l'aurez!

JOSÉPHINE, paraissant à la porte de droite.

Venez donc, madame, venez! on vous attend avec impatience!

HÉLÈNE.

Je vous suis! (A Berthe et au comte.) Comptez sur moi!

(Elle s'élance dans l'appartement à droite.)

BERTHE, après qu'Hélène a disparu.

Eh bien!... grand'mère?... eh bien! mon oncle?

LE COMTE, avec joie.

C'est vrai, je l'ai toujours dit : notre nièce Hélène...

LA COMTESSE, avec fierté.

Notre nièce Hélène est toujours digne de nous.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; RICHARD, paraissant à la porte du fond.

BERTHE, courant à Richard.

Ah! monsieur Richard, vous ne savez pas? Hélène est ici!

RICHARD, froidement.

Je... le... sais.

BERTHE.

Comment?

RICHARD.

J'ai vu en bas sa voiture.

LE COMTE.

Sa voiture!

BERTHE.

Et elle est mariée... duchesse de San-Leone !

LE COMTE.

Ce duc San-Leone est un puissant personnage ?...

BERTHE.

Un ambassadeur ?

LE COMTE.

Un ministre ?

LA COMTESSE.

Un prince ?

RICHARD.

Rien de tout cela ! Hélène n'est pas mariée !

TRISTAN, avec joie.

Elle n'est pas mariée !

LA COMTESSE.

Elle est donc veuve ?

TRISTAN.

Parle donc !

BERTHE.

Parlez !

RICHARD, que tout le monde écoute.

Je le veux... il le faut... car il faut enfin que vous sachiez... ce que... Apprenez donc... que... que... qu'elle... est... qu'elle a l'ho... l'ho... l'ho... l'honneur d'être...

TOUS.

Achevez...

RICHARD.

Je ne demande pas mieux... (s'efforçant de parler.) mais ce n'est pas si facile que vous croyez... Voici la marquise qui vous le dira mieux que moi.

(Il remonte le théâtre et redescend à gauche.)

SCÈNE XV.

RICHARD, TRISTAN, LA MARQUISE, *sortant de la porte à droite en costume du matin très-élégant ;* LA COMTESSE, LE COMTE, BERTHE.

LA MARQUISE, *se retournant vers la droite.*

Soyez tranquille, chère belle... (*Apercevant Tristan qui est en face d'elle.*) Ah ! monsieur Tristan...

TRISTAN, *lui présentant ses parents.*

Madame... ma famille !...

LA MARQUISE, *se retournant vers les deux dames et le comte qu'elle salue.*

Mesdames, monsieur le comte, je remettrai moi-même cette note à mon frère.

LE COMTE, *avec joie.*

Quoi ! madame !

LA MARQUISE.

Eh ! oui, sans doute, elle le veut ! est-ce que je peux rien lui refuser ? Mais pardon, mesdames, de vous avoir fait si longtemps attendre, et d'avoir à peine le temps de vous recevoir, c'est pour vous que je sors. Je cours chez mon frère... je veux y passer avant d'aller au steeple-chase ; cela me dérangera, mais n'importe ! (*Se tournant vers Joséphine qui se tient au fond, portant son chapeau et son châle.*) Joséphine, vous direz à la duchesse de San-Leone, si elle vient... que je n'ai pu l'attendre... que nous nous retrouverons aux courses.

TRISTAN, *étonné.*

O ciel ! (*A la marquise.*) La duchesse... n'était donc pas là... auprès de vous ?...

(*Il montre l'appartement à droite.*)

LA MARQUISE, étonnée.

Elle!... duchesse de San-Leone! (Avec admiration.) C'est bien mieux que cela!

LA COMTESSE.

Est-il possible!

LA MARQUISE.

C'est bien autre chose!

LE COMTE, bas à la comtesse.

Dites-lui donc, ma mère, qu'elle est notre nièce!

LA MARQUISE.

Ce sont les duchesses qui sont à ses pieds! madame de Piombo en est folle; la princesse de Sylli passe avec elle des matinées entières; la marquise de Fréjus ne parle que d'elle! et moi... moi, je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour elle...

LE COMTE.

En vérité!

LA MARQUISE.

Surtout après sa visite de ce matin! elle qui ne sort jamais ou presque jamais, venir chez moi qui ne l'attendais pas, qui n'osais pas l'attendre!

LE COMTE, bas à sa mère.

Dites donc que c'est notre nièce.

LA COMTESSE, à la marquise.

Oui, madame, oui... elle est charmante... et c'est...

LA MARQUISE, l'interrompant.

C'est à confondre de tenue, de manières, de distinction! souvent j'ai cru qu'elle était des nôtres!

LE COMTE, étonné.

Comment?...

LA MARQUISE, continuant avec chaleur.

Et un talent! un goût! c'est moelleux, c'est onduleux,

cela dessine et accuse la taille... sans la trahir... (A la comtesse et à Berthe.) Voyez plutôt?

LA COMTESSE, stupéfaite.

Quoi ! cette robe...

LA MARQUISE.

Est-ce qu'on peut s'y méprendre ? c'est d'elle ! c'est d'Hermance !

TRISTAN.

Hermance !

LE COMTE et LA COMTESSE, avec indignation.

Une couturière !!...

LA MARQUISE, voyant le geste de la comtesse.

Une couturière !... non pas... et vous avez raison de vous indigner... non, pas une couturière ! mais une grande artiste ! et, comme je le disais ce matin, une fée, une magicienne, qui d'un coup de baguette métamorphose... divinise...

JEAN, paraissant au fond et annonçant.

La voiture de madame !

LA MARQUISE.

Adieu ! je vais travailler pour elle. (Au comte.) Je veux dire pour vous... puisqu'elle vous recommande si vivement, et tantôt, je l'espère, j'aurai de bonnes nouvelles à vous envoyer.

(Elle sort vivement par la porte du fond.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; excepté LA MARQUISE.

(Le comte vient de tomber anéanti dans un fauteuil à droite, la comtesse dans un autre fauteuil près de lui. Tristan, assis près du canapé à gauche, cache sa tête entre ses mains. Berthe, debout près de sa grand'mère, lui fait respirer des sels. Richard s'est assis à gauche, sur le canapé.)

LE COMTE.

L'indigne!

BERTHE.

Oh!

LA COMTESSE.

L'infâme!

BERTHE, cherchant à la calmer.

Ma mère!

TRISTAN, à part.

Tout s'explique maintenant! cet amour qu'elle nous a avoué, il y a deux ans... cet amour qui l'appelait ici... à Paris! (Avec dépit.) pendant que je la cherchais en Angleterre!

LA COMTESSE.

Déshonorer sa famille!

RICHARD, allant à elle comme pour lui parler.

Déshonorer!... Ma... ma... (A part.) O maudit bégaiement!...

BERTHE, à sa grand'mère.

Oh! non... non... vous voyez bien qu'elle avait caché son nom... le nôtre...

LE COMTE.

Le nôtre!... il ne lui appartient plus!

RICHARD, voulant parler au comte.

Mon... mon... sieur...

LA COMTESSE.

Elle n'est plus de la famille.

RICHARD, voulant parler à la comtesse.

Ma... ma... dame !

LA COMTESSE.

Et j'espère bien qu'aucun de nous ne la reverra jamais !

LE COMTE.

Je le jure !

TRISTAN, avec colère.

Et moi aussi !

BERTHE, à part.

Moi ! je ne promets rien !

LA COMTESSE.

Sait-on d'ailleurs, depuis ces deux années, ce qu'elle est devenue, ce qu'elle a fait ?...

BERTHE, avec indignation.

Ah ! grand'mère !... (Bas à Richard.) Mais vous, monsieur, qui savez tout... défendez-la donc !

RICHARD.

C'est ce que je veux... c'est... c'est la pa... pa... parole... qui ne veut pas... car je dis...

BERTHE, à demi-voix.

Allez donc !...

RICHARD.

Je vous... vous dis, moi... (Avec explosion.) Ah ! tant pis ! en avant les grands moyens !... Je vous dis, sacrebleu !...

TOUS, étonnés.

Monsieur Richard !...

RICHARD.

Ah ! chacun a son dictionnaire. Je vous dis que je ne laisserai pas outrager la vertu la plus pure, l'âme la plus noble...

BERTHE.

A la bonne heure !

RICHARD.

Ne... ne m'interrompez pas... (*A la comtesse.*) Vous demandez ce qu'elle a fait... sacr...

LE COMTE.

Monsieur Richard !...

RICHARD, *à Berthe.*

Le jurement est pour moi le plus sacré des devoirs ! (*A la comtesse.*) Ce qu'elle a fait !... Elle est arrivée ici, seule, sans appui, sans secours ; elle a vécu six mois dans un galetas, sans feu, travaillant quinze heures par jour, usant ses yeux et ses mains à faire pour un modique salaire des merveilles d'art, que d'autres revendaient à prix d'or... et elle y serait morte de faim... et de misère... si un ami ne l'avait découverte et si, venant en aide loyalement à son honnêteté et à son courage, il ne lui avait prêté, presque malgré elle, de quoi s'établir.

TRISTAN.

Cet ami... quel est-il ?

RICHARD, *troublé.*

Je... je ne... le connais pas !

TRISTAN, *avec colère.*

C'est celui qu'elle aimait !...

RICHARD.

Eh ! non !... non !

TRISTAN.

Qui donc alors ?... ose le dire... Qui donc ?

RICHARD, *troublé.*

Est-ce que je sais ?... (*Se retournant vers la comtesse.*) Vous me de... demandez... (*Regardant Tristan.*) Il m'a interrompu. (*Haut.*) Ce qu'elle a fait... ce qu'elle a fait...

LA COMTESSE.

Elle a changé son écusson contre une enseigne ! elle a taillé des robes pour des pratiques !...

RICHARD.

Est-ce qu'elle n'a pas pendant cinq ans taillé les vôtres ? est-ce que vous n'avez pas été sa pratique aussi?... une pratique qui ne la payait pas... voilà toute la différence !

LA COMTESSE et TRISTAN.

Monsieur !...

BERTHE, à part.

Ce que c'est pourtant qu'un bègue lancé !

TRISTAN.

Monsieur Richard, oser prendre ainsi sa défense...

RICHARD.

Et qui donc s'en chargerait, puisque sa famille l'abandonne ! (Regardant Tristan.) même les avocats... Oui, je la défendrai, car je l'aime comme une sœur... je la vénère comme une sainte, car elle représente pour moi ce qu'il y a de plus pur au monde, ce qui est plus grand, plus utile que la gloire, plus noble cent fois que tous nos titres de duchesse et de comte : le travail !...

TRISTAN.

Oh ! le travail ! Je l'honore partout, toujours... mais Hélène accepter...

BERTHE.

Tais-toi, malheureux ! la voici !

TRISTAN, à part.

Trahi ! Trahi par elle !... et pour qui?...

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LA COMTESSE, TRISTAN, HÉLÈNE, sortant de la porte à droite, BERTHE, RICHARD.

HÉLÈNE, entrant.

Berthe !...

BERTHE, bas à Hélène qui est venue à elle.

On sait tout.

HÉLÈNE, faisant quelques pas vers le comte et la comtesse.

Ma tante... mon oncle...

LE COMTE.

Je vous défends de nous donner ce nom.

LA COMTESSE.

Nous vous renions tous !

LE COMTE, avec effort.

Oui, tous !

(Tristan se tait.)

BERTHE, à demi-voix.

Mais pas moi, Hélène !

LA COMTESSE.

Berthe, je vous ordonne de la quitter à l'instant...

BERTHE.

Mais, grand'mère...

HÉLÈNE.

Quitte-moi... va-t'en...

LA COMTESSE.

Qu'elle sache bien que, rejetée, repoussée par sa famille, c'est un adieu éternel qu'elle reçoit de nous... (Au comte.) Venez, mon fils...

(Le comte et la comtesse sortent avec Berthe.)

HÉLÈNE, regardant avec joie Tristan qui demeure immobile.

Il reste !...

(Tristan hésite un instant, regarde Hélène ; un transport de jalousie s'empare de lui, il fait un geste de désespoir et s'éloigne.)

SCÈNE XVIII.

HÉLÈNE, RICHARD.

HÉLÈNE, avec douleur.

Lui aussi ! Ce que j'ai fait est-il donc mal ?... dois-je en rougir ?...

RICHARD.

Rougir de la fortune gagnée par le travail !... non. Duchesse Hélène, reprenez sans remords votre aiguille et vos ciseaux !... courage, et relevez la tête !... Vous n'avez rien à vous reprocher.

(Ils sortent tous les deux.)





ACTE QUATRIÈME

Les magasins d'Hélène à Paris. — Porte au fond, deux portes à droite, deux portes à gauche; entre les deux portes à gauche, une glace; entre les deux portes à droite, une haute et large cheminée; à gauche, une table carrée sur laquelle il y a des registres de commerce, une écritoire, du papier et des plumes; à droite, un guéridon; au milieu du salon, une grande table ovale, autour de laquelle sont assises Esther et trois autres demoiselles; près de la table à gauche, Corinne et deux autres demoiselles, assises et travaillant; sur la cheminée et sur le guéridon à droite, des bonnets, des coiffures placées sur des champignons d'acajou ou de palissandre. Sur les tables, des écharpes, des manteaux, des jupes.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORINNE, près de la table de gauche, ESTHER, près de la table du milieu, AUTRES JEUNES FILLES, travaillant.

CORINNE.

Ne causons pas, mesdemoiselles, et travaillons.

ESTHER, à la table du milieu.

Est-elle prétentieuse et pédante, notre première demoiselle !

CORINNE, aux deux jeunes filles qui sont assises près d'elle, à la table de gauche.

Comme je vous le disais, je le tiens du petit clerc de notaire lui-même ! Madame vient de signer un contrat...

ESTHER et SES COMPAGNES.

De mariage?

CORINNE, *sévèrement.*

Ne causons pas, mesdemoiselles, et travaillons! (*Se retournant vers deux autres demoiselles.*) Un contrat de vente ! elle achète cette maison!... un hôtel!... Cela ne m'étonne pas ! depuis dix-huit mois, quelle clientèle!... quelle vogue!... quelle mine d'or! c'est l'Australie de la couture!... et tout cela, grâce à moi!... car madame ne fait rien... que dessiner!

ESTHER.

Elle a tant de goût! Trois coups de crayon... et voilà une robe charmante.

CORINNE, *se levant.*

Ne causons pas, mesdemoiselles. (*S'adressant à une des demoiselles qui travaille à une robe.*) Qu'est-ce que vous tenez là? (*Regardant son ouvrage.*) C'est bien... je sais ce que c'est. (*A part, sur le devant de théâtre.*) La robe de madame Balthasar, la femme du banquier, celle qui a dans le monde une si jolie taille, grâce à nous... une taille qui sort de nos ateliers!... En voilà une qui nous doit des triomphes! (*S'adressant à Esther.*) Mais, mademoiselle, faites donc attention... vous n'entrez pas du tout dans l'esprit de ce corsage!... Voilà un dos qui n'a presque plus d'espoir! c'est une robe manquée! Pour qui est-elle?

ESTHER.

Pour madame de Berny!... Elle l'avait commandée pour le bal de madame la marquise de Menneville.

CORINNE.

Il n'y a pas grand mal!... Elle ne sera pas invitée.

ESTHER.

On dit que si.

CORINNE.

Et moi, je vous dis que non! On en parle assez dans le grand monde, dont je fais partie, pour que je sache les nouvelles officielles!

ESTHER.

Et de qui les savez-vous?

CORINNE.

De toutes les marquises et duchesses qui viennent dans nos salons. On ne voit que cela, rien que des femmes! c'est comme un couvent! Je n'ai pas idée que je reste ici... on m'a déjà fait des propositions pour la Russie!

ESTHER, se levant.

Est-elle heureuse!

CORINNE.

Et si ce n'était le scrupule d'enrichir l'étranger par les chefs-d'œuvre de l'industrie française...

ESTHER, regardant vers le fond et apercevant de loin madame de Berny et Richard.

Voici du monde.

CORINNE.

Ne causons pas, mesdemoiselles, travaillons!

ESTHER.

C'est madame de Berny avec ce jeune diplomate, M. Richard de Kerbriand...

CORINNE.

Qui, depuis une semaine, depuis son retour à Paris, vient tous les jours voir madame... Enfin, en voilà un!

ESTHER.

Allons donc!... un bègue! un homme pour qui il faut toujours parler!

CORINNE.

Moi! j'aimerais assez un bègue!

ESTHER.

Elle est si bavarde!

CORINNE.

Ne causons pas, mesdemoiselles!

SCÈNE II.

LES JEUNES FILLES, assises à droite et à gauche et travaillant ; Mme DE BERNY et RICHARD, entrant par le fond avant la fin de la scène précédente, et redescendant jusqu'au bord du théâtre.

Mme DE BERNY.

Je l'ignorais, je vous le jure ! Quoi ! M. le duc de Penn-Mar a pris la peine de combattre pour nous !... Je l'en remercie, ainsi que vous, monsieur, mais c'était inutile !... Que la marquise le veuille ou non, je suis tranquille ! Elle m'invitera chez elle, malgré elle, et par ordre supérieur !

RICHARD.

Co.... comment cela ?

Mme DE BERNY.

Cela me regarde ! (A Corinne.) J'entre chez Hermance et vais causer avec elle de ma robe pour le bal de samedi prochain.

ESTHER, bas à Corinne.

Vous voyez bien qu'elle ira !

CORINNE, de même.

Elle n'ira pas !

Mme DE BERNY.

Je viens, en passant, d'admirer avec M. Richard quelque chose de délicieux, de ravissant !

CORINNE.

Je m'en vante ! Des gerbes d'or dans un nuage bleu.

Mme DE BERNY.

C'est ce qu'il me faudrait ! Je la veux... je la prends ! n'importe à quel prix !

CORINNE.

Impossible ! C'est commandé... c'est pour la reine de Portugal.

Mme DE BERNY.

Ah ! je conçois qu'on envie la royauté ! (Gaiement.) En attendant, je vais ce soir à l'Opéra... où M. de Berny daigne me conduire... une représentation à bénéfice !... Ainsi, ma chère Corinne, trouvez-moi une coiffure nouvelle.

CORINNE.

Je ne sais pas ce que j'ai... je ne sais (Montrant la cheminée à droite.) si c'est la chaleur de cette cheminée, mais je ne me sens pas inspirée.

Mme DE BERNY.

N'importe ! cherchez toujours, inventez-moi des fleurs, des fleurs impossibles, des fleurs qui n'existent pas !

CORINNE.

Si j'étais de madame, je préférerais quelque chose de simple... de très-simple... un ruban et une pluie de diamants.

Mme DE BERNY.

Une pluie !... une rivière !... tout ce que vous voudrez ! Mon mari ne me refuse rien... (Bas à Richard.) quand il est jaloux... et je m'arrange toujours pour qu'il le soit au commencement de l'hiver.

RICHARD.

A l'époque des bals.

Mme DE BERNY, regardant sur la table à droite.

Ah ! le joli bonnet ! Pour qui est-il ?

CORINNE.

Pour madame la marquise de Menneville.

Mme DE BERNY.

Ah !... ce nom-là seul me fait fuir ! (A Corinne.) J'entre chez Hermance et je reviens. (A Esther.) Mademoiselle, vous

me prendrez mesure tout à l'heure. (A Richard, lui faisant une grande révérence.) Adieu, mon allié, mon défenseur ! A samedi ! Au bal ! Car j'irai !

(Elle sort par la droite.)

RICHARD.

Elle y tient ! (Regardant par le fond.) Justement... sa rivale et le duc !...

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE DUC, RICHARD, CORINNE, ESTHER, et LES JEUNES FILLES, toujours assises et travaillant.

LA MARQUISE, au duc.

Je vous remercie, monsieur le duc, de m'avoir accompa gnée chez Hermance.

LE DUC.

Où moi-même j'avais affaire.

LA MARQUISE.

Et moi donc !... l'affaire la plus importante ! une matinée dansante improvisée à l'ambassade d'Angleterre.

LE DUC.

Comme autrefois chez madame d'Appony.

LA MARQUISE.

Précisément ! la cour y sera, et c'est pour aujourd'hui à quatre heures.

(Apercevant Corinne à gauche et allant lui parler.)

LE DUC, se retournant et apercevant Richard à droite.

Toi ici !...

RICHARD.

Pour une cousine de province qui... Et toi ! Que viens-tu faire ?

LE DUC, vivement et à voix basse.

Tu ne sais pas ! Ma belle inconnue, elle... est ici ! chez Hermance !... C'est une de ses clientes, j'en suis sûr !

RICHARD.

Comment ?

LE DUC.

Je l'ai vue tout à l'heure dans une voiture élégante qui a dépassé la mienne... et qui s'est arrêtée ici !... Elle y est... elle y doit être ! Je ne sors pas d'ici que je ne l'aie vue !...

RICHARD.

Rester ici ! Ce n'est pas possible !

LE DUC.

J'ai un prétexte... les dettes de Diana que j'ai à payer !

LA MARQUISE, qui vient de causer avec Corinne.

Ainsi, ma robe pour la matinée d'aujourd'hui...

CORINNE.

Sera prête dans une heure.

LA MARQUISE.

Je l'attendrai... je l'emporterai moi-même !... Ah ! je viens de voir, dans le petit salon, une idée, un projet de robe...

CORINNE.

Dont le dessin est de madame et dont la coupe est de moi.

LA MARQUISE.

Une merveille d'élégance, de grâce et d'éclat.

CORINNE.

C'est pour la reine de Portugal !

LA MARQUISE.

Quel dommage !

CORINNE.

Et ce n'est rien encore... c'est quand ce sera fini ! C'est dans quelques jours qu'il faudra voir cela !...

LA MARQUISE.

Je reviendrai !...

(Elle se dirige vers la table à gauche, et examine des échantillons ; pendant ce temps, le duc s'adresse à Corinne.)

LE DUC.

Mademoiselle, vous serait-il possible de rassembler les différents mémoires de mademoiselle Diana ?

CORINNE, cherchant.

Diana !... mademoiselle Diana !...

LE DUC, à demi-voix.

De l'Opéra.

CORINNE.

J'y suis !... C'est antérieur au règne de madame... et cela date de longtemps... N'importe, monsieur le duc, je vais interroger notre répertoire.

RICHARD, regardant vers la porte à droite.

Ah ! Madame de Berny !

LE DUC, lui montrant la marquise à gauche.

La marquise ! (A Richard en riant.) Les deux armées en présence ! heureusement elles ne se parlent plus...

SCÈNE IV.

LES JEUNES FILLES, assises autour de la table, CORINNE, ESTHER, LA MARQUISE, à gauche ; LE DUC, Mme DE BERNY sortant du salon à droite ; RICHARD, près de la cheminée à droite.

(Au moment où Mme de Berny sort du salon à droite, Esther se lève, s'approche d'elle et lui prend mesure.)

LA MARQUISE, à Corinne.

J'étais là à examiner des étoffes pour le voyage de Fontainebleau... pour mes quatorze robes !

LE DUC, qui est assis à droite, se levant et allant à elle.

Quatorze robes!

LA MARQUISE.

Pour une semaine à Fontainebleau, deux toilettes par jour, c'est le moins ; mais c'est d'une fatigue ! (Jetant un regard à sa gauche.) Cette pauvre petite madame Berny, qui désirait tant être du voyage et qui n'a pas pu, doit s'estimer bien heureuse d'être privée de tant de tracas.

LE DUC, à demi-voix.

Prenez garde, elle est là !

LA MARQUISE, avec bonhomie.

Ah ! je l'ignorais...

CORINNE.

Heureusement qu'elle n'a pas entendu.

LA MARQUISE, à part.

J'espère bien que si !

Mme DE BERNY, à Esther qui lui prend mesure, lui montrant la table à droite.

Ah ! la jolie coiffure... cela doit aller à ravir... à une femme de trente ans ! Pour qui est-elle ?

ESTHER.

Pour madame la marquise de Menneville.

Mme DE BERNY, se reprenant.

Ah ! c'est différent !

ESTHER.

Vous voyez, madame, que vous vous trompiez !

Mme DE BERNY.

Certainement ! j'aurais dit trente-cinq !

(Geste de colère de la marquise.)

ESTHER, à Mme de Berny.

Prenez garde, elle est là !

Mme DE BERNY, avec naïveté.

Ah! je ne l'avais pas vue!

ESTHER.

Je crains qu'elle n'ait entendu.

Mme DE BERNY, à part, avec joie.

Et moi, je m'en flatte!

(Elle se retourne, aperçoit Mme de Menneville qui l'aperçoit également. Toutes deux s'avancent l'une contre l'autre, et, sans se dire un mot, se font une grande révérence et se retirent, Mme de Menneville par la droite, Mme de Berny par la gauche.)

RICHARD, se rapprochant en riant, du duc.

Elles viennent de se donner deux révérences...

LE DUC.

Comme on se donne deux coups d'épée! Je vais dans le salon attendre ou chercher mon inconnue.

(Il s'élance dans le salon à droite.)

SCÈNE V.

RICHARD, sur le devant de la scène, deux ou trois JEUNES FILLES au fond travaillant, ESTHER, CORINNE, puis HÉLÈNE, sortant de l'appartement à droite.

RICHARD, l'apercevant.

Ah! Hélène!...

HÉLÈNE, sortant de l'appartement à droite et distribuant des dessins aux jeunes filles.

Mesdemoiselles!

LES JEUNES FILLES, se levant.

Madame?

HÉLÈNE.

Ce dessin pour vous, Corinne, celui-ci pour Charlotte, celui-là pour Esther; allez, allez, mesdemoiselles, qu'on s'y mette sur-le-champ!

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

RICHARD, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Bonjour, Richard.

RICHARD, voyant Hélène qui s'asseoit près de la table et se met à dessiner.

Que de persévérance ! Que de courage !

HÉLÈNE, gaiement.

Moins que vous ne croyez... car je ne trouve que là ma force et ma consolation, et je puis vous l'avouer, à vous qui m'avez aidée de vos conseils et de votre argent...

RICHARD.

Argent que depuis longtemps vous m'avez rendu.

HÉLÈNE.

Cette résolution si effrayante, si terrible, que le désespoir seul m'avait suggérée... je l'ai adoptée d'abord avec grand'-peine... peu à peu avec résignation... et enfin avec une sorte de fierté !

RICHARD.

Ah ! je vous crois !

HÉLÈNE, assise.

Quand, toute sa vie, on a dépendu des autres, quand on n'a jamais connu que la maison d'autrui, on ne peut s'empêcher de penser au bonheur de la liberté et du *chez soi*... c'est un si doux rêve ! Et j'ai vu ce rêve se réaliser, et la réalité a dépassé toutes mes espérances. Depuis deux ans que ce fonds, acheté par moi à un prix modique, a prospéré entre mes mains d'une manière si rapide et si miraculeuse, aux ennuis de l'oisiveté ont succédé les charmes d'une vie occupée ; à la dépendance, le commandement ; à la misère enfin, la fortune... (Se levant.) Ah ! mieux encore... le contentement

intérieur de l'avoir légitimement acquise. Cette maison élégante, achetée par moi, ou c'est tout comme, car je n'ai plus qu'un payement à faire, et les fonds sont dans mon secrétaire, je ne peux m'empêcher de la regarder avec un orgueil heureux. Je ne franchis par une fois son large escalier, sans me dire, en m'appuyant sur la rampe : Ceci est à moi, gagné par moi ! Et ma voiture donc !... car il m'a fallu en prendre une, non par luxe, mais par nécessité, par économie ; la première fois que j'y suis montée, seule, toujours seule, je ne puis vous dire quelle folle joie s'empara de moi !... Pendant que je contemplais ce joli équipage, pendant que mes chevaux m'emportaient dans leur course rapide, je me disais à voix basse : Par toi-même, par ton travail, duchesse Hélène... te voilà rentrée chez toi !... mais le bruit de la voiture emportait mes paroles, et personne, je l'espère, ne les aura entendues, pas même mes aïeux !

RICHARD.

Vos aïeux vous pardonneraient votre fortune, en voyant l'usage que vous en faites. Les grandes dames connaissent votre demeure, et les pauvres encore mieux !

HÉLÈNE.

Oui, je serais heureuse !... si je pouvais oublier... oublier cette scène d'hier !... toute cette famille qui m'a rejetée, qui a juré de ne me revoir jamais !

RICHARD.

Vous n'avez plus besoin de personne, tout le monde vous reviendra.

HÉLÈNE.

Quelle idée !

RICHARD.

Gageons ! Eh ! tenez, j'ai déjà rencontré quelqu'un qui voudrait bien, en secret, et sans que la famille en fût instruite, vous voir un instant.

HÉLÈNE.

Et qui donc ?...

RICHARD.

Cherchez. Qui voudriez-vous que ce fût ?

HÉLÈNE, hésitant.

Ma tante ?

RICHARD, souriant.

Non !

HÉLÈNE.

Berthe?

RICHARD.

Ah ! vous parlez comme moi ! mais ce n'est pas là, j'en ai idée, ce que vous désirez le plus...

HÉLÈNE, à demi-voix.

Tristan ?

RICHARD.

Lui-même, toujours furieux ! Toujours irrité ! Mais il a besoin de vous parler, pour la dernière fois !

HÉLÈNE.

La dernière !

RICHARD.

Il... il... se vante...

HÉLÈNE.

Et que me veut-il ?

RICHARD.

Je suis autant que vous curieux de le savoir... aussi dès qu'il viendra... car il va venir...

HÉLÈNE, avec crainte.

Vous resterez ?...

RICHARD, souriant.

Je m'en irai.

HÉLÈNE, écoutant.

Taisez-vous... on parle...

TRISTAN, en dehors.

Oui, madame Hermance... ne peut-on la voir?

RICHARD, à Hélène.

C'est lui!... je vous laisse... je retourne dans vos magasins, près de ces demoiselles; elles parlent tant, qu'avec elles il y a toujours quelque chose à apprendre.

HÉLÈNE.

Et quoi donc?...

RICHARD.

D'abord, à... à se taire!

(Il sort par la gauche, Tristan entre par le fond.)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, assise à gauche, TRISTAN.

TRISTAN, s'avançant et à part.

Quel riche et somptueux hôtel! Et c'est ici sa demeure...

HÉLÈNE, se levant et s'avançant vers Tristan.

M. Richard m'a annoncé que vous désiriez me voir...

TRISTAN.

Oui... pour la dernière fois...

HÉLÈNE.

Il me l'a dit...

TRISTAN.

Hier, Hélène... je vous ai reniée... repoussée .. mais ce n'était pas... et je tiens à vous l'apprendre, par vanité... de caste... par orgueil de famille... Si j'ai été méchant et cruel envers vous... (Éclatant.) envers toi, car il m'est impossible de te parler ainsi, l'habitude est plus forte que la colère et je me surprends malgré moi à te tutoyer, le permets-tu?

HÉLÈNE.

Comme tu voudras !

TRISTAN.

Si je n'ai pu réprimer un premier mouvement de fureur et de jalousie, c'est que ta position actuelle me prouvait une chose, dont je doutais encore, ton amour pour un autre ! Tout m'était expliqué. Pendant que je courais en Angleterre pour trouver ce rival inconnu, pour t'arracher à lui...

HÉLÈNE.

Comment?... il serait vrai ?...

TRISTAN.

J'étais un insensé alors... et je ne le suis plus. C'est pour lui que tu quittais notre Bretagne... c'est lui qui t'attendait ici... à Paris... c'est lui... qui t'est venu en aide...

(Il se jette dans un fauteuil à droite.)

HÉLÈNE, à part.

Et lui laisser une pareille idée !... Ah !... c'est impossible ! (Haut.) Tristan, j'ai toujours dit la vérité, je la dirai encore. Celui que j'aime n'a jamais rien reçu de moi... qui lui donnât le droit de m'offrir sa fortune... je ne lui dois rien, je le jure devant Dieu ! je le jure sur l'honneur et sur notre amitié. Me crois-tu?

TRISTAN.

Oui ! mais cette amitié dont tu parles, c'est elle qui s'effraie pour toi d'une position qui t'expose aux regards, aux impertinences... aux déclarations peut-être du premier fat...

HÉLÈNE.

Sois tranquille... je sais me défendre.

TRISTAN.

Si tu te défends, c'est que tu es attaquée... et c'est trop ! mille fois trop ! Mon Dieu, après ce que tu viens de m'avouer... je ne te parle pas ici comme un homme qui t'aime, mais comme un parent, comme un ami ; et au nom de ta dignité

de femme, je dis que tu te dois à toi-même, que tu nous dois à tous de rejeter avec horreur une profession...

HÉLÈNE.

Tais-toi! tais-toi! Je la bénis. (Souriant.) Et quant aux déclarations, aux séductions dont tu parles, sois tranquille. (Portant la main à son cœur.) J'ai là, pour me défendre, un talisman.

TRISTAN, avec jalousie.

Un talisman !... Ah! oui... oui... je sais.

HÉLÈNE, allant à lui.

Pardon! pardon, mon ami! je suis une égoïste... j'ai oublié, moi, que j'allais t'affliger.

TRISTAN.

Non! non! Cela ne sera rien! il faut bien que je m'y habitue.

HÉLÈNE.

Ne parle pas ainsi, je souffre tant de...

TRISTAN.

Non! non, te dis-je!... ce n'est rien!... j'ai agi là comme un enfant!... mais la raison revient... Ne parlons plus de cet homme... n'y pensons plus...

(Il passe près de la table à droite et s'y appuie de la main.)

HÉLÈNE, à part.

Ah! qu'il faut de courage pour ne pas parler!

TRISTAN, avec hésitation.

Il est donc... ici... à Paris?...

HÉLÈNE.

Oui!

TRISTAN.

Il t'a donc suivie?...

HÉLÈNE.

Oui...

TRISTAN.

Et tu l'aimes toujours?...

HÉLÈNE.

Toujours!

TRISTAN.

Et lui?...

HÉLÈNE.

Lui... Oh! mille fois plus encore!

TRISTAN, *éclatant.*

Non... ce n'est pas vrai!... Non, il ne peut pas t'aimer comme je t'aime: une femme ne saurait être adorée ainsi deux fois! Ah! si tu savais!... si tu savais!... Les folies où ma vie se perd, pourquoi les ai-je faites? Pour t'oublier. Pourquoi ai-je joué? Pour t'oublier. Pourquoi tous ces amours insensés? Pour t'oublier. Vains efforts!... je n'ai pas pu. A peine t'ai-je revue hier, que tout ce mensonge de plaisir s'est dissipé, pour ne laisser place qu'au remords. Je ne te dois rien pourtant : ni amour, ni fidélité, puisque je ne suis rien pour toi. Eh bien! cependant, à ton aspect, j'ai rougi de ces indignes liaisons, comme si c'était un outrage que je t'eusse fait. Il me semblait qu'il y avait une profanation à donner place à des images qui n'étaient pas la tienne, même dans ce cœur dont tu ne voulais pas. O Hélène!... Hélène!... pourquoi m'as-tu repoussé?... pourquoi n'as-tu pas voulu être à moi?...

HÉLÈNE.

Tristan...

TRISTAN.

Je ne t'en veux pas! Tu as bien fait... tu as agi en honnête fille, puisque tu ne m'aimais pas... Mais tu m'as perdu, Hélène, tu as brisé ma vie... et maintenant je n'ai plus qu'un espoir, c'est de m'en délivrer le plus tôt possible.

HÉLÈNE.

Ah! Tu es un ingrat!.. Mais tu crois donc que je ne t'aime pas! Tu crois donc que j'oublie que tu as voulu m'associer à ta vie, moi pauvre et repoussée!... Ah! si je pouvais te dire quelle émotion j'ai éprouvée quand tu m'as offert si généreusement ta main...

TRISTAN.

Pourquoi alors l'as-tu refusée?

HÉLÈNE.

Pourquoi?... pourquoi? Parce que je le devais! Mais si je n'ai pas pu être ta femme... crois-tu donc que j'aie cessé d'être ta sœur?... Et tu viens me dire, à moi... que ton seul espoir est de me quitter et de mourir!

TRISTAN.

Pardon!... pardon!... Que veux-tu que je fasse pour expier cette parole?

HÉLÈNE.

Ce que je veux?... Promets-moi que tu n'auras jamais un chagrin sans venir me le confier! Promets-moi que tu ne feras rien sans venir me le soumettre... Promets-moi surtout... de tout accepter de moi...

TRISTAN.

Mais lui! Il ne t'aime donc pas, s'il te permet de te dévouer à un autre?... il n'est donc pas jaloux!...

HÉLÈNE.

Oh! si! il l'est follement, éperdument! mais pas de toi!

TRISTAN.

Eh bien! Malheur à lui!... car si je le rencontre, moi... je le tuerai!

SCÈNE VIII.

TRISTAN, HÉLÈNE, CORINNE.

CORINNE, *mystérieusement.*

Madame!

HÉLÈNE.

Eh bien! Quoi?.. Qu'est-ce que c'est?

CORINNE, *de même.*

Un monsieur qui paraît se cacher avec beaucoup de soin demande à parler à madame...

HÉLÈNE.

Eh bien?...

CORINNE.

A elle seule... Il m'a remis pour elle ce petit mot... il est là qui attend.

HÉLÈNE.

C'est bien... laissez-nous.

CORINNE, *à part, en s'en allant.*

Décidément... cela commence!

HÉLÈNE, *qui vient de lire le billet.*

O ciel!

TRISTAN.

Qu'est-ce donc?...

HÉLÈNE.

Je ne puis te le dire.

TRISTAN.

Qui donc t'écrit?... qui donc est là?...

HÉLÈNE.

Quelqu'un qui redouterait d'être vu... de toi surtout... et je te prierai...

TRISTAN.

Ah ! c'est lui ! j'en suis sûr, et je le connaîtrai.

(Il s'élance vers la porte à droite.)

HÉLÈNE, voulant le retenir.

Y penses-tu ?... C'est de la démence... et je te défends...

TRISTAN, reculant de surprise.

O ciel !... Mon père !...

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, TRISTAN, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous ici, monsieur ! Chez Hélène !...

TRISTAN.

N'y êtes-vous pas vous-même, mon père ?

LE COMTE.

Vous aviez juré de ne plus la revoir...

TRISTAN.

Vous aviez fait le même serment.

LE COMTE, un peu troublé.

Moi... il s'agit en ce moment d'affaires de famille... et comme chef de la famille... j'ai à parler... (Montrant Hélène.) à elle seule... en secret...

TRISTAN, s'inclinant.

C'est différent, mon père !

LE COMTE, avec un peu d'embarras.

Je désire que votre grand'mère ignore totalement cette visite... Vous m'entendez ?

TRISTAN.

Je me conformerai à vos ordres.

LE COMTE.

Laissez-nous.

TRISTAN, en s'en allant, et bas à Hélène.

Quand te reverrai-je?

HÉLÈNE, de même.

Quand tu le voudras!

(Tristan sort par le fond.)

SCÈNE X.

HÉLÈNE, LE COMTE.

LE COMTE.

Je suis fâché que mon fils m'ait rencontré... ma démarche va lui donner à penser... ce qui est vrai... du reste, que je désapprouve l'excès de rigueur de ma mère.

HÉLÈNE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Oui, ma chère enfant... je ne pouvais hier te défendre, comme je l'aurais voulu, cela aurait redoublé son exaspération; bien plus, j'étais obligé de dire comme elle. C'est ma mère, après tout... et tu comprends... ce que nous impose ce titre sacré... Mais aujourd'hui que nous sommes seuls, je puis te dire combien j'ai été peiné et désolé de la scène que l'on t'a faite hier, ma pauvre enfant.

HÉLÈNE.

Ah! je l'ai déjà oubliée!

LE COMTE.

Comme je le disais après ton départ... on aura beau se fâcher et s'exalter... la famille est toujours la famille, ses liens sont indissolubles, et vous ne pourrez jamais empêcher qu'Hélène ne soit notre nièce.

HÉLÈNE.

Ah! comment vous remercier, monsieur?...

LE COMTE.

Dis-moi... mon oncle...

HÉLÈNE.

Quoi! vous le voulez bien... vous y consentez!...

LE COMTE.

Toujours... quand nous serons entre nous, quand nous serons seuls; et pour te montrer combien je suis au-dessus des idées mesquines et arriérées qu'on me suppose, pour te prouver que je te regarde toujours comme ma nièce, je viens m'adresser à toi, te demander un service.

HÉLÈNE.

O mon cher oncle!... vous me rendez confuse!

LE COMTE.

Deux tracés sont proposés pour un nouveau chemin de fer; tous deux offrent des avantages nombreux, mais différents. Si l'on choisit le tracé à gauche, qui traverse nos terres de Bretagne, nous faisons des bénéfices énormes, et notre famille est à jamais relevée. Mais si l'on préfère la tracé de droite, nous sommes ruinés!

HÉLÈNE.

Ruinés!...

LE COMTE.

De fond en comble. Une commission est nommée, qui doit se composer de cinq membres... on n'en connaît encore que quatre... mais les deux que j'ai vus sont contre nous... rien à espérer de ce côté.

HÉLÈNE.

Et les autres... qui sont-ils?

LE COMTE.

Le premier est un banquier... un capitaliste que tu dois

connaître, M. Balthasar... dont la femme est, dit-on, de tes clientes !

HÉLÈNE.

Oui... oui... Balthasar ne refuse rien à sa femme... laquelle m'est toute dévouée. (Passant à la table à gauche.) Et en lui écrivant ce petit billet confidentiel... (Elle écrit.) en lui disant surtout que c'est pour mon oncle...

LE COMTE, vivement.

Garde-t'en bien !... ta recommandation aura d'autant plus de force qu'on ne saura pas du tout, du tout, notre parenté ! Tu pourras parler bien plus librement de mes talents, de ma capacité... tandis qu'autrement... on pourrait suspecter...

HÉLÈNE, souriant.

Je comprends... (Se levant.) Et l'autre arbitre de votre sort, l'autre membre de la commission ?

LE COMTE.

On l'a nommé parce qu'il est de notre pays, de la Bretagne, et sa voix sera la plus influente... C'est un grand seigneur... un duc... un ami de madame de Menneville, avec laquelle je viens de le voir arriver ici... tout à l'heure... (Montrant l'appartement à gauche.) Et, tiens, regarde dans ce petit salon.

HÉLÈNE.

Ce jeune homme qui cause avec ma première demoiselle ?

LE COMTE.

Lui-même !...

HÉLÈNE.

Où l'ai-je vu ?... Ah ! je me rappelle ! j'ai voyagé tout un jour avec lui en chemin de fer... Moi lui rien demander !... Impossible, mon oncle !... C'est impossible !

LE COMTE.

Alors, tout est perdu ! Car il ne s'agit pas de moi seul, mais de Tristan ?

HÉLÈNE, vivement.

De Tristan !... Que dites-vous ? achevez !

LE COMTE.

Si tu ne peux nous venir en aide, si j'échoue dans cette entreprise... mon fils compromis, sans le savoir, par moi, par mon imprudence... voit son avenir à jamais perdu.

HÉLÈNE, avec frayeur.

L'avenir de Tristan !... (Entendant le duc dans l'appartement à gauche.) C'est le duc ! (Remettant à son oncle la lettre qu'elle vient d'écrire et qu'elle tient encore à la main.) Portez vite cette lettre !

LE COMTE, la prenant, vivement.

Bien... bien... je cours chez madame Balthasar, et de là m'informer si le cinquième membre de la commission est nommé.

HÉLÈNE, le pressant.

Partez, vous dis-je !

LE COMTE, sortant.

Toi, songe à nous !... à ta famille !

HÉLÈNE.

Soyez tranquille * !

(Le comte sort.)

* Cette scène nous paraissait et nous paraît encore dans le caractère du personnage. On l'a blâmée, nous l'avons changée au théâtre pour obéir à la critique ; nous la rétablissons ici pour obéir à notre conscience littéraire. On trouvera à la fin de la pièce, et parmi les variantes, la scène telle qu'elle est représentée actuellement sur le Théâtre-Français. Le public jugera et les directeurs de province choisiront entre les deux manières.

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, puis CORINNE et LE DUC.

HÉLÈNE.

Il s'agit de l'avenir de Tristan!... Ah! je réussirai!...

CORINNE, entrant avec le duc.

Oui, monsieur, volume III, folio 14 du répertoire, j'aurai maintenant trouvé cela en une minute!

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc?

CORINNE.

M. le duc de Penn-Mar...

HÉLÈNE, à part.

Lui!... le protecteur de Richard.

CORINNE.

Qui demandait, pour les acquitter, des mémoires.

LE DUC.

Que l'on tarde bien à me donner. (A part.) Allons, décidément, elle n'est pas ici! (S'avançant vers Hélène.) Veuillez donc, madame... (La regardant.) O ciel! mon inconnue!... ce n'est pas possible. Vous, madame Hermance!...

HÉLÈNE.

Moi-même, monsieur le duc!... désolée qu'on vous ait fait attendre... Hâtez-vous, Corinne.

CORINNE, feuilletant un grand livre.

M'y voici, madame, je vais relever sur notre registre les différents articles.

LE DUC.

Ah! je ne suis pas pressé!

CORINNE.

Monsieur le duc trouvera peut-être le mémoire plus consi-

dérable qu'il ne le croyait. C'est toujours comme cela à l'Opéra, surtout avec la danse! ça s'élève, ça s'élève!

LE DUC, avec impatience.

C'est bien! (Se retournant vers Hélène.) Depuis la journée que nous avons passée ensemble, madame...

HÉLÈNE.

Oui!... en revenant de Lyon... où j'avais été commander des étoffes...

LE DUC.

Que de peines, de démarches inutiles... pour vous retrouver!... Mais tous les instants de ce jour, si rapidement écoulé, sont restés présents à mon souvenir! et rien n'a pu les en effacer.

CORINNE, assise devant la table à gauche et transcrivant du grand livre sur un papier détaché.

« Note de mademoiselle Diana, artiste de l'Opéra. »

LE DUC, à part.

Ah! il y a des hasards maladroits... (Haut, à Hélène.) Ce jour... où tant de charmes unis à tant de raison... m'ont fait renoncer... à tous ces amours futiles...

CORINNE, continuant à écrire.

« Petit Charles-Quint en velours bleu à trois collets. »

LE DUC, avec impatience, à part.

Quelle position pour un diplomate! (Haut, à Hélène.) Écoutez-moi, de grâce, et si vous doutez de la sincérité de mes paroles, s'il vous faut des preuves...

CORINNE, continuant d'écrire.

« Toilette naïade, en tulle vert Azof, relevée de plantes aquatiques... deux mille francs. »

LE DUC, avec impatience.

C'en est trop!

CORINNE.

C'est en conscience... il y a pour cinq cents francs d'étoffes seulement.

LE DUC.

C'est bien! Vous ferez porter chez moi... Je paye tout aveuglément.

(Corinne sort.)

HÉLÈNE, au duc.

C'est un tort, monsieur, voilà comme on est trompé, et si vous voulez prendre la peine de lire...

LE DUC.

Ah! c'est abuser de vos avantages!... C'est battre un homme à terre. N'admettez-vous pas qu'il y ait des erreurs dont on rougisse, et qu'alors le passé soit presque le garant de l'avenir?... Celui qui vous adora sans vous connaître...

HÉLÈNE.

A dû, en me connaissant, perdre ses illusions.

LE DUC.

Ou les échanger peut-être contre d'autres, plus séduisantes, plus poétiques encore...

HÉLÈNE.

De la poésie... avec une couturière!

LE DUC.

Eh! quelle duchesse en inspirerait plus que vous? Je vous jure... Mais non, ce sera à mes actions et non à mes serments que je laisserai le soin de vous persuader. Mettez-moi à telle épreuve que vous voudrez... parlez... commandez...

HÉLÈNE, se levant.

J'ai grande envie d'essayer.

LE DUC.

J'attends vos ordres.

HÉLÈNE, après un instant d'hésitation.

Monsieur le duc, vous êtes membre d'une commission... au sujet d'un chemin de fer projeté en Bretagne?

LE DUC.

Ce soir même nous aurons séance, si, comme on l'assure, notre cinquième collègue est nommé.

HÉLÈNE.

Vous le connaissez?

LE DUC.

Non, madame, pas encore; mais que puis-je pour vous?

HÉLÈNE.

Deux projets... vous allez me trouver bien savante, monsieur le duc... deux projets vous sont présentés... tous deux également bons et avantageux; ainsi votre galanterie ne coûtera rien à votre conscience... Je suis, monsieur, pour le chemin de la rive gauche.

LE DUC.

Alors, madame, vu que ma conscience n'est pas intéressée, mon opinion est faite.

HÉLÈNE, vivement.

Vous me donneriez votre voix?

LE DUC, avec galanterie.

Je n'en ai qu'une par malheur!

HÉLÈNE.

Ah! monsieur le duc, comment reconnaître?...

LE DUC.

En me permettant, au sortir de la commission, de venir vous annoncer le résultat de la séance.

(Hélène s'incline et fait la révérence au duc qui la salue et sort.)

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, seule.

Deux voix ! deux voix acquises par moi ! Mais ce n'est pas tout, il nous en faut une troisième, c'est là qu'est la victoire ! (Écoutant.) Eh ! mon Dieu ! qu'entends-je ?

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, RICHARD, Mme DE BERNY.

RICHARD, donnant le bras à Mme de Berny.

Calmez-vous, madame...

Mme DE BERNY.

Je vous remercie... ce ne sera rien !

HÉLÈNE.

Eh ! mon Dieu !... (Avec inquiétude.) Qu'y a-t-il donc ?

RICHARD, qui vient de faire asseoir Mme de Berny sur un fauteuil.

Il y a que... madame était à étudier des étoffes, lorsqu'on lui remet un petit billet... Elle pâlit... elle chancelle... et sans mon bras qu'elle a daigné accepter...

HÉLÈNE.

O ciel ! C'est donc une nouvelle...

Mme DE BERNY.

Affreuse !... Je n'irai pas au bal.

HÉLÈNE.

Le bal de la marquise de Menneville ?

Mme DE BERNY.

Et quel autre m'eût causé une telle émotion ? C'était une lutte ! un défi public entre nous deux... elle avait juré de ne

pas m'inviter... et j'avais juré, moi, qu'elle m'inviterait... parce que je comptais sur son frère, le directeur général, qui, pour m'être agréable, m'avait formellement promis d'obtenir de sa sœur une invitation ! Je devais être présentée à l'ambassadeur persan... Eh bien ! la marquise a résisté aux prières, aux instances, aux ordres de son frère... Quand elle devrait se brouiller avec lui, a-t-elle dit, quand elle ne devrait jamais donner de bal... elle ne cédera pas... elle ne céderait à personne, pas même au schah de Perse.

RICHARD.

Dès que cela devient... une question politique... j'y renoncerais...

Mme DE BERNY, se levant.

Y renoncer !.... Mais c'est une honte... une humiliation... aux yeux de tous !... (Bas à Richard.) plus encore... aux yeux d'une personne que je devais trouver à ce bal ! (A Hélène.) Et puis un autre chagrin, car ils m'arrivent tous aujourd'hui ! Je n'ai plus besoin de ma nouvelle coiffure : je ne vais pas ce soir à l'Opéra !

HÉLÈNE.

Comment cela ?

Mme DE BERNY.

M. de Berny, qui devait m'y conduire, vient d'être nommé d'une commission...

HÉLÈNE, à part.

O ciel !

Mme DE BERNY.

Qui s'assemble ce soir !

RICHARD.

Celle dont le duc de Penn-Mar fait partie ?

HÉLÈNE, vivement.

Une commission pour un chemin de fer ?

Mme DE BERNY.

Oui.

HÉLÈNE, de même.

Qui doit passer dans un coin du Morbihan?

Mme DE BERNY.

Précisément.

HÉLÈNE, avec un transport de joie.

Ah! madame! chère madame!...

Mme DE BERNY.

Qu'avez-vous donc?...

HÉLÈNE.

Je vous aurai une invitation au bal de la marquise.

Mme DE BERNY, poussant un cri de joie.

Ah! ne me trompez pas! (Portant la main à son cœur.) Ne me donnez pas des émotions pareilles! Une invitation... à moi!

HÉLÈNE.

À vous! Si vous le voulez!

Mme DE BERNY.

Je le veux... que faut-il faire?

HÉLÈNE.

Obtenir de votre mari...

Mme DE BERNY.

Je l'obtiendrai! oh!... je l'obtiendrai.

RICHARD.

Mais... vous ne savez pas encore...

Mme DE BERNY.

C'est égal!

HÉLÈNE.

Que, dans la commission, il vote pour la rive gauche!

Mme DE BERNY.

Il votera!

RICHARD.

Vous entendez bien ! La rive gauche !

HÉLÈNE.

N'allez pas vous tromper.

Mme DE BERNY.

Oui... oui... c'est compris ! il faut que la commission... que la commission... donne à gauche ! Et vous comptez, pour cela, sur mon mari ! c'est dit ! (A Hélène.) Mais j'aurai mon invitation ?

HÉLÈNE.

Vous l'aurez ! (A Richard, pendant que Mme de Berny arrange sa coiffure devant la glace à droite.) Le succès est assuré, la majorité est à nous ! Car nous avions déjà deux voix !

RICHARD.

Celle du duc... il vient de me le dire !

HÉLÈNE.

Et celle de M. Balthasar ! elle m'est acquise d'avance.

Mme DE BERNY, avec effroi.

Balthasar !

RICHARD.

Qu'avez-vous donc ?

Mme DE BERNY.

Je ne réponds plus de rien !

HÉLÈNE.

O ciel !

Mme DE BERNY.

Si M. Balthasar vote pour, mon mari votera contre !

RICHARD.

Ils... ils... sont... confrères.

Mme DE BERNY.

Ils sont ennemis !

RICHARD.

C'est... ce que je voulais dire !

Mme DE BERNY.

Ils se détestent !... Une rivalité...

RICHARD.

De femmes !

Mme DE BERNY.

Non, de millions ! Vous ne savez pas quelles haines effroyables s'allument de millionnaires à millionnaires ! Nos jalousies, à nous autres femmes, l'envie des hommes de génie entre eux, les guerres même des conquérants ne sont que des idylles auprès des haines des capitalistes de nos jours ; auprès de ces combats acharnés de spéculateurs qui rivalisent de créations industrielles, qui luttent de chemins de fer, qui joutent de luxe, de profusions, d'extravagances ! M. Balthasar donne un bal de vingt mille francs, M. de Berny donne un souper de quarante ! M. Balthasar crée une revue, M. de Berny fonde un journal ! Enfin, si, par bonheur, M. Balthasar a l'idée de se construire un hôtel, mon mari me donnera sur-le-champ un palais; j'y compte bien. C'est un steeple-chase de vanité prodigue, où le vainqueur ne voit, pour prix de la course, que le désespoir du vaincu !... Voilà où nous en sommes !

RICHARD.

Je comprends !... Sachant que M. Balthasar est pour nous...

HÉLÈNE.

Jamais M. de Berny ne consentira à être de son avis.

RICHARD.

Aucun moyen... de l'y contraindre ?

Mme DE BERNY, *vivement.*

Si ! un seul... (*A Richard.*) Je vous ai dit qu'il était jaloux comme un tigre ! et il y a quelqu'un dans ce moment, un adorateur assidu qui le désespère, dont l'image le poursuit même à la Bourse et trouble ses rêves dorés ! Si je consens

à ne plus le recevoir chez moi, mon mari accordera tout!

RICHARD.

Quel dévouement!...

Mme DE BERNY, vivement à Hélène.

Mais j'aurai mon invitation?

HÉLÈNE, de même.

Vous l'aurez!

RICHARD, avec compassion.

Et ce pauvre jeune homme... cet amoureux?...

Mme DE BERNY, gaiement.

Peu m'importe... je n'y tiens pas!

RICHARD.

M. de Berny a donc tort d'être jaloux?

Mme DE BERNY, à Richard.

De celui-là, oui!... (Se tournant vers Hélène.) Adieu... adieu... je réponds de tout.

(Elle sort vivement par le fond.)

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, RICHARD.

HÉLÈNE, avec agitation.

Et moi, de mon côté, songeons à tenir ma promesse.

RICHARD.

Que comptez-vous faire?

HÉLÈNE.

Tout au monde, car M. de Lesneven prétend que de la réussite de ce projet dépend l'avenir de son fils.

RICHARD.

Comment cela?

HÉLÈNE.

Je l'ignore! il n'a pas eu le temps de me l'expliquer.

RICHARD.

Je le saurai, moi!... Je vous le promets.

HÉLÈNE, lui serrant la main.

Merci! Mais en attendant il faut à tout prix... Voici la marquise!

SCÈNE XV.

LES MÊMES; LA MARQUISE, puis CORINNE.

LA MARQUISE, entrant vivement.

Ah! ma chère Hermance... je viens d'essayer ma robe, c'est admirable; vous vous êtes surpassée; il y a là un goût, une invention! (Apercevant Richard.) Ah! monsieur Richard... vous n'êtes pas invité à la matinée dansante de l'ambassadrice?

RICHARD.

Non, madame.

LA MARQUISE, avec compassion.

Je vous plains!... vous m'auriez vue! Hermance m'a improvisé en quelques heures une toilette qui est un chef-d'œuvre! une merveille!

RICHARD.

Que sera-ce, portée par vous! (Bas, à Hélène.) Voilà le moment.

HÉLÈNE, bas à Richard.

Pas encore!

LA MARQUISE, à Richard.

Imaginez-vous ce qu'il y a de plus difficile au monde, une robe de bal de jour! quelque chose entre la grande

parure et la demi-toilette ! un compromis entre l'habillé et le négligé. Eh bien ! elle a touché ce point délicat avec une justesse... une grâce... (Regardant la pendule.) Ah ! bon Dieu ! trois heures... dans l'instant... une heure à peine pour m'habiller... définitivement ! oh ! voyez-vous, je serai d'un joli !... Adieu...

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

RICHARD, bas à Hélène.

Elle part.

HÉLÈNE, à la marquise.

Madame !... me permettrez-vous de vous arrêter un instant ?

LA MARQUISE.

Quelque correction à faire... quelque idée nouvelle ?... (A Corinne qui entre en ce moment.) Ne portez pas encore la robe dans ma voiture... laissez-la ici.

CORINNE, escortant Esther qui porte un carton que l'on place sur une table à droite, près de la cheminée.

Prenez garde surtout, mademoiselle, de rien compromettre... (Ouvrant le carton.) Et comme c'est arrangé !

HÉLÈNE, à la marquise.

Vous êtes donc satisfaite de mon travail ?

LA MARQUISE.

Satisfaite !... Dites ravie... enthousiasmée...

HÉLÈNE.

Ainsi... si je vous demandais pour prix...

LA MARQUISE.

Oh ! le prix que vous voudrez ! Égorgez-moi ! Assassinez-moi ! Je ne me plaindrai pas.

HÉLÈNE.

Il ne s'agit pas de prix d'argent, mais d'une faveur qui m serait bien précieuse.

LA MARQUISE.

Laquelle? voulez-vous une mission... une inspection... un chef de gare?

HÉLÈNE.

Je veux quelque chose de plus facile... car vous n'avez, pour me l'accorder, que quelques mots à écrire, et pourtant j'hésite à vous les demander, car je sens qu'il vous en coûtera beaucoup.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?

RICHARD, à part.

Voilà que j'ai peur!

HÉLÈNE.

C'est... c'est de me donner, pour votre bal de samedi prochain, une invitation pour une de mes clientes.

LA MARQUISE, s'approchant de la table à gauche et prenant une plume.

Une invitation!... Pour qui, ma toute belle?

HÉLÈNE, hésitant.

Pour madame...

LA MARQUISE.

Madame?...

HÉLÈNE.

Madame de Berny.

LA MARQUISE, jetant la plume avec colère.

Inviter chez moi... madame Berny!... J'aimerais mieux avoir... trente ans!.. les trente ans qu'elle me donne... et que je n'ai pas.

RICHARD, à part.

Aïe!

HÉLÈNE, avec douceur, et s'approchant de la marquise.

Vous m'avez dit quelquefois, madame la marquise, que si jamais je vous demandais un service...

LA MARQUISE.

Je vous le rendrais, et je vous le dis encore... mais inviter madame Berny!...

HÉLÈNE, avec émotion.

Ce sera plus qu'un service... ce sera une grâce qui vous assure à jamais et mon cœur... et ma reconnaissance...

LA MARQUISE, avec ironie.

Certes, l'offre que vous me faites de votre cœur est bien propre à me toucher; mais cette offre même, si précieuse qu'elle soit, me prouve que, dans le rang que j'occupe, l'on a tort d'être, comme je le suis, trop bonne, trop simple, dans de certaines relations : c'est une leçon dont je profiterai, mademoiselle, et vous aussi... je l'espère... (A Corinne, d'un ton d'autorité.) Portez cette robe dans ma voiture. . allez vite.

HÉLÈNE, de même.

Restez.

RICHARD, se frottant les mains.

A la bonne heure!

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

HÉLÈNE.

Que ces chiffons de gaze auxquels la façon et l'arrangement donnent seuls de la valeur, que cette toilette est encore à moi, madame.

LA MARQUISE.

A vous!

HÉLÈNE.

Nous garderons donc chacune ce qui nous appartient! vous, votre rang... moi, mon travail, quelque médiocre qu'il soit.

LA MARQUISE.

L'ai-je bien entendu? Vous auriez l'audace?...

HÉLÈNE.

De ne donner cette robe ni pour or, ni pour argent, mais en échange seulement d'une invitation de bal pour madame de Berny.

LA MARQUISE, remontant le théâtre.

Jamais! Je prouverai que cette toilette est à moi!

HÉLÈNE.

Je prouverai le contraire, madame, en en disposant comme je l'entends. (Elle la jette dans la cheminée.)

LA MARQUISE, avec un cri et voulant s'élancer.

Arrêtez... courez... Brûlée!

(Elle tombe dans les bras de Corinne qui la conduit sur le fauteuil à droite.)

CORINNE.

Ah! les nerfs, les nerfs! je connais cela...

LA MARQUISE, avec désespoir.

Retirez-la.

HÉLÈNE, s'avançant, froidement.

C'est inutile, madame la marquise, la robe n'existe plus, elle est brûlée!

LA MARQUISE, qui est tombée hors d'elle-même dans un fauteuil.

Brûlée! brûlée! Une toilette pareille, qui aurait fait parler de moi dans tout Paris! Mais c'est abominable! c'est un crime! Et que voulez-vous que je devienne maintenant?... Il faudra donc paraître à ce bal avec une robe...

CORINNE.

Qu'on aura déjà vue.

LA MARQUISE.

Ah! avec la toilette qui m'a laissé vaincre par madame Berny.

RICHARD.

C'est affreux!...

CORINNE.

C'est horrible!

LA MARQUISE.

Je n'y survivrai pas.

(Elle retombe accablée et comme anéantie dans le fauteuil.)

HÉLÈNE, froidement.

Madame la marquise, voulez-vous tout à l'heure, à cette fête, l'emporter sur toutes les femmes de Paris ?

LA MARQUISE.

Moi !

HÉLÈNE.

Y paraître avec une toilette plus élégante encore que celle qui était là ?

LA MARQUISE, relevant la tête.

Comment ?

HÉLÈNE.

Accordez-moi cette lettre d'invitation et je réponds de tout.

LA MARQUISE.

Mais par quels moyens, quel miracle... improviser une robe ?

HÉLÈNE, lentement.

Celle de la reine de Portugal !

LA MARQUISE, poussant un cri et portant la main à son cœur.

Ah ! ce chef-d'œuvre !... Vous consentiriez... (Avec désespoir.) Mais non !... cette robe est à peine commencée... et il faudrait pour l'achever deux ou trois jours au moins !

HÉLÈNE, froidement.

Je promets de l'achever, ici même, et sur vous, en une heure.

LA MARQUISE.

En une heure, impossible !

HÉLÈNE.

On m'a dit parfois... que j'avais des doigts de fée... je m'en servirai... Écrivez seulement.

RICHARD, lui présentant une plume.

É... é... écrivez... l'heure avance...

HÉLÈNE.

Les moments sont précieux...

LA MARQUISE, se défendant.

Permettez...

RICHARD, approchant l'écritoire.

Trois heures un quart.

LA MARQUISE.

Pas même le temps de réfléchir !

RICHARD, vivement.

Vous êtes reine !

HÉLÈNE, de même.

Vous en aurez la parure.

RICHARD.

Une parure... enviée... désirée par madame Berny...

LA MARQUISE, avec indignation.

Par elle ! !

RICHARD.

Qui voulait l'avoir à tout prix.

LA MARQUISE, saisissant la plume que Richard lui présente toujours.

Je signe !

RICHARD.

Victoire !

HÉLÈNE, s'adressant à Corinne.

Tout le monde !

CORINNE, vers la porte du fond.

Tout le monde, mesdemoiselles !

RICHARD, à part, et tenant le papier que la marquise vient de signer.

Je cours chez madame de Berny.

HÉLÈNE.

Tristan sera sauvé !

(**Les jeunes filles paraissent à la porte du fond, Hélène s'approche de la marquise dont elle commence à défaire la robe.**)





ACTE CINQUIÈME

L'appartement particulier d'Hélène : boudoir élégant communiquant avec ses magasins. Porte au fond ; deux portes latérales ; à droite, un secrétaire ; à gauche, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE et HÉLÈNE, entrant en se tenant les mains.

HÉLÈNE.

Berthe chez moi ! Dans mon appartement !

BERTHE.

Chez ma cousine... chez ma sœur ! Et ce n'est pas ma faute si je ne suis pas venue plus tôt... mais quand on n'est pas mariée... on ne fait pas ce qu'on veut.

HÉLÈNE, souriant.

Oui, l'on est bien plus libre, quand on a un maître ! Et que dira ma tante ?

BERTHE.

Elle dira ce qu'elle voudra, j'étais bien résolue à ne pas laisser passer cette journée sans t'embrasser.

HÉLÈNE.

Chère et adorable enfant ! Mais comment as-tu fait pour qu'on te conduisît près de moi ?

BERTHE.

J'ai dit tout uniment à mon tuteur que je voulais me faire

habiller par la célèbre Hermance... je suis assez riche pour cela... et j'ai bien le droit de te donner ma pratique.

HÉLÈNE.

C'est juste.

BERTHE.

Aussi je vais être d'une élégance, d'une coquetterie! Je commanderai des toilettes tous les jours, pour venir plus souvent. Et comme je serai difficile! Comme je te ferai recommencer toutes mes robes!... Ah! tu n'as qu'à bien te tenir... va! Et puis, ne crois pas que ma visite soit désintéressée : j'ai besoin de toi... j'ai besoin comme autrefois...

HÉLÈNE.

De quoi?

BERTHE.

Je n'en sais rien... de te parler... de moi... de ce qui m'intéresse... tu dois avoir des conseils à me donner.

HÉLÈNE.

Ah!... Tu crois? (Berthe fait de la tête un signe affirmatif.) Décidément me voilà chargée des affaires de toute la famille... Et à ce propos-là, as-tu vu mon oncle depuis hier?

BERTHE.

Non.

HÉLÈNE.

Et Tristan?

BERTHE.

Non plus... Il est trop occupé... on ne le voit jamais.

HÉLÈNE.

Tu n'as rien appris sur son compte?

BERTHE.

Est-ce qu'il y aurait quelque chose?

HÉLÈNE, affectant de rire.

Mon Dieu, non! (A part.) Et madame de Berny... et le duc... et Richard... qui ne reviennent pas!... C'est égal...

j'ai bonne espérance ! (Haut.) Parlons de toi, avant tout. Qu'avais-tu à me dire ?

BERTHE.

Voici ce que c'est : mon tuteur veut décidément me marier.

HÉLÈNE.

Et toi ?

BERTHE.

Et moi... j'aime mieux me marier moi-même !

HÉLÈNE.

Prends garde ! Je vais peut-être deviner quelque chose.

BERTHE.

Oh ! voyez-vous, mademoiselle, qui a la prétention d'être fine avec sa petite Berthe ! Je te défie bien de deviner quelque chose avec moi... puisque je te dis tout.

HÉLÈNE.

Mais alors... c'est donc une confidence...

BERTHE.

Précisément.

HÉLÈNE, avec inquiétude.

Tu aimes quelqu'un ?

BERTHE.

J'en ai peur !

HÉLÈNE.

Depuis longtemps ?

BERTHE, cherchant.

Depuis... hier matin.

HÉLÈNE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

BERTHE.

Te voilà tout effrayée.

HÉLÈNE.

Oui ! car moi aussi je connais quelqu'un qui t'aime ! Mais avec tant de passion, tant d'abnégation, tant de dévouement... Ah ! pauvre garçon !

BERTHE.

Attends donc... c'est peut-être le même. Quand je dis que je l'aime depuis hier... c'est-à-dire que je ne m'en suis aperçue qu'hier matin.

HÉLÈNE.

A quel signe ?... à quelle occasion ?... pourquoi ?

BERTHE.

Pourquoi... à quelle occasion ?... c'est bien mal pour une demoiselle... J'ai senti que je l'aimais... lorsque... lorsque je l'ai entendu jurer et se mettre en colère... dans une grosse colère.

HÉLÈNE.

Pour toi ?...

BERTHE.

Non, pour ma cousine Hélène qu'il voulait défendre !

HÉLÈNE, croyant deviner.

O ciel !... Comment ?...

BERTHE.

Va... tu brûles...

HÉLÈNE.

Richard !

BERTHE, passe à droite.

Il a été si courageux, si éloquent... il n'y a pas à dire, il a tenu tête tout seul à grand'mère ; il l'a réduite au silence, et tu sais que ce n'est pas facile ; et puis il a entremêlé d'une manière si originale les hymnes en ton honneur avec son bégaiement ordinaire, que j'ai cru que j'allais mourir de rire et fondre en larmes. Et moi qui suis, comme tu le sais, une rieuse et une pleureuse... je me suis dit que je

n'aimerais jamais personne que celui qui te défendait si chaleureusement et si comiquement.

HÉLÈNE, avec joie.

Ah ! laisse-moi t'embrasser... pour te remercier...

BERTHE, riant.

Me remercier de quoi ?

HÉLÈNE.

D'aimer M. Richard.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; RICHARD, qui vient d'entrer sur ces dernières paroles et pendant que les deux jeunes filles s'embrassent.

RICHARD.

Ciel !

BERTHE, poussant un cri.

Ah !...

HÉLÈNE.

Quelle trahison !... Écouter ainsi aux portes... surprendre les secrets des gens...

RICHARD.

Eh ! non... non... ma... a... demoiselle... j'étais allé... et je venais, lorsque j'ai... c'est-à-dire... non... je n'ai pas...

BERTHE, frappant du pied.

Si, monsieur... vous avez...

HÉLÈNE.

Oui... vous avez...

RICHARD.

Si... si... peu ! si peu !

HÉLÈNE.

Ah ! voyez-vous le traître !... il en convient... il a en-

tendu ! Eh bien ! pour vous punir... vous allez répéter ce que j'ai dit.

BERTHE.

Ah ! petite sœur... je t'en prie...

RICHARD, à Hélène.

Ah ! mademoiselle... mademoiselle, ne vous raillez pas de moi... (A Berthe.) Je sais trop bien que ces chères paroles ne peuvent pas s'adresser au pauvre Richard. J'aurais... tout ce que je n'ai pas... fortune, grandeurs... génie... que je ne serais pas digne encore de les inspirer.

BERTHE, à part.

Voilà qui me touche... moi !

RICHARD.

Aussi... et par malheur... je me serai trompé... c'est évident... mademoiselle Hélène n'a prononcé, hélas ! aucune parole... aucune !

BERTHE.

Et si je permettais à Hélène de vous les répéter ?

RICHARD.

Ciel !

BERTHE.

Les croiriez-vous ?

RICHARD, hors de lui.

Est-il possible !

BERTHE.

A une condition... c'est que vous les oublierez.

RICHARD, avec chaleur.

Jamais !

BERTHE.

Pendant trois ans au moins !

RICHARD, avec force.

Jamais ! jamais !

HÉLÈNE, bas à Richard.

Ne savez-vous donc pas que dans trois ans elle sera majeure !

RICHARD, poussant un cri et tombant dans un fauteuil.

Ah !

BERTHE, bas à Hélène.

Il ne comprend rien !

HÉLÈNE.

C'est ce que je disais ! Il oublie tout, même ses promesses !

RICHARD.

C'est vrai... mais pardon... pardon... depuis que je suis ici, je n'ai plus la tête à moi !

BERTHE.

Mais à quoi pensiez-vous donc ?

HÉLÈNE, à Berthe.

Coquette ! (A Richard.) Ne m'aviez-vous pas promis de vous informer, d'agir pour Tristan ?

RICHARD.

Je l'ai fait, et j'ai prié qu'on m'adressât la réponse...

HÉLÈNE.

Où cela ?

RICHARD.

Ici... ici... même ! pour que vous la lisiez plus tôt.

HÉLÈNE, lui tendant la main.

Ah ! je vous rends ma confiance !

BERTHE.

Et moi, mon estime.

HÉLÈNE, à Berthe.

Regrettes-tu encore de lui avoir appris ton secret ?

BERTHE.

Plus que jamais ! J'aurais eu tant de plaisir à le lui apprendre maintenant.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; CORINNE, entrant par le fond.

HÉLÈNE, à Berthe qu'elle interrompt.

Silence ! Surtout devant Corinne ! Qu'elle ne se doute de rien !

BERTHE, à demi-voix.

N'aie donc pas peur ! Tu oublies que je viens pour une robe. (Haut, à Corinne.) J'attends, mademoiselle, que vous me preniez mesure.

CORINNE.

A l'instant, mademoiselle ! (A demi-voix à Hélène.) Une chose assez bizarre, madame, on apporte, ici, pour M. Richard de Kerbriand... (Tirant une lettre de sa poche.) cette lettre...

HÉLÈNE, prenant vivement la lettre.

Ah !...

(Corinne la regarde avec étonnement, Berthe et Richard avec curiosité.)

RICHARD, à part.

La réponse que j'attends.

CORINNE, à part.

Madame prend les lettres de ce monsieur... et avec un trouble... une émotion... il y a quelque chose... (A Berthe.) Je suis aux ordres de mademoiselle, et si elle veut passer dans le salon...

(Corinne passe avec Berthe dans le salon à droite.)

SCÈNE IV.

RICHARD, HÉLÈNE.

RICHARD, s'approchant d'Hélène qui vient de décacheter la lettre.

C'est signé d'Hérival...

HÉLÈNE, parcourant des yeux le commencement de la lettre.

Oui...

RICHARD.

Le créancier de Tristan !

HÉLÈNE, de même.

Oui !... Vous étiez passé chez lui, sans le trouver... et alors vous lui avez écrit...

RICHARD.

La position du père et du fils...

HÉLÈNE, s'interrompant.

Qui, grâce au nouveau chemin de fer, peut devenir superbe...

RICHARD.

Et on ne demande que quelques jours de délai !

HÉLÈNE, lisant la lettre à voix haute.

« ..... J'ai été fort touché de votre démarche; mais, par principes, monsieur, je ne crois ni aux fils innocents, ni aux pères désespérés, ni aux chemins de fer en expectative. L'affaire entre M. Tristan de Lesneven et moi est bien simple. Je lui ai prêté soixante mille francs. Il me les a payés en une propriété qu'il m'a signée libre de toute hypothèque, ce n'était pas vrai ! Mon argent était bon, et ses titres étaient faux ! Que cela vienne du fils ou du père, peu m'importe ! il y a stellionat. Je vous déclare donc à vous, leur ami, et je viens de l'écrire à M. de Lesneven le père, que si, dans une

demi-heure, je n'ai pas mes soixante mille francs... dix minutes après M. le procureur impérial aura ma plainte... »

RICHARD.

Ciel!

HÉLÈNE, continuant.

« Plainte en abus de confiance, escroquerie... »

(Elle tombe dans le fauteuil placé près du secrétaire, à droite.)

RICHARD.

Perdu! perdu!... Déshonoré!... Et vous, vous souriez?

HÉLÈNE, vivement.

Oui... cet argent que j'avais là... (Montrant son secrétaire.) pour le dernier paiement de ma maison.

RICHARD.

Comment la paierez-vous, alors?

HÉLÈNE, avec joie.

Je travaillerai encore! Et ce travail, dont ils rougissaient tous, sera ma vengeance : il me permet de les sauver. (Prenant dans le secrétaire un paquet de billets de banque qu'elle porte à ses lèvres.) O cher argent!... Qui m'aurait dit que j'embrasserais un jour des billets de banque... et surtout que j'aurais des billets de banque à embrasser!... (A Richard.) Tenez, mon ami, courez chez ce monsieur d'Hérival...

RICHARD, bégayant.

Ah! vous êtes... un... un...

HÉLÈNE, achevant la phrase.

Un ange!... c'est connu... mais courez donc!... (Le rappelant.) Ah! un mot!... Surtout ne me nommez pas! Qu'on ne sache jamais qui a payé cette somme... je le veux! je l'exige!

RICHARD.

Eh! qui nommerai-je? D'où viendra cet argent?

HÉLÈNE.

De qui vous voudrez! Mais pas de moi.

RICHARD.

Ah! une idée!... de la grand'mère!

HÉLÈNE.

Vous oseriez?...

RICHARD.

C'est tout simple, tout naturel!... elle peut venir au secours de son petit-fils, elle en a le droit... et vous en usez...

HÉLÈNE.

Partez!... (Richard sort par la gauche, et Hélène aperçoit le duc qui entre par le fond.) Monsieur le duc!...

SCÈNE V.

LE DUC, HÉLÈNE.

LE DUC.

J'accours, madame, vous annoncer que la commission a décidé! Séance pleine d'émotions et de surprises! M. de Berny a voté comme M. Balthasar, comme moi!... Et selon vos désirs, madame, la rive gauche l'emporte!

HÉLÈNE.

Ah! Tous les bonheurs m'arrivent à la fois! Merci, monsieur le duc, merci du fond du cœur!

(Elle va pour lui prendre la main et s'arrête.)

LE DUC, lui prenant la main.

Ne vous arrêtez pas dans ce bon mouvement, et accordez-moi cinq minutes d'entretien.

HÉLÈNE, à part et regardant vers la gauche.

Pourvu que Richard arrive à temps!

LE DUC, la regardant.

Vous ne m'écoutez pas.

HÉLÈNE.

Si vraiment!... parlez.

LE DUC, après un instant de silence.

Parler... ce n'est pas aisé... il y a en vous quelque chose... qui me trouble... m'impose, et fait que les expressions n'arrivent pas volontiers sur mes lèvres. Je sens pour vous un respect... que plus d'une grande dame peut-être ne m'inspirerait pas.

HÉLÈNE.

Monsieur !...

LE DUC.

Du premier moment où je vous ai vue, je vous ai aimée ! Depuis que je vous connais, cet amour a augmenté encore, par le piquant de notre rencontre, par l'imprévu, par vos rigueurs peut-être ! Si je n'avais pas le hasard ou le malheur d'être duc, je vous dirais : Voulez-vous m'accepter pour mari, car jamais femme n'a réuni pour moi, au plus haut degré, tout ce qui séduit les yeux, l'esprit et le cœur !... Mais que voulez-vous ?... le cœur n'a pas toujours l'audace, le bon sens d'être heureux ! Ce que le mien peut du moins vous promettre, c'est de renoncer pour vous à ce monde qui ne lui permet pas d'être à vous ! Et dans une vie toute charmante, une vie à part, exceptionnelle, d'oublier tout... excepté le serment de vous aimer toujours.

HÉLÈNE, souriant.

Je comprends... avec toute la délicatesse possible, vous daignez m'offrir... la survivance de mademoiselle Diana.

LE DUC, avec chaleur.

Ah ! pouvez-vous parler ainsi de l'amour le plus vrai, le plus sincère ! non ! Vous ne me ferez point cette injure ; non ! vous ne repousserez point l'existence que je vous consacre tout entière, quelle qu'elle soit. C'est tout simple. Pauvre, je vous offrirais ma vie ; riche, je vous offre ma fortune !

SCÈNE VI.

LES MÊMES; TRISTAN, qui est entré pendant ces derniers mots.

TRISTAN, avec colère.

Votre fortune, monsieur le duc !...

HÉLÈNE, à part, avec effroi.

Tristan !

TRISTAN.

Vous avez l'audace ?...

LE DUC, avec hauteur.

Monsieur de Lesneven !

TRISTAN.

Oui, monsieur le duc, monsieur de Lesneven qui ne souffrira pas devant lui...

LE DUC.

Eh ! de quel droit, monsieur, intervenez-vous, entre madame et moi ?...

TRISTAN.

Du droit qu'a tout homme de cœur de défendre une femme !

LE DUC, avec impatience.

Eh ! monsieur !...

TRISTAN.

Monsieur !...

HÉLÈNE, effrayée.

Un duel !... un duel pour moi !... Tristan, je t'en supplie...

LE DUC, étonné et souriant.

Je *t'en* supplie !

TRISTAN, avec noblesse.

Pas un mot de plus, monsieur, car madame, je vous le jure, est digne du respect et de l'estime de tous.

LE DUC, remettant son chapeau sur sa tête.

De la vôtre !... Je n'en doute pas.

TRISTAN.

Monsieur !...

HÉLÈNE.

Tristan !

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, TRISTAN, LE COMTE, entrant dans ce moment par la porte du fond, LE DUC, à droite.

LE COMTE, s'avançant entre les deux jeunes gens.

Qu'est-ce donc ?

TRISTAN, prenant Hélène par la main et s'adressant au duc.

Monsieur le duc, je vous présente, devant mon père, mademoiselle Hélène de Lesneven... ma cousine, ma sœur !

(Le duc se découvre avec respect.)

LE COMTE.

Mon fils ! que faites-vous ?

TRISTAN.

Mon devoir ! Je répare mes torts, mon père !

LE DUC.

Et moi, les miens ! (Avec respect, et passant entre le comte et Tristan.) J'ai l'honneur, monsieur le comte, de vous demander, à vous et à monsieur votre fils, la main de mademoiselle Hélène de Lesneven.

TRISTAN, avec jalousie.

O ciel !

HÉLÈNE.

Ah ! monsieur le duc !

LE DUC, à Hélène et aux deux hommes.

J'aurai l'honneur d'attendre votre réponse.

(Il salue et sort par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, TRISTAN, LE COMTE.

TRISTAN, se retournant vers Hélène qui est restée immobile.

Hélène !... Que feras-tu ? Que répondras-tu à ce duc ?... A cet air de joie et de bonheur qui brille dans tes yeux... je devine tout. N'importe ! Réponds-moi, de grâce ! Qu'as-tu décidé ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; CORINNE, entrant par la porte à gauche.

CORINNE.

M. Richard de Kerbriand attend madame dans le petit salon.

HÉLÈNE.

Ah ! M. Richard !... J'y cours !

(Elle s'élance dans le salon à gauche, suivie de Corinne.)

SCÈNE X.

TRISTAN, LE COMTE.

TRISTAN, voulant la suivre.

Et moi... je saurai à tout prix...

LE COMTE, le retenant par la main.

Non, tu ne la suivras pas.

TRISTAN, avec colère.

Eh! ne voyez-vous pas, ne comprenez-vous pas, mon père, que celui qu'elle aimait, qu'elle refusait de nous nommer, c'était lui!

LE COMTE, hors de lui.

Eh! qu'importe!... il ne s'agit pas ici d'un fol amour!

TRISTAN.

De l'amour d'Hélène!

LE COMTE.

Non!... mais de notre honneur à tous! Tiens, lis cette lettre qu'à l'instant même je reçois de d'Hérival.

TRISTAN, saisissant la lettre.

De d'Hérival!

(Commençant à lire la lettre.)

LE COMTE.

Coupable!... C'est moi qui le suis... et c'est toi qu'il menace.

TRISTAN, tombant anéanti sur le fauteuil à droite, ne pouvant pas croire à ce qu'il lit.

O ciel!... Comment!... il pense que j'ai voulu le tromper... mais il m'accuse donc d'être un malhonnête homme!... (Poussant un cri.) Ah! ce mot lui coûtera cher...

LE COMTE, voulant le calmer.

Mon fils...

TRISTAN, réprimant sa colère.

Laissez-moi!

(Il continue de lire à voix basse et avec agitation.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, debout derrière, TRISTAN, qui est assis à droite, BERTHE, entrant par la porte du fond et se dirigeant vers la porte à gauche, puis RICHARD et LA COMTESSE.

BERTHE.

Hélène! Hélène! (Apercevant Richard qui entre de la porte à gauche.) Vous, monsieur Richard!

RICHARD.

Qu'est-ce donc?

BERTHE.

Vous ne savez pas?... Ma grand'mère vient d'arriver... je l'ai vue. Grand'mère ici, chez Hélène!

LA COMTESSE, paraissant à la porte du fond qui est restée ouverte.

Visible ou non, je lui parlerai... il le faut.

LE COMTE, se retournant.

Ma mère!

LA COMTESSE, entrant.

Mon fils!... Tristan!

RICHARD, bas, à Berthe.

Toute la famille réunie!

TRISTAN, assis près de la table et poussant un cri de désespoir en se frappant le front.

Ah! l'infâme!... Ce d'Hérival qui menace de porter plainte... plainte contre moi... si je ne lui paie à l'instant... à l'instant même ces soixante mille francs que je lui dois.

LA COMTESSE.

Que tu ne lui dois plus!... Tu ne dois rien!... voilà sa quittance qu'une main inconnue vient de déposer chez moi pour te la remettre.

RICHARD, feignant l'étonnement.

En vérité?

LE COMTE, s'en emparant.

Oui!... signé d'Hérival. (Lisant.) « Je reconnais avoir reçu de madame la comtesse de Lesneven, en l'acquit de M. Tristan, son petit-fils... »

TRISTAN.

Ah! grand'mère! Comment vous remercier!...

BERTHE.

Je vous reconnais bien là!

RICHARD.

Voilà un trait dont vous devez être fière!

LA COMTESSE.

Dont je suis indignée! Se servir ainsi de mon nom... car ce n'est pas moi... ce n'est pas moi...

RICHARD.

Allons donc! C'est vous!

TOUS.

C'est vous! Convenez-en.

LA COMTESSE, avec colère.

Eh! non! non! cent fois non! Faut-il le jurer par nos aïeux?

TRISTAN.

Qui donc alors?

LA COMTESSE.

Vous me demandez qui a osé, non par affection, mais par orgueil, nous imposer des services... et moi je l'ai reconnue sur-le-champ... c'est Hélène! (Montrant Hélène qui entre en ce moment.) C'est elle!

TRISTAN.

Hélène!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; HÉLÈNE, sortant de l'appartement, à gauche.

HÉLÈNE, apercevant la comtesse.

Vous, madame, chez moi ! un tel honneur !

RICHARD, à Hélène, à demi-voix.

Quand je vous disais qu'ils y viendraient tous !

LA COMTESSE.

Vous avez pensé que dans le malheur vous trouveriez mon honneur moins fier et mon ressentiment plus facile... et fût-ce au prix de tout ce que je possède... je m'acquitterai... car je ne consens pas à être obligée par vous... et ne vous reconnais pas surtout le droit d'emprunter mon nom...

RICHARD, ne pouvant plus se contenir et bégayant.

Pas même... pour sauver l'honneur de ce nom !

HÉLÈNE.

Richard, je vous défends...

LE COMTE et LA COMTESSE.

C'est donc vrai ?...

RICHARD, bégayant.

Eh bien... quand ce... ce serait... (Commençant à jurer.) Et sacr... (Sur un geste de Berthe, il s'arrête.) Non... non... (Se retournant vers la comtesse.) Quand elle aurait, par son travail, relevé votre maison qui tombait de noblesse !...

HÉLÈNE.

Richard, au nom du ciel !...

RICHARD, ne bégayant plus.

Où est le mal ?... où est le scandale ? où est le crime ?

BERTHE, à part.

Le voilà reparti !

RICHARD.

Pour avoir le droit de vous rendre service, que lui manque-t-il? un rang digne de son nom... Eh bien! rassurez-vous... Ce que vous refusiez de la marchande, vous pouvez l'accepter de la duchesse de Penn-Mar.

LE COMTE.

Oui, ma mère... M. le duc de Penn-Mar nous demande sa main.

TRISTAN, avec douleur.

Elle a donc accepté?

LA COMTESSE, avec fierté.

Si elle a accepté!...

HÉLÈNE, froidement.

Non, madame... je viens de lui écrire pour refuser l'honneur qu'il me faisait.

TOUS, avec un sentiment différent.

Refusé!

TRISTAN, avec joie.

Tu as refusé!... est-ce possible!...

LE COMTE.

Et quelle raison lui as-tu donnée?

HÉLÈNE.

Celle-là même qu'il y a deux ans... j'ai donnée, devant vous, à Tristan... j'aime quelqu'un.

LE COMTE.

Tu lui as dit cela!...

LA COMTESSE, avec indignation.

Tu as refusé d'être duchesse!

LE COMTE, avec ironie.

Pour quelqu'un qu'elle ne peut, qu'elle n'ose nommer!

LA COMTESSE.

Pour quelqu'un indigne de nous!

HÉLÈNE, vivement et jetant malgré elle un regard sur Tristan.

Indigne de nous... lui !...

TRISTAN, rencontrant le regard d'Hélène.

Ah ! quel soupçon ! (Courant à Hélène.) Celui qu'elle aime...

HÉLÈNE, craignant de s'être trahie.

Tais-toi !

TRISTAN, avec explosion.

Je le connais... je le connais.

HÉLÈNE.

Tristan !

TRISTAN.

Ose dire le contraire !... Ose dire qu'il y a deux ans, tu n'étais pas désespérée en le désespérant !... Ose dire que ce n'est pas par devoir, par reconnaissance... que tu t'immolais ainsi...

LA COMTESSE.

Quoi ! est-il possible ?... C'est pour nous que depuis deux ans...

TRISTAN.

Eh ! oui, grand'mère !

LA COMTESSE, avec fierté.

Ah ! il n'y a qu'une Lesneven pour agir ainsi !

HÉLÈNE.

Ma tante !...

LA COMTESSE.

Dis donc ma mère !

BERTHE.

A la bonne heure, grand'mère !... Vous consentez ?...

LA COMTESSE.

Oui, oui !... mais partons !...

TRISTAN.

Dès demain, et dans l'antique château de nos pères, nous

ferons mettre cette inscription sur les armoiries de la famille :

RICHARD.

« Effacées par le temps...

TRISTAN, montrant Hélène.

« Redorées par l'industrie et le travail * ! »

* Nous ferons pour ce dénoûment la même observation que pour la scène dixième du quatrième acte. Nous pensions, d'après les règles posées par les maîtres de l'art, que la comtesse, conservant son caractère jusqu'à la fin, devait, avec ses préjugés et sa tête bretonne, ne point céder ou du moins ne se rendre que contrainte et forcée. — Le public a jugé autrement, il a toujours raison. — Nous nous sommes empressés de changer notre dénoûment, et l'ancien, tel qu'il avait été conçu, a été relégué à la fin de la pièce, dans les Variantes.





VARIANTES DE L'ACTE IV *

SCÈNE VII.

. . . .

TRISTAN.

Il n'est donc pas jaloux?

HÉLÈNE.

Follement! éperdument!... mais pas de toi!

TRISTAN, avec colère.

Ah! je le tuerai!

SCÈNE VIII.

TRISTAN, à gauche, HÉLÈNE, CORINNE, entrant par la droite.

CORINNE.

Madame!...

HÉLÈNE.

Eh bien! quoi?... qu'est-ce que c'est?

CORINNE.

Un monsieur, qui paraît se cacher avec beaucoup de soin, demandait à parler à madame.

* Tel qu'on le joue, en ce moment, au théâtre.

HÉLÈNE.

Eh bien ?

CORINNE, à demi-voix.

A elle seule ! (Montrant Tristan.) Mais en entendant la voix de monsieur, il a tressailli... et après avoir écrit quelques lignes à la hâte, il s'est éloigné.

HÉLÈNE, étonnée.

Qu'est-ce que cela signifie ?... (Prenant la lettre.) Donnez ! (Lisant.) « Je désire que cette lettre soit un secret pour tout « le monde et surtout pour mon fils... » (A part.) C'est de mon oncle ! (A Corinne.) Laissez-nous.

CORINNE, à part en s'en allant.

Décidément cela commence.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

TRISTAN, HÉLÈNE.

TRISTAN, regardant Hélène.

Qu'as-tu donc ?... d'où vient ton trouble à la lecture de cette lettre ? (Avec colère.) Ah !... c'est de lui !

HÉLÈNE.

Non !... je te le jure ! (S'approchant de lui et avec tendresse.) Crois-moi !

TRISTAN, se calmant.

C'est bien ! (Après un instant de silence.) Te reverrai-je ?

HÉLÈNE, avec douceur.

Quand tu voudras !

(Tristan sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

HÉLÈNE, seule, lisant vivement la lettre.

« Notre salut dépend en ce moment d'une combinaison... « d'un chemin nouveau... qui pourrait traverser nos terres « de Bretagne.

« Deux tracés, également utiles, sont proposés ; mais celui « de droite nous ruine, celui de gauche nous sauve.

» On a nommé, pour décider la question, une commission « de cinq membres. On n'en connaît encore que quatre. La « moitié est contre nous. Les deux autres sont M. Balthazar, « le banquier, dont la femme est, dit-on, ta cliente toute « dévouée.

« L'autre est M. le duc de Penn-Mar, ami de madame de « Menneville. Si, grâce à elle, tu ne nous le rends pas fa- « vorable, Tristan, compromis sans le savoir, par moi, par « mon imprudence... voit son avenir à jamais perdu... » (Avec chaleur.) L'avenir de Tristan !... je réussirai !... je verrai madame Balthazar !... son mari ne peut rien lui refuser, et moi je suis sûre d'elle... j'en réponds !

SCÈNE XI.

CORINNE, entrant par la porte à gauche, puis LE DUC, HÉLÈNE, à droite.

CORINNE, entrant la première.

Oui, monsieur, volume III, folio 14 du répertoire. J'aurai maintenant trouvé cela en une minute.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc ?

CORINNE.

Monsieur le duc de Penn-Mar.

HÉLÈNE, le regardant et le reconnaissant.

O ciel !...

CORINNE.

Qui demandait pour les acquitter des mémoires...

LE DUC.

Que l'on tarde bien à me donner. (A part.) Décidément, elle n'est pas ici. (S'avançant vers Hélène.) Ainsi veuillez, madame... (La regardant.) Qu'ai-je vu !... Mon inconnue !... Ce n'est pas possible !... Vous, madame Hermance...

HÉLÈNE.

Moi-même, monsieur le duc, etc., etc.





VARIANTES DE L'ACTE V *

SCÈNE XII.

. . . .

LA COMTESSE, avec indignation.

Tu as refusé d'être duchesse !

LE COMTE, avec ironie.

Pour quelqu'un qu'elle ne peut, qu'elle n'ose nommer !

LA COMTESSE.

Pour quelqu'un indigne de nous !

HÉLÈNE, vivement et jetant malgré elle un regard sur Tristan.

Indigne de nous ! lui !

TRISTAN, rencontrant le regard d'Hélène.

Ah ! quel soupçon ! (Courant à Hélène.) Celui qu'elle aime...

HÉLÈNE, craignant de s'être trahie.

Tais-toi !

TRISTAN, avec explosion.

Je le connais !... je le connais !

HÉLÈNE, voulant lui imposer silence.

Tristan !...

TRISTAN.

Ose dire le contraire !... ose dire que ce n'est pas par devoir, par reconnaissance que tu t'immolais ainsi et que tu

* Ancien dénoûment.

faisais notre malheur à tous deux ! (Se retournant vers la comtesse qui veut parler.) Grand'mère, vous m'avez empêché d'être avocat... pour soutenir, disiez-vous, la dignité et l'éclat de notre nom ! Voilà où nous en sommes arrivés, elle et moi! Elle ! s'élevant à mesure que je m'abaissais ! elle ! sauvant notre maison que j'entraînais vers sa ruine ! elle enfin, payant par les économies du travail les folies de l'oisiveté ! Ce ne sera plus ! A moi ma part de courage et d'efforts dans notre ménage !...

LA COMTESSE, avec indignation.

Votre ménage !

TRISTAN.

Oui, grand'mère !

RICHARD, à part et bégayant.

Elle est... Bretonne, ils sont... Bretons ! personne ne cédera.

LA COMTESSE, s'animant.

Elle a siégé dans un comptoir !... Jamais je ne donnerai mon consentement !

TRISTAN, s'animant aussi.

Vous le donnerez, grand'mère !... sinon !... à moi la tenue des livres, la caisse... la comptabilité...

LA COMTESSE, de même.

Jamais !

TRISTAN, s'échauffant de plus en plus.

Fier de notre état... je le ferai connaître à tout Paris ! Et dès demain, sur notre écusson... oui, grand'mère, c'est le nom qu'on donne aux enseignes... sur un écusson blasonné en champ d'or... on lira : « *Hélène, duchesse de Lesneven, couturière.* »

LA COMTESSE, poussant un cri d'horreur et tombant dans un fauteuil.

Ah ! tais-toi !... je consens !... je consens !

RICHARD, à part.

Ça... a... m'étonne bien.

BERTHE et TRISTAN, près de son fauteuil.

A la bonne heure, grand'mère!

BERTHE, la grondant.

Qu'est-ce que c'est donc que de se faire prier ainsi!...

LA COMTESSE.

Mais vous retirerez l'écusson?

BERTHE et HÉLÈNE, gaiement.

On le brisera.

TRISTAN.

Et dans l'antique château de nos pères, nous écrirons sur les armoiries de la famille...

RICHARD.

« Effacées... par le temps...

TRISTAN.

« Redorées par l'industrie... (Montrant Hélène.) et le travail. »



LES TROIS MAUPIN

OU

LA VEILLE DE LA RÉGENCE

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. BOISSEAUX.

THÉATRE DU GYMNASE. — 23 Octobre 1858.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE PRÉSIDENT DE NOYON	MM.	NUMA.
HENRI D'AUBIGNÉ, jeune gentilhomme béarnais		LAGRANGE.
LOUIS D'ALBRET		DIDOS.
LE DUC DE NAVAILLES, gouverneur de Versailles.		DERVAL.
MAUPIN		GEOFFROY.
GODIVET, exempt		BLAISOT.
HUBERT, garde du parc de Versailles		LEMÉNIL.
LA PRÉSIDENTE.	Mmes	DELAPORTE.
BÉATRIX, sœur de d'Aubigné. . .		VICTORIA.
CATHERINE, filleule de Béatrix. .		MARIE LAMBERT.
LA DUCHESSE DE NAVAILLES.		MARQUET.
SABINE MAUPIN.		DÉSIRÉE.
MADELON, femme de Zurich, Suisse.		ROSA DIDIER.
LA MARQUISE.		STEGMANN.
LA BARONNE.		DIEUDONNÉ.

Au château de Gouraze, près Pau, au premier acte. — Dans l'orangerie de Versailles, au deuxième acte. — Une maison de garde du parc, au troisième acte. — Au château de Navailles, au quatrième acte. — Au château de Gouraze, au cinquième acte.



LES TROIS MAUPIN

OU

LA VEILLE DE LA RÉGENCE

ACTE PREMIER

Une salle d'un vieux château délabré. — Portes au fond. — Portes latérales. — Une fenêtre gothique au premier plan à gauche, donnant sur la montagne, table vers la gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, BÉATRIX, assises près de la table et travaillant.

BÉATRIX.

Ton ouvrage avance-t-il?

CATHERINE.

Pas beaucoup, ma marraine ; et le vôtre?...

BÉATRIX.

J'ai travaillé toute la nuit, et je n'ai pas fini.

CATHERINE.

Une d'Aubigné! Travailler ainsi, comme une paysanne!...

BÉATRIX.

Quand une d'Aubigné est devenue une paysanne !

CATHERINE, se récriant.

Ah ! ma marraine !...

BÉATRIX.

Et qu'elle n'a personne pour la servir !...

CATHERINE.

Et moi donc, ma marraine ?...

BÉATRIX.

Toi ! ma filleule, ma cousine ! Une d'Aubigné comme nous.

CATHERINE.

De bien loin, bien loin ! Et puis, je ne suis pas comme vous, qui avez reçu de votre mère de l'éducation, qui connaissez les livres, le dessin, la musique, je me soucie peu d'un nom que je ne saurais pas dignement porter ; mais je m'en soucie pour vous et pour M. Henri, votre frère ! C'est que ça m'indigne que vous ne soyez pas au rang où vous devez être, et pour vous y voir replacés, je donnerais tout au monde, fût-ce ma vie !...

BÉATRIX.

Ma bonne Catherine...

CATHERINE.

Quand je compare aux autres châteaux du pays, ce château de Gouraze où vous êtes nés, et dont, faute de réparations, la toiture et les murailles menacent chaque jour de s'écrouler...

BÉATRIX.

Ça te fait peur ?

CATHERINE.

Si ce n'était que cela ! (A demi-voix.) Ça m'humilie !

BÉATRIX, souriant.

Allons donc !... la mort de mon père et les procès qui en ont été la suite, le malheur des temps, ont peu à peu amené

notre ruine... Je m'y résigne... Mais quand je pense à mon frère et à son avenir ! Mon frère... mon seul bien, ma seule famille !... Lui que j'aime tant !

CATHERINE.

Et qui vous le rend bien, car il ne vit que pour vous ! (Voyant Béatrix qui essuie une larme.) Mais jusqu'à présent, ma marraine, je ne vous avais jamais vu de ces sombres idées-là ! C'était plaisir de vous voir tous deux riants, insouciants, grandir gaiement côte à côte dans ce vieux château, comme qui dirait deux branches de lierre qui poussent au milieu des ruines.

BÉATRIX.

Oui, l'amitié et la jeunesse nous tenaient lieu de tout ; mais malgré ses efforts pour paraître tranquille et joyeux, je m'aperçois depuis quelque temps que Henri est triste.

CATHERINE, avec intérêt.

Vous croyez ?...

BÉATRIX.

Il a été élevé par mon père dans des idées d'ambition et de gloire. Il est instruit et joli cavalier. L'équitation, la danse, les armes, tous les exercices d'un gentilhomme, lui sont familiers, et il passe sa vie à cultiver notre jardin, à labourer nos terres !... Un gentilhomme en sabots !...

CATHERINE, vivement.

Ce n'est pas là ce qui me déplairait... (Se reprenant.) Pour lui... ma marraine ; car, après tout, s'il est heureux !

BÉATRIX.

C'est qu'il ne l'est pas ! L'autre jour, il se croyait seul dans le salon... mais du jardin, je l'avais aperçu, et je le suivais des yeux !... Lui ne me voyait pas, il ne voyait rien ! Il marchait la tête baissée et plongé dans ses réflexions. Arrivé devant la grande cheminée, où est accrochée l'épée de mon père, il la détacha avec respect, et contemplant tour à tour ses habits de paysan et cette épée de gentilhomme qu'il

venait de tirer du fourreau, il se mit à fondre en larmes... et moi je m'enfuis en pleurant comme lui. Depuis ce jour, Catherine, il n'y a plus de bonheur pour moi !

(Elle se lève.)

CATHERINE, secouant la tête.

Oui, je comprends ; pour notre nom, pour nos aïeux... tenir une ferme est quasiment une honte ! Une honte qui, du reste, diminue chaque jour ; car successivement tout a été vendu, les chevaux, les bestiaux, les volailles ; il ne reste rien... rien !...

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu !

CATHERINE, se levant.

D'un autre côté, vous m'avez défendu de dire à votre frère que peu à peu vous vous étiez défaite de toutes vos dentelles, robes et ajustements de soie qui vous venaient de votre mère... Il ne sait pas non plus que nous travaillons une partie de la nuit à ces lainages que nous faisons vendre en secret dans la ville de Pau.

BÉATRIX, tristement.

Et si, comme je le crains bien... ça ne peut suffire...

CATHERINE, avec chaleur, allant à Béatrix.

Je me mettrai en journée ; je travaillerai pour vous deux.

(Toutes deux descendent.)

BÉATRIX.

Non, non, nous n'en sommes pas encore là, je l'espère ; il y a une de nos parentes, comme toi bien éloignée, à qui Henri ne voulait pas faire connaître notre situation... et moi, malgré ses ordres, je lui ai écrit.

CATHERINE.

Quelle est cette parente ?...

BÉATRIX.

Une d'Aubigné, qui, comme nous, a connu d'abord la gêne et la misère ; car elle a vu le jour dans une prison, à Niort,

où ses parents étaient renfermés, et, dans sa jeunesse, elle a aussi gardé des troupeaux dans une ferme.

CATHERINE.

Voyez-vous ça !... Et à présent ?...

BÉATRIX.

A présent, elle est reine de France !

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous me dites là, ma marraine !... une d'Aubigné !...

BÉATRIX.

Qu'on appelle aujourd'hui madame de Maintenon.

CATHERINE.

Elle était donc bien jolie... bien jeune ?...

BÉATRIX.

Le roi était bien vieux, bien épris, et il l'a épousée en secret.

CATHERINE.

Et par ainsi, le roi est notre cousin ?...

BÉATRIX, souriant.

Parenté qui flatte peu sa femme ! Souvenir que j'ai eu probablement tort d'évoquer, car depuis un mois que j'ai écrit... je n'ai pas reçu de réponse.

CATHERINE.

De Pau à Versailles, il y a loin ! Il faut, dit-on, seize ou dix-huit jours pour le moins !...

BÉATRIX, avec un soupir.

Aussi, j'espère encore ! (Cherchant à reprendre sa gaieté.) Mais mon frère ne va pas tarder à rentrer des champs ; songeons à son déjeuner. (Elle remonte.) Que lui donnerons-nous ?...

CATHERINE.

Hélas ! mon Dieu, je n'en sais rien !

BÉATRIX.

Et ce jambon d'hier, encore très-présentable?

CATHERINE.

Et la pauvre femme qui, hier soir, pendant que vous chantiez près de la fenêtre de la tourelle, est venue demander l'hospitalité?... Elle tombait de fatigue, elle mourait de faim et de soif... je lui ai tout donné.

BÉATRIX.

Tu as bien fait... Mais ce matin, qu'allons-nous devenir?...

CATHERINE.

Ne parlez pas de ça, ma marraine, car le boulanger du village, à qui l'on devait depuis longtemps, a cessé aujourd'hui, pour la première fois, de venir.

BÉATRIX.

Tais-toi, car voilà Henri.

SCENE II.

LES MÊMES; HENRI.

HENRI, entrant du fond.

Ah! quel plaisir de se lever de bon matin et de travailler aux champs... le grand air donne de la vigueur, de la santé, et un appétit...

CATHERINE et BÉATRIX, à part.

Ah! mon Dieu!

HENRI.

Bonjour, petite sœur, (A Catherine.) bonjour, notre cousine et notre amie... Je viens en rentrant de donner un coup d'œil au potager; la récolte prochaine sera superbe.

CATHERINE.

Oui, mais quand?...

HENRI, allant s'asseoir à droite.

Cela ne tardera pas. J'ai remarqué une demi-douzaine de pêches presque mûres.

CATHERINE, bas à Béatrix.

Ce sera toujours ça... Je vais les cueillir.

HENRI.

C'est ça, cousine, faites-nous à déjeuner, un bon déjeuner, si c'est possible.

CATHERINE.

Oui, cousin... (s'en allant, à part.) Pauvre garçon!... (Haut.) J'y vais.

SCÈNE III.

BÉATRIX, HENRI.

HENRI, la regardant sortir.

Ah! la brave fille!... quelle abnégation, quel dévouement pour nous!... Et dire que si nous rentrions dans le bien de nos pères, si on nous rendait seulement ce qui nous est légitimement dû, je pourrais lui donner une dot, un mari... et à toi aussi, sœur.

BÉATRIX, s'approchant de lui.

Oh! moi, je ne veux rien... je n'aime et n'aimerai jamais que mon frère.

HENRI, lui prenant la main.

Cela n'empêche pas un autre... Tu es si bonne, si jolie! et des talents... une voix si délicieuse, que lorsque j'ai du chagrin, il me suffit de l'entendre pour être consolé... Oh! je deviendrai riche, et je te marierai... et nous n'aurons qu'à choisir parmi les plus beaux partis du Béarn et de la Navarre... J'y rêvais encore cette nuit.

BÉATRIX.

Et moi, c'est bien singulier, je rêvais également cette nuit que, par mon crédit à la cour, nous gagnions notre procès... que je te faisais obtenir une compagnie... que tu devenais capitaine de dragons...

HENRI.

Que je me battais... que j'étais blessé...

BÉATRIX.

Que tu enlevais un drapeau...

HENRI, passant vivement.

Et que toutes les marquises de Versailles disaient : C'est lui !... le jeune capitaine !...

BÉATRIX.

Tu penses donc aux marquises ?

HENRI, avec ardeur.

Si j'y pense !... (Se reprenant.) Non, non, je n'y pense pas ; je ne songe qu'à notre procès.

BÉATRIX.

Ah ! notre procès...

HENRI.

Tu le crois perdu ?... Eh bien, tiens, je voulais te réserver une surprise ; mais je n'en ai ni le courage ni la patience. Un de nos grands parents, Agrippa d'Aubigné, mort sans enfant, avait rapporté de la Martinique une fortune immense, dont mon père, qui était de la religion protestante, avait été pour cette cause injustement exclu. C'est ce procès, commencé par lui, continué par nous, qui nous a ruinés ; après dix ans de plaidoiries, arrêt du Châtelet qui nous condamne. Mais M. Bonvoisin, un honnête procureur, car tout est extraordinaire dans cette affaire, un honnête procureur au parlement, un vieil ami de mon père, m'écrit dernièrement que la magistrature a été indignée de cet arrêt, et que si nous en appelons au parlement, nous sommes sûrs de ga-

gner, qu'il en répond, qu'il avancera même une partie de l'argent nécessaire. Je lui donne tout pouvoir, l'affaire est entamée... et d'un jour à l'autre j'attends de ses nouvelles. Voilà ce grand secret que, pour t'épargner encore une déception, je ne voulais t'apprendre que le lendemain de la réussite. Mais tu le vois, sœur, je ne peux rien te cacher.

BÉATRIX.

Eh bien, ni moi non plus. J'ai écrit à madame de Maintenon, à Versailles.

HENRI.

Qu'as-tu fait?...

BÉATRIX.

Je lui ai appris ce qu'elle ignorait sans doute; que pendant qu'elle vivait dans les splendeurs, il y avait au fond des Pyrénées un arrière-petit-cousin à elle, Henri d'Aubigné, un gentilhomme qui demandait à employer, au service du roi, des jours qu'allaient consumer la misère et la faim.

HENRI.

Un pareil aveu!... Nous... nous!... mourir de faim!... quelle honte!...

BÉATRIX.

Et pourquoi donc?... La honte n'en est pas à nous, mais à elle, qui, d'un mot, peut l'empêcher.

HENRI.

Et cette lettre est partie?...

BÉATRIX.

Depuis un mois... et, comme toi, j'espère une réponse qui se fait attendre... j'en conviens, mais qui ne peut manquer d'être favorable... et aujourd'hui, peut-être, jour du courrier de France en Espagne...

SCÈNE IV.

CATHERINE, HENRI, BÉATRIX.

CATHERINE, *accourant.*

Une lettre ! Une lettre !...

HENRI et BÉATRIX.

O ciel !... Donne vite.

HENRI, *décachetant la lettre.*

Je tremble... je n'y vois pas...

BÉATRIX.

Est-ce de Versailles ?...

HENRI.

Non... de Paris !...

BÉATRIX.

De la marquise ?...

HENRI, *avec joie.*

Non, du procureur Bonvoisin... signée Bonvoisin : « Mon « cher client, notre affaire est toujours excellente... »

BÉATRIX.

Ce digne homme...

HENRI.

« Et j'ai bien peur de la perdre... »

CATHERINE.

Ah ! mon Dieu !

HENRI, *continuant à lire d'un air accablé.*

« Vous êtes loin, vous êtes garçon, et nos adversaires, « presque tous mariés, ont de jolies femmes, ont pour eux « le président, M. de Noyon, qui n'a jamais su résister à « deux beaux yeux... Nos adversaires sont nombreux et ri- « ches... et vous ne l'êtes pas... Les cinq mille livres que j'ai

« avancées pour vous sont épuisées ; il y a des frais d'enre-
« gistrement, qui vu l'importance de l'héritage contesté,
« s'élèvent à près de quarante mille livres, et nous serons
« déboutés, même sans avoir plaidé, si vous ne pouvez
« m'envoyer tout ou partie de cette somme. »

BÉATRIX.

Ah ! mon pauvre frère, le sort nous poursuit.

HENRI, cherchant à se donner du courage.

Pourquoi se désespérer ?... qui sait !... Tout est possible...

BÉATRIX.

Par quel moyen trouver ces quarante mille livres ?...

HENRI.

Nous verrons, nous chercherons... toi, moi et Catherine !... Nous tiendrons conseil à nous trois... Déjeunons, d'abord... (Allant ouvrir la porte de gauche.) On raisonne mieux après un bon repas... Et la table n'est seulement pas mise !... Je m'en charge, ce ne sera pas long... (Les regardant, et redescendant.) Qu'avez-vous donc toutes deux ?...

BÉATRIX, tristement.

Ne te donne pas cette peine, frère, c'est inutile.

CATHERINE, baissant les yeux.

Hélas ! nous n'avons rien !

HENRI.

Rien !... (A part.) Pauvres femmes ! Qu'ai-je fait ?

CATHERINE.

Rien... que des pêches... du jardin.

HENRI, gaiement.

Eh bien ! des pêches... c'est excellent !... c'est sain !... c'est rafraîchissant !... c'est léger !... Ça se trouve à merveille... je n'ai pas faim...

(Il s'approche de Béatrix.)

BÉATRIX, avec reproche.

Toi?

HENRI.

Oui! cette lettre de procureur m'a ôté l'appétit... et vrai!... ça me ferait du mal de manger... je ne prendrai qu'un fruit... Apporte-nous le dessert.

BÉATRIX, se jetant dans ses bras.

Henri! mon cher Henri!

HENRI.

Eh bien, qu'as-tu donc?...

BÉATRIX.

Un tel repas!

HENRI, souriant.

Oui... le rôti manque! Je te dirai à peu près alors ce qu'on disait en pareille circonstance à notre cousine la marquise, quand elle était madame Scarron : « Chante-moi avec ta belle voix un air de M. Lulli ou de M. Campra... et j'oublierai tout en t'écoutant. »

BÉATRIX.

Ah! tu as le courage de plaisanter... moi, je ne l'ai pas!

CATHERINE, près de la croisée à gauche.

Écoutez! écoutez! une chaise de poste à deux chevaux entre dans la cour... c'est pour nous.

BÉATRIX.

Pas possible!

CATHERINE.

Si vraiment! Un jeune seigneur en descend!... Un domestique en livrée l'accompagne.

HENRI.

C'est le jour aux aventures... (Riant.) Pas un instant pour déjeuner!... Catherine, tu peux desservir... Mais nous, seigneur et dame du château, nous ne pouvons pas recevoir

un noble étranger en ce costume. Ma sœur, va mettre tes dentelles, ta robe de soie, tes ajustements des beaux jours.

CATHERINE, venant vivement à Henri.

Taisez-vous donc! elle s'est défaite, pour nous, de toutes ses parures.

HENRI, à part.

O ciel!

CATHERINE.

Mais vous, mon cousin!...

HENRI.

Il me reste encore de notre ancienne opulence un habit convenable; mais toi, Béatrix... ce que je viens d'apprendre!... Ah! je ne me le pardonnerai jamais!

BÉATRIX.

Il s'agit bien de cela... on vient... On monte!... dépêche-toi! (Henri sort par la gauche. — Béatrix à Catherine.) Tu diras, si l'on me demande, que je ne suis pas visible... que je ne reçois personne... que je suis malade.

CATHERINE.

Soyez tranquille.

(Béatrix sort par la porte de droite.)

SCÈNE V.

CATHERINE, puis D'ALBRET.

D'ALBRET, à la cantonade au fond.

Dételle les chevaux et mets-les à l'écurie.

CATHERINE, à part.

Qu'est-ce que tout ce monde-là va devenir?...

D'ALBRET, entrant.

Quel singulier château!... Personne dans les cours, ni

dans les vestibules... (Apercevant Catherine.) Ah ! si vraiment ! Une jolie fille, qui porte d'une manière charmante notre costume béarnais ! (La saluant et l'interrogeant.) Mademoiselle Béatrix d'Aubigné?...

CATHERINE.

Ma marraine est très-souffrante, monsieur; depuis plusieurs jours, elle n'a pas quitté la chambre... et ne peut, à son grand regret, vous recevoir. Qui lui nommerai-je?

D'ALBRET.

Le comte Louis d'Albret, un compatriote... un Béarnais, qui, chargé par madame de Maintenon d'un message en Espagne, avait ordre, à son passage, de voir mademoiselle d'Aubigné d'abord... et ensuite M. d'Aubigné, son frère.

CATHERINE.

Monsieur, qui est averti, ne tardera pas à descendre.

D'ALBRET, mettant sur la table son manteau et son chapeau.

A son aise ! j'attendrai !... Il est peut-être à déjeuner?...

CATHERINE, vivement.

Non, monsieur ! non, je puis vous l'attester !

D'ALBRET.

Tant mieux ! Du vivant de son père... et lorsque nous étions encore bien jeunes, Henri d'Aubigné et moi avons fait quelquefois des armes ensemble au château d'Albret, chez mon oncle; il était déjà fort adroit.

CATHERINE.

Je crois bien...

D'ALBRET.

Nous renouerons connaissance... à table !

(Il passe.)

CATHERINE, à part.

Ah mon Dieu ! (Haut, timidement.) Est-ce que monsieur viendrait pour déjeuner?...

D'ALBRET.

Sans cérémonie... sans façon... ce qu'il y aura !... moins que rien !

CATHERINE, à part.

C'est bien cela !

D'ALBRET, s'asseyant.

Un poulet froid... une tranche de jambon !... Ces bons jambons de Pau, bien supérieurs à ceux de Bayonne, qui ont usurpé leur réputation... et une bouteille de jurançon... même deux !... Le vin de Henri IV.

CATHERINE.

Oui, monsieur... (A part.) Qu'allons-nous devenir ?... (Haut et écoutant.) Je crois que j'entends monsieur le comte.

D'ALBRET, se levant.

Avec qui je ne peux passer qu'une heure ou deux. (A Catherine.) Mais avant mon départ, voici pour les gens de sa maison.

CATHERINE, avec un geste d'indignation, les repoussant.

Deux louis d'or... monsieur !

D'ALBRET.

Daignez, de grâce, vous en charger pour eux ! car je n'en ai pas aperçu un seul !

CATHERINE, voyant entrer Henri et se contraignant.

Ah ! c'est lui ! (A Henri, lui présentant M. d'Albret.) Monsieur le comte Louis d'Albret.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI.

HENRI, vêtu très-simplement, mais en gentilhomme, D'ALBRET.

HENRI, lui tendant la main.

Un ancien compagnon d'enfance...

D'ALBRET.

Qui ne vous a pas vu depuis le château d'Albret! Et il y a longtemps que j'ai quitté le pays.

HENRI.

Aussi, je ne vous aurais pas reconnu.

(Il offre un fauteuil à droite de la table et va chercher un siége. Ils s'asseyent.)

D'ALBRET.

Ni moi non plus!

HENRI.

Je le crois bien : moi, gentilhomme campagnard, végétant dans ce vieux château, et vous, brillant à la cour et à l'armée! Ah! voilà un sort à envier! Dans les camps, la vie de gentilhomme, à l'assaut, à la tranchée, aux coups de mousquet; pendant les quartiers d'hiver, on a la paix, les délices de la cour, ses merveilles, ses bals, les carrousels et les beautés séduisantes auxquelles on est trop heureux de pouvoir consacrer sa vie et ses amours.

D'ALBRET.

Vous avez quelque passion à la cour! Vous êtes amoureux?...

HENRI.

C'est vrai! Amoureux fou! Amoureux à en perdre la tête.

D'ALBRET.

De quelle beauté?...

HENRI, souriant.

Voilà ce que je ne puis vous dire ! Si je vous racontais, lorsque je pense à Versailles, tous les rêves que se crée de loin mon imagination, tous les tendres et galants souvenirs qui viennent m'assaillir en foule. Quelle réunion de femmes charmantes ! L'une, beauté célèbre, favorite adorée, y régnait autrefois par ses charmes ; l'autre est dans tout l'éclat des siens ; celle-ci, jeune et fraîche, brille à son aurore ; c'est à ravir, à enivrer ! Et il me semble que, dans ce séjour enchanté, j'adorerais à la fois le passé, le présent et l'avenir.

D'ALBRET.

Ah ! ne parlez pas ainsi !

HENRI.

Et pourquoi ?...

D'ALBRET.

D'abord parce que vous perdriez beaucoup de vos illusions... La cour du grand roi n'est plus ce qu'elle était jadis; à l'amour français, l'amour tendre, joyeux et galant, a succédé la dévotion, triste et sombre, qui domine tout, envahit tout !...

HENRI.

Que me dites-vous là ?...

D'ALBRET.

Un long voile de deuil s'étend sur tout le royaume et couvre de ses plis jusqu'à notre drapeau. Oui !... moi, officier... j'ai vu, au camp de Compiègne, les soldats de Condé, de Turenne et de Catinat... obéir au doigt d'une femme, qui, de sa chaise à porteurs, un bréviaire d'une main et un éventail de l'autre, commandait à nos escadrons. (Il se lève avec indignation.) Mais, pardon ! J'oublie à qui je parle... j'oublie que moi-même, attaché par mon oncle à la maison du duc du Maine, et chargé par madame de Maintenon d'une mission pour monseigneur Alberoni, je me rends en ce moment en Espagne.

HENRI, qui s'est aussi levé.

C'est pour cela que vous traversez le Béarn?

D'ALBRET.

Oui, et bien différent de vous, j'ai retrouvé en revoyant nos montagnes, un bonheur... un air pur... un air de liberté... je respirais enfin. Et s'il m'était permis de rester ici!... Versailles ne me reverrait jamais!

HENRI.

Vous n'y laissez aucun souvenir... aucun regret?...

D'ALBRET.

J'ai vu toutes les dames de la cour, et n'en ai aimé aucune.

HENRI.

C'est bien singulier... Moi, je n'en ai vu aucune, et je les aime toutes.

D'ALBRET.

C'est peut-être pour cela! Aussi je vous apporte une proposition qui, avec les idées que vous m'avez laissé voir, ne vous séduira peut-être pas beaucoup... c'est ce qui fait que j'hésite à m'acquitter de mon message.

HENRI.

Parlez!... parlez, de grâce!

D'ALBRET.

Votre sœur, mademoiselle Béatrix d'Aubigné, qui est, m'a-t-on dit, malade, et qui ne peut me recevoir...,

HENRI, avec embarras.

C'est vrai.

D'ALBRET.

Avait écrit à madame de Maintenon, votre arrière et illustre cousine... une lettre...

HENRI.

Dont vous apportez la réponse?...

D'ALBRET.

Madame de Maintenon, dans les affaires délicates, dans les affaires de famille, écrit le moins possible. Mon oncle, le maréchal d'Albret, qui est très-avant dans sa confiance, était chargé par elle de vous voir ; mais sa santé, ainsi que mon voyage en Espagne, m'ont fait désigner pour cette mission. Madame de Maintenon promet, d'ici à un an, de marier votre sœur ; elle répond de son établissement, de sa fortune, de son avenir.

HENRI.

C'est tout ce que je demande, et je bénis celle qui vous envoie... Que ma sœur soit heureuse, peu m'importe le reste.

D'ALBRET.

Elle passera cette année loin d'ici, loin de vous, dans un couvent de Bretagne, celui des dames de Sainte-Yvonne, à Morlaix, où mademoiselle Béatrix recevra l'instruction et la direction que madame de Maintenon désire lui donner.

HENRI.

Peu importe ! Cela regarde ma sœur, je n'ai plus désormais à m'inquiéter de rien. Je trouverai bien à me faire tuer comme soldat, dans quelque régiment, dans le vôtre, monsieur d'Albret.

D'ALBRET.

Cela ne dépend, par malheur, ni de moi, ni de vous, mon cher Henri. Madame de Maintenon, à qui votre sœur a parlé de vos talents, de votre jeunesse, a sur vous d'autres projets, des idées d'élévation et de grandeur, si toutefois, comme elle l'espère, vous acceptez ce qu'elle vous propose, et de votre acceptation, je ne vous le cache pas, dépend non-seulement votre avenir, mais celui de votre sœur.

HENRI.

C'est accepté d'avance.

D'ALBRET.

Attendez !...

HENRI.

Ah ! c'est exciter vivement ma curiosité ! Parlez, de grâce ! (Voyant qu'il hésite.) Est-ce donc si difficile ?...

D'ALBRET.

Peut-être ! Et pour aborder ce sujet, déjeunons d'abord.

HENRI, à part.

Ah ! mon Dieu !

D'ALBRET, reprenant son chapeau et son manteau.

A table, on parle plus librement et à cœur ouvert ; et puis, avant midi, je suis obligé de repartir ; j'ai même, si ma proposition vous convient, ordre de vous emmener avec moi.

HENRI, avec embarras.

En vérité... mais c'est que... ce déjeuner...

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; CATHERINE, sortant de la porte à gauche.

CATHERINE, à Henri.

Monsieur est servi !

HENRI, stupéfait.

Moi !

CATHERINE, montrant à d'Albret la porte à gauche.

Monsieur le comte aura de l'indulgence... mademoiselle, qui est malade, a ordonné de servir ce qu'il y aurait ; le poulet froid, le jambon...

(D'Albret passe devant elle.)

HENRI, bas à Catherine.

Y penses-tu ?

CATHERINE, à d'Albret.

Le vin de Jurançon que vous aviez demandé... et des fruits.

D'ALBRET.

C'est admirable... pour un soldat!...

HENRI, bas à Catherine.

Tu te moques de moi!

CATHERINE, à demi-voix.

Ne craignez rien, cousin, l'honneur de la famille est intact.

(Elle passe devant lui.)

D'ALBRET, à Henri.

Ordonnez surtout qu'on ne nous dérange pas.

CATHERINE.

On n'entrera pas même pour vous servir... (Souriant.) Soyez tranquille... je ne sonnerai pas le valet de chambre.

HENRI, regardant toujours Catherine, entre dans la chambre de gauche avec d'Albret.

Ma foi! je n'y comprends rien!

SCÈNE VIII.

CATHERINE, allant sur la pointe du pied frapper à la porte de droite; BÉATRIX.

CATHERINE, à Béatrix qui sort.

Ne craignez rien... ils sont occupés... et ne sortiront pas.

BÉATRIX.

De la part de madame de Maintenon, me disais-tu tout à l'heure, qu'est-ce que cet étranger venait nous annoncer?

CATHERINE.

Nous le saurons après son départ... ils ont à déjeuner... c'est l'essentiel.

BÉATRIX.

Et tu as osé accepter de M. d'Albret...

CATHERINE.

Pas pour nous... pour lui, ses gens et ses chevaux qui seraient morts de faim... et il faut que tout le monde vive... y compris cette inconnue... cette pauvre jeune femme, dont l'appétit de ce matin avait déjà oublié le souper d'hier... et qui, avant de se mettre en route, tient à vous remercier.

BÉATRIX.

Ah ! qu'elle vienne, qu'elle vienne !

(Elle va s'asseoir à droite de la table.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; SABINE.

SABINE, à la porte du fond.

Puis-je entrer ?...

BÉATRIX.

Eh ! oui, vraiment, soyez la bienvenue... et dites-moi comment on vous a trouvée presque évanouie près des murs de ce vieux château ?

SABINE, souriant.

Secourir d'abord et interroger après... c'est bien !... Quand j'étais riche et que je roulais sur l'or... je faisais ainsi.

BÉATRIX.

Vous avez été riche ?

SABINE.

Sans en être plus fière.

CATHERINE.

Et vous avez tout perdu ?...

SABINE.

Sans en être plus triste ; et si l'histoire d'une pauvre

femme comme moi peut amuser une noble dame telle que vous, tant mieux ! car je n'ai pas d'autre manière de reconnaître votre hospitalité.

BÉATRIX.

Parlez, parlez !

(Elle la fait asseoir.)

CATHERINE.

Nous vous écoutons.

SABINE.

Eh bien donc, ma chère demoiselle, fille d'un prévôt de régiment qui servait dans l'armée de M. de Vendôme, j'ai suivi en Espagne mon père qui m'avait donné une éducation toute militaire. A quinze ans, je faisais des armes, j'étais cantinière ; à seize ans, orpheline ; à dix-sept ans, une flûte du régiment de Navarre me proposait de m'épouser, quoique je n'eusse rien...

BÉATRIX.

C'était beau !

SABINE.

Attendez... quand je dis rien... j'avais des yeux noirs... et une voix superbe : voilà ma dot. Quant à mon mari, M. Maupin, il n'avait, comme musicien, qu'un talent nul, une grande paresse... et une soif ardente. Comme homme, il avait tous les péchés capitaux, bien entendu qu'il ne les montra pas tout d'abord ; chaque semaine j'en découvrais un.

CATHERINE.

Pauvre femme !

SABINE.

En attendant, et par la protection d'un colonel espagnol qu'il avait connu à l'armée, M. Maupin m'avait présentée, comme première chanteuse, à la chapelle de Sa Majesté Philippe V, et comme prima donna au théâtre de Madrid. Je ne vous parle pas de mes succès qui aujourd'hui me semblent

un rêve. Tous les grands seigneurs étaient à mes pieds; les hommages, les piastres, les diamants brillaient à mes yeux. Je refusais tout... De là, des scènes avec mon mari.

CATHERINE.

Qui était jaloux ?...

SABINE.

Lui ! Ma gloire eût fait la sienne. Ivre une partie du jour, il dormait l'autre ; autant dire qu'il avait les yeux fermés, il ne les ouvrait que pour ses intérêts. Profitant de ma vogue en Espagne, M. Maupin avait contracté pour moi, en France, avec M. Campra, un engagement de quarante-cinq mille livres tournois, pour chanter trois mois de la présente saison à la chapelle de Versailles.

BÉATRIX.

Quarante-cinq mille livres pour trois mois, c'est fabuleux !

SABINE.

Que voulez-vous ! Toutes les gloires ont leur grandeur et leur décadence : la mienne arriva vite. Sortant en plein hiver d'un bal masqué où l'on étouffait de chaleur, ma voix se trouva tout à coup perdue... Impossible de donner une cadence, une roulade, un son ; vainement le médecin de la cour assurait que cela reviendrait. L'amour et les égards de M. Maupin avaient disparu avec mes appointements, et quelques mois après, de toute cette splendeur, de ma fortune, de mes bijoux... il ne me restait rien qu'un mari toujours altéré, qui, dans ses moments d'ivresse, voulait me battre; et moi, par les fleurets de mon père ! je ne le voulais pas; aussi dans ses moments de raison, il me parlait de rompre notre mariage.

CATHERINE.

Et vous n'acceptiez pas?

SABINE.

Il m'en épargna la peine. Un jour, sur la frontière d'Es-

pagne... je me trouvai seule... M'avait-il perdue exprès ?... Ou bien, ivre, était-il tombé dans quelque précipice ?... Je l'ignore. J'étais sans ressources... (Avec joie.) mais j'étais sans mari... je ne me plaignis pas. Je rentrai bravement en France, et le soir d'une longue journée de marche, je tombais épuisée de faim et de fatigue au pied d'un vieux château, lorsque j'entendis au milieu de la nuit... les accents d'une voix délicieuse et plus belle encore que n'était la mienne... Ah! me suis-je écriée, artiste ou châtelaine... nous parlons la même langue... elle doit me comprendre. Vous voyez que je ne m'étais pas trompée.

BÉATRIX, lui prenant la main et passant à droite.

Ah! que ne pouvons-nous davantage !...

CATHERINE.

Que n'est-il en notre pouvoir de vous garder !...

SABINE, qui s'est levée.

Oui... oui... mademoiselle et son frère... (A Catherine.) et vous aussi, vous êtes des cœurs d'or !...

CATHERINE, souriant.

Merci... mais en fait d'or, dans ce château...

SABINE, bas à Catherine, frappant sur son cœur.

Il n'y a que cela... c'est ce que j'ai cru voir.

CATHERINE, écoutant près de la porte.

Silence ! J'entends marcher.

BÉATRIX, se rapprochant de la porte de droite.

Si l'on vient... je rentre.

CATHERINE, écoutant toujours.

Non... l'on descend par l'autre escalier, celui de la cour... (Quittant la porte et regardant par la fenêtre à gauche.) En effet, M. d'Albret donne ordre d'atteler.

BÉATRIX.

Il va partir, tant mieux !

CATHERINE, sortant par la porte du fond.

Je vais voir si l'on n'a besoin de rien.

BÉATRIX, voyant la porte à gauche qui s'ouvre.

Mon frère!... Ah! mon Dieu, comme il est pâle!

SCÈNE X.

SABINE, se tenant à gauche, HENRI et BÉATRIX.

BÉATRIX, courant à Henri.

Qu'as-tu donc?

HENRI, cherchant à se contenir.

Le trouble... la joie que me cause une nouvelle aussi imprévue... Grâce à notre puissante et généreuse cousine, nous sommes sauvés... ton sort est assuré et le mien aussi.

SABINE, s'avançant un peu.

Ah! tant mieux, monseigneur... car vous êtes de braves gens...

HENRI, se retournant.

Ah! c'est...

BÉATRIX.

Cette pauvre femme à qui nous avons donné hier soir l'hospitalité.

SABINE.

Et qui ne l'oubliera jamais.

HENRI, avec tristesse.

Merci... merci... priez pour moi!

SABINE.

Grâce au ciel, vous n'en avez plus besoin.

BÉATRIX.

Oui, vraiment... puisque madame de Maintenon nous

protége... et comment?... Est-ce un régiment qu'elle te donne? Non... une compagnie... une place à la cour?...

HENRI.

Non, mais une position importante... qui peut, grâce à elle, m'élever aux plus hautes dignités... me conduire à tout...

BÉATRIX.

Et c'est?...

HENRI.

Tu ne comprendrais pas... c'est une mission.

BÉATRIX.

Secrète?...

HENRI.

Oui... je pars ce matin.

BÉATRIX.

Ce matin?

HENRI.

A l'instant même... avec M. d'Albret... qui veut bien m'emmener... me conduire jusqu'à Pau, où m'attend la personne à qui je suis confié... et qui doit me diriger.

BÉATRIX.

Nous quitter ainsi... aussi brusquement?... ce n'est pas possible... ce ne sera pas.

HENRI.

Je le dois... il le faut, il le faut à l'instant ou je ne partirais pas.

BÉATRIX.

Que dis-tu?... Et ce voyage... car c'en est un... est-il long?

HENRI.

Que sais-je... plusieurs mois... un an tout au plus... Quant à toi, ce temps où nous serons séparés... tu le passeras en

Bretagne... au couvent de Sainte-Yvonne... Tiens, de l'argent et des papiers qui t'expliqueront cela...

BÉATRIX, étonnée.

Des papiers!...

HENRI, les posant sur la table.

Que tu as le temps de lire... (Cherchant à sourire.) Tu verras... ton établissement, ton avenir... ta fortune... un sort brillant et heureux... c'est tout ce que je demande...

BÉATRIX, le regardant avec inquiétude.

Mon frère!... mon frère...

HENRI.

Ah! je ne puis te dire la joie... le contentement... et en même temps le chagrin de te quitter... Mais il faut du courage... il en faut... Tiens... tiens... embrasse-moi! (Il la tient longtemps embrassée contre son cœur, et apercevant Catherine qui paraît en ce moment à la porte du fond, il court à elle, l'embrasse également et disparaît en leur disant :) Adieu! adieu!

(Béatrix a remonté au fond et redescend. Sabine traverse en réfléchissant. Catherine reste au fond.)

SCÈNE XI.

BÉATRIX, CATHERINE, SABINE.

BÉATRIX.

Qu'est-ce que cela signifie?...

SABINE, portant la main à son front.

Que quelque grand malheur vient de le frapper!

BÉATRIX.

Lui!... vous croyez?...

SABINE.

J'en suis sûre!... je m'y connais!

BÉATRIX, à Catherine.

Et toi... et toi... qu'en dis-tu ?...

CATHERINE.

Moi... Écoutez... la voiture qui les emporte tous les deux est sortie de la cour... il m'est permis de parler... (Elle descend.) et je dis... je dis... (Montrant Sabine.) qu'elle a raison !

BÉATRIX.

Et comment le sais-tu ?...

CATHERINE.

En apprenant du domestique qui préparait la voiture que ces deux messieurs partaient ensemble... j'ai couru à M. d'Albret... qui se promenait dans le jardin en essuyant une larme... car c'est un digne et honnête seigneur. « Pourquoi emmenez-vous monsieur Henri ?... me suis-je écriée, ni sa sœur ni moi ne le souffrirons. — Taisez-vous, m'a-t-il dit, taisez-vous, c'est lui qui le veut, qui l'exige... qui m'a fait jurer de ne rien dire à qui que ce soit avant son départ. » Et moi, j'ai répondu : « Je sais garder un secret, dût-il me tuer ! vous le verrez, monsieur, » et il l'a bien vu ! Je n'ai pas jeté un cri, je n'ai pas versé une larme ! Mais maintenant qu'il est parti, je vous crie à toutes les deux : Il va se faire moine !...

BÉATRIX.

Lui ! mon frère !...

SABINE.

Monsieur le comte !...

BÉATRIX.

Ce n'est pas possible !... Comment... et pourquoi ?...

(Elle prend les papiers qu'elle parcourt pendant que Catherine parle.)

CATHERINE.

Laissez-moi me recueillir et me rappeler... Madame de Maintenon a dit qu'un cousin, portant son nom... et qui entrerait dans les ordres, serait pour la cour d'un bon effet... et pour le monde d'un bon exemple ! sans compter les ser-

vices que lui rendrait un parent dévoué, qui, grâce à elle, s'élèverait à une rapide fortune.

BÉATRIX.

Après ?

CATHERINE.

Après... le jour même où Henri prononcera ses vœux, elle promet à sa sœur une haute position à la cour.

BÉATRIX, rejetant les papiers.

Jamais ! Jamais !... Je refuse !

CATHERINE.

Et lui il l'exige, il le veut !

BÉATRIX.

Ce n'est pas possible !

CATHERINE.

Il dit que, chef de la famille... il n'a pas d'autre moyen d'assurer votre avenir... que les quarante mille livres nécessaires au gain de votre procès sont impossibles à trouver, que la misère a déjà frappé à votre porte, que la honte est proche, et qu'au prix de sa jeunesse, de ses espérances, de sa vie, il doit s'estimer heureux d'acheter le bonheur de sa sœur et l'honneur de sa maison.

SABINE.

Ah ! c'est un noble cœur !

(Elle remonte.)

BÉATRIX.

Et moi, j'écrirai à madame de Maintenon, et en repoussant un pareil sacrifice...

CATHERINE.

Vous ne l'empêcherez pas... et vous le rendrez inutile.

SABINE.

Et comment vivrez-vous ?...

BÉATRIX, passant avec agitation.

Je n'en sais rien ; mais pour sauver mon frère, pour l'arra-

cher au cloître... où il va s'ensevelir... pour nous soustraire, lui et moi, à cette terrible protection, qu'il nous faut subir, je ne sais pas ce dont je ne serais pas capable !

SABINE.

Dites-vous vrai ?

(Elle descend.)

BÉATRIX.

Oui... le travail... la peine... les dangers... j'affronterais tout !...

CATHERINE, vivement.

Et moi aussi !

SABINE, à part, la regardant avec intérêt.

Pauvre enfant !

CATHERINE.

Mais, hélas ! à quoi lui serviront les vœux et le dévouement de trois femmes ?... à rien !

SABINE.

Peut-être !

BÉATRIX.

Que voulez-vous dire ?

SABINE.

Dame, mademoiselle, moi qui, par état, ne doute de rien et ne crains rien, vous allez me trouver bien téméraire d'oser vous donner un conseil.

BÉATRIX et CATHERINE.

Parlez ! parlez ! nous vous écoutons !

SABINE, à Catherine.

Répétez-moi tout ce que vous venez de nous dire. M. Henri d'Aubigné vient de partir ?...

CATHERINE.

Pour le séminaire de la ville de Pau, où pendant un an il fera ses études.

SABINE.

Je comprends.

CATHERINE.

Pendant ce temps, comme mademoiselle ne peut rester seule dans ce vieux château délabré, elle ira bien loin d'ici, au fond de la Bretagne, un pays perdu... sous la direction des dames de Sainte-Yvonne à qui elle est recommandée.

BÉATRIX, montrant les papiers sur la table.

Oui, les papiers sont pour cela... et l'argent pour le voyage.

SABINE.

A merveille!... (Froidement.) Si vous le voulez, vous êtes... nous sommes sauvées!

CATHERINE et BÉATRIX.

Est-il possible?...

SABINE.

Vous aurez, et bien au delà, les quarante mille livres qui vous sont nécessaires pour le gain de votre procès, et M. Henri ne sera pas obligé de se faire moine.

BÉATRIX.

Comment cela?...

SABINE.

J'ai là, dans mes archives, l'acte bien en règle par lequel M. Campra, surintendant de la musique de Sa Majesté, s'engage à payer à mademoiselle Maupin la somme de quarante-cinq mille livres tournois. Et de son côté, mademoiselle Maupin s'engage à chanter pendant trois mois, de la présente année, dans la chapelle de Versailles.

CATHERINE.

A quoi cela peut-il désormais servir?

BÉATRIX.

Puisque vous avez perdu votre voix!

SABINE, *à Béatrix.*

Mais vous n'avez pas perdu la vôtre ! Plus souple, plus étendue, plus brillante que n'a jamais été la mienne... Vous avez là cent mille livres de rentes.

BÉATRIX, *effrayée, passant devant elle.*

Moi ! quelle idée !... Y pensez-vous?

SABINE.

N'étiez-vous pas décidée à tout tenter?

CATHERINE.

C'est vrai !

SABINE.

A tout braver?

CATHERINE.

C'est vrai !

SABINE.

Et qui donc vous connaît à Versailles, vous qui n'êtes jamais sortie de vos montagnes ni de votre vieux château?

CATHERINE.

Elle a raison ! Ah ! si j'avais de la voix !

SABINE.

Et qu'y a-t-il donc d'effrayant... à chanter dans une tribune de la chapelle, sans être vue, cachée derrière un épais rideau de soie?

CATHERINE.

C'est vrai... c'est vrai... et c'est pour lui !

BÉATRIX.

Oui ! c'est pour mon frère !... Mais les dangers de la route... et ceux de Versailles; moi, jeune fille, sans guide, sans appui...

SABINE.

Est-ce que je ne suis pas là? Est-ce que je vous quittera d'un instant... moi, femme de chambre de mademoiselle

Maupin, moi, ex-prima donna qui ai de la mémoire? Je veillerai sur vous, et si l'on vous en conte, c'est que vous et moi nous le voudrons bien!... Partons! tout est convenu.

(Elle remonte.)

BÉATRIX, la retenant.

Mais non... tout n'est pas convenu, car, pendant que je serai à Versailles... qui sera en Bretagne, au couvent de Sainte-Yvonne?...

CATHERINE, prenant les papiers.

Moi!

BÉATRIX.

Toi! grand Dieu! Tu n'as pas peur!

CATHERINE.

De quoi?...

BÉATRIX.

De t'enfermer si longtemps, et toute seule, dans cette prison?...

CATHERINE.

Je serai, comme lui, dans un cloître... toute une année... Je ne crains pas le couvent! Là j'apprendrai, j'étudierai...

SABINE, à part.

Ah! si celle-là n'aime pas... je ne m'y connais guère.

BÉATRIX, regardant par la fenêtre.

Tenez! tenez! regardez!... au sommet de la montagne qui domine le château... une chaise de poste gravit en ce moment.

CATHERINE, courant à la fenêtre.

C'est la sienne!

BÉATRIX.

Oui!... Il agite son mouchoir.

SABINE.

En signe de dernier adieu.

CATHERINE.

Non, pas le dernier!...

BÉATRIX, agitant son mouchoir.

A bientôt, frère!

BÉATRIX, CATHERINE et SABINE, en même temps.

A bientôt!...

(Toutes les trois à la fenêtre agitent leurs mouchoirs.)





ACTE DEUXIÈME

L'Orangerie de Versailles. — Bancs à droite et à gauche, chaises au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, **entrant la première par la droite et ôtant un demi-masque en velours qu'elle garde à la main,** LE DUC, **parlant à** GODIVET.

LE DUC, à Godivet.

A dater de demain, je permets l'Orangerie comme promenade d'hiver à messieurs les bourgeois de Versailles, à condition que tout se passera dans l'ordre et dans la convenance. Vous y veillerez, Godivet.

GODIVET.

Oui, monsieur le gouverneur.

LA DUCHESSE.

C'est très-bien vu... Par le froid qu'il fait, Versailles n'est pas tenable, et l'Orangerie est le seul endroit où l'on puisse se promener.

(Elle s'est assise à gauche, le duc, pendant ce temps, a parlé bas à Godivet.)

LE DUC.

Ce bouquet et cet écrin sans qu'on vous voie... vous entendez... Allez !

(Godivet sort.)

LA DUCHESSE.

Vous avez toujours, monsieur le duc, des ordres secrets à

donner à M. Godivet... De tous les exempts de Versailles, c'est le seul qui possède votre confiance... Il fera son chemin.

LE DUC, qui a redescendu le théâtre et qui s'est approché de la duchesse.

Et vous, duchesse, écoutez-moi, je suis pressé, on m'attend au conseil qui se tient ce matin dans l'oratoire de madame de Maintenon ! Le carême commence demain.

LA DUCHESSE.

Demain !

LE DUC.

Oui.

LA DUCHESSE, de même.

J'ai cru qu'ici il durait toute l'année.

LE DUC, avec frayeur, regardant autour de lui.

Silence ! au nom du ciel !

LA DUCHESSE.

Je me tais, monsieur, je me tais.

LE DUC.

Aujourd'hui, mardi gras, il y aura, chez la princesse Palatine, un grand bal.

LA DUCHESSE, s'animant.

Qui sera, dit-on, charmant !

LE DUC.

Vous n'irez pas ! vous me ferez le plaisir de ne pas y aller.

LA DUCHESSE.

Comment, monsieur ! le seul divertissement que nous aurons en carnaval... car, jusqu'ici, pas un... pas un seul à la cour ! Et pour quel motif s'abstenir ?...

LE DUC, s'asseyant.

Pour un motif important que je vais vous dire. Demain, madame de Maintenon va s'enfermer, pour huit jours, à

Saint-Cyr, avec quelques-unes de ses plus fidèles, de ses plus intimes. J'ai obtenu que vous seriez du nombre. Vous partirez en même temps qu'elle ; il n'est même pas impossible que vous montiez dans son carrosse... qui est celui du roi... vous comprenez... Je vais tâcher du moins...

LA DUCHESSE, froidement.

C'est inutile ! Je n'irai pas à Saint-Cyr.

LE DUC.

Et pourquoi ?

LA DUCHESSE, de même.

Je refuse.

LE DUC.

Refuser un tel honneur ! Mais c'est du délire ! Mais cela n'a pas de nom !

LA DUCHESSE, de même.

Écoutez-moi à votre tour, monsieur le duc. En haute faveur près de madame de Maintenon, vous m'avez fait obtenir l'honneur de son intimité, c'est-à-dire le droit de la suivre partout, dans son oratoire, aux sermons, à Saint-Cyr, le droit enfin (Mettant sa main devant sa bouche pour intercepter un bâillement.) de partager tous les plaisirs du roi. Vous le vouliez, je me suis dévouée, je me suis montrée bravement, vaillamment ! Mais le courage a des bornes ; je suis à bout de forces, je n'en peux plus, je succombe, je meurs d'ennui !

LE DUC, avec frayeur.

Madame la duchesse !...

LA DUCHESSE, se levant.

J'honore le roi ! Je subis, en loyale sujette, son long et glorieux règne et celui de madame de Maintenon ! Je consens, comme vous le dites, vous autres courtisans, qu'il soit immortel... mais éternel... c'est trop fort !

LE DUC, voulant lui imposer silence, il s'est levé.

Ma femme !... Y pensez-vous !...

LA DUCHESSE.

Il a été convenu que je serais fausse, prude et dévote dès que nous serions trois; nous ne sommes que deux, j'ai le droit d'être franche. Vous êtes gouverneur de Versailles, vous êtes duc et pair, vous êtes du conseil... tout cela au prix de mon plaisir, de ma jeunesse, de ma santé que j'ai mis au service de votre avancement! Que voulez-vous de plus? Quel espoir ambitieux peut vous contraindre, vous, un guerrier, un maréchal de France, à vous courber ainsi devant l'idole, à vous abaisser, bien plus, à vous ennuyer à ce point-là?

LE DUC, avec dignité.

Madame!... C'est ma conviction...

LA DUCHESSE.

Soit! je la respecte, mais respectez la mienne, ou je me révolte!

LE DUC.

Et que dirai-je à madame de Maintenon?

LA DUCHESSE.

Vous lui direz que ce serait pour moi trop de plaisir et de gloire; vous lui direz que Saint-Cyr, avec elle, me semblerait un lieu de délices dont je dois me priver, attendu que j'ai résolu de me mortifier, et que je lui demande la permission de passer ces huit jours dans une retraite, une solitude, un recueillement absolus...

LE DUC.

Serait-il vrai?

LA DUCHESSE.

Moi et quelques jeunes dames de la cour décidées à partager cette espèce de thébaïde!... J'espère que loin de vous nuire, monsieur le duc, cette résolution vous servira, et que ces huit jours d'ennui compteront dans vos années de service.

LE DUC.

Au fait... c'est une idée.

LA DUCHESSE.

Allez donc, monsieur, et faites en sorte que j'aie avant ce soir la réponse de Sa Majes... (S'arrêtant.) je veux dire de madame de Maintenon.

LE DUC, la saluant.

Oui, madame.

(Il sort par la droite. La duchesse se retourne et aperçoit la présidente qui entre par la gauche.)

SCÈNE II.

LA PRÉSIDENTE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, allant à elle.

Eh! notre chère présidente! Une amie de couvent, une amie intime que je ne vois jamais.

LA PRÉSIDENTE.

Ma belle duchesse! (Après l'avoir embrassée.) Ne suis-je pas bien décoiffée?

LA DUCHESSE.

Mais non!

LA PRÉSIDENTE.

Impossible de traverser le parc par ce vent de bise qui vous coupe la figure.

LA DUCHESSE, lui montrant son masque de velours.

Comment n'avez-vous pas de loup? Tout le monde en porte.

LA PRÉSIDENTE.

J'étais pressée, préoccupée... j'ai oublié de prendre le mien.

LA DUCHESSE.

C'est un tort, surtout quand on a d'aussi jolies couleurs

que les vôtres! Songez donc, présidente, que vous risquez de faner, de gercer votre teint. C'est grave.

LA PRÉSIDENTE.

Bah! Au temps où nous vivons, à quoi bon être jolie?

LA DUCHESSE.

Il est vrai qu'on s'en sert si peu!

LA PRÉSIDENTE, regardant autour d'elle et se voyant seule avec la duchesse.

C'est le règne des vieilles femmes.

LA DUCHESSE.

Aussi, cela ne durera pas.

LA PRÉSIDENTE.

En attendant, on fait comme elles, on vieillit.

LA DUCHESSE, avec un soupir.

Et que de temps perdu! Dites-moi, présidente, y a-t-il encore à Paris quelques soupirants, quelques adorateurs?

LA PRÉSIDENTE.

A peine, duchesse, à peine! Et à Versailles?

LA DUCHESSE.

C'est défendu! Nos gentilshommes n'osent pas.

LA PRÉSIDENTE.

Pauvres jeunes gens!

LA DUCHESSE.

Risquer un regard, une déclaration... c'est risquer une disgrâce.

LA PRÉSIDENTE.

Quelle tyrannie!... Alors on se cache?

LA DUCHESSE.

Oui; de l'hypocrisie partout, même en amour! Mieux vaut y renoncer et attendre le jour de la délivrance! (Avec énergie.) Mais quand ce jour-là arrivera... . . . .

LA PRÉSIDENTE.

C'est ce que disait hier monsieur le duc d'Orléans : Si jamais je suis régent... ce sera terrible !

LA DUCHESSE.

C'est tout simple, ce sont les digues qui amènent les inondations.

(Elles vont s'asseoir à droite.)

LA PRÉSIDENTE, *à demi-voix.*

Il y a cependant, on en parle à Paris, un bal ce soir, mardi gras... à Versailles.

LA DUCHESSE.

Oui... il n'y avait qu'un prince assez hardi, assez brave pour oser le donner ! C'est le futur régent, sous le nom de la princesse Palatine, sa mère ; et encore, vu la disgrâce complète dont il jouit, il ne risque rien ! Il ne court qu'un danger, celui de n'avoir personne à son bal.

LA PRÉSIDENTE.

Il l'a bien compris (c'est mon mari qui me l'a confié) ! Pas un courtisan, jusqu'à ce jour, n'avait répondu à son invitation et n'aurait eu le courage de se montrer à sa soirée ; mais le prince a fait annoncer ce matin que ce serait un bal masqué.

LA DUCHESSE, *gaiement.*

Ah ! tout le monde ira !

LA PRÉSIDENTE.

Il y compte bien ! (*A la duchesse.*) Irez-vous ?

LA DUCHESSE, *avec un soupir.*

Mon mari ne me le permet pas ! Et le vôtre, chère Présidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Il me le défend expressément, tant il a peur de se compromettre dans la personne de sa femme.

LA DUCHESSE.

J'ai cru que Thémis était indépendante.

LA PRÉSIDENTE.

Mon mari le répète tous les jours. Magistrat inflexible, il ne craint qu'une chose, c'est de déplaire à madame de Maintenon... Voilà pourquoi, ma belle duchesse, je ne vais ni au concert, ni à l'Opéra, ni au bal... le tout, par autorité de justice !

LA DUCHESSE.

Comment alors, chère présidente, vous trouvez-vous aujourd'hui à Versailles ? Votre mari, qui y passe sa vie, ne vous y amène jamais.

LA PRÉSIDENTE.

Il doit me présenter à la marquise, et j'ai accepté... d'abord pour vous embrasser, duchesse, et puis pour l'amour de la musique, pour la Maupin, que je n'ai pas encore entendue.

LA DUCHESSE.

En vérité !

LA PRÉSIDENTE.

Il n'est bruit que d'elle, en ce moment, à Paris comme à Versailles. On prétend qu'elle vient de Madrid, où elle maniait d'abord le fleuret, où elle faisait des roulades et des armes. Tout cela est-il vrai ?

LA DUCHESSE.

Je sais son histoire de la bouche même de Campra, qui me l'a racontée dans tous ses détails.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! parlez, chère duchesse, je vous écoute.

LA DUCHESSE.

Campra, qui, en sa qualité de surintendant de la musique du roi, est à la recherche de toutes les belles voix, lui avait, sur sa réputation, envoyé, il y a près de deux ans, un engagement à Madrid où elle venait d'obtenir de grands succès.

Il se passionnait d'avance pour sa nouvelle cantatrice, lorsqu'un bruit court qu'elle a perdu sa voix !

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! mon Dieu !

LA DUCHESSE.

Rassurez-vous, le rossignol chantait toujours. La Maupin arrive à Versailles, il y a six mois, plus brillante que jamais. Transports de Campra ! Admiration de la cour ! Triomphe de la débutante ! Car jamais accents plus purs et plus suaves n'avaient retenti dans la chapelle de Versailles ! Du reste, une jeune personne douce, timide, et de fort bonne conduite, au dire même de ses camarades. Mais c'est ici que commence le piquant et le dramatique. Au bout de trois mois de succès, mademoiselle Maupin, qui venait de toucher quarante-cinq mille livres, parle de quitter Versailles. Opposition de Campra, qui fait valoir une clause particulière de l'engagement passé entre lui et M. Maupin, mari de la cantatrice, musicien de régiment, un ivrogne défunt, clause par laquelle, en cas de succès à Versailles, mademoiselle Maupin est obligée, comme à Madrid, de chanter à la fois à la chapelle et à l'Opéra pendant trois autres mois.

LA PRÉSIDENTE.

C'était tout simple.

LA DUCHESSE.

Eh bien, la fière cantatrice refusait ! Elle refusait de tenir son engagement qui, pour ces trois derniers mois, était porté à soixante mille livres.

LA PRÉSIDENTE.

C'est inconcevable ! Cela n'a pas de nom ! Quel motif ?...

LA DUCHESSE.

Un caprice, sans doute, comme elles en ont toutes. Mais Campra, qui avait un opéra nouveau à faire représenter, son opéra d'*Idoménée*, y mit sa persévérance ordinaire, et, bon gré mal gré, il fallut que mademoiselle Maupin se résignât

à jouer et à obtenir un succès immense... inouï! Depuis ce moment, elle a tourné toutes les têtes.

(Elle se lève et passe.)

LA PRÉSIDENTE, se levant.

Et malgré ses triomphes, vous croyez que sa vertu toujours sévère...

LA DUCHESSE.

Je ne crois rien. Quelques-uns d'abord la disent très-coquette, coquette d'autant plus séduisante, qu'elle promet beaucoup et n'accorde rien; recette infaillible pour faire de grandes passions.

LA PRÉSIDENTE.

Et pour cela, il ne faut que de l'adresse.

LA DUCHESSE.

Et du courage!

LA PRÉSIDENTE.

Cela m'explique certains bruits qui circulent... Et tenez, ma chère, ou l'amitié est un vain mot, ou entre amies on se doit la vérité.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire?

LA PRÉSIDENTE.

On m'a assuré, à tort sans doute, que M. de Navailles, votre mari, gouverneur de Versailles, duc et pair, et possédant la confiance de madame de Maintenon, est éperdument épris de mademoiselle Maupin.

LA DUCHESSE.

En vérité!

LA PRÉSIDENTE.

En secret! sans en rien laisser soupçonner à sa rigide protectrice ni à sa femme, une femme charmante, qui aurait le droit d'être jalouse!

LA DUCHESSE.

En vérité ?

LA PRÉSIDENTE.

Et de se venger.

LA DUCHESSE.

Vous croyez?...

LA PRÉSIDENTE.

C'est tout simple!

LA DUCHESSE, réfléchissant.

J'aviserai; mais mon premier devoir est de reconnaître votre affection, chère présidente, par une preuve d'amitié non moins grande. On m'a assuré que M. de Noyon, président au parlement, ami des lois, des mœurs et de madame de Maintenon, était amoureux fou de mademoiselle Maupin.

LA PRÉSIDENTE.

Lui!

LA DUCHESSE.

A huis clos! audiences secrètes, ignorées de sa jeune moitié, qu'il laisse toujours, et pour cause, à Paris! Femme vive, ardente, qui, impatiente d'un tel outrage, est capable d'en faire repentir son mari.

LA PRÉSIDENTE, gravement.

J'y pensais.

LA DUCHESSE.

Après cela, nos maris ne sont pas les seuls qui se laissent séduire : on m'a parlé tout bas du jeune Louis d'Albret, attaché par madame de Maintenon à la maison du duc du Maine, gentilhomme pur, que les bons principes avaient préservé jusqu'ici du souffle des passions, car on ne lui en connaissait aucune.

LA PRÉSIDENTE.

Quel dommage!

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas encore su à la cour... mais on tremble que ce ne le soit. Sa famille est au désespoir ; son oncle, le maréchal d'Albret, qui sollicite le gouvernement du Dauphiné, craint que cela ne lui nuise, et m'a priée de parler raison à son neveu.

LA PRÉSIDENTE.

Il ne pouvait mieux choisir. Ah! mon Dieu!... Mon mari qui m'attend à la chapelle... Adieu, duchesse, je vais le rejoindre.

LA DUCHESSE, à la présidente, qui sort par la droite.

Je vous reverrai... J'irai aussi dans ma tribune... tribune réservée... où l'on n'est pas vue... ce qui permet d'arriver plus tard. (Elle fait quelques pas pour sortir, et aperçoit d'Albret qui vient d'entrer par la gauche.) M. Louis d'Albret! Ce pauvre jeune homme à qui je dois un sermon!... Je reste... qui sermonne, prie.

(Elle a passé sur le devant, d'Albret a traversé au fond.)

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, D'ALBRET.

LA DUCHESSE.

Monsieur d'Albret est bien rêveur!

D'ALBRET, vivement et sortant de sa rêverie.

Ah! madame la duchesse, je savais vous trouver encore ici, et je venais... j'accourais...

LA DUCHESSE.

Bien lentement... J'allais partir.

D'ALBRET.

Madame de Maintenon... que je quitte à l'instant...

LA DUCHESSE.

C'est-à-dire, et du pas dont vous marchiez, il y a un quart d'heure ou une demi-heure.

D'ALBRET.

C'est possible... madame de Maintenon, prévenue par M. le duc, votre mari, de vos projets de retraite pour les huit premiers jours de carême, me charge de vous transmettre son approbation pleine et entière.

LA DUCHESSE, souriant.

Je suis heureuse, monsieur le comte, qu'en vous choisissant pour messager, madame de Maintenon m'ait offert l'occasion de vous donner un bon avis.

D'ALBRET.

Lequel, madame?...

LA DUCHESSE, à demi-voix.

On vous surveille... on vous épie !... Il est telle passion que vous croyez secrète...

D'ALBRET, effrayé.

Que voulez-vous dire?

LA DUCHESSE.

Ne craignez rien de moi ; je suis chargée de vous gronder, et je ne demande qu'à vous défendre.

D'ALBRET, troublé.

Madame... au nom du ciel !...

LA DUCHESSE.

Eh bien ! vous voilà troublé... interdit...

D'ALBRET.

Et comment ne pas l'être? Comment aborder un sujet pareil... avec une personne si sévère... si vertueuse... si méritante...

LA DUCHESSE.

Dites si respectable, et que cela finisse.

D'ALBRET.

Non, mais irréprochable.

LA DUCHESSE, à part.

Ils le croient tous!... Une fois qu'une réputation est établie... (Haut.) Eh bien! monsieur, si quelque hasard portait à la connaissance de la ville et de la cour une liaison qui n'est encore qu'à l'état de soupçon... votre avancement... votre avenir, se trouveraient compromis à jamais!

D'ALBRET.

Et que m'importe... madame?...

LA DUCHESSE.

Votre oncle vous retirerait son héritage, madame de Maintenon sa protection.

D'ALBRET.

Et vous, madame, votre estime.

LA DUCHESSE, souriant.

Mon estime... elle est à vous... je vous la donne.

D'ALBRET.

Que dites-vous?

LA DUCHESSE.

Que dans cette cour... il n'y a que vous de brave et de vraiment gentilhomme... honneur, fortune, ambition, vous sacrifieriez tout...

D'ALBRET.

Pour être aimé... et je ne le suis pas.

LA DUCHESSE.

Ce que vous m'apprenez là est fabuleux... vous aimez seul?

D'ALBRET.

Moi!... je la déteste... je la maudis... je rougis de moi-même... je veux la fuir... l'oublier... et je ne le puis pas.

LA DUCHESSE.

Mais c'est bien... c'est très-bien... ce que vous me dites là.

D'ALBRET.

Qu'entends-je ?...

LA DUCHESSE.

Non pas que ce ne soit beaucoup d'amour dépensé pour une femme de ce genre-là, un amour qu'on pouvait peut-être mieux employer... mais enfin, c'est de l'amour !... Et il est si rare à présent... que partout où il se montre on lui doit encouragement et protection... Voyons, racontez-moi tout cela... Comment cette passion est-elle née ?

D'ALBRET.

C'est inexplicable. Je revenais d'une mission qui m'avait retenu plus de trois mois en Espagne, mission qui m'avait valu des récompenses de notre cour... lorsque je vis et j'entendis pour la première fois mademoiselle Maupin à l'Opéra. J'en avais entendu parler à Madrid comme d'une femme hardie, excentrique... et ce portrait ne ressemblait en rien à celui que j'avais là devant mes yeux... Je ne parle pas de sa voix et de sa beauté, mais de sa noblesse et de sa distinction... et plus tard... quand j'obtins quelquefois, non sans peine, la permission de la voir... son esprit, ses manières, sa conversation me charmèrent ; un tact, une convenance, un parfum de modestie et d'honnêteté qui forcent l'admiration ou l'amour à se changer en respect.

LA DUCHESSE.

Allons donc !...

D'ALBRET.

Quoique riche par ses appointements, la plus stricte économie règne dans son habillement... dans son logement qu'elle partage avec une jeune femme, sa compagne, qui ne la quitte pas ; et quant à sa conduite qui, en Espagne, m'a-t-on dit, était quelque peu légère, elle est ici d'une sévérité et d'un rigorisme inexplicables...

LA DUCHESSE.

Et exceptionnels... qu'elle a cru devoir à Versailles... ou plutôt à vous, monsieur le comte.

D'ALBRET.

Oui, vous avez raison... c'est pour me tromper... m'abuser... car, vous le dirai-je... parfois j'ai cru voir qu'elle devinait mon amour, et qu'elle n'y était pas insensible... et le lendemain elle me fuyait... m'évitait... elle refusait de me voir... Enfin, las de tant d'incertitudes, j'osai lui écrire, me déclarer.

LA DUCHESSE.

Eh bien?...

D'ALBRET.

Eh bien, depuis ce jour, sa porte m'a été fermée, je ne l'ai plus revue. Sabine, sa femme de chambre, son amie... que j'ai rencontrée il y a quelques jours, m'a dit avec un air de tristesse et de bonté... car elle s'intéresse à moi : « Ah ! monsieur le comte, qu'avez-vous fait?... Ma maîtresse est malade... » En effet, elle avait été quelque temps sans jouer, sans chanter... j'ai pensé mourir... Enfin hier... Sabine que j'ai vue...

LA DUCHESSE.

Où donc?

D'ALBRET.

Mais je passe ma vie sous ses fenêtres! Elle a loué à un des gardes de la porte une petite maison toute modeste, qui donne d'un côté sur le parc, et de l'autre...

LA DUCHESSE.

C'est bien.

D'ALBRET.

Enfin, Sabine m'a dit : « Demain, à deux heures, nous irons, en sortant de la répétition, nous promener dans l'Orangerie... » Et il n'est encore que midi; concevez-vous cela?... Voilà, madame, comment, depuis hier, j'attends, je meurs de crainte, d'espoir et d'impatience.

LA DUCHESSE.

Pauvre jeune homme!...

D'ALBRET.

Parlez, maintenant, ai-je tort?

LA DUCHESSE.

Non, c'est votre oncle. Après cela, comme il m'a chargée de vous donner un conseil, en voici un : c'est de ne pas prendre les choses si au sérieux et si au tragique que vous le faites. L'amour, c'est le vrai, c'est la réalité, c'est l'histoire; les grandes passions... c'est le roman, le roman qu'on trouve absurde après l'avoir lu, surtout quand on n'était pas seul à le lire.

D'ALBRET.

Que dites-vous?

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas pour vous irriter, au contraire, c'est pour vous calmer, vous modérer... mais on m'a assuré que vous aviez pour rival le président de Noyon.

D'ALBRET.

Allons donc!...

LA DUCHESSE.

Et de plus, le duc de Navailles.

D'ALBRET.

C'est impossible!... Lui! Votre mari!...

LA DUCHESSE.

Mettez-y le même sang-froid que moi... Voyez, examinez... Quant à votre oncle, il n'est pas si ridicule, si moral que vous le croyez... Il n'est qu'ambitieux et me disait à moi-même : « Pourvu qu'on l'ignore, pourvu que mon neveu se cache... »

D'ALBRET.

Est-il possible!

LA DUCHESSE.

C'est tout ce qu'il demande; pour cela, il ne faut pas passer votre vie sous les fenêtres de mademoiselle Maupin, ni

vous promener aujourd'hui dans l'Orangerie jusqu'à deux heures, à l'attendre.

D'ALBRET.

Vous croyez ?...

LA DUCHESSE.

Et pour vous occuper d'ici là, j'ai un service à vous demander.

D'ALBRET.

Ah! que vous êtes bonne!... parlez, parlez... de grâce...

LA DUCHESSE.

Le régiment de Berri, régiment de dragons, est en ce moment à Versailles, arrivé de Flandre depuis huit jours.

D'ALBRET.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Dans ce régiment, il y a un jeune officier qui m'est généreusement et galamment venu en aide. C'est une histoire trop longue à vous raconter; mais j'ai appris hier que, pour m'avoir rendu ce service, on l'avait condamné à huit ou dix jours d'arrêts, dont il a déjà subi une partie. Le colonel est inflexible, mais le secrétaire d'État de la guerre, Voysin, qui n'a rien à me refuser, m'a promis pour ce matin sa liberté. Voyez si on m'a tenu parole, si on s'en est occupé... voici son nom.

D'ALBRET.

Oui, madame. (Regardant le nom.) D'Aubigné!...

LA DUCHESSE.

Vous le connaissez?...

D'ALBRET, souriant.

J'en connais un, parent éloigné de madame de Maintenon, qui est à présent, et depuis plus de six mois, au séminaire de Pau... et doit, à la fin de l'année, entrer dans les ordres.

LA DUCHESSE.

Celui-là est dragon et fort joli cavalier... et comme je vais être, vous le savez, huit jours en retraite, je vous prie de vouloir bien joindre à l'annonce de sa liberté cette invitation pour le moment où je rentrerai dans le monde.

D'ALBRET.

Trop heureux d'exécuter vos ordres!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LA PRÉSIDENTE.

LA DUCHESSE.

Pour votre récompense, je vous présenterai à une jolie dame, la présidente de Noyon, mon amie intime. (A la présidente.) Monsieur le comte d'Albret... qui veut bien se charger de mes commissions. (A d'Albret en souriant.) Surtout, n'allez pas confondre... régiment de Berri!

D'ALBRET, salue et se dirige vers la gauche par le fond.

Régiment de dragons...

LA PRÉSIDENTE, vivement.

Ah! le régiment de Berri est à Versailles?...

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce donc?...

LA PRÉSIDENTE.

Rien... (A part.) Enfin! (Haut.) Je viens d'entendre la Maupin... C'est divin... c'est délicieux...

D'ALBRET, revenant sur ses pas.

N'est-ce pas?... On ne peut rien lui comparer.

LA DUCHESSE, à d'Albret.

Qu'est-ce que vous faites donc?... Présidente, vous le retenez, vous allez lui parler musique. (A d'Albret.) Et mon prisonnier...

D'ALBRET.

C'est juste. (*A demi-voix.*) Elle est jolie... elle est aimable, la présidente... et puis elle s'y connait... elle a du goût... Je cours exécuter vos ordres.

(*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, LA PRÉSIDENTE.

LA DUCHESSE.

Ah!... vous avez entendu la Maupin?

LA PRÉSIDENTE.

Et mon mari était assis à côté de moi... et je l'observais... vous disiez vrai... Ce magistrat si grave, si impassible... ne pouvait cacher son émotion... il rougissait... il pâlissait... si ce n'eût été la sainteté du lieu... il eût applaudi... Enfin, madame de Maintenon est entrée dans sa tribune... et il ne s'est incliné qu'une fois... au lieu des trois saluts de rigueur!... Décidément, M. le président est amoureux.

LA DUCHESSE.

Et vous êtes jalouse!...

LA PRÉSIDENTE.

Je suis furieuse... mais pas de cela...

LA DUCHESSE.

Et de quoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

De l'événement le plus contrariant, le plus fâcheux du monde... et dont vous êtes cause en partie.

LA DUCHESSE.

Moi!

LA PRÉSIDENTE.

Vous, duchesse ! Mon mari, en sortant de la chapelle, m'a présentée à la marquise... laquelle, dans ce moment, ne tarissait pas de louanges sur votre compte. Elle s'extasiait surtout sur une résolution que vous aviez prise de vous retirer du monde à l'entrée du carême, pour huit grands jours au moins ! Alors, mon mari élevant la voix : « C'est aussi l'intention de ma femme, dit-il à madame de Maintenon, et même pour quinze jours, si je ne me trompe. »

LA DUCHESSE, riant.

En vérité... c'est admirable !

LA PRÉSIDENTE.

Il n'y a pas de quoi rire !... car mon mari m'a dit en sortant : « Que vous le vouliez ou non... il le faut ! nous sommes engagés ! » Nous ! est joli... « Vous choisirez vous-même, a-t-il ajouté... le lieu de cette retraite, comme qui dirait l'abbaye de Grandvaux, dont ma sœur est abbesse. » C'est-à-dire que j'y périrai d'ennui, et à moins que mon mari n'ait des idées de veuvage et le désir de convoler en secondes noces avec la Maupin...

LA DUCHESSE.

Pauvre présidente !

LA PRÉSIDENTE.

C'est odieux ! Je ferai quelque éclat qui le perdra et moi aussi... mais, à coup sûr... je n'accepterai pas ces huit jours de prison.

LA DUCHESSE, souriant.

Si, ma chère ! vous accepterez... et ils vous paraîtront joyeux, amusants, divertissants...

LA PRÉSIDENTE, paraissant très-courroucée.

Je vous jure que non !

LA DUCHESSE.

Et moi, je vous jure que si ! Savez-vous, chère présidente, garder un secret ?

LA PRÉSIDENTE, souriant.

Quand il me concerne, mais oui...

LA DUCHESSE.

Et êtes-vous assez hardie pour entrer dans une conspiration?

LA PRÉSIDENTE, vivement.

Une conspiration! C'est le rêve de toute ma vie!

LA DUCHESSE.

A l'insu de nos maris...

LA PRÉSIDENTE.

Raison de plus... j'en suis!... Et le but de ce complot, quel est-il?

LA DUCHESSE.

De changer une semaine de prison en une semaine de liberté.

LA PRÉSIDENTE.

Comment cela?

LA DUCHESSE.

J'ai réuni plusieurs dames de mes amies, marquises ou duchesses, menacées comme moi de mourir de consomption, et nous nous sommes dit : Une année entière de privations et d'esclavage à la cour, une année non interrompue de fausseté et d'hypocrisie... c'est trop! Tous les états ont des vacances... pourquoi celui de prude n'en aurait-il pas?

LA PRÉSIDENTE.

Comme celui de président, d'avocat et de procureur!

LA DUCHESSE.

Voici alors ce que nous avons résolu sous le sceau du secret et la foi du serment : le carnaval, dont on nous a totalement privées, nous le reprendrons en carême.

LA PRÉSIDENTE.

Adopté! Je ne vous quitte plus, je partage vos dangers.

LA DUCHESSE.

A Versailles, nos projets pourraient être trahis et notre solitude bruyante exciter des soupçons; mais, à deux lieues d'ici, au milieu des bois, s'élève un antique château appartenant à mon mari... le château de Navailles, que jamais il ne visite, pas même en été, à plus forte raison au cœur de l'hiver. C'est là que, loin de nos surveillants, libres enfin de toute contrainte, au feu d'un brasier pétillant, à la lueur des bougies, aux éclats de la gaieté, de la jeunesse et du plaisir, nous causerons, nous souperons, nous danserons, nous jouerons la comédie! Entre femmes, bien entendu! C'est convenu, c'est juré!

LA PRÉSIDENTE.

Cela va sans dire! (*Après un instant de silence.*) On ne pourra pas amener un parent?... un cousin?...

LA DUCHESSE.

C'est défendu!... Silence avec tous!... Que personne, et surtout nos maris, ne puisse soupçonner le lieu de notre retraite.

LA PRÉSIDENTE.

Soyez tranquille!... C'est ce cher président.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LE PRÉSIDENT, *entrant par la droite.*

LE PRÉSIDENT, *saluant la duchesse et s'adressant à sa femme.*

Eh bien! madame, avez-vous réfléchi? comprenez-vous maintenant toutes les conséquences qui, pour vous et pour moi... pourraient résulter d'un refus?

LA PRÉSIDENTE.

Conséquences que j'étais décidée à braver... mais voilà une amie que vous devez remercier, monsieur le président,

ce qu'elle vient de me dire a modifié mes idées et m'a fait envisager, sous une autre couleur, les austérités que vous exigiez de moi.

LE PRÉSIDENT.

Ah! madame la duchesse, je vous reconnais bien là.

LA DUCHESSE.

Quant à votre femme, ne vous en inquiétez pas... je la garde près de moi et avec moi...

LE PRÉSIDENT.

C'est tout ce que je pouvais désirer.

LA DUCHESSE.

A la condition que notre retraite ne sera troublée par nul profane... pas même par vous, président.

LE PRÉSIDENT.

M'en préserve le ciel!

LA DUCHESSE, à la présidente.

Allons, ma chère amie, du courage! Embrassez votre mari... et partons.

LE PRÉSIDENT.

Ah! madame de Maintenon sera ravie... et moi de même...

LA DUCHESSE.

Et nous aussi... Adieu, président.

LA PRÉSIDENTE.

Adieu!

(Les deux dames sortent ensemble par la gauche.)

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, seul.

Tout s'arrange à merveille... le ciel est pour la justice et la magistrature... ma femme, absente pendant huit jours,

c'est une surveillance de moins; mais il y en a tant d'autres... tant de regards ennemis ouverts sur moi !... Plaire, à mon âge, offre déjà quelques obstacles... mais plaire sans qu'il y paraisse, est bien plus difficile encore... J'ai semé, cependant, semé avec adresse et en secret; il s'agit maintenant de récolter. Sabine, sa demoiselle de compagnie, est une soubrette incorruptible, qui offre une variété dans l'espèce. Elle ne refuse jamais, reçoit toujours et ne dit jamais rien... Heureusement, j'ai appris par d'autres que par elle, par les espions que j'ai mis en campagne, qu'en sortant de la répétition, mademoiselle Maupin venait volontiers, sur les deux heures, se promener à l'Orangerie... Attendons... Qui vient là ?... M. de Navailles, le gouverneur, ce farouche duc et pair que je déteste... Il ne fera que traverser, je l'espère.

SCÈNE VIII.

LE DUC, LE PRÉSIDENT.

LE DUC, *à part.*

Campra, qui est bavard et que j'ai fait causer, m'a donné l'emploi de toute sa journée... A deux heures, à l'Orangerie; elle ne peut tarder à paraître... Ah ! M. de Noyon le président, la faction des robes noires, mon antipathie... (*D'un air gracieux.*) Monsieur de Noyon...

LE PRÉSIDENT.

Enchanté... de présenter mes respects à monsieur le duc.

LE DUC.

Et moi de serrer la main à monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Nous sommes un peu en guerre, en ce moment.

LE DUC.

Oui, le parlement et les ducs et pairs sont loin de s'entendre.

LE PRÉSIDENT.

Au parlement, peut-être... mais ailleurs...

LE DUC.

On défend ses droits... et on s'estime.

LE PRÉSIDENT.

On cherche mutuellement à se mettre dehors... et on reste bons amis.

LE DUC.

Que je ne vous retienne pas, je vous prie.

LE PRÉSIDENT.

Que je n'abuse pas de vos moments !

LE DUC.

Adieu, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Adieu, monsieur le duc.

(Ils se saluent, traversent chacun le théâtre et continuent à se promener.)

LE DUC.

Eh bien... il ne s'en va pas !

LE PRÉSIDENT.

Il continue sa promenade !

LE DUC, s'asseyant.

Il faudra pourtant bien qu'il s'éloigne, car je ne lui céderai pas la place.

LE PRÉSIDENT, s'asseyant aussi.

S'il ne s'agit que de s'ennuyer sur son siége, je suis habitué aux audiences, et je le forcerai bien à déguerpir.

(Deux heures sonnent dans le fond.)

LE DUC.

Deux heures!

LE PRÉSIDENT.

On vient.

LE DUC.

C'est elle !

LE PRÉSIDENT.

Non ! M. d'Albret.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, assis à gauche, D'ALBRET, entrant par la droite, LE DUC, assis à droite.

D'ALBRET, seul.

Du monde dans l'Orangerie !... et qui donc ?... Le duc ! (Il s'avance rapidement, aperçoit le président et le duc qu'il salue respectueusement ; ceux-ci se lèvent, lui rendent son salut et se rasseyent.)

LE DUC.

Maudits soient les promeneurs !

D'ALBRET.

Le président !

LE PRÉSIDENT.

Au diable les jeunes gens qui n'ont rien à faire !

D'ALBRET, regardant le duc et le président.

Établis tous les deux... ici, à une pareille heure ! Qu'est-ce que cela signifie ? (Allant prendre une chaise.) Est-ce que madame de Navailles aurait raison ?... Voyons !

(Il va s'asseoir au milieu du théâtre.)

LE PRÉSIDENT, à part.

Lui aussi !

LE DUC, à part.

Un troisième !

D'ALBRET, à part.

Décidément, je les gêne... ils attendent quelqu'un...

LE PRÉSIDENT, haut.

Monsieur le duc va-t-il ce soir au bal masqué de la princesse Palatine ?

LE DUC.

Mes opinions s'y opposent.

LE PRÉSIDENT.

Et les miennes me le défendent. Et monsieur d'Albret ?

D'ALBRET.

Plus heureux que vous, messieurs, mes principes me permettent de danser. D'abord le bal sera, dit-on, très-brillant ; et puis on prétend que mademoiselle Maupin... (A part.) Tous deux ont tressailli (Haut.) y est invitée.

LE DUC.

En vérité !

LE PRÉSIDENT.

Vous croyez ?

D'ALBRET.

C'est bien au prince de donner ainsi aux arts et au talent des lettres de noblesse ; et j'espère, si mademoiselle Maupin veut bien m'accepter pour cavalier, avoir l'honneur de danser avec elle...

LE DUC.

Vous, monsieur le comte ?

D'ALBRET.

De lui faire ma cour !

LE PRÉSIDENT, gravement.

Dans votre position, monsieur, vous auriez tort, un grand tort...

D'ALBRET, avec ironie.

Celui d'aller sur vos brisées, monsieur le président !

LE PRÉSIDENT, troublé.

Qu'osez-vous dire ?

(Ils se lèvent tous les trois.)

D'ALBRET, au duc.

Que monsieur de Noyon, malgré sa gravité officielle, est épris de mademoiselle Maupin, et qu'il vient ici pour l'attendre.

LE PRÉSIDENT.

Moi !

LE DUC.

Vous, monsieur le président... il serait vrai... Et en effet, maintenant que j'y réfléchis...

LE PRÉSIDENT, au duc.

Ne le croyez pas... de grâce !...

LE DUC.

Cet amour-là me semble d'autant moins impossible...

D'ALBRET, d'un air railleur.

Que monsieur le duc l'éprouve lui-même...

LE DUC, troublé.

Moi !...

LE PRÉSIDENT, l'apostrophant à son tour.

Vous !... monsieur le duc... C'est donc cela que depuis une heure...

LE DUC, se défendant.

Vous pourriez supposer...

D'ALBRET.

Allons, messieurs, pourquoi feindre plus longtemps ? Je suis un galant homme, et je ne vous trahirai pas. Votre secret, d'ailleurs, est le mien. Épris d'une coquette qui se plaît à attirer tour à tour et à repousser les hommages, qui ne donne d'espoir que pour mieux désespérer, j'ignore lequel de nous est favorisé ou trompé. Tous les trois, peut-être... Eh bien, sans bruit, sans éclat, sans nous plaindre, sachons à quoi nous en tenir, et disons-nous franchement la vérité.

LE PRÉSIDENT, modérant sa colère.

Au fait, monsieur le comte a raison, c'est le moyen le plus simple.

LE DUC.

Et le plus loyal.

D'ALBRET.

Je déclare, d'abord, foi de gentilhomme, que, jouet de sa coquetterie, je n'ai rien obtenu.

LE PRÉSIDENT.

Quant à moi, un procès très-important, car il s'agissait de cinquante mille livres de rentes, avait été distribué à la chambre que je préside. Mademoiselle Maupin, à qui j'avais été présenté, après l'opéra d'*Idoménée*, me dit avec ce sourire candide et enchanteur que vous lui connaissez, qu'elle prenait intérêt à l'une des parties; moi, je tiens naturellement à protéger les arts... et les artistes... et puis, la cause qu'elle me recommandait était juste, elle était excellente; tous les conseillers, mes confrères, en sont tombés d'accord. Aussi, l'arrêt a-t-il été favorable. Et c'est hier qu'il a été rendu... et c'est aujourd'hui, si l'on ne m'a pas trompé, que l'on doit s'acquitter envers moi.

LE DUC.

Mon histoire est la même. Mademoiselle Maupin m'a demandé une compagnie, un brevet de capitaine pour un gentilhomme de bonne naissance, c'est vrai; elle m'a prié de l'envoyer à l'armée de Flandre, ce que j'ai fait... et il s'est bien battu, je ne dis pas non; il a été blessé, j'en conviens; mais en échange de ma haute protection, on m'a formellement promis... je l'atteste... Silence!... C'est elle!

SCÈNE X.

LES MÊMES ; BÉATRIX, entrant par la droite et portant sur sa figure un demi-masque de velours noir qu'elle ôte en entrant. Les trois hommes saluent froidement, et Béatrix leur rend une profonde révérence.

BÉATRIX.

Monsieur le duc, messieurs, je ne m'attendais pas à trouver ici, réunis...

LE PRÉSIDENT, avec ironie.

Trois amis.

LE DUC, de même.

Trois adorateurs dévoués, car je convenais tout à l'heure, mademoiselle, et c'est peut-être une indiscrétion, que j'avais été assez heureux pour, sur votre prière, vous rendre un service important.

LE PRÉSIDENT, venant à elle.

Je me vantais du même bonheur.

BÉATRIX, au président.

C'est vrai ; je vous ai recommandé, monsieur, une cause qui était juste, et vous l'avez fait triompher. (Au duc.) Je vous ai prié, monsieur le duc, d'accorder le droit de se faire tuer, à la tête d'une compagnie, à un gentilhomme qui méritait cet honneur par sa naissance, et qui l'a justifié par son courage... Je n'oublierai jamais d'aussi généreux services, et vous en remercie, messieurs, pour vous-mêmes et pour moi.

LE PRÉSIDENT.

Mais... Sabine, cependant... votre femme de chambre...

LE DUC.

Ou plutôt, votre amie... Sabine, m'a fait espérer...

BÉATRIX, avec fierté.

Sabine, je le jure, n'a jamais été autorisée par moi...

LE PRÉSIDENT, avec colère.

Elle m'a dit, en propres termes : « La reconnaissance de mademoiselle Maupin vous est assurée, si M. d'Aubigné gagne son procès. »

D'ALBRET, vivement.

D'Aubigné !

LE PRÉSIDENT.

C'est le nom du protégé !

LE DUC.

« Vous pouvez tout attendre de mademoiselle Maupin, m'a dit Sabine, si vous accordez une compagnie à M. d'Aubigné. »

D'ALBRET, de même.

D'Aubigné !

LE DUC.

C'est le nom du jeune gentilhomme.

D'ALBRET, avec colère.

Et vous hésitez ! Et vous doutez encore de la vérité ! Mais celui qu'elle préfère, messieurs, et celui pour qui elle vous a fait agir... celui qu'elle aime, en un mot... c'est ce monsieur d'Aubigné !

(Béatrix fait un pas en avant. Le président s'approche du duc.)

BÉATRIX, avec émotion.

Vous êtes bien prompt, monsieur d'Albret, à juger et à condamner les gens, M. d'Aubigné ne connaît seulement pas mademoiselle Maupin... il ne l'aime pas ! il n'en est pas aimé ! Si elle l'avait préféré, comme vous le dites, si elle avait tenu à le voir, elle ne l'aurait pas envoyé combattre en Flandre ! Elle l'aurait fait venir à Versailles.

D'ALBRET, avec colère.

Il y est !

BÉATRIX, à part.

O ciel !

LE PRÉSIDENT, au duc.

Voyez son trouble.

D'ALBRET, avec colère.

Il y est depuis huit jours.

BÉATRIX, dans le plus grand trouble.

Je l'ignorais... je vous le jure... je ne l'ai pas vu...

D'ALBRET.

Je le crois bien! Il est aux arrêts depuis huit jours, il en avait encore deux ou trois à subir... mais, grâce à un mot de recommandation... que je viens de porter moi-même... car il semble qu'il y ait comme une fatalité qui nous force tous à le servir, il sera libre dans quelques instants, et c'est ici même que je lui ai donné rendez-vous.

BÉATRIX, hors d'elle-même, à part.

Ah! s'il me voyait!... Fuyons... (Elle s'arrête.) C'est lui!

SCÈNE XI.

HENRI, en uniforme de dragon, entrant par la gauche, D'ALBRET, BÉATRIX, LE PRÉSIDENT, LE DUC.

D'ALBRET, l'apercevant.

Que vois-je? (Courant à lui.) Vous!... Henri!... que j'avais laissé en Béarn, sous un tout autre uniforme!

HENRI.

Moi-même!

(Tous deux assis causent à voix basse à gauche. Pendant ce temps, Béatrix, qui est à droite du théâtre, entre le président et le duc, vient de couvrir sa figure de son demi-masque qu'elle portait au commencement de la scène précédente.)

LE DUC, à Béatrix.

Pourquoi cacher vos traits ?... Voici une occasion de vous prononcer franchement.

LE PRÉSIDENT.

Loyalement.

BÉATRIX, avec émotion.

C'est ce que je ferai... (Elle s'approche de Henri qui la regarde étonné.) Monsieur d'Aubigné... (Il se lève. — Bas.) J'ai à vous parler... Ce soir... chez moi... à sept heures, par la porte du parc.

(Henri, étonné, veut l'interroger, elle lui fait signe de garder le silence et fait quelques pas pour sortir ; elle se trouve entre le duc et le président.)

LE DUC, à demi-voix.

Ma belle inhumaine, cela ne finira pas ainsi !

LE PRÉSIDENT.

Je me vengerai ! et j'en ai les moyens !

(Tous les deux sortent par la gauche ; Béatrix sort par la droite. D'Albret et Henri restent seuls en scène.)

SCÈNE XII.

D'ALBRET, HENRI, se regardant pendant quelque temps.

HENRI, naïvement.

Quelle est cette dame ?

D'ALBRET, étonné.

Vous ne la connaissez pas ?...

HENRI.

Non. Elle me donne rendez-vous pour ce soir, chez elle, à sept heures, par la porte du parc.

D'ALBRET, à part.

Ah! la perfide! (Haut à Henri avec force.) Vous ne la connaissez pas?

HENRI.

Je vous le jure sur l'honneur!

D'ALBRET, à part, avec étonnement.

C'est en effet ce qu'elle m'a dit. (Haut.) Eh bien, c'est à la fois un démon et un ange... C'est la beauté, la ruse, la fausseté même, c'est mademoiselle Maupin.

HENRI.

Ah! la cantatrice dont toutes les gazettes ont tant parlé, et dont vous me semblez, mon cher comte, être fort épris.

D'ALBRET.

J'en perds la tête! j'en deviendrai fou!

HENRI.

Et je serais le rival d'un ami! M'en préserve le ciel! C'est à coup sûr quelque erreur... quelque méprise de sa part... Mais, quand il en serait autrement, rassurez-vous, mon cher!

D'ALBRET, avec joie.

Il serait possible... vous renonceriez...

HENRI.

A elle, à son rendez-vous!... Et je n'y ai pas de mérite; j'aime, j'adore une femme charmante, deux peut-être!

D'ALBRET, avec joie.

En vérité!

HENRI.

Tout ce que je rêvais de Versailles, de ses féeries, de ses merveilles, tout s'est réalisé. De loin, de près, tout m'a secondé jusqu'ici; mais, retenu depuis huit jours par ces maudits arrêts...

D'ALBRET.

Qu'elle vient de briser.

HENRI, étonné.

Elle ?... Quoi, c'est elle ?

D'ALBRET.

Non, madame de Navailles.

HENRI.

Et comment la revoir, à présent ?

D'ALBRET.

Voici une lettre d'elle.

HENRI, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami, mon cher ami, je cours à son hôtel !

D'ALBRET, à part.

Et moi, à sept heures, chez mademoiselle Maupin.

(Il sort par la droite, Henri par la gauche.)





ACTE TROISIÈME

Un petit salon; au fond, une porte; à droite, une cheminée et deux portes; à gauche, porte, et porte-croisée. A droite, presque au milieu, une table. Sur un canapé, à gauche, un domino noir avec des rubans bleus.

SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE, devant la table; HUBERT, ouvrant la première porte à droite.

SABINE, levant la tête.

Ah! monsieur Hubert... notre propriétaire...

HUBERT.

Je vais, comme garde forestier, faire une promenade d'inspection dans nos bois... Mon cheval est sellé (Montrant la porte par laquelle il vient d'entrer.) au bas de l'escalier, et si mademoiselle Sabine a quelques commissions à me donner, moi et mon cheval sommes à ses ordres.

SABINE, écrivant toujours.

Si vous voulez attendre un instant.

HUBERT.

Tant que vous voudrez, mam'selle. (Pendant que Sabine écrit.) Ces dames sont toujours contentes de leur appartement?

SABINE.

Enchantées, monsieur Hubert.

HUBERT.

Il est commode... entre cour et jardin, à la proximité de

tout... donnant de ce côté (Montrant la porte à droite.) sur le parc, (Montrant le fond.) de l'autre sur la rue des Réservoirs... près de la salle d'Opéra, où mademoiselle Maupin a tant de succès!... Et c'est flatteur pour moi, parce qu'on me dit : Ah! vous êtes son propriétaire?... (S'adressant à Sabine.) Savez-vous si elle renouvellera son engagement... qui est expiré... et son terme aussi?... Cela inquiète beaucoup dans Versailles.

SABINE, se levant.

J'écris pour cela même à M. Campra, et si vous voulez bien, monsieur Hubert, vous charger de cette lettre...

HUBERT, lisant.

« M. Campra, en sa maison de campagne du Buttard. » Pas plus d'un quart de lieue... ça ne sera pas long... Rabican, mon cheval, va comme le vent; et mon cheval et moi... moi et mon cheval... mademoiselle Sabine, nous ne faisons qu'un pour vous servir.

SABINE, à Hubert.

Merci, monsieur Hubert. (Le regardant sortir.) En voilà un pourtant qui, sans s'en douter, est amoureux de moi... O Sabine Maupin! ci-devant première cantatrice au théâtre de Madrid... à quelle conquête en es-tu réduite!... (Se regardant dans la glace.) Et pourtant, si je m'y connais, la statue n'est pas plus mal qu'autrefois; c'est le piédestal qui lui manque. (Regardant vers le fond.) Ah! Béatrix!

SCÈNE II.

BÉATRIX, entrant vivement, son masque à la main; SABINE, courant à elle.

SABINE.

Eh! mon Dieu! qu'avez-vous, mademoiselle?

BÉATRIX.

O ma bonne et fidèle Sabine !... Tout est perdu... tout nous accable à la fois.

(Elle s'assied sur le canapé.)

SABINE, s'asseyant près d'elle sur une chaise.

Un événement ?... Voyons... voyons, calmons-nous... Au théâtre, une chute ne prouve rien... et n'est souvent que la veille d'un succès ! Racontez-moi par ordre tous vos malheurs.

BÉATRIX.

Mon frère... le comte d'Aubigné, est à Versailles.

SABINE.

On vous a trompée !

BÉATRIX.

Je l'ai vu... Il sera ici dans une heure.

SABINE.

Eh bien ?

BÉATRIX.

Eh bien ! tous mes projets sont renversés. J'espérais retourner dans notre Béarn, et m'y ensevelir à jamais, sans que Henri se doutât de ce que nous aurions fait pour lui.

SABINE.

Eh bien ! il le saura !... Où est le mal de lui apprendre que liberté, fortune et gloire, il doit tout au talent, à l'affection de sa sœur ?... Il se dévouait pour vous, vous en avez fait autant pour lui... Il n'a rien à dire... c'est lui qui a donné l'exemple.

BÉATRIX.

Et maintenant, dans la position qu'il occupe... c'est la honte, le déshonneur pour lui, si ce secret est connu.

SABINE.

Qui pourrait le trahir ? Nous deux et lui le posséderons seuls.

BÉATRIX.

Et si une nouvelle discussion s'élève avec M. Campra et l'Opéra?...

SABINE.

Il ne peut plus y en avoir... Votre second engagement, souscrit par moi et exécuté par vous, est expiré depuis huit jours... Vous êtes libre, et vous partez demain pour l'Allemagne, la Suède, la Laponie... C'est ce que je viens à l'instant même d'écrire à M. Campra, de ma blanche main, car c'est moi qui ai la plume et la signature.

BÉATRIX.

Mais, M. le duc... M. le président... ah! c'est bien mal!... à qui, sans m'en prévenir, tu avais fait des promesses...

(Elles se lèvent.)

SABINE.

Eau bénite de cour... seule dépense dans notre état qui ne ruine pas...

BÉATRIX.

Mais leur vengeance dont ils m'ont menacée et qui sera terrible...

SABINE.

Ne la craignez pas! Vous êtes plus puissante qu'eux... Vous ne savez pas ce qu'une artiste, une cantatrice en renom a d'influence et de crédit. Devant elle, tous les obstacles s'abaissent, toutes les portes s'ouvrent. Places, faveurs, pensions, rien ne lui est refusé. On est trop heureux de tout lui accorder... même une injustice... car une injustice se paye plus cher... c'est connu. Sous mon règne, j'ai été trop clémente, trop débonnaire : je n'ai pas su me servir du pouvoir absolu. Mais si jamais il m'est rendu... ce qui (*A demi-voix.*) n'est pas impossible...

BÉATRIX.

Que dis-tu?

SABINE.

J'essayais ce matin par désœuvrement, par souvenir... quelques sons, quelques cadences.

BÉATRIX.

Eh bien?...

SABINE.

Eh bien... je ne suis pas mécontente, il y a de l'espoir... cela reviendra !

BÉATRIX, avec joie.

En vérité !

SABINE, d'un geste menaçant.

Ah ! qu'ils tremblent tous ! Je veux... (Souriant.) Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous... c'est de la reine actuelle !

BÉATRIX.

Qui ne demande qu'à abdiquer en ta faveur !

SABINE.

Je le sais... je le sais... et jusqu'ici vous avez tout partagé avec moi... qui ne vous apportais rien...

BÉATRIX.

Que ton appui, ta force, ton courage.

SABINE.

Dites mon amitié.

BÉATRIX.

Tu as raison... ce mot-là résume tout.

SABINE.

Aussi tout nous a réussi... et le dieu des arts qui nous protége nous permettra de mener à fin notre périlleuse entreprise. Vous voilà donc encore une fois rassurée et consolée.

BÉATRIX.

Hélas ! non.

SABINE.

Il y a encore quelque chagrin !... Allons, dites ! Achevez.

BÉATRIX.

Je le voudrais...

SABINE.

Et vous n'osez pas! Alors, je devine; M. d'Albret...

BÉATRIX.

Tais-toi!

SABINE.

Hélas! ma pauvre maîtresse, c'est le seul danger dont je n'aie pas pu vous préserver! Sous prétexte que nous vivons entourées de jeunesse, d'hommages, d'ardentes passions, les dames du monde croient que nous ne pouvons jamais aimer, comme si le feu rendait incombustible. (A Béatrix qui veut faire un geste.) Eh bien, oui! Je m'en doutais, vous l'aimez, il vous aimait tant!

BÉATRIX.

Dis plutôt que je suis pour lui un objet de haine!

SABINE.

Allons donc!

BÉATRIX.

Comment en serait-il autrement? Comment le détromper? Il me faut donc vivre avec son mépris! Voilà ce que je ne puis supporter... voilà ce qui me tue.

SABINE.

Voilà ce qui doit vous rassurer. Il vous aime malgré toutes les raisons qu'il a de vous détester... C'est ce qu'il y a au monde de plus beau, de plus sublime, et pour vous ce qu'il y a de plus flatteur et de plus glorieux.

BÉATRIX, écoutant.

Tu crois?... Silence!... On a marché! Non... je me trompais... Il n'est pas encore sept heures.

SABINE.

C'est par la porte du parc que M. Henri doit venir?

BÉATRIX.

Oui...

SABINE.

Chez sa sœur ?

BÉATRIX.

Non! Chez mademoiselle Maupin, qui lui a donné rendez-vous ; c'était plus prudent.

SABINE.

Je n'en sais rien ; s'il allait ne pas venir? S'il ne pensait plus à ce rendez-vous?

BÉATRIX.

Qui pourrait le lui faire oublier ?

SABINE.

Mais un autre d'abord! Cela s'est vu; tandis que pour Béatrix, sa sœur, il abandonnerait tout à l'instant.

BÉATRIX.

Tu as raison. Mais comment le prévenir ?

SABINE, prenant son mantelet.

J'y vais moi-même... Quel est son hôtel?

BÉATRIX.

Je n'en sais rien.

SABINE.

Je le demanderai.

BÉATRIX.

Y penses-tu ?

SABINE.

Je le ferai demander. N'ayez pas peur! Je ne compromettrai ni mademoiselle Maupin ni sa demoiselle d'honneur.

BÉATRIX.

Et que ferai-je jusqu'à ton retour?

SABINE.

Essayez votre toilette pour le bal masqué de ce soir, votre domino qu'il faut arranger, car il est deux fois trop grand et trop large. Quand on n'est pas là pour veiller!...

BÉATRIX.

Je n'irai pas.

SABINE.

La princesse Palatine qui vous a invitée, à qui vous avez promis...

BÉATRIX, avec impatience.

Je ne sais pas ce que je ferai ! Va vite et reviens !

(Sabine sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT, BÉATRIX.

LE PRÉSIDENT, en dehors, à la porte du fond.

Non, non, ne m'annoncez pas. Je l'aime mieux.

BÉATRIX.

Monsieur le président...

LE PRÉSIDENT.

Silence !... Je viens incognito.

BÉATRIX.

Monsieur le président chez moi ! (Elle lui fait signe de s'asseoir près de la table.)

LE PRÉSIDENT, assis et gravement.

Mademoiselle, j'ai enrichi, à votre recommandation, et pour vous faire plaisir, un rival préféré !... Par un bel et bon arrêt bien juste, dûment scellé et enregistré, j'ai assuré à tout jamais soixante mille livres de rentes à M. d'Aubigné. Il n'y a plus à y revenir. En échange, vous m'avez abusé, vous m'avez joué.

BÉATRIX.

Monsieur !...

LE PRÉSIDENT.

Je pourrais, je devrais me venger, et je viens vous rendre un service.

BÉATRIX, étonnée.

A moi, monsieur?...

LE PRÉSIDENT.

A vous-même! Je vais au fait. Vous avez été mariée, mademoiselle?

BÉATRIX, se levant, avec indignation.

Moi! Jamais.

LE PRÉSIDENT, toujours assis.

Vous l'êtes encore! au sieur Magloire-Jean-de-Dieu Maupin...

BÉATRIX, se laissant retomber dans son fauteuil.

Ciel!...

LE PRÉSIDENT.

Ex-musicien dans l'armée de M. de Vendôme, en Espagne.

BÉATRIX, à part, baissant la tête.

C'est vrai! (Haut.) Eh bien, monsieur, quand cela serait?...

LE PRÉSIDENT.

Permettez-moi d'achever. Par acte en date du 5 octobre dernier, c'est-à-dire il y a six mois, ledit sieur Maupin a formé contre vous une demande en nullité de mariage, demande parfaitement fondée en droit, attendu que ledit mariage, contracté à l'étranger, et, comme disaient les Romains, sous la tente, n'a été suivi, soit à Madrid, soit au retour en France, d'aucune des conditions voulues pour sa validité.

BÉATRIX, avec impatience.

Eh bien, monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Plus qu'un mot et je conclus. Ladite affaire était au rôle

depuis longtemps, et j'ignore pourquoi ledit sieur Maupin, demandeur, n'y avait pas donné suite...

BÉATRIX.

Parce qu'il est mort, monsieur !

LE PRÉSIDENT.

C'est ce qui vous trompe, mademoiselle, il est vivant.

BÉATRIX, avec effroi.

Oh ! ce n'est pas possible !

LE PRÉSIDENT.

Cri touchant d'une veuve éplorée, auquel je répondrai : Hier, à Paris, se présente à mon hôtel, au Marais, un homme à moitié ivre, se prétendant Magloire-Jean-de-Dieu Maupin, lequel a déclaré venir pour retirer la demande en nullité de mariage déposée par lui... Voici pourquoi : Arrivé depuis quelques jours à Paris, il a entendu dire, dans le cabaret où il a élu domicile, que la même Maupin, sa légitime épouse, qui avait prétendu faussement et malignement avoir perdu sa voix, jouissait en ce moment, à Versailles, de soixante mille livres d'appointements, dont il réclamait la direction, comme chef de la communauté, demandant d'abord, avant tout et au préalable, à être réintégré au domicile conjugal.

BÉATRIX, à part.

O ciel !

(Ils se lèvent.)

LE PRÉSIDENT.

Demande à laquelle je suis obligé de faire droit, tant que la nullité du mariage ne sera pas prononcée.

BÉATRIX.

Cela dépend de vous, monsieur, qui le pouvez d'un trait de plume.

LE PRÉSIDENT.

Je ne dis pas non... et certainement...

BÉATRIX.

Ah! je vous prie... je vous supplie...

LE PRÉSIDENT.

Mais de votre part, cela mérite réflexion...

BÉATRIX.

Aussi, je vais en faire part à mes amis... à Sabine, qui mieux que moi causera avec vous, monsieur, sur ce sujet.

LE PRÉSIDENT.

Non pas! non pas! Ne mêlons point à cette affaire-là mademoiselle Sabine, qui m'a déjà leurré de belles promesses, démenties par vous, et auxquelles j'ai eu le tort de croire... La justice ne doit pas faire crédit... dans cette occasion-ci surtout... où les moments sont précieux; car ce Maupin peut arriver de Paris à Versailles d'un jour à l'autre...

BÉATRIX, effrayée.

Que dites-vous?...

LE PRÉSIDENT.

Et s'établir ici dès demain; il en a le droit.

BÉATRIX, de même.

O mon Dieu!

LE PRÉSIDENT.

C'est pour cela que dès ce soir, il faudra peut-être... en secret... à cet égard, s'entendre, non sur le système de défense... cela deviendrait inutile... Une simple opposition pour la forme, un acte que je rédigerai... vous n'aurez qu'à le signer... ce soir... comme qui dirait à onze heures... n'est-ce pas?

BÉATRIX.

Mais, monsieur...

LE PRÉSIDENT.

On frappe.

BÉATRIX, à part, avec émotion.

C'est mon frère!

LE PRÉSIDENT.

On a frappé.

BÉATRIX.

Vous croyez?...

LE PRÉSIDENT.

J'en suis sûr... (Remontant et voulant traverser.) Et qui donc?...

BÉATRIX, remontant.

Monsieur...

LE PRÉSIDENT.

Je comprends... une visite importune et qui vous empêcherait de parler d'affaires... je reviendrai... A bientôt!... à onze heures... n'est-ce pas? Vous consentez?... Adieu, ma belle demoiselle. (Il tend la main. Béatrix recule.) Alors, adieu, madame!...

(Il sort par la porte du fond.)

BÉATRIX, faisant quelques pas pour le suivre.

Mais je ne peux pourtant pas... Et Henri, et mon frère qui attend!...

(Elle s'élance par la porte de droite qu'elle ouvre.)

SCÈNE IV.

D'ALBRET, entrant brusquement, enveloppé d'un manteau, et la tête couverte d'un chapeau à larges bords qu'il va déposer sur le canapé ; BÉATRIX.

BÉATRIX, lui sautant au cou.

Ah!... c'est toi!... c'est toi que je revois enfin!... (Reculant effrayée.) Dieu!... monsieur d'Albret!...

D'ALBRET.

Lui-même, mademoiselle, que vous n'attendiez pas.

BÉATRIX.

Non... sans doute! Et comment, monsieur, venez-vous ici à cette heure? De quel droit?...

D'ALBRET.

De quel droit? dites-vous. Du droit que me donnent mon amour et ma jalousie. Comptez-vous pour rien mes nuits sans sommeil, mes jours passés à suivre vos pas, à épier vos regards, à découvrir vos trahisons, à maudire jusqu'à ces bras dont vous m'enlaciez tout à l'heure, ces caresses adressées à un rival!

BÉATRIX.

Calmez-vous, de grâce!

D'ALBRET.

Ah! tant que je vous ai crue indifférente, insensible pour moi comme pour tous... je souffrais; mais j'avais une consolation qui était presque un bonheur, celle de vous aimer, de vous admirer sans honte!

BÉATRIX.

Et maintenant, monsieur?...

D'ALBRET.

Ah! je vous aime toujours! et c'est là ce qui m'indigne! Rendez-moi mes illusions et mon erreur, dites-moi que vous n'aimez pas M. d'Aubigné, prouvez-le-moi! Trompez-moi! Et je vous bénirai!

BÉATRIX.

Non! Je ne vous tromperai pas... Je ne suis pas coupable... je n'ai rien à me reprocher... je vous le jure... Des preuves... je ne puis... je ne dois pas vous en donner. Je n'en ai pas d'autres que ma parole... et vous ne la croyez pas... aussi, monsieur, je vous dirai : partez! Ne me voyez plus, ne m'aimez plus... mais ne me méprisez point, car je ne le mérite pas.

D'ALBRET, avec amour.

Oh! quand je vous vois!... quand je vous entends, je crois tout!

BÉATRIX, secouant la tête.

Mais dès que je vous quitte...

D'ALBRET.

Eh bien, ne me quittez plus !

BÉATRIX.

Qu'osez-vous dire ?...

D'ALBRET.

Fortune, honneur, avenir brillant, qui peut-être m'étaient réservés, j'abandonnerai tout pour vous... tout ! Jusqu'à ma famille, jusqu'à ma patrie !... Fuyons sous un ciel étranger, où, comme vous, inconnu, je cacherai mon bonheur, ma honte peut-être ! Mais heureux du présent, le passé n'existera plus ! Je ne vivrai plus que pour vous... pour vous aimer !

BÉATRIX, émue.

Oh ! je voudrais en vain vous cacher l'émotion que j'éprouve... Quoi ! pour moi, un si grand, un si généreux sacrifice ! Je ne puis l'accepter, pour mon malheur... mais je tâcherai du moins de le reconnaître, en vous avouant ce que je m'étais juré de ne révéler jamais ! Eh bien ! oui, il est une personne que j'aime... d'amour.

D'ALBRET, à part.

O ciel !

BÉATRIX.

La seule que j'aie aimée et que j'aimerai amais...

D'ALBRET, tremblant.

Et cette personne... c'est ?...

BÉATRIX, tombant assise à gauche de la table.

C'est vous !

D'ALBRET, poussant un cri de joie et à genoux devant elle.

Ah ! qu'entends-je ?... Moi... moi seul ?...

BÉATRIX.

Me croirez-vous ?...

D'ALBRET, avec ivresse.

Toujours, maintenant, toujours, quoi qu'il arrive ! (La pressant sur son cœur.) Moi seul !...

BÉATRIX.

Et maintenant, éloignez-vous. (On frappe doucement à droite. A part.) O ciel !

D'ALBRET.

Qui donc vient chez vous à cette heure?

BÉATRIX.

Je ne puis vous le dire... mais partez.

D'ALBRET, allant à la porte.

Ne puis-je voir cette personne ?

BÉATRIX, remontant vivement.

Non !

D'ALBRET.

Qui donc est-elle?

BÉATRIX.

Ne me le demandez pas... mais si vous avez confiance en moi... partez !

D'ALBRET.

Moi, partir !... Et dans un pareil moment !

BÉATRIX, passant entre lui et la porte.

Il le faut !

D'ALBRET.

Écoutez ! Si vous me forcez à m'éloigner, tous mes soupçons reviennent... je crois tout... et je ne vous revois plus... Maintenant prononcez !

BÉATRIX, se soutenant à peine et après avoir hésité.

Partez !

D'ALBRET.

Adieu donc, et pour jamais !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

BÉATRIX ouvre la porte ; HENRI, s'élançant, embrasse sa sœur et descend avec elle.

HENRI, lui baisant les mains.

Béatrix! ma sœur ! je sais tout ! Sabine m'a tout dit ! C'est elle qui m'envoie vers toi !

BÉATRIX.

Mon frère, me pardonneras-tu ?

HENRI.

Te pardonner ! A toi, ma protectrice, mon bon ange ! Toi, à qui je dois tout !

BÉATRIX.

Et Sabine, où est-elle ?...

HENRI.

Ne voulant pas qu'on nous vît sortir ensemble... elle m'a quitté... je suis accouru... mais elle va nous rejoindre. Tiens, la voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; SABINE, entrant vivement, dans le plus grand trouble, et refermant la porte à droite.

SABINE.

Ah ! j'ai eu une frayeur !

BÉATRIX.

Toi, si brave !

SABINE.

Une frayeur dont je n'ai pas été maîtresse... et qui, sans

doute n'a pas le sens commun! (A Henri.) Imaginez-vous, monsieur, qu'un instant après vous avoir quitté, et comme je prenais par la place d'Armes, j'entends quelqu'un qui marchait derrière moi d'un pas pesant et aviné... je jette un regard de côté... et je vois... je crois voir... car je n'osai pas regarder une seconde fois, et je m'enfuis jusqu'ici sans retourner la tête... j'avais cru voir M. Maupin, mon mari, ce qui n'est pas possible.

BÉATRIX.

Eh! si vraiment, car M. de Noyon, le président, sort d'ici... m'annonçant...

SABINE.

Sa résurrection...

BÉATRIX.

Et son arrivée à Paris, où il venait réclamer sa femme... ou plutôt ses soixante mille livres d'appointements.

SABINE.

C'est lui! C'est bien lui! Il n'y a plus de doute!

HENRI.

Et il est à Versailles?...

BÉATRIX.

Et s'il vient ici?

SABINE.

S'il nous rencontre... s'il nous reconnaît...

BÉATRIX.

Ou plutôt, s'il ne me reconnaît pas... explication, bruit, scandale... tout est découvert! Tout est perdu!

SABINE, la calmant.

Eh! là... là... ne perdons pas courage, du calme, du sang-froid... (Allant tirer les verrous au fond et à droite.) Fermons toutes les portes... (Elle approche un fauteuil à Henri, Béatrix s'assied à gauche, Henri entre les deux femmes. Sabine à droite.) Examinons tranquillement la situation de nos affaires.

BÉATRIX, à Henri.

Toi, d'abord, frère, où en sont les tiennes?

SABINE.

Monsieur le comte a la parole.

HENRI.

Je ne vous parlerai pas des folles aventures de jeunesse ou d'amour qui m'occupaient en ce moment; elles disparaissent devant des soins plus graves... (A Béatrix.) Tantôt, comme je quittais l'Orangerie, madame de Maintenon m'a fait appeler. « Mon cousin, m'a-t-elle dit, on a rendu compte au roi de votre conduite en Flandre. J'avais tort, vous auriez fait un mauvais moine, vous ferez un bon officier. J'ai écrit en Bretagne, au couvent où votre sœur s'est retirée pour une année... Je voulais abréger ce temps, la supérieure m'a écrit que mademoiselle d'Aubigné ne le voulait pas... Elle est libre, du reste... » Voilà, mot pour mot, ce que m'a dit notre cousine, et maintenant je me demande qu'est-ce que cela signifie?...

BÉATRIX.

Que Catherine, notre sœur, a pris là-bas ma place... pendant qu'ici...

SABINE.

Mademoiselle prenait la mienne... On vous expliquera cela ; le danger est toujours le même.

BÉATRIX.

Il est plus grand encore ! Le grade accordé à M. d'Aubigné, la faveur qui lui est rendue, lui sont à jamais retirés... le déshonneur pour lui, la honte pour son nom, si l'on sait que sa sœur...

SABINE.

A été la Maupin...

BÉATRIX, se récriant.

Ce n'est pas cela que je veux dire...

SABINE.

Et c'est la vérité ! Je ne vois qu'un moyen de salut : Laissons mon mari, M. Campra, l'Opéra et Versailles s'expliquer comme ils pourront notre apparition et notre fuite, et partons dès demain en secret, loin d'ici... hors de France... monsieur Henri nous conduira.

HENRI.

Et mon régiment ?...

BÉATRIX.

Il ne peut pas déserter !

HENRI.

Et demain, une grande revue passée à sept heures du matin, par le roi, dans la plaine de Satory...

BÉATRIX.

Et ce soir, je l'avais oublié... le président de Noyon qui, sous prétexte de me faire obtenir la nullité de mon mariage... (A Sabine qui fait un geste.) non, du tien... doit venir à onze heures... Il m'en a menacée... et va arriver...

(Ils se lèvent.)

SABINE.

Partons alors dès ce soir, toutes les deux, n'attendons pas à demain.

HENRI.

Y pensez-vous ! La nuit, par un temps affreux...

SABINE.

Je n'ai pas peur ! Et je veillerai sur elle, je vous en réponds... Hâtons seulement les préparatifs du départ.

(Elle remonte.)

BÉATRIX.

Oui. (Voyant le domino qui est jeté sur le canapé.) Ah ! mon Dieu !

HENRI.

Qu'est-ce encore ?

BÉATRIX.

Ce bal masqué où la princesse Palatine m'a fait l'honneur de m'inviter... et j'avais accepté...

SABINE.

Eh bien! nous n'irons pas.

HENRI.

Et que dira-t-on?

SABINE.

Tout ce qu'on voudra.

HUBERT, en dehors, à droite.

Mam'selle!

SABINE.

Silence? Qui est là?...

HUBERT.

Moi, Hubert!

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

SABINE.

Notre propriétaire, notre concierge... Il n'y a pas de danger.

HUBERT.

Une lettre pour mademoiselle.

SABINE, à Henri, qui va s'asseoir sur le canapé à gauche.

Autant qu'il ne vous voie pas.

(Elle se met devant lui et le cache avec sa robe. Béatrix va ouvrir.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; HUBERT.

HUBERT.

Une lettre apportée par un valet de pied, livrée rouge, galonnée en or sur toutes les coutures.

BÉATRIX, qui décachette la lettre.

De Son Altesse la princesse Palatine. Ah ! quel excès de bonté !... « Nous vous attendons ce soir, mademoiselle, malgré la neige et la bise, et comme je sais que, contre l'ordinaire de vos compagnes, votre modestie ne vous permet pas d'avoir un carrosse, je vous envoie un des miens qui attendra vos ordres. »

HUBERT.

Il est en bas, un cocher sur le siége et un valet de pied à la portière... celui qui apporte cette lettre... Que répondrai-je ?...

BÉATRIX, embarrassée.

Répondez... que... que... c'est bien.

HUBERT.

Que mademoiselle accepte ?

BÉATRIX.

Non...

HUBERT.

Que mademoiselle refuse ?...

BÉATRIX.

Non...

HUBERT.

Que dire, alors ?...

BÉATRIX.

Qu'on attende !

HUBERT.

A la bonne heure !

(Il sort vivement par la droite.)

SCÈNE VIII.

HENRI, SABINE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Qu'allons-nous faire ?

SABINE.

Refuser !

HENRI.

C'est impossible !

BÉATRIX.

Une gracieuseté... une faveur pareilles !

HENRI.

Et cette voiture... ces gens qui attendent en bas ?...

SABINE.

N'importe ! Nous ne pouvons pas rester.

BÉATRIX.

Que veux-tu, nous ne partirons pas ce soir.

SABINE, vivement.

Si !... nous partirons. Ce qui pouvait nous perdre nous sauvera !

BÉATRIX.

Et qui donc ira à ce bal ?...

SABINE.

Une autre.

HENRI, à Sabine.

Vous ! A merveille !

SABINE.

Je ne demanderais pas mieux! (Montrant Béatrix.) Mais qui l'accompagnerait?... Et puis, si je reste, si demain je suis reconnue par mon mari, gare les explications qui compromettraient tout! Non!... (A Béatrix.) Nous partirons toutes les deux, à l'instant.

HENRI.

Et le bal?...

SABINE.

Vous irez, vous!

HENRI, riant très-fort.

Moi! Allons donc!

BÉATRIX.

Lui! Y penses-tu?...

SABINE, avec impatience.

Que l'on m'écoute un instant : qui s'agit-il de tromper pendant quelques secondes?... Une personne! une seule! Non pas le cocher qui est assis sur son siége, mais le valet de pied qui, transi de froid et les yeux à demi fermés, se hâtera d'ouvrir et de refermer la portière... car, arrivé au bal, mêlé à la foule, couvert d'un domino noir, qui distinguera M. Henri de mademoiselle Maupin?

HENRI.

C'est vrai!

SABINE.

Et voyez, pour nous, quels immenses avantages! La voiture de la princesse venue pour mademoiselle Maupin atteste que mademoiselle Maupin est au bal... ce qui nous permet de quitter Versailles à l'instant même, sans être soupçonnées et poursuivies... M. le président, qui va accourir en bonne fortune, apprendra que madame est au bal et y restera toute la nuit, grâce à Hubert, qui m'est déjà dévoué, et dont nous continuerons le dévouement à prix d'or, s'il le faut; demain madame dormira, sera fati-

guée, ne recevra pas ; après-demain et même le jour suivant, madame sera malade des suites du bal... Trois ou quatre jours et quatre nuits que nous gagnons avant que notre fuite soit connue.

HENRI, gaiement.

Elle a raison !

SABINE, de même.

Laissez-moi achever. M. Henri reste à Versailles avec son régiment, ne sachant rien, et s'étonnant comme tout le monde de la disparition de la Maupin. Pendant ce temps, nous courons en Bretagne, vous emmenez mademoiselle Catherine, vous vous réfugiez avec elle au château de Gouraze, au fond du Béarn, où vous redevenez pour tout le monde et pour vous-même mademoiselle Béatrix d'Aubigné : vous n'avez jamais été autre chose.

BÉATRIX.

Et toi, Sabine, toi?...

SABINE.

Moi ! Soyez tranquille ! Je vous ai dit que j'avais presque retrouvé de la voix et du talent, je quitterai la France, et dès qu'un journal aura fait savoir de Vienne, de Stockholm ou de Copenhague : « La Maupin vient de paraître sur notre théâtre, » vous êtes sauvés !... Dans ce conflit, dans cette bagarre de Maupin, trois Maupin !... personne ne pourra plus se reconnaître, pas même mon mari, que je ne crains plus (A Béatrix.) dès que je n'ai plus à craindre pour vous. (A Henri.) Vite, à votre toilette !

BÉATRIX.

O notre ange gardien !...

HENRI.

Notre salut !

SABINE, lui passant le domino.

Et votre femme de chambre... (Montrant Béatrix qui l'aide.)

Que dis-je?... Deux femmes de chambre... Aussi, ce ne sera pas long! (A Henri qui veut nouer la ceinture du domino.) Non! Laissez la robe flottante.

BÉATRIX.

Oui! Pas de ceinture qui dessine la taille!

SABINE.

Pas de coquetterie!

BÉATRIX.

Et les gants blancs... et le masque, surtout!

SABINE.

Comme cela... on ne vous voit pas! Vous êtes charmant! Partez!

BÉATRIX.

Et puis, en montant en carrosse, baisse la tête... fais-toi petit...

HENRI, qui pendant ce temps a mis ses gants.

Soyez tranquilles; mais si je ne dois plus vous retrouver ici, embrassons-nous, sœur.

SABINE.

Et moi, monsieur le comte!

(Henri embrasse les deux femmes, qui le reconduisent jusqu'à la petite porte et lui parlent encore quand il a disparu.)

SCÈNE IX.

BÉATRIX, SABINE.

SABINE, à Béatrix.

Ne perdons pas de temps, vite en route, passez dans votre chambre.

BÉATRIX, troublée.

Oui, prenons nos habits, nos manteaux de voyage.

SABINE.

Et vos diamants... votre or, compagnons de voyage indispensables, surtout pour deux femmes seules... Moi, je rassemble nos papiers, notre correspondance.

(Elle prend des papiers sur la table et va les examiner près de la cheminée.)

SCÈNE X.

MAUPIN, paraissant à la porte du fond, BÉATRIX, SABINE.

MAUPIN, chancelant.

Je suis chez ma femme, chez moi! (Sabine se retourne, voit Maupin et souffle vivement la bougie. Maupin, en marchant dans l'obscurité, rencontre Béatrix, et lui saisit la main en s'écriant.) C'est elle!

BÉATRIX, poussant un cri.

Ah!

MAUPIN.

N'ayez pas peur, madame Maupin.

SABINE, bas à Béatrix.

C'est mon mari. (Haut.) O ciel!

MAUPIN.

On aura pour vous le respect... et les égards qu'on doit au talent... Je suis l'homme des égards et des convenances.

BÉATRIX.

Il est gris!

SABINE.

Comme toujours.

MAUPIN.

Une cantatrice distinguée... soixante mille livres d'appointements...

SABINE, brusquement.

Et qu'est-ce qui vous amène, indigne que vous êtes?...

MAUPIN.

C'est elle ! C'est sa douce voix !

SABINE.

Sortez... sortez d'ici...

MAUPIN, retenant Béatrix qui veut lui échapper.

Rien ne peut nous séparer ! Tout est commun dans un bon ménage, la bonne ou la mauvaise fortune... un palais ou une chaumière ! Peu importe ! Je suis artiste ! vivent les artistes !... Et puis, je ne suis pas jaloux !... Vous le savez ; un jaloux... un tyran... fi donc ! Je suis un honnête homme.

SABINE, derrière eux.

Sortez... vous dis-je... ou j'appelle.

MAUPIN.

Je suis chez moi ! dans le domicile conjugal, et je ne crains pas le bruit... Je suis musicien... je suis artiste... Oh ! vous ne m'échapperez pas, mignonne. (Il saisit le bras de Sabine.) J'ai donné congé, à Paris, de mon hôtel... celui-ci me suffit... Je logerai où on voudra... au grenier ou à la cave ! J'aime mieux la cave... Je suis musicien... et puis, je ne suis pas jaloux... Je viens vous demander à souper en tête à tête...

BÉATRIX, bas à Sabine.

C'est fait de nous.

SABINE, de même.

Non pas !

MAUPIN.

Aussi bien, je suis à jeun !...

SABINE, de même.

Deux minutes, et je reviens.

(Elle a glissé le bras de Béatrix sous celui de Maupin, et entre sur la pointe du pied dans l'appartement à gauche, premier plan.)

MAUPIN, resté seul avec Béatrix.

Moi, vous le savez, j'ai toujours été altéré... de considé-

ration et d'honneur! L'honneur avant tout! Je suis artiste!... Ils disent soixante mille francs d'appointements... d'autres soixante-cinq... et on dit que M. Campra veut vous réengager à un prix bien plus élevé encore! Oh! ma chère femme, j'y consens! Je donne ma voix, c'est-à-dire la tienne...

(La porte à gauche s'ouvre.)

SABINE, paraissant un flambeau à la main et criant.

Monsieur est servi.

MAUPIN, stupéfait, regardant vers la gauche et apercevant Sabine.

Tiens! Tu es de ce côté-là!... moi qui la croyais de celui-ci!... (Lâchant la main de Béatrix qui tombe sur un fauteuil à droite.) Comme la vue est trouble quand on est à jeun!... (Regardant à gauche.) Une table! Un souper... dans l'autre pièce!... Merci! Je commencerai bien par deux bouteilles de vin... une de chaque côté!...

SABINE.

Il y en a quatre.

MAUPIN.

Oui, j'en demanderai quatre après.

SABINE.

Il y en a huit.

MAUPIN.

Quel beau *crescendo*... ça me va! Je suis musicien, je suis artiste!... Viens-tu, ma femme?

SABINE.

Je vous suis.

(Maupin passe devant elle; elle referme sur lui la porte à clef et va reporter le flambeau qu'elle tient sur la table à droite. Le théâtre est redevenu éclairé depuis la rentrée de Sabine.)

SCÈNE XI.

SABINE, BÉATRIX.

SABINE.

Il boit déjà, j'en suis sûre, et boira jusqu'à demain... Nous, partons.

BÉATRIX, écoutant à la porte du fond.

Écoute... on dirait un murmure confus qui s'élève dans la rue...

SABINE.

Eh oui! Le bruit augmente... c'est comme un rassemblement qui se forme sous nos fenêtres... A cette heure-ci... Un bruit de mousquets qui retentit sur le pavé... qu'est-ce que cela signifie?

BÉATRIX.

Impossible de fuir de ce côté...

SABINE.

Eh bien, de celui-ci, par la porte qui donne sur le parc... O ciel!

(Henri, couvert de son domino, paraît en désordre à la porte à droite, qu'il referme vivement sur lui.)

SCÈNE XII.

SABINE, HENRI, BÉATRIX.

SABINE, étonnée.

Vous, monsieur Henri?

BÉATRIX.

Et qui cause tout ce bruit, ce désordre

HENRI.

Moi, moi tout seul!

SABINE et BÉATRIX.

Ah! mon Dieu!

HENRI.

Mon voyage en carrosse s'était opéré, (A Sabine.) comme tu l'avais prévu, sans le moindre danger. Arrivé dans un vestibule encombré de monde, je m'étais glissé, perdu dans la foule des masques, et je me croyais sauvé. Pas du tout! J'étais suivi par trois jeunes fats, qu'à leur conversation je reconnus pour être des seigneurs de la cour. Ils sortaient de table, ils étaient très-gais, et l'un d'eux disait : « J'en suis sûr, c'est la Maupin qui, sous un domino, porte un habit de cavalier; c'est elle, je l'ai vue descendre du carrosse que Son Altesse venait de lui envoyer. — C'est vrai, répondait un autre, ne vois-tu pas comme elle nous écoute, comme elle a l'air embarrassé, comme elle veut se soustraire à notre poursuite; elle n'y parviendra pas. » Ils s'étaient en effet élancés sur mes pas jusqu'à une espèce de serre ou de jardin d'hiver, où nous étions à peu près seuls. Que vous dirai-je? Impatient de leurs propos, de leurs insultes, du masque qu'ils voulaient m'arracher, et oubliant mon rôle, je saisis l'épée d'un mousquetaire qui passait près de nous : « Lâches, m'écriai-je, qui osez attaquer une femme, c'est la Maupin qui vous défie! — En effet, s'écrie l'un d'eux en riant et l'épée à la main, c'est une héroïne invincible, dit-on. » Celui-là n'achevait pas sa phrase, je l'avais blessé légèrement, je crois, je n'en sais rien, et un instant après ses deux compagnons étaient désarmés. Au bruit, on était accouru des salons voisins. On voulait s'emparer de moi, mais les jeunes gens et surtout les dames s'écriant : « Vive la Maupin! » m'ouvraient un passage, et, masqué moi-même, traversant l'épée à la main cette foule de masques, j'arrivai à une des portes de sortie et je m'élançai dans la rue. Là commença une poursuite plus vive : les gardes de la porte,

les Cent-Suisses, le guet... que sais-je!... Chacun courait après moi. Je courais mieux, mais dans ce Versailles (*A Béatrix.*) dont je connais peu les rues, j'avais grand'peine à retrouver la tienne... Enfin, essoufflé, hors d'haleine, j'arrivais devant ta porte, quand trois ou quatre sergents du guet me saisissent. Le peuple, déjà instruit de l'événement, m'arrache de leurs mains, me délivre au cri de : « Vive la Maupin! » J'ai à peine le temps de les remercier et de franchir la porte qui se referme sur moi, au moment où de nouveaux renforts arrivaient à nos adversaires. Voilà mon aventure...

SABINE.

Qui nous perd à jamais. Ce sera demain le bruit de Paris, de Versailles et des provinces.

BÉATRIX.

Eh! mon Dieu, oui.

HENRI.

Et ce n'est rien encore... la Bastille ou le For-l'Evêque.

BÉATRIX.

O ciel!

HENRI.

Où l'on parlait de me conduire dès ce soir.

BÉATRIX.

Je ne le souffrirai pas.

HENRI.

Il le faudra pourtant bien ; c'est moi que cela regarde.

BÉATRIX.

Y penses-tu?

SABINE.

Vous, monsieur?

(*On commence à frapper en dehors et le bruit va toujours en augmentant.*)

HENRI.

Eh oui! Moi prisonnier, je trouverai toujours mieux que

vous les moyens de m'en tirer par force ou par adresse, ou enfin même, s'il le faut, en trahissant l'incognito, en disant qui je suis, tandis que ma sœur... Emmenez-la, cachez-la, qu'elle ne paraisse point.

SABINE.

Il a raison. Dans votre chambre...

(Sabine fait entrer Béatrix par la porte qui est sur le troisième plan, à droite ; Henri s'est assis à gauche sur le canapé, met son masque, arrange son domino et répare le désordre de sa toilette. Pendant ce temps, on a toujours cherché à forcer la porte.)

HENRI, à demi-voix, à Sabine.

La place a tenu assez longtemps... Ouvrez les portes ; nous nous rendons.

(Sabine va ouvrir la porte du fond.)

SCÈNE XIII.

LE PRÉSIDENT, GODIVET, HUBERT, qui se tient à l'écart SABINE, debout près de HENRI.

GODIVET, s'adressant à la cantonade.

Soldats du guet, contenez le peuple !... Que personne n'entre, et faites avancer la voiture. (S'adressant au président.) Mes instructions sont expresses, monsieur ; moi, Godivet, exempt de la sénéchaussée, j'ai ordre de M. le gouverneur de Versailles d'arrêter sans bruit et sans éclat, si faire se peut, d'abord la fugitive, la dame au domino noir, mademoiselle Maupin ici présente, et, subsidiairement, toutes les personnes étrangères à sa maison que je pourrais y rencontrer à cette heure.

LE PRÉSIDENT.

Mais, monsieur...

GODIVET.

M. Hubert, propriétaire, ne vous reconnaît point pour habitant de ladite maison... on vous y trouve caché après onze heures... vous ne dites pas votre nom... je vous arrête.

LE PRÉSIDENT, à part, en descendant.

Moi, président...

GODIVET.

Soldats du guet, en avant!...

(Il descend.)

LE PRÉSIDENT, à part, avec colère.

Au moment du succès, quel contre-temps!... Un mot, s'il vous plaît?

(Il parle bas à Godivet, et à mesure qu'il parle, Godivet ôte son chapeau.)

GODIVET, se retournant vers le fond.

Soldats du guet, en arrière! (Au président.) Pardon, monsieur le président...

LE PRÉSIDENT.

Silence... (A demi-voix.) Je venais d'entrer à onze heures dans cette maison, où j'étais attendu, lorsque l'arrivée de la foule et de la force armée m'a obligé de me cacher...

GODIVET, s'inclinant.

J'en ferai mon rapport à monsieur le gouverneur...

LE PRÉSIDENT, à part.

A mon rival!... Quelle mortification!...

GODIVET.

Mais vous êtes libre, monsieur le président.

(Le président lui fait signe de se taire. Il s'arrête et salue.)

HUBERT, bas, à Sabine.

Qu'est-ce que cela signifie?...

SABINE, bas, à Hubert.

Silence!...

GODIVET, s'avançant vers Henri, qu'il salue.

Mademoiselle, j'ai ordre de M. le gouverneur de Versailles de vous emmener à l'instant même.

HENRI.

Où donc?...

SABINE, avec crainte.

Où donc?...

LE PRÉSIDENT, à part, et écoutant.

Où donc?...

GODIVET, remettant une lettre à Henri.

Cet ordre, écrit de la main de monseigneur, l'apprendra à mademoiselle.

HENRI, décachetant la lettre qu'il parcourt vivement, fait un geste de joie.

A part.

A merveille! (A l'exempt, à demi-voix.) Je vous suis, monsieur...

SABINE, à demi-voix, de l'autre côté.

Grand Dieu! Où vous conduit-on?...

HENRI, lui glissant la lettre dans la main.

Tiens... lis... Adieu!...

(Il se lève et suit Godivet.)

LE PRÉSIDENT, regardant Henri.

Plus de doute... c'est mon rival qui l'enlève, qui l'emmène! Mais où donc? Où donc?...

(Henri, toujours couvert de son masque et de son domino, sort par le fond avec Godivet.)

SCÈNE XIV.

SABINE, LE PRÉSIDENT, HUBERT, au fond, en dehors.

SABINE, tenant toujours la lettre à la main, s'approche de la table pour la lire.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE PRÉSIDENT, lui arrachant le billet.

Je le saurai.

SABINE.

Monsieur... cette lettre...

LE PRÉSIDENT.

Elle appartient de droit à la justice, comme preuve d'un odieux complot.

SABINE.

Mais veuillez me dire du moins...

LE PRÉSIDENT.

Vous ne saurez rien. Rentrez... et quant à mademoiselle Maupin, votre maîtresse, qu'on entraîne en ce moment, elle est perdue pour vous.

SABINE, remontant.

Perdue ! C'est ce que nous verrons ! (Bas, à Hubert, qui rentre pendant que le président lit la lettre.) Tu m'as dit que toi et ton cheval vous m'étiez dévoués.

HUBERT.

Oui, mademoiselle.

SABINE.

Cours sur les pas de ceux qui enlèvent mademoiselle Maupin.

HUBERT.

A franc étrier... c'est l'affaire d'un instant...

SABINE.

Vois dans quelle prison on la conduit, et reviens ici sur-le-champ me l'apprendre, il y aura vingt-cinq louis pour toi.

HUBERT.

Je pars. Il y aura aussi un baiser?

SABINE.

Il y en aura deux.

HUBERT.

Je suis parti!

(Il s'élance par la porte du fond.)

SABINE.

Allons tout dire à mademoiselle. (Regardant Hubert qui s'éloigne.) Et attendons son retour.

(Elle sort par la seconde porte à droite.)

SCÈNE XV.

LE PRÉSIDENT, rouge de colère et tenant la lettre.

Quel complot! Quelle infernale adresse! (Lisant.) « Folle tête que vous êtes! sans moi vous étiez perdue; sans moi, ainsi que le demandaient les parents et amis de ceux que vous avez blessés, on vous conduisait cette nuit au For-l'Evêque; heureusement que j'ai au milieu des bois de Versailles un vieux château désert... abandonné... où ni moi ni personne de ma maison ne mettons jamais le pied. » (S'interrompant.) Parbleu! son château de Navailles, où il va la retenir prisonnière, non pas comme amant, mais comme gouverneur de Versailles, par mesure d'ordre, d'autorité! Et on ne peut la lui enlever que par un droit supérieur au sien; car encore, il faut de la justice.

MAUPIN, frappant à la porte à gauche.

Holà! holà! Ouvrez!

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je?... Qui donc est là? Serait-ce un autre encore qui irait sur nos brisées?

(Il ouvre la porte.)

SCÈNE XVI.

LE PRÉSIDENT, MAUPIN.

LE PRÉSIDENT.

Que vois-je?... Que voulez-vous?

MAUPIN.

A boire! Il n'y a plus de vin! Je suis musicien et artiste.

LE PRÉSIDENT, avec joie.

C'est lui! C'est Maupin! plus de doute, je le reconnais!

MAUPIN.

Je ne vous reconnais pas.

LE PRÉSIDENT.

La preuve légale que je cherchais! Devant un mari qui réclame sa femme, toutes les portes du château de Navailles s'ouvriront.

MAUPIN.

Une femme qui gagne de beaux appointements, soixante mille bouteilles... non, soixante...

LE PRÉSIDENT, à Maupin.

Venez, mon cher. Malgré le pouvoir de vos adversaires... votre femme vous sera rendue... c'est moi qui vous le promets.

MAUPIN.

Vous, président! Et qu'est-ce qu'il faudra pour cela? Qu'est-ce que vous me demandez?

LE PRÉSIDENT.

Rien, que de vous tenir droit, si c'est possible.

MAUPIN.

Je ne peux pas.

LE PRÉSIDENT.

Donnez-moi le bras, je vous soutiendrai.

MAUPIN, trébuchant.

Oui! C'est à la justice à me soutenir!

(Le président et Maupin sortent par la porte du fond.)





ACTE QUATRIÈME

Un vieux château gothique. — Un salon. — Trois portes au fond. — Deux portes latérales de grande dimension avec ornements de sculpture et une portière en tapisserie. — De chaque côté de la grande porte latérale, une porte de plus petite dimension non apparente et s'ouvrant dans la muraille. — Les deux portes du premier plan sont couvertes de tapisseries.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, LA PRÉSIDENTE, LA BARONNE, LA MARQUISE, **et cinq ou six autres jeunes dames sont assises à droite devant une table richement servie et éclairée. Les verres viennent d'être remplis de vin de Champagne.**

LA PRÉSIDENTE, élevant son verre.

A la solitude !

LA DUCHESSE, de même.

A l'amitié !

LA PRÉSIDENTE.

A la dame châtelaine, la jeune abbesse qui me rappelle la vieille légende du comte Ory.

LA DUCHESSE.

Il est de fait que ce château ressemble un peu à l'abbaye de Formoutiers.

LA PRÉSIDENTE.

Moins le comte Ory ! Rien que des femmes !

LA DUCHESSE.

Ainsi le veut la règle de notre ordre ! Et puis aujourd'hui, mesdames, à minuit le couvre-feu.

LA BARONNE.

De si bonne heure!

LA DUCHESSE.

Pour le premier jour... demain nous verrons.

LA PRÉSIDENTE.

On sonne donc le couvre-feu?

LA DUCHESSE.

Vous l'entendrez sonner à la cloche de la tourelle.

LA MARQUISE.

Il y a une tourelle?...

LA DUCHESSE.

La tour Galante, ainsi nommée à cause d'une dame châtelaine qui y avait donné rendez-vous à un jeune chevalier.

LA MARQUISE.

Il y a bien longtemps de cela?

LA PRÉSIDENTE.

Ce n'est plus de nos jours.

LA DUCHESSE.

Aussi, on l'a conservée comme une curiosité.

LA PRÉSIDENTE.

Je veux voir la tour Galante.

LA BARONNE.

Et moi aussi.

LA DUCHESSE.

Après souper. (Montrant la porte à gauche.) Il y a là une petite porte qui y conduit... et puis vous ne connaissez qu'une aile du château... celle-ci; l'autre partie, qui est immense, contient les salles de réception, les dortoirs... les nôtres... mesdames... et puis le tribunal où, sous la reine Berthe, se tenait la cour d'amour.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui déserte.

LA PRÉSIDENTE.

Vive la reine Berthe!

(On remplit les verres.)

LA BARONNE.

Buvons à sa santé!

TOUTES.

A la santé de la reine Berthe!

LA DUCHESSE, faisant signe au milieu du bruit qu'elle demande la parole.

Pour célébrer sa mémoire et pour prolonger le dessert, je propose que chacune de nous raconte une histoire d'amour.

LA MARQUISE.

Adopté! adopté!

LA DUCHESSE.

Une histoire dont elle soit l'héroïne...

LA MARQUISE.

Si c'est possible.

LA BARONNE.

Adopté!

LA PRÉSIDENTE.

Et je demande que la dame châtelaine commence.

LA MARQUISE.

C'est trop juste...

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous, que préférez-vous, mesdames, du sentiment ou de la gaieté?... De l'eau sucrée ou du champagne?

TOUTES, gaiement.

Du champagne! Du champagne!

LA DUCHESSE.

Allons, va pour du champagne!... Il y a quelques jours, nous étions avec madame de Thémines et madame d'Ayen à

l'extrémité de l'Orangerie... à l'endroit où s'élèvent les plantes des tropiques, lesquelles formaient autour de nous comme un bosquet. Madame de Thémines me dit : « Écoutez donc, duchesse, on a prononcé votre nom .. » Trois personnes, debout près du poêle de l'Orangerie, causaient d'un air animé... C'étaient trois jeunes officiers!...

LA BARONNE.

C'est intéressant.

LA PRÉSIDENTE.

Et l'on parlait de vous?

LA DUCHESSE.

Non... de mon mari!... « M. le duc de Navailles, disait l'un, a toujours excité mon envie, et si l'on était maître de souhaiter, je ne souhaiterais qu'une chose, c'est son poste de gouverneur de Versailles... Quelle belle place!... — Bah! répondait l'autre, la faveur est changeante et les places aussi. Mais la fortune reste. Moi, je demanderais son immense fortune. — Ma foi, messieurs, s'écria le troisième, vous n'êtes guère ambitieux : la place, les honneurs, la fortune de M. de Navailles, je donnerais tout pour un baiser de sa femme. »

LA PRÉSIDENTE, avec chaleur.

C'est bien!

LA BARONNE.

C'est un bon jeune homme!

LA DUCHESSE.

Midi sonnait au château ; les officiers, qui étaient de service, s'élancèrent tous trois sans qu'il fût possible de les distinguer.

TOUTES, d'un air chagrin.

En vérité!

LA DUCHESSE.

Un seul à peine! J'étais de service ce jour-là comme dame

de compagnie près de madame de Maintenon, et je me tenais dans la première pièce où, toute seule, m'ennuyant à périr, je me promenais d'un bout à l'autre du salon... passant et repassant devant une large cheminée où flambait un ardent brasier. Tout à coup, je pousse un cri, le feu venait d'atteindre l'extrémité de ma jupe, et, d'effroi... j'avais perdu la tête, lorsqu'un jeune officier, gravissant le long du treillage du jardin, s'élance par la croisée que je venais d'ouvrir, se jette à mes pieds, m'entoure de ses bras, étouffe la flamme aux dépens de ses mains horriblement brûlées, puis se relève, se recule de quelques pas et se tient respectueusement debout devant moi, qui venais de tomber dans un fauteuil. « Monsieur, lui dis-je, tout émue... je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. — Je n'en mérite aucune, madame ; et puis celle que j'oserais, non demander, mais souhaiter... me serait à coup sûr refusée. »

LA PRÉSIDENTE, *vivement.*

C'était l'officier de l'Orangerie ?...

LA DUCHESSE.

Lui-même !

LA PRÉSIDENTE.

Et il demandait un baiser?...

LA DUCHESSE.

Rien que cela !... (*Avec fierté.*) Mais vous comprenez bien, mesdames, que moi...

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez refusé ?...

LA DUCHESSE, *gravement.*

Voyons, mesdames, répondez-moi franchement : est-ce que, à ma place, vous l'auriez accordé?...

TOUTES.

Oui !

LA DUCHESSE, gaiement.

Eh bien ! mesdames, et moi aussi !...

TOUTES, se levant et quittant la table.

A la bonne heure !...

LA DUCHESSE.

Mais le plus singulier, c'est que pour avoir manqué à sa consigne et avoir abandonné la porte du conseil du roi... pour une belle action... enfin, pour avoir couru au feu, mon jeune officier avait été condamné à dix jours d'arrêts... injustice que je me suis empressée de faire réparer... Voilà mon histoire...

LA MARQUISE.

Qui est charmante !...

LA DUCHESSE.

A votre tour, présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! moi... je n'ai pas dans mon répertoire personnel des anecdotes aussi chevaleresques, aussi héroïques... je vous demanderai donc la permission de vous raconter une aventure arrivée à une amie intime.

(On s'assied : la duchesse à gauche, les dames au milieu, la présidente vers la droite, la marquise et la baronne debout des deux côtés du théâtre.)

TOUTES.

Accordé !

LA PRÉSIDENTE.

Et qu'elle m'a racontée... il y a quelque temps, à Cambrai, où mon mari était alors intendant du Hainaut. Son mari, à elle, habitait une maison dont le vaste jardin attenait aux remparts. Mon amie était d'ordinaire assez peureuse... tout le monde peut l'être !...

LA BARONNE.

Certainement.

LA PRÉSIDENTE.

Mais elle prétendait souvent que dans un grand danger elle retrouverait sur-le-champ l'énergie nécessaire pour se défendre. Son mari n'en croyait rien, et pour éprouver son courage, et peut-être sa vertu, il imagina un singulier moyen. Un soir, un homme enveloppé d'un manteau noir et les traits couverts d'un masque, franchit les murs du jardin. A la vue de ce bandit... peu respectueux, qui, le poignard à la main, se jette à ses pieds, mon amie pousse un cri d'effroi et manque de se trouver mal... mais reprenant bientôt ses esprits, elle oppose une résistance telle, que le brigand, déconcerté, essoufflé, recule, trébuche, se laisse choir... Son masque tombe, et elle reconnaît... son cher époux!... (Rire général ; la présidente se lève et continue.) Vous jugez de l'éclat de rire!... Et le mari, loin de se fâcher, ravi, enchanté d'une si belle défense, la racontait le lendemain chez un de ses amis, où se trouvait, entre autres, un jeune officier de la garnison. Le surlendemain, mon amie était seule, chez elle, le soir... dans son appartement, lorsqu'elle voit brusquement entrer le même homme, coiffé du même chapeau, enveloppé du même manteau... Ah! s'écria-t-elle en riant, deux fois de suite la même plaisanterie, c'est trop fort!... Et si vous croyez que j'irai encore m'amuser à me défendre!... (Vivement, et avec chaleur.) En ce moment, des pas retentissaient dans la pièce voisine... une voix se faisait entendre, celle du mari... Vous jugez de mon étonnement!...

LA DUCHESSE, vivement.

C'était donc vous, ma chère!...

LA PRÉSIDENTE.

L'ai-je dit?...

LA DUCHESSE.

Certainement.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien, oui!... Et j'eus à peine le temps de faire disparaître par la croisée du jardin l'audacieux... un jeune offi-

cier, qui plusieurs fois avait dansé avec moi... Mais un moment plus tard... vous voyez où en était le président avec ses expériences !...

SCÈNE II.

LES MÊMES ; MADELON, entr'ouvrant la porte du fond.

Des valets emportent la table. On apporte un guéridon au milieu du salon ; on sert du café, des glaces, des sorbets.

LA DUCHESSE.

Qui nous vient là ?... Madelon...

MADELON.

Pardon, mesdames...

LA DUCHESSE, riant.

Je vous présente madame Zurich, la femme du suisse du château.

MADELON.

Mon mari, qui ne peut pas quitter son poste, m'envoie prévenir madame la duchesse... (A demi-voix.) d'une aventure qui arrive.

TOUTES, gaiement.

Une aventure !...

LA DUCHESSE, gaiement.

Ces dames les aiment... Raconte-nous cela, ma fille.... raconte...

(Les dames s'asseyent à droite et à gauche sur des fauteuils ou des canapés.)

LA DUCHESSE, assise.

Madame Zurich, ma filleule, que j'ai élevée dans de bons principes, est du parti des femmes contre les maris... C'est vous dire qu'elle nous est toute dévouée.

LA PRÉSIDENTE.

La parole est à madame Zurich.

MADELON, debout au milieu de toutes les dames assises.

Donc... mon homme bâillait... lorsqu'on frappe mystérieusement à la porte de la tourelle : « N'ouvre pas, que je dis, madame ne veut pas qu'on croie le château habité. — Habité par le suisse, qu'il me répond, et pas par d'autres ; sois donc tranquille. » Il avait ouvert... paraît M. Godivet.

TOUTES.

M. Godivet !...

LA DUCHESSE.

Le confident de mon mari... Un exempt... un militaire civil, peureux comme un chat-huant et bavard !

MADELON.

Heureusement... car il nous a raconté les grands événements arrivés cette nuit à Versailles au bal où mademoiselle Maupin... une belle demoiselle...

LA DUCHESSE, l'interrompant.

Nous connaissons...

MADELON.

Mademoiselle Maupin, insultée par trois jeunes seigneurs, a tiré l'épée contre eux... en a blessé un et désarmé les deux autres.

LA DUCHESSE.

Est-il possible ?

LA PRÉSIDENTE.

Madame Zurich avait raison ! Voilà une aventure.

MADELON.

Et ce n'est rien encore !... Mademoiselle Maupin, arrêtée par ordre de M. le gouverneur... était amenée en habit de bal, en domino noir... ici, dans ce château, par Godivet.

LA DUCHESSE.

Mademoiselle Maupin !...

LA BARONNE.

Est-il possible ?

MADELON.

Lequel Godivet l'a fait descendre respectueusement de carrosse... lui a donné le bras pour l'aider à monter jusqu'à la tour Galante où il l'a enfermée en emportant la clef, et il vient de repartir.

LA DUCHESSE.

Sans savoir que ces dames et moi étions au château ?

MADELON.

Il ne s'en doute même pas.

(On se lève.)

LA PRÉSIDENTE.

Et la Maupin est ici prisonnière ?

LA DUCHESSE.

C'est admirable !... Mesdames, il faut l'inviter à passer la soirée avec nous.

LA PRÉSIDENTE.

Adopté !... Elle nous fera de la musique.

LA DUCHESSE.

Nous chantera des airs d'opéra...

LA PRÉSIDENTE.

Mais avant tout, il faut la délivrer, et comment ?

LA DUCHESSE.

Rien de plus facile ! D'abord j'ai toutes les clefs du château, et puis, (Montrant la petite porte à gauche.) comme je vous le disais tout à l'heure, cette porte conduit à la tour Galante et la clef est après. Madelon, va vite de la part de la duchesse de Navailles et de ces dames prier mademoiselle Maupin de vouloir bien accepter une soirée impromptu.

MADELON.

J'y cours, madame.

(Elle sort par la petite porte à gauche.)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; excepté MADELON.

Un valet emporte le plateau.

LA PRÉSIDENTE.

Quel bonheur ! Elle nous racontera des histoires de théâtre.

LA DUCHESSE.

Nous la ferons causer, sur ses triomphes, ses conquêtes, ses adorateurs !

LA PRÉSIDENTE, riant.

J'ai idée, duchesse, que cela nous intéressera... vous et moi...

LA DUCHESSE, de même.

Raison de plus ; mais, quand j'y pense, où la logerons-nous ? On ne peut pas la laisser seule dans sa tour comme madame Marlborough... il n'y a d'habitable dans ce vieux et immense château que les six ou sept appartements que j'ai fait disposer pour vous, mesdames.

LA PRÉSIDENTE.

Si ce n'est que cela, nous partagerons... je lui offre l'hospitalité.

LA DUCHESSE.

Vous, ma chère présidente ?...

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai pas de préjugés.

TOUTES.

Ni moi, ni moi !

LA DUCHESSE, se retournant vers Madelon qui revient.

Ah ! Madelon !

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; MADELON.

MADELON.

C'est une singulière demoiselle. Elle est si modeste, qu'elle persiste à garder son masque, et avec sa grande robe de taffetas noir, on ne peut seulement pas deviner sa taille. Quand je lui ai dit qu'il n'y avait ici que des dames, elle a fait un geste de surprise et de joie... Elle accepte avec reconnaissance l'invitation de ces dames... mais elle désirerait avant tout parler à la dame châtelaine... à elle seule.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! mon Dieu! Que de cérémonies!

LA DUCHESSE.

N'importe! Je ne peux pas la refuser. Veuillez, mes chères belles, nous attendre dans la salle du concert, où je vais vous la conduire.

LA PRÉSIDENTE.

Soit... mais ne tardez pas...

(La présidente et les dames sortent par la porte du fond. Madelon va ouvrir la porte à gauche et fait signe à Henri d'entrer.)

SCÈNE V.

HENRI, masqué et en domino noir, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à part et regardant Henri.

Madelon a raison, voilà une singulière tournure! (Haut.) Approchez, mademoiselle, approchez et ne craignez rien, nous sommes seules.

(Elle renvoie Madelon qui sort par le fond.)

HENRI, à part.

Quel bonheur! Mais pour ne compromettre ni ma sœur ni la position... quelle explication donner? Ma foi, n'en donnons pas... c'est plus facile et plus sûr...

(Il ôte son masque.)

LA DUCHESSE, vivement.

O ciel! vous, monsieur! Comment êtes-vous ici?...

HENRI.

Pour vous, madame.

LA DUCHESSE.

N'avez-vous pas reçu ma lettre qui vous disait que dans huit jours...

HENRI.

Attendre... jusque-là, c'était impossible... j'ai couru à votre hôtel... vous étiez déjà partie pour ce château.

LA DUCHESSE, vivement.

Qui vous l'a dit?... Et venir... sous ce déguisement... à la place de la Maupin qui elle-même, dit-on, est arrêtée... Comment cela se fait-il?

HENRI.

Ne me le demandez pas, madame... les moments sont précieux. Je n'ai vu que l'espérance de passer quelques heures... quelques jours... auprès de vous.

LA DUCHESSE.

C'est d'une audace! Et puis, cela n'a pas le sens commun... D'abord, je ne suis pas seule en ce château.

HENRI.

Je l'ignorais.

LA DUCHESSE.

Aucun homme ne saurait y pénétrer.

HENRI.

Puisque m'y voilà!

LA DUCHESSE.

Ça a l'air d'une raison... et ça n'en est pas une ! Car il y a ici une foule de dames... que votre vue blesserait... scandaliserait... Et déjà... tenez... en voilà une ! (A part.) Quelle impatience ! (Bas à Henri.) Prenez garde... car elles sont d'une curiosité...

(Henri remet son masque.)

SCÈNE VI.

LA PRÉSIDENTE, HENRI, LA DUCHESSE.

LA PRÉSIDENTE.

Je viens en ambassade... ces dames vous attendent pour commencer le concert et le bal.

LA DUCHESSE, à part.

Comment faire, mon Dieu ! (Haut.) Madame me priait de l'excuser... pour ce soir, du moins... Elle est si émue... si troublée...

LA PRÉSIDENTE, s'approchant de Henri, pendant que la duchesse remonte vers le fond du théâtre.

Ah! ces dames qui se faisaient une fête... Nous la rassurerons... nous l'encouragerons...

HENRI, à la présidente et soulevant son masque.

Merci !

LA PRÉSIDENTE, rapidement.

O ciel ! Vous dans ce château !

HENRI, de même.

Pour vous !

LA PRÉSIDENTE, de même.

Quelle imprudence !

LA DUCHESSE, près de la porte du fond.

Toi, Madelon?... Toi encore !

SCÈNE VII.

LA PRÉSIDENTE, MADELON, LA DUCHESSE, HENRI.

LA DUCHESSE, à Madelon qui entre vivement par la porte du fond.

Qu'est-ce donc?

MADELON.

M. Zurich est certain qu'on vient d'entrer, non pas chez nous, mais par la petite porte à côté, celle du parc.

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas possible... qui donc?

MADELON.

M. Zurich, qui était couché, n'en sait rien... mais il a entendu de son lit une clef tourner dans la serrure, les portes s'ouvrir, se refermer; il a vu des pas sur la neige.

LA DUCHESSE.

Il fallait courir!

MADELON.

Il s'est levé, a ouvert la fenêtre, n'a rien aperçu... et puis, s'il faut vous le dire... il fait froid, et M. Zurich est frileux...

LA PRÉSIDENTE, avec crainte et regardant Henri.

Ah! mon Dieu! Un homme se serait-il introduit ici?

LA DUCHESSE, à part, regardant Henri.

Encore un!

LA PRÉSIDENTE.

Le loup dans la bergerie!... Quelle horreur! Voyez, duchesse, voyez, de grâce, examinez, interrogez...

LA DUCHESSE.

Certainement! (A Madelon.) Je te rejoins. (Madelon sort par le fond. La duchesse, s'adressant à la présidente et montrant Henri.) Quant à madame, comme je vous le disais, elle ne peut se rendre ce soir au salon.

LA PRÉSIDENTE, vivement.

Je comprends bien... Elle a raison, si elle est fatiguée...

LA DUCHESSE.

Il vaut mieux qu'elle se repose...

LA PRÉSIDENTE.

C'est tout naturel.

LA DUCHESSE.

Tenez... là... dans ce petit salon...

LA PRÉSIDENTE, ouvrant la porte à droite.

Un feu excellent...

LA DUCHESSE.

Elle y sera à merveille... et il vaut mieux que, ce soir, personne ne la voie.

LA PRÉSIDENTE.

Que nous !

LA DUCHESSE.

Veuillez donc faire comprendre à ces dames... qu'il est impossible...

LA PRÉSIDENTE.

Elles ne comprendront pas, si vous ne vous en chargez vous-même... Allez vite... je resterai...

LA DUCHESSE.

Ne disions-nous pas que madame avait besoin de repos?... (S'adressant à Henri.) N'est-ce pas ? (A voix basse.) Attendez-moi.

(Elle s'éloigne de quelques pas.)

LA PRÉSIDENTE, de l'autre côté, à voix basse.

Je reviendrai.

LA DUCHESSE, qui a fait quelques pas vers le fond, s'arrête.

Venez-vous, présidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, duchesse.

LA DUCHESSE et LA PRÉSIDENTE, se tenant le bras et faisant signe de la main à Henri.

Adieu, notre hôtesse... adieu!

SCÈNE VIII.

HENRI, seul un instant, puis LE DUC.

HENRI.

Et moi, qui redoutais ce vieux château! Est-il une captivité plus charmante ?... Pendant ce temps, et à la faveur de la nuit, ma sœur et Sabine ont pu quitter Versailles... elles doivent être déjà loin... et moi... moi... (Écoutant.) J'entends des pas d'homme... j'espérais mieux que cela. Rentrons et attendons mes geôlières.

(Il entre dans le salon qui est sur le second plan à droite au moment où le duc ouvre la porte qui est sur le dernier plan à gauche.)

LE DUC, entrant vivement et une clef à la main.

Personne!... Personne!... C'est incompréhensible! Cet imbécile de Godivet est si poltron que la frayeur et la nuit lui auront fait exécuter mes ordres tout de travers... Je lui avais cependant bien recommandé de conduire mademoiselle Maupin dans la tour Galante... pas ailleurs; de l'y laisser seule, enfermée... J'arrive une heure après... je m'introduis dans le parc sans être vu ni entendu de personne, pas même de cet endormi de Zurich... je monte à la tour dont j'ai la clef... Je traverse l'appartement... le corridor qui conduit jusqu'ici... et personne! Un plan si bien combiné!... Est-elle évadée? est-elle perdue dans les longs corridors de ce château?... Voyons!... continuons ma recherche. (Se retournant et apercevant Godivet qui vient d'entrer pâle et tremblant par la porte que le duc vient de laisser ouverte.) Ah! c'est toi, misérable!

SCÈNE IX.

GODIVET, LE DUC.

LE DUC.

Qu'est-il arrivé? Viens... explique-le-moi.

GODIVET.

C'est ce que j'allais vous demander, monsieur le duc.

LE DUC.

La Maupin s'est évadée?

GODIVET.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC, le menaçant.

Malheureux!

GODIVET.

Attendez... avant de vous fâcher... rien n'est désespéré; la seule difficulté... c'est de comprendre.

LE DUC.

Je m'en charge.

GODIVET.

Le reste alors n'est rien. Je venais, selon vos ordres, de l'installer dans cette tour dont la porte s'était refermée sur elle.

LE DUC.

Comment se fait-il, alors?...

GODIVET.

Attendez donc! J'étais sorti du château, et à un quart de lieue d'ici, nous nous étions arrêtés pour nous rafraîchir au *Tourne-Bride*... mes gens dans la salle commune... moi dans une salle basse... Une lueur venant de la pièce à côté brillait à travers la fente d'une cloison... je regarde, c'est tout naturel, et je vois...

LE DUC.

Après?...

GODIVET.

Je vois mademoiselle Maupin elle-même, celle que je venais de laisser enfermée dans la tour Galante.

LE DUC.

Allons donc!

GODIVET.

Elle n'était plus en noir... elle était en blanc... et elle avait avec elle mademoiselle Sabine, sa femme de chambre... Arrivée à pied au *Tourne-Bride* avant moi, qui arrivais en voiture! Voyez-vous, monsieur le duc, je ne suis pas plus peureux qu'un autre, mais tout ce qui touche à cette fille-là... est un mystère incompréhensible!

LE DUC.

Que tu comprennes ou non, je te demande mot pour mot ce que tu as entendu.

GODIVET.

« N'allons pas plus loin, mademoiselle, disait l'une, ça n'a pas le sens commun. — Comment, répondait l'autre, tu as entendu Hubert... Hubert, qui les a suivis, qui nous a appris où on l'avait enfermé, et nous partirions sans l'avoir délivré. » (S'arrêtant.) Comprenez-vous?...

LE DUC.

Non, va toujours.

GODIVET.

« Et que pourrons-nous faire, nous, pauvres femmes? reprenait la première. — Je n'en sais rien, mais nous avons de l'or, des diamants; devant cela, il n'y a ni geôlier ni grilles qui tiennent... Viens... continuons notre route... »

LE DUC, avec colère.

Et tu ne les as pas arrêtées?

GODIVET.

Si, monsieur le duc, je les ai arrêtées de nouveau... en tremblant, il est vrai... mais je les ai arrêtées... avec l'aide de mes gens; je les ai, malgré leurs réclamations, installées derechef et en réitérant dans cette tour qu'elles n'avaient pas l'air de reconnaître!...

LE DUC, avec joie.

Et elles sont là?

(Ils remontent la scène.)

GODIVET.

Elles y étaient, du moins, il y a cinq minutes.

LE DUC.

Je vais les trouver. (Les apercevant.) Les voici! (A Godivet.) Va-t'en!...

GODIVET.

A Versailles?

LE DUC.

Non!

GODIVET.

J'aimerais mieux retourner à Versailles que de passer la nuit dans ce château désert, abandonné...

LE DUC.

Va te coucher, te dis-je!

GODIVET.

Oui, monsieur.

LE DUC.

Et dors!

GODIVET.

Oui, monsieur... si je peux...

(Il sort par le fond au moment où Sabine et Béatrix entrent par la porte de côté, à gauche.)

SCÈNE X.

SABINE, BÉATRIX, LE DUC.

SABINE, bas à Béatrix.

Je vous l'avais bien dit, nous ne l'avons pas délivré, et nous voilà prisonnières!

BÉATRIX, apercevant le duc.

Tais-toi!...

LE DUC, s'avançant vers elles.

C'est mal à vous, mademoiselle, quand je vous donnais ce château, non comme une prison, mais comme un asile, de vous en être ainsi échappée!

BÉATRIX.

Moi, échappée!...

LE DUC.

Par quel moyen?... je ne vous le demanderai point... vous ne me le diriez pas.

BÉATRIX, bas à Sabine et avec joie.

Tu l'entends!... Il est sauvé!

SABINE, de même.

Mais nous...

LE DUC.

Vous voilà de nouveau en mon pouvoir, ou plutôt sous ma protection; car, si je vous abandonne, rien ne peut vous soustraire au For-l'Évêque que vous avez mérité... Eh bien! quelque nombreux, quelque puissants que soient vos ennemis... dites un mot... et dès demain vous serez libre; mais ce mot... je le demande... j'en ai le droit...

SABINE, passant près du duc.

Eh oui! Sans doute... Si on ne le dit pas, c'est que l'effroi nous empêche de répondre.

BÉATRIX, bas à Sabine.

Y penses-tu !

SABINE, de même.

Laissez-moi dire. (Haut.) L'aspect de ces sombres murailles ne peut inspirer qu'un sentiment... la terreur ! Mais si nous en étions dehors... avec vous, s'entend !...

LE DUC.

Ah ! si tu dis vrai... viens, partons !

(Tous trois font quelques pas pour sortir ; les portes du fond s'ouvrent, le président paraît à celle du milieu avec Maupin et des soldats.)

SCÈNE XI.

BÉATRIX, SABINE, MAUPIN, LE PRÉSIDENT, LE DUC. Les soldats restent au fond.

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez !...

BÉATRIX, à part.

O ciel ! le président !

SABINE, à part, apercevant Maupin.

Mon mari !!

LE PRÉSIDENT.

De par le roi, la loi et la justice !...

(Béatrix et Sabine passent à droite, tournant le dos à Maupin, qui chancelle, trébuche et s'assied sur un fauteuil à gauche.)

LE DUC, au président.

De quel droit, monsieur le président se présente-t-il chez moi avec un pareil déploiement de forces ?

LE PRÉSIDENT.

J'y viens pour m'assurer d'une personne contre laquelle il nous est ordonné de requérir.

LE DUC.

Il y a alors, monsieur le président, un conflit de pouvoir qu'il convient de vider au préalable...

MAUPIN.

S'il y a quelque chose à vider, vidons tout de suite.

LE DUC.

Car, en ma qualité de gouverneur de la ville, j'ai le droit de m'assurer des personnes par qui l'ordre de la ville est troublé.

LE PRÉSIDENT.

Et moi, je ne tolérerai pas que madame reste en ce château !

LE DUC.

Et moi, je ne souffrirai pas qu'elle en sorte !

LE PRÉSIDENT, avec dignité.

Monsieur le duc ! je ne répondrai qu'un mot : c'est que votre volonté et la mienne doivent se briser devant une autorité supérieure et respectable... (Bas à Maupin.) Tenez-vous donc, et de la majesté ! (A voix haute et avec force.) Devant le mari qui réclame son bien...

LE DUC, à part.

Que dit-il ?

LE PRÉSIDENT, de même.

Le mari qui s'adresse au magistrat pour qu'on lui rende justice, pour qu'on lui rende sa femme. (A Maupin lui montrant Béatrix.) La voilà, cette compagne qu'on voudrait vainement vous ravir !... Elle est à vous... reprenez-la.

MAUPIN, la regardant d'un air étonné.

Quelle est cette femme ?

LE DUC, étonné.

Quelle est-elle ?

LE PRÉSIDENT, avec colère.

Mais c'est la vôtre !... La vôtre !...

MAUPIN.

Vous croyez !... Celle qui gagne soixante mille livres d'appointements ?

LE PRÉSIDENT.

Oui !

MAUPIN.

Elle est bien changée ! Mais c'est égal, c'est elle ! Je la reconnais.

LE PRÉSIDENT.

A la bonne heure !

MAUPIN, apercevant aussi Sabine.

Et... celle-là... aussi...

LE DUC.

Vous disiez l'autre !

MAUPIN.

Cela n'empêche pas...

LE DUC.

Deux femmes, à présent !... deux !

LE PRÉSIDENT.

Mais vous voyez bien, monsieur, qu'il est ivre !

LE DUC.

Eh bien, je déclare que ce monsieur ne reprendra pas sa femme tant qu'il sera ivre.

LE PRÉSIDENT, avec colère.

Et il l'est toujours ! Moyen dilatoire, qui n'aurait pour but que d'entraver indéfiniment le cours de la justice. Je donne acte, du reste, à monsieur le duc, de ses réserves... il y sera fait droit jusqu'à demain, le tout sous bonne garde, et rendant monsieur le duc responsable de toute évasion.

(Il remonte.)

LE DUC.

Soit !... C'est mon affaire... (Montrant la porte à gauche.) Que

mademoiselle rentre donc dans l'appartement qui lui était destiné.

LE PRÉSIDENT, montrant Sabine qui fait un pas vers Béatrix.

Seule?...

LE DUC.

Seule.

LE PRÉSIDENT, à Sabine.

Suivez-moi, mademoiselle, j'aurai à vous parler.

LE DUC, à Sabine, à demi-voix.

Et moi aussi!

MAUPIN, se levant en trébuchant et prenant le flambeau.

Permettez... Je voudrais... je voudrais... avant tout...

LE PRÉSIDENT.

Quoi?

MAUPIN.

Souper!

LE PRÉSIDENT.

Allons donc!

MAUPIN, au duc.

Je suis musicien, je suis artiste... Depuis Versailles... jusqu'ici... à jeun!... Littéralement à jeun!...

LE DUC.

Vous connaissez nos conditions... (Montrant l'appartement de Béatrix.) Pourvu que vous n'approchiez pas de cette porte, celle de la salle à manger vous est ouverte.

MAUPIN.

La salle à manger du château?...

LE DUC.

Oui!

MAUPIN.

Ah! vous aimez les arts!... Et moi aussi... et tous les vins...

quels qu'ils soient... je ne suis pas jaloux ! Artiste, et pas jaloux !

LE DUC, le regardant.

Il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui !

(Béatrix a pris un flambeau et est sortie par la première porte à gauche; le président et Sabine par une des portes du fond; le duc et Maupin par une autre porte du fond. Le théâtre est dans l'obscurité.)

SCÈNE XII.

HENRI, entr'ouvrant la porte à droite, puis LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond à gauche.

HENRI.

Personne encore!... Personne ne vient... Il faut croire qu'aucune des dames châtelaines n'a pu s'échapper, ou que peut-être retenues... l'une par l'autre... Ah ! quel bonheur!... la duchesse!

LA DUCHESSE, arrivant du fond avec un flambeau.

Eh oui ! imprudent que vous êtes !... c'est moi !...

HENRI.

Vous voilà... vous venez...

LA DUCHESSE.

Vous dire qu'il faut au plus vite vous éloigner... Vous ne pouvez, sans me compromettre, rester dans ce château.

HENRI.

Il est si grand !...

LA DUCHESSE.

J'ai cru que ces dames ne me laisseraient pas sortir un instant... La présidente surtout, qui ne me quittait pas des yeux... Heureusement, elle ne connaît pas comme moi... les détours... et les corridors... (L'apercevant, et avec dépit.) Ah ! c'est elle !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LA PRÉSIDENTE, avec un flambeau, venant du fond.

LA PRÉSIDENTE, apercevant Henri habillé en cavalier.

Ah ! qu'est-ce que je vois là?...

LA DUCHESSE.

Silence... de grâce !... silence... ma chère !... Votre surprise n'égalera jamais la mienne. Je venais, comme vous, savoir...

LA PRÉSIDENTE.

Si notre hôtesse n'avait besoin de rien...

LA DUCHESSE.

Et je rencontre un jeune homme... un officier, qui ne veut pas même me dire... ni comment... ni pour qui il est dans ce château... Une de ces dames, sans doute, qu'il ne nomme pas !...

LA PRÉSIDENTE, vivement.

C'est bien !...

LA DUCHESSE.

Je ne dis pas que ce soit mal, mais cela compromet...

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez raison.

LA DUCHESSE.

Il faut donc qu'il parte.

LA PRÉSIDENTE, montrant la gauche.

Oui... de ce côté... par la tour Galante...

LA DUCHESSE.

Non... (A Henri.) Madelon vient de me raconter que celle dont vous aviez pris le nom, mademoiselle Maupin, venait réellement d'arriver.

HENRI, à part.

O ciel! Ma sœur!... Je ne m'en vais plus! Je reste!...

LA DUCHESSE, montrant la droite, premier plan.

Mais de ce côté... les cours de l'ancien château...

LA PRÉSIDENTE.

Celles où on a remisé ma voiture, quand je suis arrivée.

LA DUCHESSE, à Henri.

Venez!...

HENRI, passant devant elle.

Non, mesdames, non!... Je ne pars pas... c'est impossi ble!...

LA PRÉSIDENTE.

Et pourquoi?...

HENRI, regardant à droite et à gauche.

Il est une personne que je ne puis quitter... abandonner ainsi!...

LA DUCHESSE, à part.

Que dit-il!...

LA PRÉSIDENTE, de même.

L'imprudent!...

LA DUCHESSE, écoutant.

Il est trop tard... On vient!... Qu'on ne nous voie pas!...

(Elle souffle sa bougie, la présidente en fait autant; le théâtre se trouve dans l'obscurité.)

portes du fond. Béatrix effrayée sort de son appartement à gauche et s'élance au milieu du théâtre, où elle est rencontrée par le duc et par le président, qui la retiennent chacun par une main. Dans ce moment, Godivet et quelques soldats du guet accourent avec des flambeaux. Le théâtre redevient éclairé.)

SCÈNE XV.

GODIVET, LE DUC, BÉATRIX, LE PRÉSIDENT, MAUPIN.

BÉATRIX.

Qu'y a-t-il? Pourquoi ce bruit?

LE DUC.

Que vois-je? Monsieur le président!

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le duc!...

MAUPIN.

Tant de monde... ça ne m'étonne plus! (Se tenant la joue.) Ils auront frappé tous à la fois!

GODIVET.

Qu'y a-t-il donc? (Au duc.) Monsieur... messieurs...

LE DUC.

Rien... rien!... (Bas à Béatrix.) Quelle trahison!

LE PRÉSIDENT, de même.

Quelle perfidie!

MAUPIN.

Quel nerf!

LE DUC, à Béatrix.

Mais, parbleu, nous verrons!

LE PRÉSIDENT.

Cela ne se passera pas ainsi!

BÉATRIX, naïvement.

Qu'est-il donc arrivé?

LE DUC.

Cet air de calme et de douceur...

LE PRÉSIDENT.

C'est à confondre !...

GODIVET.

Quand je vous le disais, monsieur le duc... On croirait qu'elle n'y touche pas.

LE DUC, vivement.

Si, parbleu !

GODIVET, au duc.

Mais ce n'est rien encore ! Je vous dénonce le château qui est ensorcelé !

LE DUC.

Allons donc !

GODIVET.

Vous m'aviez dit de dormir... impossible ! S'il y a du bruit dans cette aile du château... c'est bien pire encore dans l'autre... des lumières... des fantômes.

MAUPIN.

Des fantômes ?... Des lumières?...

GODIVET.

Qui passent... repassent... des danses de démons !...

LE DUC, avec colère.

Finiras-tu?... Va-t'en... (Au président.) Faites comme vous le voudrez, monsieur le président... je l'abandonne...

LE PRÉSIDENT, à demi-voix, à Béatrix.

Cet acte de nullité que je vous ai remis tout à l'heure... je le veux...

BÉATRIX.

Moi, monsieur... je n'ai rien vu... rien reçu...

MAUPIN.

Ce n'est pas comme moi!

LE PRÉSIDENT.

Ah! c'est trop d'audace!... C'est trop fort!...

MAUPIN.

Oui, c'était trop fort!...

LE PRÉSIDENT.

Et puisqu'il en est ainsi... puisque vous n'avez point entre vos mains cet acte qui vous sépare, le mariage est valable... toujours valable... et nous vous laissons avec l'époux que vous avez choisi.

BÉATRIX, avec terreur.

O ciel!

LE PRÉSIDENT.

Venez, monsieur le duc, venez!...

(Ils sortent tous les deux par le fond.)

SCÈNE XVI.

BÉATRIX, MAUPIN, puis HENRI.

BÉATRIX, avec effroi.

Me laisser seule avec cet homme!...

MAUPIN.

Ils parlaient tout à l'heure de fantômes qui passaient et repassaient... En voilà déjà un blanc.

(Il traverse le théâtre en chancelant.)

BÉATRIX.

O mon Dieu! Que devenir? Qui me protégera, qui me défendra?...

HENRI, ouvrant la porte à droite.

Moi!...

BÉATRIX, se jetant dans ses bras.

Ah! mon frère!

HENRI.

Ne crains rien... je suis là... et quant à cet homme, (Montrant Maupin qui vient de rencontrer un fauteuil à gauche du guéridon, et sur lequel il est tombé.) tu vois bien qu'il est incapable de penser et d'agir.

BÉATRIX, s'appuyant sur le bras de Henri qui l'embrasse sur le front.

Tu as raison, je n'ai plus peur.

MAUPIN.

On dirait que les fantômes s'embrassent : un effet d'optique...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; SABINE, ouvrant vivement la porte du fond.

SABINE.

Vous voilà! Je vous revois!

(Elle embrasse Béatrix.)

MAUPIN.

Ah! encore un fantôme qui ressemble à ma femme. Les fantômes s'embrassent toujours... Je ne suis pas jaloux...

SABINE, se retournant et apercevant Henri qui, pendant ce temps, vient de remonter et de descendre le théâtre.

Ah! vous, monsieur, que nous pensions hors de ce château! J'apportais des nouvelles... pas pour vous.

HENRI.

N'importe!

SABINE, montrant Béatrix.

Pour elle. Tout n'est pas désespéré. D'un transport de fureur jalouse... nos deux rivaux viennent de passer tout à

coup à un accès de... (Écoutant.) Ah! mon Dieu! on marche... on vient!...

HENRI, remontant le théâtre.

C'est pour moi! Silence!... Cachez-vous.

(Il montre à Béatrix la portière à tapisserie à gauche ; à Sabine, la portière à droite.)

MAUPIN, sur son fauteuil, à moitié rêvant.

Crac!... Disparaissez!... Les fantômes s'évanouissent. (Apercevant la duchesse qui entre vivement par le fond.) Crac! paraissez!... Un fantôme bleu, cette fois!...

SCÈNE XVIII.

MAUPIN, LA DUCHESSE, HENRI.

LA DUCHESSE, entrant vivement et s'adressant à Henri.

Tenez!... tenez! monsieur; voici la clef du petit escalier qui conduit dans la dernière cour... de là dans la campagne... à pied... comme vous pourrez... Hâtez-vous!... Car j'ai de bonnes raisons pour croire... que mon mari est ici...

HENRI.

Est-il possible?...

LA DUCHESSE.

Dès que vous n'y serez plus... je ne le crains plus... au contraire!... Moi et ces dames nous leur apprendrons... Mais allez-vous-en...

HENRI.

Quoi! pas un mot de plus?...

LA DUCHESSE.

Dans huit jours à Versailles!

(Elle disparaît à gauche.)

HENRI.

O chère duchesse! que je vous aime! Dieu! la présidente!... Il était temps!

MAUPIN.

Un fantôme rose maintenant!... Ils s'en vont... ils reviennent... Chassez... déchassez!...

SCÈNE XIX.

MAUPIN, toujours assis au milieu; BÉATRIX, derrière la portière à gauche; HENRI, LA PRÉSIDENTE, entrant par le fond; SABINE, derrière la portière à droite.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! vite et vite! Éloignez-vous...

HENRI.

J'ai la clef de l'escalier... je pars...

LA PRÉSIDENTE.

En carrosse... celui du président... celui qui m'a amenée... Les chevaux sont attelés, le cocher, prévenu par moi, est à vos ordres, et de plus... il est muet!...

HENRI.

O ma charmante présidente, que je vous aime!

LA PRÉSIDENTE.

Vous n'avez pas le temps... partez... Ah! j'oubliais encore... un acte dont mon mari m'a fait cadeau sans le vouloir... et qui doit regarder la Maupin... cela peut, je crois, lui être utile... Tenez...

SABINE, à demi-voix.

Vive la présidente!

LA PRÉSIDENTE, près de la porte à droite, à Henri qui veut la retenir.

Laissez-moi, monsieur!... Dans huit jours à Paris!... Partez!

HENRI.

Je ne pars pas sans un baiser!

LA PRÉSIDENTE.

Ah! que vous êtes heureux que je sois pressée!

(Elle entre vivement dans la pièce à droite, deuxième plan.)

MAUPIN.

Toujours... toujours les fantômes!...

SABINE, sortant de derrière la portière en tapisserie.

La ville et la cour!... La duchesse et la présidente! Bravo! mon jeune gentilhomme... vous arriverez!

HENRI.

Tais-toi!... Dans ce moment, il ne s'agit pas d'arriver... mais de partir... Venez!... nous le pouvons, maintenant.

SABINE, à Béatrix.

Venez!... Non, pas encore... On vient... Celui-ci, c'est pour moi... c'est le duc!...

(Henri et Béatrix se cachent derrière les portières.)

MAUPIN, toujours sur son fauteuil.

Crac!... Ils se mêlent... ils se confondent... ils s'embrouillent!...

SCÈNE XX.

MAUPIN; HENRI et BÉATRIX, derrière les tapisseries, SABINE, LE DUC, s'avançant vivement sur la pointe du pied et s'adressant à Sabine.

LE DUC, à demi-voix.

Quoi! tu prétends qu'elle ne voulait point me tromper... que c'était une erreur?...

SABINE.

Elle vous prenait pour le président.

LE DUC.

Serait-il vrai?... Et la preuve...

SABINE.

La preuve! (*A part.*) Ah! quelle idée!... (*Haut, lui montrant la porte à gauche.*) Là...

LE DUC.

Elle m'attend?...

SABINE, *riant.*

Oui!

(*Le duc entre dans l'appartement à gauche, au deuxième plan.*)

MAUPIN.

Il rit, le fantôme? Il est gai.

SABINE, *se retournant et apercevant le président qui paraît au fond du théâtre.*

Vous! monsieur le président... Que venez-vous faire?...

LE PRÉSIDENT.

Je ne puis croire encore à ce que tu m'as dit... Ce soufflet...

SABINE.

Ne vous était pas destiné... il était pour le duc...

LE PRÉSIDENT.

Mon rival! Ah! je suis fâché qu'elle n'ait pas frappé plus fort. Mais tout cela est si obscur, que j'aurais besoin d'éclaircissements.

SABINE.

Qu'on vous donnera.

LE PRÉSIDENT.

Que dis-tu?

SABINE, *lui montrant la porte à droite.*

On est là... on vous attend.

LE PRÉSIDENT.

O bonheur!

(*Il s'élance par la porte à droite, deuxième plan.*)

SABINE, à Béatrix et à Henri qui sortent de derrière les portières en tapisserie.

Et pour nous, maintenant, la place est libre !

HENRI, soulevant la tapisserie de droite.

La porte s'ouvre...

SABINE.

Écoutez... Quel est ce bruit?...

HENRI.

C'est minuit!... C'est le couvre-feu!... Toutes ces dames arrivent... Partons!

SABINE.

Et que l'amitié nous conduise!

SCÈNE XXI.

SABINE, HENRI, BÉATRIX, sortent par la petite porte de droite, MADELON et toutes les dames entrent par le fond, tenant des flambeaux. Au bruit de la cloche, LE DUC s'élance de la porte à gauche, LE PRÉSIDENT de la porte à droite. A la vue des dames et des flambeaux qui garnissent le fond du théâtre, ils s'arrêtent étonnés, font un pas en arrière, se retournent et aperçoivent LA DUCHESSE et LA PRÉSIDENTE qui sortent de leur appartement tenant chacune un flambeau à la main. Les deux maris restent stupéfaits; MAUPIN.

MAUPIN, toujours à moitié endormi, prend un flambeau et va tomber sur un fauteuil à gauche.

Tous les flambeaux! tous les fantômes! C'est superbe!





ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Une salle gothique dans un vieux château. — Porte au fond. — Deux portes latérales. — A gauche, une fenêtre donnant sur la montagne. — Les meubles sont restaurés et les portes couvertes de tapisseries.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, en robe de ville, seule, debout près de la fenêtre à gauche, qui est ouverte, et agitant son mouchoir, comme à la fin du premier acte.

Oui... j'aperçois au sommet de la montagne sa voiture qui arrive, qui descend. Nous voilà comme il y a bientôt deux ans... moi, à cette fenêtre... lui, sur cette route; mais il partait!... Et il revient! C'était l'adieu! Et c'est le retour! Mais il faut un quart d'heure au moins avant qu'il arrive! Le chemin, même à la descente, fait tant de détours dans la montagne. (Avec tendresse.) Ah! cher Henri! (Se reprenant.) Non, non... monsieur d'Aubigné, mon cousin... qu'on aura de plaisir à vous voir!

(Elle retourne regarder à la croisée à gauche.)

SCÈNE II.

CATHERINE, à la croisée à gauche, HENRI, entrant par la porte à droite.

HENRI, à la cantonade.

Sois tranquille, sœur, je la trouverai bien.

CATHERINE.

Qu'entends-je? Cette voix...

HENRI, apercevant Catherine.

Ah! (Catherine s'élance pour se jeter dans ses bras, puis s'arrête; Henri va à elle et la presse sur son cœur en l'embrassant au front.) C'est vous, Catherine, vous que je revois.

CATHERINE, cherchant à se remettre.

Pardon, cousin... le trouble... la surprise... je ne vous attendais pas sitôt... je croyais même... là... à la fenêtre où je regardais par hasard... avoir aperçu votre voiture.

HENRI.

C'est une autre que la mienne!... Une visite qui nous arrive... car moi, je suis venu à cheval, par les sentiers de nos montagnes... que je connais...

CATHERINE, souriant.

Et qui abrégent la route... c'est le bon chemin.

HENRI.

N'est-ce pas? Mais, que je vous regarde, cousine. Ma sœur avait raison... ma sœur, que j'ai couru d'abord embrasser; elle me disait tout à l'heure encore... « Tu ne reconnaîtras pas Catherine... c'est maintenant une vraie d'Aubigné. »

CATHERINE.

Amour-propre de famille.

HENRI.

Non... non... et moi-même je ne puis m'empêcher de regarder avec un certain respect la petite paysanne que j'aimais tant !

CATHERINE.

Je vais y perdre, mon cousin.

HENRI.

Et l'instruction ! Et les talents que vous avez acquis, dit-on, en une année !

CATHERINE.

Que faire en un couvent... à moins de s'instruire?... Et j'y prenais tant de plaisir que je n'y avais pas de mérite.

HENRI.

Vous voulez diminuer le prix du service que vous nous avez rendu, à nous, qui ne saurons jamais comment nous acquitter...

CATHERINE.

Êtes-vous heureux, mon cousin?

HENRI.

En ce moment, du moins.

CATHERINE.

Alors je le suis aussi... Mais pourquoi tant tarder à venir voir vos anciens amis et vos nouveaux domaines? oui, nouveaux, car depuis un an, votre sœur et moi, nous nous occupons à tout réparer.

HENRI.

Et mon régiment que je ne pouvais quitter... et la guerre qui a éclaté en Roussillon! Grâce au ciel, c'est fini !... J'accours, et rien qu'en traversant le parc, aligné et sablé, les salles basses où l'herbe ne pousse plus, nos vergers et nos champs où tout respire l'abondance, j'ai reconnu la main des anges gardiens qui veillaient en mon absence sur le domaine paternel. Mais, dites-moi, Catherine, pendant le peu

d'instants que je viens de passer avec ma sœur, elle m'a paru pâle et changée.

CATHERINE, à part.

Oh ! Il ignore qu'elle m'a avoué...

HENRI.

Est-elle donc malade ?

CATHERINE.

Mais je n'en sais rien.

HENRI.

Vainement elle essayait de rire ; je ne retrouvais point sur ses lèvres la gaieté de notre ancienne misère. Est-ce le passé qui l'effraie ? Mais depuis plus d'un an qu'elle est revenue avec vous s'établir dans ce château, rien n'a transpiré.

CATHERINE.

Rien à craindre. (Se retournant.) Qu'est-ce ?

UN DOMESTIQUE, qui vient d'entrer par le fond.

Un billet pour monsieur le comte ; il est apporté par un grand courrier couvert de galons dorés et de fourrures.

HENRI, lisant.

« Le prince et la princesse Zabanoff, près de quitter les eaux des Pyrénées, font demander si monsieur le comte d'Aubigné pourrait les recevoir aujourd'hui à trois heures au château de Gouraze. »

CATHERINE, à Henri.

Le prince et la princesse Zabanoff, c'est du moscovite; vous les connaissez ?

HENRI.

Nullement... n'importe ! (Haut, au domestique.) Répondez que nous aurons l'honneur d'attendre Leurs Altesses. (Le domestique sort.) J'ai laissé ma sœur qui s'habillait pour une promenade à nous trois.

CATHERINE.

Dans vos propriétés ! C'est bien... Mais j'oubliais... vous, voyageur qui arrivez, vous avez faim?

HENRI.

Non.

CATHERINE.

Bien vrai ? Ne vous gênez pas... nous pouvons vous donner un beau déjeuner... ce n'est pas comme autrefois, comme ce jour surtout où ce jeune seigneur... vous savez... ce jeune seigneur, votre ami ? a manqué mourir de faim sous notre toit hospitalier.

HENRI.

Oui... ce pauvre d'Albret...

CATHERINE, gaiement.

Je vais donner ordre d'atteler... car une promenade dans vos propriétés... c'est un voyage !... Mais quelque long qu'il soit... vous êtes à nous, cousin, et pour toute la journée... Il faut vous y résigner : absent depuis si longtemps, vous nous devez des indemnités.

HENRI, lui tendant la main.

Oui, cousine !

(Catherine sort par la porte à droite.)

SCÈNE II.

HENRI, seul, la regardant sortir.

Elle est bonne... elle est aimable !... Et puis, toujours gaie ! jamais de chagrins... c'est précieux !... et nous allons faire en famille une charmante promenade.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le duc d'Albret.

SCÈNE IV.

HENRI, D'ALBRET.

HENRI, courant à lui.

Comment, vous, d'Albret... chez moi!... Quel honneur et quel plaisir !...

D'ALBRET.

J'ai si peu d'amis maintenant, que ç'aurait été un remords pour moi de traverser le Béarn sans serrer la main d'un de ceux qui veulent bien m'aimer encore!... (Ils se donnent une poignée de main.) Depuis deux ans à peu près que je suis venu ici... que de changements !...

HENRI.

Non pas en ces lieux...

D'ALBRET.

Mais en moi... et en vous, mon cher comte.

HENRI.

Oui, mon procès qui a été gagné... l'héritage paternel qui m'a été rendu... Mais vous ne parlez pas du régiment mérité au prix de mon sang, et qui m'a été refusé...

D'ALBRET.

Vous ne parlez pas non plus des conquêtes rêvées par vous, et qui ont dépassé vos espérances !... Pendant un an, et au grand déplaisir de madame de Maintenon, toutes les dames de la cour se disputant en secret le comte d'Aubigné... des duchesses, des présidentes, d'autres encore que je ne nomme pas, et qui vous adoraient...

HENRI.

Pendant huit jours !... Et qui la semaine d'après me donnaient un successeur ou des associés ! Coquetterie, sécheresse, vanité partout ; amour vrai nulle part. Voilà cette

vie qui me semblait si belle et si douce... Autour de moi, l'intrigue, la jalousie, la haine... Ah ! que vous aviez raison, d'Albret !... Deux ans d'épreuves ont suffi... pour me faire regretter l'air de nos montagnes et le toit de nos pères... Restons-y... marions-nous... ayons une femme, des enfants... un bon ménage !... A d'autres, Versailles et la cour... à nous, le bonheur !...

(Ils s'asseyent à la table.)

D'ALBRET, rêveur.

Ce bonheur-là ne m'est plus possible !

HENRI.

Et pourquoi donc ?...

D'ALBRET.

Ah ! mon ami... je suis le plus malheureux des hommes, et d'autant plus malheureux, que je n'ose avouer mes souffrances... Vous savez, cette femme, dont pendant quelque temps je vous ai cru amoureux, et que vous ne connaissiez même pas, mademoiselle Maupin...

HENRI, à part.

O ciel ! Moi qui n'y pensais plus !...

D'ALBRET, à demi-voix.

Malgré ses amants... malgré son indigne mari... malgré tous les bruits qui ont couru sur elle... je l'aimais comme un insensé.

HENRI.

Vous qui la méprisiez !...

D'ALBRET.

Oui... c'est inouï... odieux... invraisemblable... pour d'honnêtes gens tels que nous !... Mais mépriser ces femmes-là n'empêche pas de les aimer... Vous vous rappelez peut-être l'aventure du bal masqué chez la princesse Palatine... ce triple duel que j'ai toujours nié... et que je nie encore !... On ne me persuadera jamais qu'une femme si douce... si

timide en apparence... Vous êtes de mon avis... ce duel n'a pas eu lieu, n'est-ce pas?...

HENRI, *se contraignant.*

Si... vous le voulez...

D'ALBRET.

Ah! vous êtes comme tout le monde!... Vous y croyez... Eh bien, soit!... Le lendemain de ce duel, d'autres bruits plus absurdes encore avaient été répandus... trois ou quatre Maupin avaient pris d'assaut le château de Navailles, et malgré les ordres de madame de Maintenon, les recherches du lieutenant de police et de tous les espions du royaume... anéanties... disparues... évanouies... Quant à celle que j'aimais, impossible de savoir ce qu'elle était devenue... et quant à moi... pendant plusieurs mois...

HENRI.

Vous n'y pensiez plus... vous me l'avez dit.

D'ALBRET.

Oui... je le disais... et ma seule occupation était de m'informer d'elle... à prix d'or... Enfin, j'apprends qu'elle a reparu à l'extrémité de l'Europe, en Suède, à l'Opéra de Stockholm... où elle faisait merveille... C'était au théâtre de brillants triomphes, et autour d'elle de nouveaux et de nombreux adorateurs, et je m'apprêtais à partir...

HENRI.

Pourquoi?...

D'ALBRET.

Je n'en sais rien.

HENRI.

Vous aviez renoncé à elle...

D'ALBRET.

Certainement... aussi je ne voulais que la voir... de loin... sans lui parler... ou peut-être l'accabler de reproches, d'outrages, d'amour... que sais-je?... Mais retenu par un devoir... par mon oncle mourant...

HENRI.

C'est vrai... vous l'avez perdu... je l'oubliais !... On m'a même dit qu'il vous a laissé son titre de duc.

D'ALBRET, avec impatience.

Oui... n'importe !

HENRI.

Et son immense fortune.

D'ALBRET, de même.

N'importe !... sa mort me laissait le droit de partir pour la Suède... Quelques semaines après, j'étais à Stockholm... et vous voyez si la fatalité... ou plutôt si un juste châtiment ne poursuit pas toujours un amour coupable... Savez-vous, au moment où j'arrivais à Stockholm, quel événement occupait toute la ville ?

HENRI.

Non.

D'ALBRET.

La mort de mademoiselle Maupin.

HENRI, avec trouble.

Ah ! que me dites-vous là ?

D'ALBRET.

Une maison superbe lui appartenait, tout avait été brûlé, incendié pendant la nuit... On n'avait pu rien soustraire aux flammes ! On n'avait pu sauver mademoiselle Maupin !... Ah ! si j'avais été là !... Enfin, il n'est que trop vrai, elle n'existe plus !... Depuis ce temps, il semble que sa mort ait atténué ses torts, anéanti mes reproches... et augmenté mon amour... J'ai pu lui pardonner... mais je ne peux l'oublier...

(Ils se lèvent.)

HENRI.

Ah ! mon ami, mon pauvre d'Albret !

D'ALBRET.

Depuis un an, voilà ma vie... ou plutôt, c'était ne pas

vivre... J'ai donné ma démission de tous les emplois... de toutes les charges que j'avais héritées de mon oncle... J'ai quitté pour jamais Versailles... et demain je quitterai ce pays...

HENRI.

Et que comptez-vous faire?

D'ALBRET.

Voyez-vous, mon ami, je ne suis pas sûr que mes idées soient bien nettes, que ma tête soit bien saine... Je vous le confie à vous... Il y a des moments où la raison semble près de m'abandonner, et vous comprenez que sous peine de devenir un objet de ridicule... je ne peux plus rester dans le monde... il faut que je m'en retire... pour quelque temps du moins.

SCÈNE V.

D'ALBRET, HENRI, près de la table à gauche; BÉATRIX, sortant de l'appartement à droite.

BÉATRIX.

Mon frère...

D'ALBRET lève la tête, aperçoit Béatrix, la regarde, et pousse un cri.

Ah!

BÉATRIX, à part, se soutenant à peine.

Lui!... D'Albret!...

HENRI, à d'Albret.

Qu'avez-vous?

D'ALBRET.

Je vous le disais encore tout à l'heure, ma tête n'y est plus! Dans les traits si purs et si nobles de mademoiselle d'Aubigné, j'ai cru voir les siens à elle; je la vois partout.

HENRI, cachant son trouble.

C'est qu'en effet il y a bien quelque chose.

D'ALBRET, vivement.

N'est-ce pas?

HENRI.

Quelque ressemblance...

D'ALBRET, à part.

C'est-à-dire que plus je la regarde... plus la ressemblance me confond! (A Béatrix.) Pardonnez, mademoiselle, si tout à l'heure... si dans ce moment encore... je ne peux me défendre, à votre vue, d'un trouble qui doit vous paraître étrange... et dont quelques mots vous donneront l'explication.

BÉATRIX.

Je vous écoute, monsieur.

D'ALBRET, à part.

Le même son de voix ! (Haut.) Vous ressemblez beaucoup à une personne dont le nom, rapproché du vôtre, serait un outrage... malgré moi je l'aimais... je l'aime encore, peut-être, vous le comprendrez sans peine, elle vous ressemblait.

HENRI.

Oui... par elle et pour elle monsieur d'Albret... a beaucoup souffert.

D'ALBRET, interrompant Henri.

Elle n'est plus... que tout lui soit pardonné... Dieu m'est témoin que je ne lui reproche ni mon repos détruit, ni ma raison peut-être qui me fuit... je m'efforce de la retenir.

BÉATRIX, à part.

Ah! je me sens mourir.

D'ALBRET.

Et ce que j'ai demandé vainement à mon courage, je vous le demande à vous, mademoiselle...

BÉATRIX.

A moi!...

D'ALBRET.

Je suis Béarnais, comme vous; le château d'Albret est

voisin de celui-ci... permettez-moi... si votre frère ne s'y oppose pas, de venir de temps en temps vous rendre visite... Je n'en abuserai pas, vous ne ferez pas attention à moi... vous ne m'adresserez, si vous le voulez, ni une parole, ni un regard, mais je vous regarderai... je vous verrai.

BÉATRIX.

Monsieur...

D'ALBRET.

Ne repoussez pas ma demande, qui, vous le voyez bien, est celle d'un insensé ! Mais, grâce à vous, cet insensé peut cesser de l'être ! Près de vous il renaîtra à l'honneur, à la vertu, à l'estime de lui-même, à tous les bons sentiments... qu'il avait... qui ne sont pas perdus... qui ne sont qu'absents... et votre présence les lui rendra ! Je m'arrête, et... j'attends votre réponse.

BÉATRIX, lentement.

Je suis touchée... monsieur, et plus que je ne peux dire... de ce que je viens d'entendre... et il faut des motifs... bien forts... pour qu'une prière telle que la vôtre ne soit pas agréée.

HENRI.

Quoi ! refuser ?

D'ALBRET.

De me recevoir... comme ami... comme voisin...

BÉATRIX.

Oui, monsieur... de pareilles visites...

D'ALBRET.

Et qui donc, lorsque votre frère y consent, pourrait s'en offenser ?... Qui donc... aurait ce droit ?... A moins que quelqu'un... aimé de vous... O ciel !... vous vous taisez...

HENRI.

Explique-toi...

BÉATRIX.

Eh bien ! oui... il est une personne qui m'est chère...

D'ALBRET.

O ciel !

BÉATRIX.

Et, comme vous, monsieur, je ne puis l'oublier !

D'ALBRET.

Ah !

SCÈNE VI.

D'ALBRET, HENRI, CATHERINE, BÉATRIX

CATHERINE, accourant du fond et précédant un domestique qui reste près de la porte.

Mon cousin... mon cousin... trois heures viennent de sonner... et la voiture du prince et de la princesse Zabanoff est au pied du château.

HENRI, avec impatience.

Le moment est bien choisi pour une visite de cérémonie... Dites qu'il m'est impossible de recevoir... une affaire grave, importante, une affaire de famille... C'est moi, s'ils veulent bien indiquer leur demeure, qui aurai demain l'honneur de me rendre chez eux. (Au domestique.) Allez !

(Le domestique sort par la porte du fond qu'il laisse ouverte.)

D'ALBRET, qui est resté absorbé dans ses réflexions, s'adressant à Henri.

Votre sœur a parlé avec franchise... elle a bien fait... elle en aime un autre... elle me refuse... cela ne m'étonne pas, le malheur me poursuit, je pars !... Adieu, mon ami, et embrassez-moi... car cet adieu-là sera probablement le dernier.

(Il embrasse Henri, salue Béatrix et Catherine, et sort par la porte du fond.)

BÉATRIX, à son frère.

Tais-toi... tu n'es pas raisonnable !

HENRI, avec désespoir.

Et que veux-tu faire ?

CATHERINE.

Quel parti prendre ?

HENRI.

Qui nous viendra en aide ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; SABINE, paraissant au fond.

SABINE.

Moi !

BÉATRIX, HENRI ET CATHERINE, stupéfaits.

Sabine !

SABINE.

Ah ! c'est mal ! pauvre et sans pain, vous me receviez à bras ouverts, et princesse, vous me laissez à la porte !

BÉATRIX.

Toi, princesse Zabanoff !

SABINE.

Pourquoi pas ? (Vivement.) Mais je n'ai qu'une demi-heure à vous donner, parlons de vous.

BÉATRIX.

Non... de toi.

SABINE.

Non... de vous, mes amis.

HENRI.

Non, non, de vous.

SABINE.

Eh bien donc... (A Béatrix.) Après nous être séparées amies... toujours amies... riche de l'or que vous aviez partagé avec moi, je traversai en plein hiver des pays de loups, j'arrivai à Stockholm. Là seulement, apparut de nouveau au monde musical la Maupin, qui avait retrouvé une partie de sa voix ! (A Béatrix.) C'était presque vous... je vous doublais... et l'or et les succès de revenir. Quoique bien et dûment séparée d'avec M. Maupin, je lui avais assuré de loin des rentes, une pension... un quartaut de madère par semaine. Sa reconnaissance égalait son ivresse, mais elle ne fut pas de longue durée ! Deux mois après, il avait cessé de boire !

HENRI.

Il est mort?

SABINE.

En portant un toast à ma santé ! Quant à moi, au milieu de mes nouveaux triomphes, tenant sous mes lois la Suède, le Danemark et la Norwége... je jurais bien de tout braver... J'avais compté sans la Russie ! Un prince moscovite s'était épris de moi; il était jeune, il était beau, et tant d'amour brillait dans ses yeux, qu'on ne pensait guère aux diamants dont il était couvert... Il m'offrait sa main et je refusais.

HENRI.

Pourquoi?

SABINE.

Parce que je l'aimais !

BÉATRIX, à part.

Comme moi !

SABINE.

Parce que je ne me sentais pas digne de lui !

BÉATRIX, à part.

Comme moi !

SABINE.

Parce que je lui voulais pour femme, pour princesse Zabanoff, une autre que la Maupin !

BÉATRIX, voulant parler.

Comme...

CATHERINE, lui fermant la bouche avec la main.

Tais-toi !

SABINE.

Enfin... le voyant si malheureux... Vous savez que je suis pour les grands partis... Je me décidai à en finir avec la Maupin, qui ne méritait pas de vivre...

BÉATRIX.

Que veux-tu dire ?

SABINE.

Une nuit, la maison de la cantatrice, une maison délicieuse, devint la proie des flammes, qui sévirent avec tant de violence qu'on ne put rien sauver, pas même la Maupin, dont on ne retrouva le lendemain que les cendres, et qui, depuis la veille, fuyait vers la Russie avec le prince Zabanoff... aujourd'hui son mari... un mari charmant, que depuis un an je n'ai pas quitté un instant ; mais, blessé dans une bataille, non loin du czar Pierre... on lui a ordonné les eaux des Pyrénées. Nous venons de Baréges. Il est là-bas dans sa voiture. Le czar nous rappelle... il n'y a pas une minute à perdre. J'ai demandé une demi-heure, et me voilà!

CATHERINE.

Mais dites-nous donc...

HENRI.

Expliquez-nous...

SABINE, regardant sa montre.

Dix minutes de passées, c'est déjà trop ! parlons de vous... de vous, à qui j'apporte secours et consolation.

TOUS.

Comment ! Que dis-tu ?

SABINE.

Par qui commencerai-je ? Par vous, Catherine, qui, la première, m'avez accueillie autrefois... Je ne vous aurais pas reconnue ; paysanne, vous voilà grande dame ! On ne change pas ainsi en quelques mois sans miracle !

BÉATRIX.

N'est-ce pas ? C'est étonnant !

SABINE.

Pas pour moi, qui dès le premier jour avais découvert un secret... ou plutôt une douleur.

HENRI et BÉATRIX, étonnés.

Une douleur !

SABINE.

Que vous ignorez tous deux... et que je viens vous apprendre.

HENRI.

C'est donc cela qu'elle veut nous quitter.

BÉATRIX, allant à Catherine.

Qu'elle veut me suivre au couvent !

SABINE.

Ne le souffrez pas ! Elle y mourrait ! car elle aime quelqu'un !

CATHERINE.

Moi ?

HENRI, avec dépit.

Elle ! Catherine !

BÉATRIX.

Allons donc ! Quelle idée !

SABINE.

Dès longtemps et malgré elle. Ne m'interrompez pas ! Encore cinq minutes d'écoulées...

HENRI, avec colère.

N'importe ! Si à nous, ses meilleurs amis, elle avait caché un pareil secret...

SABINE.

Ce serait affreux, n'est-ce pas ? Et vous tiendriez à connaître la personne ?...

HENRI.

Oui... car un tel manque de confiance est un crime...

SABINE.

Un crime dont vous n'êtes peut-être pas éloigné d'être le complice.

HENRI, troublé.

Moi !... Grand Dieu !

CATHERINE, de même.

Lui !

SABINE, rapidement.

Je n'ai pas le temps de discuter cela avec vous, je n'ai que celui de vous dire : (A Henri, à demi-voix.) Le bonheur est là... à vos côtés... à votre foyer... Toutes les grandes dames de Versailles ne valent pas...

HENRI, à demi-voix.

Silence !

SABINE, regardant sa montre.

Ah ! mon Dieu ! Plus que dix minutes !... Et Béatrix ! Ma pauvre Béatrix !... Bien plus à plaindre que vous tous... (A Béatrix qui veut parler.) Ne me dites rien ! Je connais vos souffrances... moi !... Je les connais depuis longtemps !

BÉATRIX, effrayée.

Sabine !

SABINE.

Laissez-moi achever ! Les moments sont précieux... (A Henri.) Vous ne vouliez voir la princesse Zabanoff que demain ! moi, je voulais que ce fût tout de suite. Je saute de

voiture, je traverse la cour, je me dirige vers le grand escalier, je rencontre un beau cavalier qui descendait. Il pousse un cri... moi de même... C'était M. d'Albret !

TOUS.

M. d'Albret !

SABINE.

Qui, de ce pas, il me l'a dit, allait se tuer.

HENRI.

Se tuer, pourquoi?

SABINE.

Parce que votre sœur ressemble à mademoiselle Maupin ; parce que, désespéré de cette ressemblance, (A Béatrix.) et surtout de vos refus... il ne pouvait plus vivre.

BÉATRIX.

Eh bien?

SABINE.

Je lui ai tout dit... tout... votre secret et le mien !

BÉATRIX.

Qu'as-tu fait ?

SABINE.

Je me suis confiée à un galant homme qui vous aimait plus que sa vie !

BÉATRIX.

Et qui, maintenant, va me mépriser, me fuir.

SABINE, montrant la porte à droite.

Eh ! non, et la preuve, c'est qu'il est en bas, tremblant d'amour et d'impatience ; il attend de vous son sort. (Poussant un cri.) La demi-heure !... Adieu !...

BÉATRIX.

Sabine ! Sabine !

HENRI.

Toi à qui nous devons notre bonheur !

CATHERINE.

Vous ne pouvez nous quitter ainsi...

SABINE.

Et la Russie qui m'appelle !... Et lui qui m'attend !

BÉATRIX et CATHERINE.

Et notre amitié?

SABINE.

Elle vivra toujours!

HENRI.

Et notre secret ?

SABINE.

Il mourra avec nous! (A demi-voix.) Pour ma part, je suis bien tranquille, et parmi mes petits-fils, qui seront tous des princes russes, pas un ne se doutera jamais que leur grand'-mère a vendu des roulades !... (A voix haute.) Adieu ! Adieu !

(Elle s'élance vers la porte du fond, Henri, Catherine, Béatrix, veulent la suivre. Elle les arrête de la main.)



TABLE





Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.) 663, 5-5.

